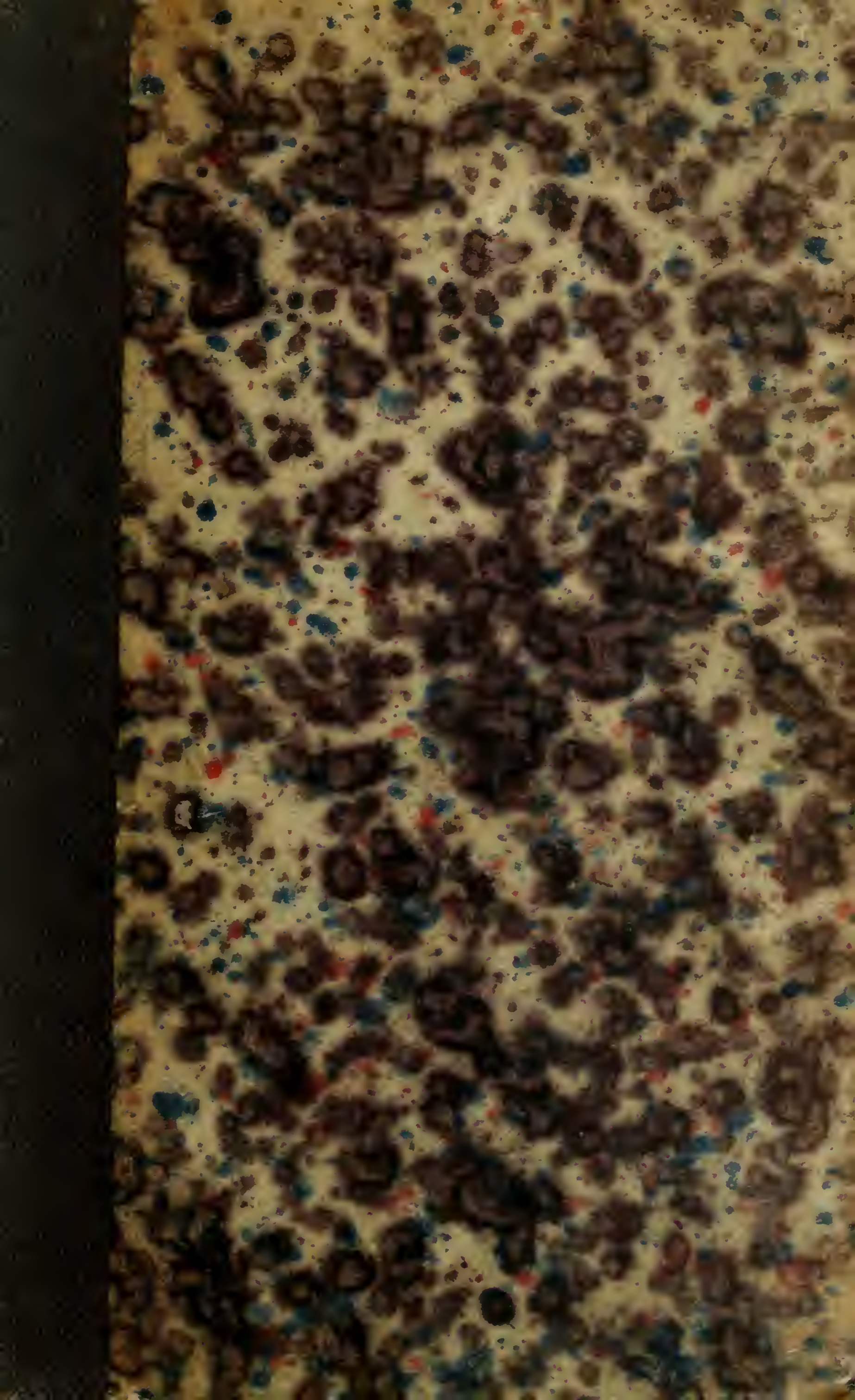


VOYAGE

DANS

LA HAUTE PENSYLVANIE

ET DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK.

VOYAGE

DANS

LA HAUTE PENSYLVANIE

ET DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK,

Par un Membre adoptif de la Nation Onéida.

Traduit et publié par l'auteur des LETTRES D'UN CULTIVATEUR AMÉRICAIN.

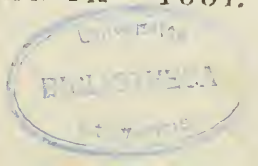
TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16.

AN IX — 1801.



SOMMAIRES DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

VOYAGE

DANS LA HAUTE PENSYLVANIE

ET

DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de Jean de Bragansa.

« Vous exigez que je retrace les principaux événemens de ma vie, depuis le riant crépuscule de l'adolescence jusqu'aux sombres teintes du soir, au milieu desquelles je me trouve. Quelle tâche douloureuse et pénible votre amitié m'impose ! Comment rappeler le souvenir de tant d'injustices et d'outrages, sans accuser de nouveau cette aveugle destinée qui me les a fait éprouver ? Il me reste encore quelques idées, il est vrai, comme on trouve des étincelles au milieu d'un tas de cendres ; mais l'instrument de la parole, ou, plutôt, le moule est usé. Ne

savez-vous pas que le style, qui n'est que la physionomie de l'esprit, s'échauffe ou s'élève, se refroidit ou s'abaisse, suivant les affections de l'ame ou les différens périodes de la vie? Est-ce à mon âge, lorsque les glaces de l'hiver ont paralysé l'imagination, refroidi la mémoire, éteint ce feu élémentaire et sacré qui anime notre intelligence, qu'on peut s'occuper d'écrire? Non, semblable à ces fleurs dont les frimats ont flétri l'éclat, que le poids des orages incline vers la terre, je suis parvenu à cette époque où la vie n'est plus qu'un reste de végétation. Mais votre amitié l'exige, je ne mets d'autres conditions à mon acquiescement que celle du secret; car vous n'ignorez pas quelle seroit la conséquence de la plus légère indiscrétion ».

« Après avoir été nourri et tendrement soigné, jusqu'à l'âge de trois ans, par Dona Thérésa H...., sœur de l'évêque de B...., ma mère, qui étoit en Angleterre, m'appela auprès d'elle, et, quelque temps après, m'envoya à la campagne, où je restai jusqu'à ce que, devenu grand, j'entrai au collége d'Eaton. Soit que j'eusse reçu de la nature quelques talens, ou qu'on eût pris un soin particulier de mon éducation, je ne tardai pas à faire des progrès rapides, et à mériter l'estime de mes supérieurs. Un jour, que le chan-

celier étoit venu, suivant l'usage, faire au collége sa visite annuelle, à mon grand étonnement, je lui fus présenté comme un des écoliers qui méritoient la protection du roi (Georges Ier vivoit alors). Cette circonstance flatteuse et inattendue fut si agréable à ma mère, qu'elle forma le projet de me faire entrer dans la marine royale; et dès l'année suivante, je fus admis à l'école de Greenwich. Après y avoir étudié avec succès pendant trois ans, je fus honoré, par sa majesté, d'un brevet de garde-marine à bord de *l'Alfred*, commandé par le capitaine Walton, frère de ma mère, sur les registres duquel je fus inscrit sous mon nom de John Bragansa, nom fatal, auquel, comme vous le verrez, j'ai dû, dans la suite, tous les malheurs qui me sont arrivés. Quand on observe combien sont imperceptibles les causes premières qui influent sur notre sort, et les pivots sur lesquels tournent les destinées des hommes, il semble évident que nous sommes sur la terre les jouets de ce que les uns appellent hasard, d'autres fatalité. Hélas! combien ne serions-nous pas effrayés, si, en entrant dans les sentiers obscurs de la vie, nous pouvions pressentir l'influence de nos premières démarches, distinguer les anneaux de cette chaîne indestructible qui lie tous les événemens humains »!

« Peu de temps après mon entrée à bord de *l'Alfred*, ce vaisseau fut envoyé en station dans la Méditerranée, où il resta trois ans. Nous visitâmes les différentes échelles de ce pays, jadis si célèbre, Smyrne, Alexandrie, les îles de Chypre et de Candie, les ports de l'Afrique et de la Morée ; nous parvînmes même jusqu'aux Dardanelles, d'où nous allâmes plusieurs fois à Constantinople, dans le cutter du vaisseau. Je relis encore quelquefois avec plaisir les détails de ces courses, et les observations que la vue de tant d'objets nouveaux m'inspira ; car malgré les dissipations de la jeunesse, je ne négligeai point de les écrire tous les soirs, et dans la suite, de les mettre au net. Plein de santé, de forces, d'espérances, la joie et le plaisir circuloient dans mes veines et brilloient dans mes yeux : j'étois heureux du bonheur d'être ».

« Tout ce que je voyois de grand, de beau, fixoit mes regards avides, enflammoit mon imagination ; cette colonne étonnante d'Alexandrie, les édifices d'Athènes, les ruines vénérables que l'on rencontre sur les deux rives de l'Hellespont, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Mon admiration alloit jusqu'à l'extase, en réfléchissant au goût, à la hardiesse, à l'esprit patriotique, à la richesse de ces anciens peuples qui, bien mieux que les modernes,

savoient imprimer à leurs édifices un caractère d'immortalité. Mais c'étoit sur-tout dans les sociétés grecques que je me rappelois ce que l'histoire nous a transmis de cette nation célèbre, que j'admirois ces nez aquilins, premier type de la beauté, ces bouches à lèvres vermeilles, ces dents d'émail, ces yeux étincelans, mille fois plus expressifs que la parole. Il me sembloit reconnoître ces figures que le génie des Praxitèles et des Phidias transmettoit au marbre, il y a trois mille ans, et dont quelques-unes ont été conservées jusqu'à nos jours ».

« A l'époque prescrite, nous reçûmes l'ordre de retourner en Angleterre, et en passant, de relâcher à Gibraltar et à Lisbonne. Le lendemain de notre arrivée dans cette dernière ville (en 1736), il y eut à la Cour un gala, auquel, suivant l'usage, les officiers du vaisseau furent invités. A peine étions-nous entrés dans la première salle du palais, qu'un des majordomes vint au-devant de nous, et, d'un ton très-poli, nous dit : — « Messieurs, l'étiquette exigeant que je présente vos noms au secrétaire d'Etat, je vous prie de me les indiquer ». — Au lieu d'écrire le mien comme il avoit fait celui des autres, il me considéra attentivement et disparut. La foule étoit si grande, que je suivis mes camarades sans y faire beaucoup d'atten-

tion. J'eus été à peine une demi-heure dans le grand salon, que je fus arrêté et conduit dans une des secrétaireries du palais, où je subis un long interrogatoire relativement au nom que je portois, à ma mère, à ce que j'avois fait depuis l'âge de raison, etc. En vain je réclamai la protection de mon capitaine, celle du lord Kinnoul, alors ambassadeur d'Angleterre : on me conduisit je ne sais plus dans quel endroit, où, environ sept mois après, un homme parut dans ma chambre, et me dit : — « Ne vous ennuyez-vous point ici ? — Comment peut-on faire une semblable question à celui qui gémit depuis si long-temps dans une captivité dont il ignore les motifs ? Qui êtes-vous ? qui vous envoie ici ? — Ceux qui s'intéressent à votre sort, vos supérieurs et les miens. — Je ne connois d'autres supérieurs que Sa Majesté Britannique et le capitaine de son vaisseau *l'Alfred*. — Jusqu'ici vous avez eu raison ; mais les choses ont bien changé à votre égard : sachez que vous ne tenez à la nation anglaise que par votre mère, et que votre père est un seigneur portugais. Il vous réclame et vous adopte comme son fils, mais à condition que vous servirez dans la marine de ce pays : un brevet de lieutenant vous attend à bord d'une frégate prête à partir pour Goa ; voulez-vous l'accepter ? — Si réellement, lui

dis-je, ce seigneur me réclame comme son fils, pourquoi m'a-t-il retenu si long-temps entre ces quatre murs? Quel reproche peut-il me faire? Que ne me permet-il de le voir, de mériter ses bontés? De quel droit m'a-t-il privé de ma liberté? Pourquoi veut-on m'envoyer à Goa? Tout cela est une énigme que je ne puis comprendre. — Il ne m'est pas permis de vous en dire davantage, me répondit-il; mais cependant, si je pouvois hasarder un conseil, ce seroit celui d'accepter ces propositions. Ne vaut-il pas mieux, après tout, être lieutenant d'une frégate en activité, que de languir ici victime de considérations qui vous seront long-temps inconnues »? — Il me quitta, en me disant qu'il viendroit le lendemain apprendre quel seroit le résultat de ma détermination ».

« Je passai la nuit dans une effervescence qui approchoit du délire, occupé à me rappeler ce que cet étranger m'avoit dit, à chercher quelle pouvoit être cette personne qui me réclamoit comme son fils, et par quel hasard mon père étoit un seigneur portugais, moi, dont la mère, dame de qualité, étoit anglaise. Abandonné à moi-même, l'impatience et l'ennui me déterminèrent à suivre les conseils de ce messager. Arrivé à Lisbonne, je ne tardai pas à m'appercevoir que j'étois strictement surveillé, quoique

plus poliment traité. On me permit cependant d'écrire à ma mère, ainsi qu'à mes amis de Londres ; mais à peine avois-je envoyé mes lettres, que je fus conduit à bord de la frégate et présenté au capitaine, qui m'attendoit sur le pont. J'étois occupé à parcourir et examiner les effets ainsi que les papiers que j'avois laissés à bord de *l'Alfred*, lorsque j'apperçus une lettre du capitaine Walton, écrite trois jours après mon arrestation, dans laquelle il peignoit ses regrets, les démarches inutiles qu'il avoit faites, et promettoit d'instruire l'amirauté de ce qui m'étoit arrivé. Aussi-tôt que j'eus endossé l'uniforme portugais, on lut ma commission à l'équipage ; mais quel fut mon étonnement d'entendre qu'au lieu de mon nom, on me donnoit celui de Jéronimo de Sousa. — « Pourquoi ce changement de nom ? demandai-je au capitaine. — Ce n'est pas ici que cette question peut être répondue, me dit-il ; j'obéis à mes instructions ». — Après avoir épuisé toutes les ressources des conjectures, et sondé en vain le capitaine dans les longues conversations que nous eûmes ensemble, je pris mon parti, et laissai au temps à développer ce mystère. Je m'associai avec mes camarades, et m'occupai sérieusement de mes devoirs. Je regrettois néanmoins la société de ceux avec lesquels j'avois servi dans la Médi-

terranée, dont la langue, les mœurs et les connoissances nautiques étoient si différentes de celles de mes nouveaux compagnons ».

« Notre frégate, carenée à la hâte, fit tant d'eau, que le capitaine fut obligé de relâcher à Mosambique, dont le gouverneur étoit nègre. Enfin, après 102 jours de traversée, nous arrivâmes à Goa, dans l'île de Salsette. Fatigué d'un aussi long passage, je me disposois à faire une excursion à la ville, lorsque le capitaine me dit : — « J'ai reçu les ordres les plus positifs de vous retenir à bord ; mais que cela ne vous chagrine pas, j'aurai fréquemment de la compagnie, et nous irons à la pêche toutes les fois que cela vous fera plaisir. Je vous en conjure, prenez cette petite gêne avec patience et courage ».

« Au nom du ciel, lui dis-je, qui a pu vous donner des ordres aussi inconcevables ? Ne suis-je pas lieutenant de cette frégate ? Comme tel, et en ma qualité d'homme, n'ai-je pas le droit et le privilége de faire ce que je veux, après avoir rempli mes devoirs ? Est-ce là l'intérêt que prend à moi celui qui se dit mon père, et ne semble l'être que pour m'enchaîner et me tenir dans la servitude ? Sont-ce là les marques de son affection ? Que ne me laissoit-il à bord de *l'Alfred* ? là seulement j'ai été libre et heureux.

Non, cet homme n'est point un Portugais, mais un Arabe, un Maure. — Vous êtes plus heureux que vous ne pensez, imprudent jeune homme, répliqua-t-il; car si ce que vous venez de dire étoit connu d'un autre que de moi, vous seriez perdu : soyez plus discret, ou vous me forcerez d'être plus sévère ; entendez-vous ? Le désespoir est le partage de la vieillesse ; mais à votre âge » ! ! !

« Parmi les personnes que le capitaine invitoit souvent à bord, étoient deux Indiens, personnages graves, vénérables par leur âge, ainsi que par la douceur inaltérable de leurs physionomies. — « Êtes-vous père ? leur demandai-je un jour qu'ils étoient seuls avec moi sur le pont. — Oui, nous le sommes, répondirent-ils, et il y a bien des années. — Quel âge ont vos premiers-nés ? — Trente ans et plus. — Pourquoi ne les amenez-vous pas quelquefois ici ? j'aurois bien du plaisir à connoître les fils de pères aussi respectables. — Les plus jeunes sont à Bénarès, les autres en Perse. N'auriez-vous point dans l'esprit quelque chose que vous leur auriez plus volontiers communiqué qu'à nous ? S'il en est ainsi, que la différence de nos âges ne vous inspire ni timidité, ni méfiance ; nos cœurs vous sont ouverts comme nos mains ; soulagez votre ame ; allégez, par l'épanchement, le poids et

l'amertume de vos chagrins, si vous en avez ». —Entraîné par un début si touchant, je leur racontai l'histoire de ma vie, jusqu'à mon arrivée à Goa. — « Brave et intéressant jeune homme ! me dirent-ils, né d'un père portugais et inconnu, qui, à ce que vous croyez, jouit d'une grande considération, et d'une mère appartenante à une des premières castes de l'Angleterre, la justice du ciel, celle des hommes ni votre conscience, n'ont pas le plus léger reproche à vous faire, et vous êtes malheureux. En Europe, comme ici, la destinée ne semble appeler les hommes sur ce grand théâtre, que pour en faire les jouets de ses caprices. Que faire? Quitter la vie, ou apprendre à en supporter les dégoûts et les amertumes. Nous connoissons le capitaine d'un vaisseau destiné pour Lisbonne; le jour de son départ, nous vous procurerons les moyens de sortir de cette frégate, votre nom sera Gasparo Vitello, que vous garderez jusqu'à votre arrivée en Angleterre. Occupez-vous des moyens d'y passer, dès que vous serez en Portugal; par-tout ailleurs, le malheur vous attend ».

« Le jour même que je débarquai à Lisbonne, j'apperçus celui qui étoit venu me parler dans ma prison d'Evora. La foudre, tombant à mes pieds, ne m'auroit pas causé plus d'effroi. Toutes

mes précautions pour l'éviter furent inutiles. Le lendemain, je fus arrêté sur le quai où j'allois m'embarquer, et conduit à la prison commune. Irrité de ce nouvel attentat, ne considérant plus ce pays que comme celui de l'esclavage et de l'injustice, je m'associai avec un Irlandais accusé de quelques irrévérences devant une madone de village; et trois jours après, à l'aide d'une corde faite avec les débris de nos draps, nous parvînmes au pied de la muraille située au bord de la rivière, que nous traversâmes à la nage jusqu'au paquebot anglais. Heureusement le capitaine, qui se trouva à bord, nous reçut et nous traita avec beaucoup d'humanité».

« Quel jour, quel moment que celui où, libre enfin, je débarquai à Falmouth! Combien la verdure de ce beau pays me parut fraîche et douce! Ces prairies émaillées, ces vergers de Pomone, la physionomie, le teint, les vêtemens des habitans, quelle joie inexprimable la vue de tous ces objets n'excita-t-elle pas dans mon cœur! Mais je ne desirois voir que Londres, où, peu de jours après, je me trouvai serré dans les bras et mouillé des larmes de la plus tendre des mères. Appuyé sur ses genoux, mes mains dans les siennes, je fus consolé par la perspective d'un avenir plus heureux. En effet, dès le lendemain, elle me présenta à la

reine Caroline, qui, deux mois après, me fit nommer un des sous-secrétaires du lord Stairs, ambassadeur à Paris ».

« Dès que je fus dans cette capitale, je m'occupai de l'astronomie, dont j'avois appris les élémens à Malte, pendant les différens séjours qu'y avoit faits *l'Alfred*. Mais la foudre grondoit et alloit éclater sur ma tête. Après avoir passé dix-huit mois à Paris, je fus instruit que ma mère étoit à toute extrémité. Déchiré par les plus noirs pressentimens, je revins à Londres, où je n'arrivai, hélas ! que pour lui fermer les paupières. Et j'ai pu survivre à cette cruelle perte ! Et les angoisses du désespoir n'ont point brisé mon cœur ! O ma tendre mère ! ombre respectable et chérie ! je vois encore les traits de ton visage, siége de la beauté, que la mort n'a pu détruire ; j'entends encore le son de ta voix, organe de cette douceur inaltérable qui, avec la bonté, formoit la base de ton caractère. Je me rappelle encore tes premières leçons, ces épanchemens si doux de l'affection maternelle. Nos esprits se réuniront-ils un jour ? Un jour, sera-t-il donné à ton malheureux fils de partager ton bonheur, celui des justes ? Mais pourrois-je admettre ce doute cruel ? Non, il flétriroit mon cœur ainsi que mes espérances les plus chères ; il anéantiroit le courage et la résignation avec

lesquels je supporte les rigueurs du sort et les peines de la vie. Ah ! si je pouvois croire que le crime audacieux et prospère, que la vertu prosternée et souffrante, ne fussent que des noms ; que les remords n'eussent leur source que dans l'éducation ; que tout dût également disparoître dans les ténèbres de la mort ; alors je dirois : — « De tous les êtres qui respirent, l'homme est le plus malheureux, puisqu'il ne doit espérer aucune compensation pour les innombrables sacrifices qu'exige son passage sur la scène du monde. Le Dieu de la nature, ce père des êtres sensibles, que nous invoquons journellement, n'existe pas, ou n'est que l'organisateur passif de la matière ».

« Deux jours après ce fatal événement, les exécuteurs des dernières volontés de lady Anne Fitz... me remirent une copie authentique de son testament, et une lettre toute entière de son écriture, qui m'informoit que le roi Jean V de Portugal étoit mon père. Ce secret, comme un trait de lumière, m'éclaira sur les causes et les motifs de la sévérité avec laquelle on m'avoit traité ; mais au lieu de flatter ma vanité, la révélation de ce mystère me fit trembler, car les rois ont souvent des opinions et des préjugés particuliers à leur état. Par son testament, ma mère me légua sa maison et le montant de ses

fonds, qui, quoique peu considérables, n'en étoient pas moins précieux, puisque c'étoit le dernier témoignage de sa tendresse. Elle quitta la vie au moment où la mienne alloit être abreuvée de nouvelles amertumes ».

« Le roi Joseph Ier, piqué de mon évasion, ainsi que de la protection que j'avois obtenue du Gouvernement anglais, chargea son ambassadeur de lui transmettre toutes les observations qu'il pourroit obtenir relativement à mon emploi sous le lord Stairs, ainsi qu'à l'époque de mon retour. Cet ambassadeur sut si parfaitement tous ces détails, qu'à peine me laissa-t-il le temps de sécher mes premières larmes. Il représenta au secrétaire d'Etat que, par respect pour la mémoire du roi Jean, qui venoit de mourir, son successeur vouloit pourvoir à la fortune et à l'avancement du fils que son père avoit eu de lady Anne Fitz...; que malgré les efforts réitérés et les offres de bonté, ce jeune homme s'y étoit constamment refusé, sans qu'on pût en deviner le motif; que, dans le cas où ses refus dédaigneux viendroient de son affection pour sa mère, on l'excusoit; que par respect pour elle, le roi avoit fermé les yeux sur sa résistance opiniâtre; mais que cette dame n'étant plus, il vouloit que les intentions de son père fussent accomplies, et qu'en conséquence il le chargeoit de le ren-

voyer dans sa véritable patrie, où il seroit avancé dans le service, et honorablement traité. Le lord ***, alors secrétaire d'Etat, trompé par ces belles promesses, en fut la dupe, et moi la déplorable victime ; car à peine fus-je débarqué à Lisbonne, qu'on me conduisit en prison, comme coupable d'avoir résisté aux volontés du roi. Et si ce roi eût été dey d'Alger ou empereur de Maroc, que m'auroit-il donc fait » ?

« Il n'y avoit pas encore une semaine que j'y languissois, lorsque le geolier, d'un air mystérieux, entra dans ma chambre et me dit : — « Je sais que je cours le risque de ma vie en vous apportant cette lettre, mais je n'ai pu résister aux sollicitations d'un saint évêque qui m'a chargé de vous la remettre : si vous êtes discret, ce ne sera pas la dernière. Elle étoit de Dona Térésa Hen... ».

« Je suis celle qui, il y a 26 ans, vous nourrit » du lait de son sein, et quoique je ne vous aie » jamais vu depuis, le ciel m'est témoin que je » n'ai pas cessé un seul jour de m'intéresser à » votre sort. Tant qu'il a été heureux, je me suis » contentée de m'en réjouir en secret ; mais au- » jourd'hui que vous avez encouru la colère du » roi, et que vous avez perdu votre mère, je veux » la remplacer : comptez sur mon zèle. On a fait » trouver mauvais à ce personnage foible et im-

» périeusement gouverné par son confesseur et » son ministre, qu'un homme dans les veines » duquel circule le sang de son père, ait osé vivre » ailleurs qu'ici, et porter son nom en Angle- » terre. Soyez tranquille; on vous remettra 400 » crusados novos et quelques livres. Comptez sur » le tendre intérêt et l'affection de votre bonne » nourrice et amie. DONA TÉRÉSA HEN... ».

« Le voyageur excédé de fatigues et mourant de soif au milieu des déserts, ne ressent pas une joie plus vive lorsqu'il rencontre un puits et quelques arbres touffus à l'ombre desquels il puisse se reposer, que celle dont la lecture de cette lettre remplit mon cœur et mon esprit. Tout s'illumina autour de moi; ma prison n'étoit plus aussi sombre, ni le passage du temps aussi lent et aussi douloureux. L'espérance revint humecter mes paupières brûlantes. Toutes les semaines, je recevois les lettres les plus consolantes de cette respectable femme. Enfin, j'appris que son frère, l'évêque de Ba... avoit su alarmer la conscience du roi en lui représentant l'injustice de ma détention, la nécessité de traiter avec moins de sévérité un jeune homme à qui on ne pouvoit faire aucuns reproches; il osa même lui conseiller de m'envoyer à l'abbaye de M.... où je jouirois de plus d'aisance; que, là, on s'occuperoit de mon salut et des instructions dont avoit besoin

un homme qui avoit passé tant d'années parmi les hérétiques. J'y fus transféré ».

« Ainsi l'aveugle destinée, le hasard, ou je ne sais quelle cause inconnue, se joue du bonheur, de la vie des hommes grands ou petits, pauvres ou riches, vertueux ou méchans. D'un des pays les mieux cultivés de l'Europe, du sein d'une nation renommée pour ses richesses, son industrie, son commerce et sa puissance, je me trouvai transporté et enchaîné dans un des plus arides, des plus incultes, parmi le peuple le plus ignorant, enfin dans un couvent portugais. En pensant à la mort de ma mère et à tout ce qui m'étoit arrivé depuis, je me rappelai l'apologue que j'avois entendu répéter aux bons Indiens de Goa ».

« Bien avant le temps, Visnou existoit dans » sa pensée, et sa pensée s'étendoit sur tout l'es» pace. Pour le remplir, il le divisa en cinquante» deux firmamens. Aussi-tôt qu'il fut parvenu » à celui de la terre, il appela ses deux dragons » ailés ; l'un étoit rouge, et l'autre blanc. Crée» moi, dit-il au premier, un sol ferme et solide » qui puisse porter des arbres et des moissons, » sur lequel tu placeras des hommes à deux pieds, » des animaux à quatre, des oiseaux, des in» sectes et des reptiles. Et au second il dit : — » Crée-moi une mer qui soit profonde pour con-

» tenir des eaux, et qu'elles soient salées. Tu la
» rempliras de poissons grands et petits, à co-
» quilles et sans coquilles. Que tous aient des
» yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et
» des facultés pour se conduire. Mais comme il
» disoit cela, parut l'irrévocable (l'éternelle né-
» cessité); elle présenta à chacun des dragons
» une caisse remplie des feuilles de l'arbre du
» bien et du mal. — Pourquoi mêler l'un avec
» l'autre, lui demanda Visnou? — Parce qu'ils
» sont inséparables. — Satisfait de cette réponse,
» ils s'en allèrent vers un des plus hauts firma-
» mens pour y ordonner la création d'un autre
» monde; mais à peine y furent-ils arrivés qu'un
» ouragan affreux dévasta la plus grande partie
» du continent que le dragon rouge venoit de
» former, ce qui le jeta dans une si grande colère,
» qu'il alla trouver Visnou. — La première feuille
» qui est sortie de la caisse du dragon blanc, lui
» dit-il, ayant été celle du mal, la moitié de mon
» ouvrage n'existe plus. — Tu vas être satisfait,
» répondit Visnou; et à l'instant il parut sur la
» terre bouleversée. Il siffla, et les vents se turent;
» il siffla encore, et le continent submergé repa-
» rut. De-là il prit son essor vers la lune, où la
» nécessité étoit déjà arrivée; là, ils résolurent
» que le jour où le dragon rouge laisseroit tom-
» ber une feuille du bien sur son élément, le

» blanc en feroit autant sur le sien, et même » pour les feuilles du mal. A peine avoient-ils » vidé la moitié de leurs caisses, qu'il arriva » une explosion terrible dont les débris rompi- » rent ces boîtes. Alors le hasard, qui s'étoit » tenu caché, arrangea si bien les choses, que » le plus grand nombre des premières feuilles » furent perdues dans le vague de l'espace, et » que les secondes, portées par les vents, se ré- » pandirent sur la terre et les mers. Voilà pour- » quoi, depuis les temps anciens, il y a beaucoup » plus de mal que de bien sur la terre, et que » quelquefois l'un et l'autre y arrivent en parts » égales ».

« C'étoit à l'abbaye de M.... que devoit végéter pendant six longues années, sans en mourir, un homme qui, par sa naissance, son éducation et ses talens, s'étoit cru destiné à parvenir un jour dans la marine anglaise. Cette abbaye jouissoit d'un revenu de 60,000 crusades; et, chose rare ! on y voyoit une bibliothèque, contenant des décrétales, des légendes, des histoires de miracles opérés sur les côtes d'Afrique par des missionnaires, et plusieurs éditions de la Vie des saints, vies un peu différentes de celles du bon Plutarque. Quelle dépense pour loger, nourrir, entretenir quarante-deux personnes dans l'oisiveté! Semblable à un gouffre sans fond, cette

maison absorboit la plus grande partie des sucs nourriciers des cantons voisins, et cela dans un pays où la moitié des terres est en friche, et l'autre cultivée par les mains les plus mal-habiles. Lorsque les pluies manquoient, l'espérance des habitans étoit perdue, et ils n'avoient plus d'autres ressources que les portes de l'abbaye, où on leur donnoit de l'ail et du pain ».

« A cette époque, chaque communauté, comme chaque église, avoit son saint favori, ses manies religieuses, ses formules et ses miracles. La maison que j'habitois étoit célèbre pour les stygmates : tous les moines avoient reçu ces faveurs nocturnes, et ceux dont les blessures étoient les plus profondes, passoient pour être favorisés du ciel. Tout cela me parut bien extraordinaire et bien nouveau ; mais en réfléchissant sur la nature de l'homme, à qui dans cette vallée de larmes et de misères, il faut des consolations et des espérances, dont les yeux ne peuvent contempler le soleil ni la vérité, qu'à travers les nuages et les illusions, je m'accoutumai à cette forme de culte avec beaucoup moins de répugnance. De tous ces moines, je ne voyois que le prieur et le maître des novices. Le premier avoit constamment les yeux élevés vers le ciel ou fixés sur la terre, emblême, disoit-on, d'une extase séraphique. Les marques de respect que l'usage avoit

consacrées approchoient de l'adoration. Ce béat avoit six noms, ce qui ajoutoit le même nombre de fêtes au calendrier de l'abbaye ; ces jours-là on jetoit des fleurs sous ses pas, on fléchissoit le genou devant lui après l'avoir encensé ».

« Le second, hypocrite, astucieux, fourbe quand il croyoit nécessaire de l'être, gouvernoit la maison, le prieur et les novices. Quoique de sa tête féconde découlassent les idées mystiques relatives au culte de la Vierge, et que quelques-unes fussent extrêmement douces et portassent le caractère de l'amour, il étoit dur, irascible, impitoyable : malheur à qui pouvoit lui déplaire ; malheur sur-tout à ceux en qui il croyoit appercevoir du doute ou de l'incrédulité ; ils étoient sûrs d'expier leurs fautes dans le cachot le plus obscur. Les autres religieux, malpropres par habitude, ignorans par éducation, et, suivant leur tempérament, fanatiques ou superstitieux, vivoient ensemble non-seulement dans la plus parfaite indifférence, mais souvent au milieu des brigues, des haines et des jalousies. On auroit plutôt introduit la sève de la végétation dans le tronc desséché d'un arbre, que les sensations de l'amitié ou quelque mouvement d'affection dans le cœur de ces moines. La plupart étoient adonnés aux passions les plus brutales, qui, sous ce climat ardent, ne sont que plus actives

pour être cloîtrées. Tels étoient les hommes avec lesquels j'ai vécu six ans sans pouvoir y perdre ni la raison, ni la vie : cependant à force d'instructions je devins éclairé, savant même ».

« Mais au milieu de ces catéchismes, on s'apperçut que j'avois des livres anglais et français, ainsi que quelques cartes terrestres et célestes. Cette découverte occasionna une fermentation générale dans toutes les têtes, car jamais, depuis la fondation du couvent, pareil événement n'y avoit eu lieu. Je fus accusé d'étudier les sciences occultes prohibées par les saints canons, d'être athée, incrédule et impie, et dès le lendemain, tous ces détails furent envoyés au tribunal du saint-office, et jusqu'à ce qu'il eût prononcé, je fus enfermé dans un cachot. Après que j'eus passé douze jours dans les ténèbres et dans le désespoir, on me lut devant la communauté assemblée la sentence suivante » :

« Il est défendu à Jeronimo de Sousa de s'ap- » pliquer à l'étude de la géographie et de l'astro- » nomie sous les peines prescrites par le saint- » office ; ces connoissances n'appartiennent qu'au » saint-siège, qui, seul, peut connoître les diffé- » rentes parties du monde dont il est le chef visi- » ble. Quant à l'étude de l'astronomie, il est cou- » pable de croire que la terre tourne autour du

» soleil ; c'est le système des hérétiques, que
» Dieu damne à jamais. Il lui est défendu de pré-
» dire les éclipses ; il n'appartient qu'à un athée
» de chercher à savoir ce qui n'est point encore.
» Quant à l'étude des étoiles, c'est pure sorcel-
» lerie ; on ne lit dans le ciel que pour dépraver
» son ame. Que ses livres et ses cartes soient con-
» sumés par le feu, et lui condamné à six mois
» de prison conventuelle. Que cette sentence du
» tribunal de clémence et de justice soit lue à la
» communauté assemblée, pour que chacun en
» fasse son profit ».

« Le roi, à qui on parla de ces misères, en fut si courroucé, qu'il dit : — « Ce Jeronimo de Sousa n'est qu'un réfractaire, un hérétique ; fût-il mon fils, je ne lui pardonnerois pas. Qu'on le transporte à Angola ». — Cette cruelle sentence auroit été exécutée sans l'intercession du patriarche et de l'évêque de B.... — « Eh bien ! dit le roi au premier, qu'il embrasse l'état monastique ; je lui ferai donner une pension de mille crusades : je ne veux plus qu'on me parle de cela ».

« Les paroles que la colère inspire aux rois consument et détruisent comme la foudre. Lorsque j'appris cette fatale résolution, tout ce qui me restoit de force et de courage m'abandonna. Hélas ! pourquoi, las de la vie, ne sait-on pas

la quitter, comme on sort d'une maison prête à tomber, comme on abandonne un vaisseau prêt à couler bas ? Enfin je me soumis, et ne pouvant mourir, je fis profession d'ignorance et de superstition pour le reste de mes jours. Quel sort pour le fils naturel du roi Jean et de lady Anne Fitz... »!

« Après avoir goûté pendant quelques jours les délices de la liberté, je me hâtai d'aller voir Dona Térèsa, dont j'avois souvent reçu des lettres durant mon séjour dans l'abbaye de M.... En l'embrassant pour la première fois de ma vie, je mouillai ses vénérables joues des larmes de la plus vive reconnoissance ; elle daigna honorer les miennes des mêmes marques de sa sensibilité. Mon cœur desséché, flétri par l'adversité et par l'impitoyable dureté des hommes, n'avoit pas ressenti depuis long-temps d'aussi douces impressions. — « Vous vous rappelez, lui dis-je, lady Anne Fitz....? — Si je m'en rappelle ! Elle étoit la plus belle des femmes que j'aie jamais vues. — Et moi, son malheureux fils, je n'oublierai jamais qu'elle étoit la meilleure. Ces amers et tristes souvenirs sont tout ce qui me reste de ces jours propices, lorsqu'à l'ombre de ses ailes, je parcourois gaîment les premiers sentiers de la vie. Quelle différence, chère Dona Térèsa, du sort qui m'attendoit alors, et de celui

que j'éprouve aujourd'hui ! — Oubliez, me dit-elle, ce que vous auriez pu devenir, pour pouvoir supporter avec plus de résignation ce qu'on vous a fait. Appelez à votre secours le courage et la fermeté, ils viendront vous aider, soutenir vos pas chancelans, jusqu'à ce que l'éponge du temps et le baume de l'habitude aient adouci l'amertume de ces premiers momens. — La raison, chère Dona Térèsa, est muette, le courage sourd à ma voix, sous cette livrée avilissante ; mais mon sort n'étant point encore irrévocable, pourquoi m'y soumettrois-je ? Je n'ai besoin que d'un seul remède, je sais où le trouver. — Cette livrée que vous méprisez tant, me dit-elle, est cependant celle qui conduit ici à la puissance, aux richesses et à la considération. Que vous importent les bases sur lesquelles tout cela est fondé ! Pensez aux voeux que vous venez de prononcer, et craignez au moins le parjure. — Quand le cœur, l'ame et l'esprit, contredisent à-la-fois ce que la bouche passive a été forcée de prononcer, peut-on craindre le parjure ? Un serment absurde peut-il être obligatoire ? Le ciel et ma conscience m'ont absous. — Craignez au moins la colère du roi, les sbires du saint-office, et la vengeance du patriarche qui vous a sauvé des prisons d'Angola. — Arrivé au Bengale ou à Philadelphie, je braverai

leur haine ainsi que leurs menaces, et bientôt ils m'oublieront. — Mais, mon cher Don Joan, comment sortir de ce pays? Ignorez-vous donc qu'il est défendu de le quitter sans permission, et que ces ordres sont exécutés avec la plus grande sévérité? — Oui, je sais que les nobles Portugais, écrasés sous le joug de la plus honteuse servitude, ne sont maîtres ni de leurs volontés, ni de leurs actions: et ce sont là les descendans des anciens conquérans de l'Inde, qu'on est parvenu à renfermer dans un parc comme un vil troupeau! Avec de l'argent et de la prudence, je saurai bien en franchir les palissades. — Mais si le hasard ne vous favorise pas, savez-vous quelle en sera la conséquence? — Le sort, cher Dona Térèsa, est las de me poursuivre, puisqu'il m'a fait moine. — Mais n'êtes-vous pas de la classe de ceux parmi lesquels on choisit les chefs d'abbayes, les prélats, les évêques? — Si les richesses attachées à la crosse et à la mître pouvoient me séduire, ce seroit alors que je serois véritablement parjure. — Vous ne le seriez pas plus que mon frère et tant d'autres. — Votre frère, ainsi que vos autres évêques, ont reçu une éducation bien différente de la mienne; nous n'avons pas respiré le même air. — Puisque la destinée, qui dirige tout sur la terre, l'a voulu ainsi, soumettez-vous à son em-

pire, il est irrésistible ; profitez des circonstances qui vous appellent aux richesses et aux dignités sacerdotales. Mais, vieille comme je suis, que puis-je dire qui vous console et vous persuade ? Il y a quinze ans, je vous aurois fait ouvrir les portes de ce pays, et pardonner d'avoir porté en Angleterre le nom de votre père : j'ai cependant encore assez d'influence pour obtenir le choix du couvent dans lequel vous voudrez habiter, des jouissances, quelques priviléges analogues à vos goûts. Je possède une somme considérable dans l'église Saint-Antoine, nous en partagerons le revenu, et à ma mort, je vous la léguerai. Au nom de ce grand saint, ne vous exposez pas à de nouveaux dangers ! Ressouvenez-vous qu'au moindre soupçon, les donjons d'Angola vous attendent. Comptez que d'ici à quelques années, vos démarches seront strictement surveillées, car c'est ici le pays des espions : le Gouvernement, le patriarche, le ministre, le saint-office, ont chacun les leurs, et il n'y a point de stipendiaires mieux payés ».

« Entraîné, sans être convaincu, par ce que venoit de me dire cette respectable femme, affoibli, épuisé par le délabrement de ma santé, qui, seule, eût soutenu ma force et mon courage, je me résignai aux décrets de l'impérieuse nécessité. Ah ! combien de fois n'ai-je pas re-

gretté, depuis, la patience avec laquelle je me soumis! J'aurois dû périr ou rompre mes fers».

« D'après les conseils de Dona Térèsa, j'allai voir le patriarche, qui m'accorda la permission de choisir le couvent, ou plutôt la prison dans laquelle je devois passer le reste de mes jours. Je me reproche encore les adulations, les mensonges, les honteux subterfuges dont je fus obligé de faire usage : c'étoit la première fois de ma vie que je m'étois avili à mes propres yeux. Je vins voir ce rocher célèbre ; sa situation élevée, imposante, le petit nombre de moines qui occupoient cette maison, la foiblesse, ou plutôt l'ineptie de celui qui la gouvernoit, le voisinage de la mer, celui de la capitale, où, par le moyen des étrangers, je pouvois faire venir de Londres et de Paris les livres et les instrumens dont j'avois besoin, l'espérance enfin de tenir encore au monde par le récit des voyageurs, et par quelques instans passés dans la société d'hommes éclairés; tels furent les motifs qui me déterminèrent à y fixer ma résidence. Abandonnant enfin l'espoir et presque le desir de revoir l'Angleterre, je plaçai dans les fonds publics de ce royaume ce que ma mère m'avoit légué, et Don Joan de Bragansa, en se résignant à la providence qui l'avoit si rigoureusement traité, s'enferma pour le reste de ses jours dans ce petit

monastère. Ma pension, ce que m'ont laissé ma mère et ma respectable nourrice, me mirent à même d'obliger nos moines; j'adoucis leur dureté en leur faisant connoître des jouissances auxquelles ils n'étoient point accoutumés. Pour en obtenir quelque considération, je ne négligeai aucuns moyens de leur être utile. D'un autre côté, convaincu qu'en évitant de les scandaliser, j'améliorerois mon sort et en assurerois la tranquillité, je fis tous mes efforts, malgré ma répugnance, pour remplir les devoirs de l'état qu'on m'avoit forcé d'embrasser. Mais quand la trompette du départ sonnera, qu'importe que j'aie été moine ou pontife, esclave ou empereur; que j'aie vécu dans un palais ou sur le sommet de ce rocher »?

« Au moment où la main tremblante de votre vieil ami est occupée à tracer ces lignes, les dernières qui sortiront de sa plume desséchée, j'accomplis ma 75e année, et la 46e de ma captivité; j'atteins l'époque où les langueurs, les infirmités du corps, et l'engourdissement des facultés, nous font desirer le repos éternel, comme le bûcheron, épuisé de fatigue, soupire après le sommeil balsamique de la nuit. Bien différent de vous, mon respectable voisin, que la nature, par un miracle extrêmement rare, a exempté de ce douloureux tribut, et pour qui elle fait

encore épanouir quelques fleurs au milieu des glaces de l'hiver ».

« Le délassement de la lecture, le soin de mon jardin, rempli, comme le vôtre, de tout ce que le règne végétal offre de plus curieux et de plus rare, la conversation de voyageurs et de personnes instruites, ainsi que l'étude du mouvement des astres pendant nos belles nuits chaldéennes, ont beaucoup contribué à remplir le néant de ma vie monacale, à abréger et adoucir le passage du temps. En effet, quelle source inépuisable d'idées, de réflexions, de conjectures propres à nous élever au-dessus de la sphère ordinaire de nos desirs, de nos chagrins et de nos misères »!

« Quel champ pour la contemplation, quelle carrière pour l'essor de la pensée, le spectacle du systême solaire ne présente-t-il pas à nos yeux, lorsqu'à l'aide d'un bon télescope, nous portons nos regards audacieux vers ces régions éloignées, et franchissons les espaces au milieu desquels circulent les planètes dont il est composé! Las de ces dernières limites, nous nous élançons dans les profondeurs de l'univers, et en admirons l'ordre et les mouvemens » !

« Combien de fois ne me suis-je pas enorgueilli en réfléchissant à la nature de l'esprit humain, qui, à l'aide de la puissance merveil-

leuse du calcul, peut saisir, suivre la marche rapide, annoncer les apparences, connoître les distances, déterminer la vélocité de globes aussi éloignés, et même prédire le retour de quelques comètes, dont les routes elliptiques et mystérieuses, si différentes des autres corps célestes, paroissent être placées bien loin au-delà de nos recherches ».

« Une intelligence qui, des régions obscures et brumeuses de la terre, peut parvenir jusqu'à d'aussi grandes hauteurs, et est susceptible d'aussi vastes conceptions, seroit-elle périssable comme la matière qui lui sert d'enveloppe ? Le génie d'un Newton n'annonce-t-il pas que cette intelligence est une émanation de cet esprit, de ce feu divin qui anime l'univers, puisqu'elle a pu s'élever jusqu'à son auteur, et découvrir quelques-unes des loix d'après lesquelles il le régit » ?

« Cet univers seroit-il un tout existant par lui-même, et non l'effet d'une cause, l'ouvrage d'une puissance créatrice, conservatrice ? L'ordre immuable de ce merveilleux ensemble n'indique-t-il pas, au contraire, le dessein et la présence vivifiante d'un Dieu, dont la main en conserve l'équilibre et la durée, et en maintient les forces motrices ? Sans l'énergie toujours agissante de ce premier principe des choses, l'irré-

gularité dans quelques-uns des mouvemens n'auroit-elle pas nécessairement entraîné le désordre général et replongé la nature dans la nuit du chaos » ?

« En observant que, comme la terre, les planètes ont un double mouvement, celui d'une rotation diurne sur elles-mêmes, et celui d'une révolution périodique autour du soleil, et que, comme le nôtre, elles ont leurs pôles inclinés ; que plusieurs sont accompagnées de satellites ; qu'elles doivent conséquemment avoir une succession de jours et de nuits, de saisons et d'années, dont la longueur est proportionnée à la grandeur des orbites qu'elles parcourent, on doit croire qu'il existe quelqu'affinité, quelques rapports entre nous et leurs habitans. Car l'analogie des causes doit produire celle des effets. Nous ne sommes donc pas les seuls qui naviguions à travers les plaines de l'espace? Semblable aux vaisseaux qui sillonnent les mers, chaque planète dont notre système est composé, porte donc sa cargaison particulière d'êtres sensibles et pensans, d'animaux, d'oiseaux, de végétaux, dont les formes et l'organisation sont adaptées à leur distance du soleil et à la densité de leurs terres, et comme notre globe, sans doute, est soumise aux chances de la destinée et aux vicissitudes de la vie ! Ainsi je m'élève et m'associe en imagination

avec ces compagnons inconnus de l'existence ».

« Souvent, portant plus loin encore l'égarement de mes rêveries, je me demande : — « L'embrasement du soleil a-t-il précédé la formation des planètes ? En est-il contemporain ou lui est-il postérieur ? Ses feux ont-ils eu un commencement ? S'éteindront-ils un jour ? Si jamais cela arrive, que deviendront ces planètes ? Entraînées par le poids énorme de leurs masses, arriveront-elles des extrémités de l'univers pour se précipiter dans ce centre commun de leur gravitation, et rallumer de nouveau ses feux ? Les mêmes causes qui, dit-on, les en séparèrent, il y a des milliers de siècles, les en détacheront-elles encore pour reprendre leurs anciens stations, parcourir leurs anciennes orbites, et redevenir, comme aujourd'hui, le séjour de l'existence et de la vie ? Cette catastrophe n'est-elle point déjà arrivée dans quelques-uns des systêmes solaires dont nous sommes environnés ? Est-elle du nombre des choses probables ou possibles » ?

« Pénétré de la plus vive admiration, ébloui à la vue de tant de magnificence, de merveilles et de prodiges, dont les plaines illimitées de l'espace sont remplies, j'en adore la cause inconnue, que j'ose appeler père de la nature, et je m'élève en tremblant jusqu'au pied de son

trône. A-t-il daigné s'occuper du sort de ses enfans ? Leur a-t-il prescrit des devoirs ? A-t-il promis des récompenses à ceux qui les rempliroient ? Ai-je eu le bonheur de les connoître et de m'en acquitter ? Conservateur de cet univers, ne seroit-il pas aussi le protecteur de l'innocence opprimée ? La vie ne seroit-elle qu'un accident fortuit ? N'est-elle pas, au contraire, un passage, un anneau de la longue chaîne des existences auxquelles nous sommes appelés »?

« Tels sont quelques-uns des objets de mes fréquentes méditations, et des essors de ma foible intelligence. Convaincu que celle qui m'anime survivra aux débris des corps, j'oublie les rigueurs de ma destinée, l'injustice des hommes, et me prépare à paroître devant le grand juge, qui, aussi équitable qu'il est puissant, récompensera la vertu souffrante et punira le crime ».

CHAPITRE II.

Pendant notre séjour à Wilmington (1), nous eûmes le plaisir de rencontrer M. Wyning, qui, après avoir été, depuis l'origine du nouveau Gouvernement, un des plus éloquens orateurs du Congrès, venoit d'être nommé sénateur des Etats-Unis. C'est à cet heureux hasard que nous avons dû le bonheur d'apprendre tout ce qui a rapport à la culture et à l'industrie de ce petit Etat, et à l'art d'élever les digues destinées à préserver des eaux les vastes prairies qu'inondoit jadis la Delaware. Il nous entretint aussi des avantages qui résultent de l'incorporation des propriétaires, pour la prompte réparation des dommages occasionnés par les rats-musqués (2) ou par la crue des eaux. — « Il en est de même, nous dit-il, à Salem, à Sweed'sbourg, à Goshem, etc. dans les comtés de Glocester et de May, situés sur le rivage méridional de la Delaware. Avant qu'on eût pensé à solliciter du Gouvernement ces chartes qui réunissent les intérêts des propriétaires, il arrivoit souvent des dommages et des pertes considérables. C'est aux quakers de Salem, possesseurs d'une grande étendue de ces fonds jadis submergés, qu'est dû

cet utile exemple. La péninsule formée par le confluent des eaux de la Skuylkill et de la Delaware, qui n'étoit, il y a quarante ans, qu'un vaste marais, est devenue depuis plusieurs années, au moyen de ces digues construites et réparées à frais communs, un terrein solide, couvert de bestiaux, et d'un très-grand rapport : tant il est vrai que de l'union vient la force ».

Il nous fit voir les moulins de Brandywine, dont la construction et le mécanisme surpassent en perfection tout ce qu'on a vu jusqu'ici, et dans lesquels plus de 300,000 boisseaux de bled (180,000 quintaux) (*), sont annuellement convertis en farines marchandes. — « Nous sommes le plus foible des Etats de l'Union, nous dit-il; mais comme membres de cette grande et belle association, nous avons la même représentation dans le Sénat des Etats-Unis, et nous jouissons des mêmes droits, des mêmes priviléges que ceux qui sont plus nombreux. Notre situation sur la Delaware, le voisinage de Philadelphie, la qualité supérieure de nos farines, la richesse de nos herbages (3), nous dédommagent de notre foiblesse politique. Quant à moi, je ne

(*) Le boisseau des Etats-Unis contient 60 livres de bled.

la regrette pas ; j'aime la médiocrité ; c'est en elle seulement qu'on trouve la vertu et le repos ».

« Demain, je vous ferai connoître l'homme le plus intéressant de ce canton, habile cultivateur, qui a servi, pendant la guerre du Canada, sous le général Bouquet, dont il étoit aide-de-camp. Profondément affecté des pertes domestiques qu'il fit en Europe, où il étoit retourné à la paix de 1763, il revint sur ce continent quelque temps après, pour se soustraire à l'impression de tant de souvenirs amers. Le hasard l'ayant conduit dans cette partie de l'Etat (4), il fut si frappé de l'industrie exemplaire, de la tempérance, de la sagesse des colons, qu'il y acheta une plantation bien bâtie, et passablement cultivée : — « Car, me dit-il, je sais trop quels sont les fatigues et les dégoûts d'un nouvel établissement, pour oser m'y exposer à mon âge : ces pénibles défrichemens ne sont ni des champs Elysées, ni des bocages de la Thessalie, ainsi que l'imagination d'un Européen nouvellement arrivé se le représente quelquefois, parce qu'il juge d'après ce qu'il a vu et ce qu'il connoît ».

« Son exemple et ses leçons nous ont été infiniment utiles. A une pratique sage, il joint beaucoup de théorie, dans laquelle il puise une foule d'essais nouveaux dont il occupe ses loi-

sirs. Pendant ses voyages, son frère le remplace avec une intelligence vraiment européenne. Tous deux excellent, comme les Chinois, dans l'art des arrosemens. Nous devons à cet industrieux colon, presque toutes les plantations de mûriers, d'acacias, de platanes, de hycoris (5), qui ombragent nos chemins, et commencent à occuper les terreins inutiles; car, accoutumés à ne considérer les arbres que comme des intrus et des êtres nuisibles, les habitans de ces Etats ont, jusqu'ici, trop négligé de réparer l'inattention de leurs ancêtres. L'estime publique l'auroit envoyé au Congrès depuis long-temps, s'il avoit voulu y consentir. Il arrive d'un grand voyage, dont il vient de présenter l'intéressant journal au président des Etats-Unis. Quoiqu'accablé des travaux épineux de la magistrature suprême, le général Washington s'intéresse vivement aux progrès des établissemens de l'intérieur, particulièrement à ceux de l'agriculture. Il a, dans ce moment, deux personnes en Europe, chargées de lui transmettre le fruit de leurs observations sur tout ce qui a rapport à ce premier des arts, qu'il considère, à bien juste titre, comme la source la plus pure, la plus abondante et la plus intarissable de la richesse, du bonheur et de la splendeur d'un Etat ».

« Nous irons, demain, voir un ancien mili-

taire; que dis-je, le voir? y passer quelques jours; car il n'aime pas les courtes visites. Si nous pouvons parvenir à dissiper les nuages de la mélancolie qui, souvent, enveloppent son esprit, vous verrez avec quelle élégance il raconte ce qu'il a vu, et combien les ames honnêtes et sensibles se trouvent heureuses de converser avec la sienne! Notre président a pour lui une estime particulière, dont il lui donne des marques toutes les fois qu'il en est visité, soit à Philadelphie, soit au Mont-Vernon, où on peut dire qu'en fait d'agriculture, ainsi que sous tant d'autres rapports, ce grand homme prêche d'exemple ».

Le lendemain, après avoir voyagé pendant quinze milles à travers un des cantons les mieux cultivés que M. Herman et moi eussions encore vus, orné de maisons décentes et bien peintes, de beaux vergers, et d'herbages couverts de bestiaux, nous arrivâmes chez M. Hazen (6).

« Voici deux voyageurs que je vous amène, lui dit M. Wyning: quoiqu'ils aient beaucoup vu et observé dans tous les lieux qu'ils ont parcourus, il leur reste encore bien des choses à connoître; j'espère que vous leur permettrez de puiser dans vos intéressans récits les lumières dont ils ont besoin ».

« Je voyage souvent, répondit M. Hazen,

pour me distraire et pour alléger un poids qui augmente dans la solitude et le désoeuvrement. Je ne suis tant soit peu à mon aise, que quand je m'occupe ; le travail et l'action, vous le savez, sont les consolateurs des peines de la vie. Mais, comme je ne connois rien de plus agréable que la communication des idées, j'échangerai volontiers les miennes, telles qu'elles sont, contre celles de ces messieurs ». — Et, après quelques questions réciproques, il continua ainsi :

« Aussi-tôt que la paix de 1763 fut conclue, je sentis le besoin de revoir le lieu de ma naissance, celui de tous les pays dont le gouvernement, les loix, les usages et les mœurs, m'étoient le plus agréables, celui où j'avois le plus grand nombre d'amis ; je brûlois du desir de revoir cette patrie si chère, dont le nom seul avoit souvent gonflé mon cœur des plus douces affections, d'errer encore sur ces montagnes où notre industrie a porté la culture aussi haut qu'elle pouvoit s'élever ; de traverser ces vallons qu'embellissent et enrichissent les rayons du soleil, ces glaciers enfin, au pied desquels la charrue trace souvent des sillons, et où l'on voit paître les bestiaux. Que vous dirai-je ? Je revis le canton de Glaris avec un plaisir inexprimable, et dès mon arrivée, je formai le projet de traîner les pas chancelans de ma vieillesse

et de mourir sur la même colline où j'étois né, et où j'avois passé mes premières années. C'étoit là que le bonheur m'attendoit, sans que je m'en doutasse. J'épousai celle qui devoit m'en faire éprouver toutes les nuances ; je devins père de trois enfans. Mais peut-on analyser, définir ces jouissances si douces, si ineffables, qui naissent de l'union et accompagnent la paternité? Tout me sourioit, tout s'embellissoit autour de moi, dans l'intérieur de ma maison comme dans mes champs ; car j'étois devenu cultivateur. Le changement des saisons, les orages et les neiges, n'avoient plus pour moi rien de désastreux comme auparavant, parce que le bonheur dont je jouissois compensoit tous ces inconvéniens. La compagnie d'une femme chérie, qui m'avoit choisi entre tous les hommes pour la rendre heureuse ; la présence de nos enfans, le plaisir de voir le germe de leur raison et de leurs talens se développer, étoit pour moi une suite de jouissances que la satiété ne pouvoit flétrir. Hélas ! ce temps, ces années, se sont envolés sur les ailes de l'épervier ».

« Aveugles que nous sommes! nous marchons avec confiance jusqu'au bord du précipice, sans l'appercevoir. J'ignorois que plus on est heureux, et plus on doit trembler ; que le bonheur d'un père et d'un mari sur-tout, fondé sur un

plus grand nombre de rapports, est extrêmement fragile. Je bénissois le ciel, lorsqu'un catarre épidémique vint anéantir des espérances si belles et des jouissances si douces : mes trois enfans succombèrent; et, comme si mes pertes n'eussent pas été assez grandes ni les blessures de mon cœur assez profondes, l'impitoyable destinée frappa aussi leur mère. Et on survit à un pareil déchirement! Et après avoir perdu les quatre cinquièmes de son bonheur et de sa vie, on peut encore respirer l'air vital et voir la lumière du jour! Notre frêle constitution, qu'un léger accident, un rhume détruit dans un court espace de temps, résiste aux tourmens du désespoir, à l'amertume de regrets aussi cuisans et aussi longs! La vie n'est donc qu'une mer orageuse, dont les ports même ne sont point à l'abri des tempêtes! Ou plutôt, ce n'est qu'un rêve funeste, une suite de chimères, une combinaison fortuite et passagère de biens illusoires et de maux réels. Il faut en convenir, ce n'est pas une tâche légère que celle de paroître sur le théâtre du monde, et d'y vivre jusqu'à un âge avancé, sur-tout dans ces époques où les hommes, par leurs guerres insensées et leurs discordes, ajoutent encore aux calamités inévitables de la nature. Qui a donc appelé la race humaine sur ce globe, pour y

être la victime de tant de fléaux et de malheurs » ?

« Ayant été assez lâche pour n'avoir pas rendu à la nature le misérable souffle qu'elle m'avoit prêté, j'abandonnai des lieux où tout me rappeloit des objets aussi chers et des souvenirs aussi douloureux ; je revins sur ce continent, devenu depuis long-temps l'asyle des malheureux que l'Europe rejette, comme la mer rejette sur ses bords les débris des naufrages. J'errai long-temps sans savoir où je me fixerois ; je redoutois même l'idée d'un établissement. Cependant, quand je parcourois des cantons cultivés que jadis j'avois vus couverts d'épaisses forêts, lorsque je conversois avec des hommes dont les travaux, quelques années auparavant, leur rapportoient à peine le pain de la journée, et leur coûtoient des sueurs et des peines infinies, et que je les voyois devenus tout-à-coup par l'émigration, de bons et utiles colons, je l'avoue, mon cœur s'ouvroit à des sensations plus douces : en partageant leur bonheur, je devenois moins malheureux ; car peut-on s'empêcher de sourire aux premières lueurs d'espérances fondées sur la protection des loix, sur la possession de la terre et sur l'industrie de la culture ? Quel spectacle plus propre à émouvoir la sensibilité ! Le commerce des personnes instruites, la vue de tant d'objets intéressans, le chan-

gement d'air, toutes ces causes qui, sans doute, eurent beaucoup d'influence sur ma santé, rappelèrent aussi mon courage, et dissipèrent un peu les sombres teintes de cette mélancolie que j'avois apportée avec moi ».

« Je parcourois cette partie de l'Etat, lorsqu'une chute assez grave m'obligea de passer quelques semaines dans la maison dans le voisinage de laquelle j'étois tombé. La bonne et sainte hospitalité avec laquelle j'y fus reçu et traité, les soins assidus qu'on prit de moi, l'extrême propreté, la sérénité, la douce gaîté, l'aisance qui y régnoient, me séduisirent et me frappèrent beaucoup; oui, tout jusqu'au langage, car le tutoiement dont elle faisoit usage et qui me parut celui de l'amitié, avoit quelque chose d'infiniment doux. Les rapports des domestiques aux chefs étoient plutôt ceux de la déférence que de la subordination. J'appris bientôt que cette respectable famille étoit membre de la société religieuse des Quakers ou amis, ainsi que le plus grand nombre de celles qui habitoient ce canton. Curieux d'approfondir les principes d'une secte qui n'admettoit, me dit-on, que le seul mystère de l'incarnation du Christ, et qui n'exigeoit pas, comme tant d'autres, une foi aveugle et sans bornes, voici ce que j'appris de personnes instruites ».

« Fondée dans le sein même de la liberté, elle ne connoît point la hiérarchie des pouvoirs, ni conséquemment les foudres spirituelles et les peines de l'excommunication. Les anciens de chaque église se contentent, après plusieurs admonitions, de rayer du tableau des membres qui la composent, le nom de ceux dont la conduite est immorale ou qui desirent quitter la secte. Le seul culte extérieur qu'ils pratiquent est de s'assembler tous les dimanches dans un édifice de la plus simple architecture, où rien ne frappe les yeux, que la blancheur des murailles et la propreté des siéges. Là, ils passent souvent des heures entières dans le recueillement et la méditation, jusqu'à ce qu'un d'entre eux, homme ou femme, se lève pour disserter sur quelques passages de l'Ecriture, ou sur quelque sujet religieux. N'admettant aucun sacrement, quel usage pourroient-ils faire des dogmes? La pratique des bonnes actions, l'exercice constant de la justice, de la charité et de la bienveillance, sont les seuls actes qu'ils croient agréables à l'Être suprême. Un culte aussi raisonnable et aussi simple n'a pas besoin d'être appuyé sur les bases de la théologie ni de la controverse : c'est un devoir inspiré plutôt qu'écrit. Voilà pourquoi ils ne connoissent point ce zèle amer et brûlant, source de tant de guerres, de discordes et de haines. Ils

considèrent et traitent tous les hommes comme frères; de-là ce tutoiement et l'appellation générale d'ami dont ils se servent dans leurs conversations; de-là leur aversion pour les procès, les dissentions, les querelles et la guerre, et leur amour pour la paix, qu'ils considèrent comme le premier des biens (7). Les habitans de ce canton sont des artisans aisés, ou de bons cultivateurs. Contens de leur sort, ils ne connoissent point, comme tant d'autres, cette fièvre d'inquiétude, ce desir éternel d'être mieux, qui, si souvent, empêche qu'on se trouve jamais bien. Chacun suit sa profession ou cultive sa terre avec propreté, intelligence et industrie. Survient-il quelque cause de contestation? Les anciens de l'église, arbitres nés, les terminent sans délai et sans frais. Ils n'ont d'autre ambition que de vivre dans l'aisance, de bien élever leurs enfans, de leur laisser un héritage suffisant, soit dans le partage de leurs plantations, soit dans l'achat de terres boisées, ou par la connoissance d'un métier qu'ils commencent à apprendre dès l'âge de quatorze ans ».

« Chaque église ou congrégation possède une somme appelée trésor de souffrance, formée de la dixième partie volontairement donnée du revenu annuel des membres; il est destiné à prévenir ou à réparer les malheurs, ou à assister les

foibles. Un jeune homme sort-il de son apprentissage sans moyens de subvenir aux avances nécessaires pour commencer son métier? Ce trésor les lui fournit pour un temps stipulé et sans intérêt. Un colon a-t-il perdu quelques bestiaux; sa grange ou sa maison ont-elles été brûlées; vient-il d'essuyer une maladie dispendieuse, ou est-il devenu infirme? il trouve dans le trésor de son église une prompte ressource. Il n'y a point parmi eux de dette plus sacrée. Mais s'il arrive que la même personne éprouve de nouveaux malheurs, la dette lui est remise; ce n'est plus un prêt, mais un don. Voilà pourquoi on ne voit jamais parmi eux d'indigens, ni d'hommes assujétis à des travaux serviles. Semblable aux pluies de l'été après une longue sécheresse, aux premières rosées du printemps après les rigueurs de l'hiver, cette admirable institution féconde et fait éclore les plus beaux germes ».

« Quelle somme de bonheur individuel et de prospérité générale n'a-t-elle pas produite parmi les branches de cette société répandues dans ces Etats? Cela est incalculable. Je connois des cantons tout entiers dont les terreins furent achetés, encore boisés, des deniers de ces petits trésors, et donnés aux jeunes essaims de la congrégation qui alloient y fonder de nouveaux établissemens. Combien de malheurs et de dévastations

commises par les troupes anglaises pendant la révolution, ont été réparés par ces fonds d'une charité inépuisable ! Comme moi il faut l'avoir vu de près pour pouvoir l'apprécier».

«Un autre trait caractéristique de cette société est le soin religieux qu'ils prennent de l'éducation de leurs enfans, de l'établissement d'écoles pourvues des meilleurs maîtres, dans les campagnes comme dans les villes. Quand vous retournerez à Philadelphie, allez voir l'édifice où ceux des riches comme ceux des moins fortunés sont élevés, et les filles aussi bien que les garçons. Ils considèrent l'entretien de ces écoles, comme un devoir indispensable et sacré qu'ils seroient coupables de ne pas remplir. Voilà pourquoi on voit quelques-uns d'eux constamment occupés à visiter les cantons les plus éloignés, pour porter des secours aux colons qui ne sont pas encore en état d'entretenir les leurs comme elles devoient l'être. Depuis long-temps Warner Mifflin et sa femme y consacrent leur temps et leur fortune : anges de bonté et de bienveillance, on les voit tantôt dans le midi, tantôt dans le nord de l'Union, vivifiant par leurs conseils et leur argent, tous les lieux où quelques membres de cette société se sont établis ».

« Vous savez sans doute que ce sont les amis qui, les premiers, prêchèrent et recommandèrent

la liberté des nègres ; ils font plus encore pour ces Africains, ils les rendent dignes de ce bienfait, en élevant leurs enfans dans les principes de la morale et de la religion, et en leur faisant apprendre à un certain âge une profession ou un métier. Peut-être avez-vous entendu parler d'Antoine Benezet, qui, non content de consacrer une partie de sa fortune à l'établissement de ces écoles, est mort l'instituteur de celle qu'il fonda à Philadelphie ».

« Un autre trait non moins frappant de ces sectaires, c'est l'ordre, la régularité, la persévérance qu'ils mettent dans leurs administrations particulières, comme dans leurs affaires domestiques et leurs travaux agricoles. Ce sujet me rappelle un fait arrivé lorsque les Anglais étoient à Philadelphie. Un officier fut chargé d'aller à la tête d'un parti incendier la maison de Charles Thompson membre de cette secte, qui, de la grande école quaker de cette ville, dont il étoit premier instituteur, avoit été appelé pour être secrétaire du Congrès. Arrivé à cette plantation, qui n'en étoit pas éloignée, la maison, la disposition des haies, des palissades, des clôtures, des champs et des vergers, tout lui parut si différent de ce qu'il avoit vu jusqu'alors, qu'il ne voulut point exécuter ses ordres : peut-être aussi étoit-il trop généreux pour devenir un incendiaire. A

une justesse, à une mesure particulière dans leurs idées comme dans leurs actions, ils unissent une simplicité aussi respectable que touchante. Leurs dispositions habituelles sont à la fois douces et sérieuses, humaines et sensibles. Ils aiment le travail et l'industrie. Leur esprit ni leurs capitaux ne sont jamais oisifs, sur-tout dans les villes où ils contractent dès leur jeune âge l'habitude des affaires. Il est rare qu'on ne voye pas les noms de quelques membres de cette société sur les listes de ces nombreuses souscriptions, au moyen desquelles on exécute tant de choses utiles dans ce pays. Ils ne sont pas moins distingués pour leurs dispositions charitables, et il n'y a point de secte plus tolérante. — « Pourquoi souscris-tu avec tant d'empressement à la construction de cette église qui n'appartient pas à ta croyance, demandai-je un jour à un membre de cette société? — Puisqu'on doit y adorer le créateur de toutes choses, me répondit-il, que m'importe le nom qu'on lui donnera et le culte qu'on doit y observer» ? — Ils ont un grand respect pour les loix; le Gouvernement n'a point de citoyens qui lui soient plus attachés et qui redoutent plus qu'eux les innovations. Que vous dirai-je? Ils adorent avec sincérité un Dieu qui, dans sa bonté et sa justice, récompensera la vertu et punira le crime. C'est pourquoi ils re-

poussent des emplois publics ceux qui ne voient que le néant après une vie exemplaire ou coupable. — « Il se peut, disent-ils, qu'ils soient de bons cultivateurs, des citoyens paisibles, d'excellens pères de famille ; mais une moralité qui n'est pas fondée sur cette salutaire croyance, n'offre aucune garantie ».

« Eh bien ! ce culte si simple et si peu dispendieux, dénué de faste et de cérémonies, qui n'admet ni autels, ni pontifes ; qui ne connoît ni sacremens, ni expiations, ni dogmes, ni mystères, et qui ne recommande que les bonnes œuvres ; ce culte uni à une éducation soignée, fortifiée par l'exemple des parens, a cependant sur la conduite et sur les mœurs la plus heureuse influence. — « C'est le chef-d'œuvre de l'esprit humain, dit vivement M. Herman : si j'étois destiné à m'établir sur ce continent, je deviendrois dès demain membre de cette respectable société. D'après ce que j'ai observé à Philadelphie dans l'asyle de leurs indigens et de leurs vieillards, il me paroît impossible de pousser plus loin la charité chrétienne et l'humanité ; ils y jouissent à la fois d'une douce aisance et de logemens commodes tenus avec la propreté la plus recherchée. C'est au zèle infatigable de quelques membres de cette société qu'on doit l'origine de plusieurs établissemens utiles ainsi que la prime

pour encourager l'extraction du sucre d'érable, la réforme du code pénal, le nouveau règlement des prisons, le *solitary confinement*, etc. ».

« Tels furent les détails, continua M. Hazen, qui me déterminèrent à fixer mon séjour dans cet heureux voisinage de paix et d'industrie, où par le moyen de quelques amis, j'ai eu le bonheur d'acheter une plantation. La maison étant assez commode et les champs en bon état, mon frère et moi n'avons eu qu'à suivre l'ordre des récoltes qu'avoit établi mon prédécesseur; mais sachant par expérience combien l'irrigation et les arrosemens sont utiles, l'humidité et la chaleur étant les premiers agens de la végétation, je fis creuser un grand puits vers le sommet de la colline que vous voyez, dans lequel j'ai établi trois pompes: une machine aussi simple que peu dispendieuse, mise en mouvement par le vent (8), élève quarante tonneaux par vingt-quatre heures. Cette eau retenue dans un réservoir, est aisément conduite à mon potager, au pied des arbres, dans mes herbages, et par-tout où elle peut être utile. Je l'enrichis autant que je le puis avec le tan qu'on rejette des fosses, avec du sel, que nous avons ici en grande abondance, de la chaux, et enfin tout ce qui peut la saturer de parties convenables à la végétation ».

« Le bois étant rare dans ce canton, je plan-

tai un taillis considérable dès la seconde année de mon établissement : c'étoit le premier qu'on eût encore vu. Tel a été l'effet de l'arrosement des tombes, qu'au lieu de neuf années, il est bon à couper dès la sixième. Mon exemple et mes succès ont ouvert les yeux de mes voisins, et mes pépinières leur ont fourni les moyens d'environner, comme moi, leurs champs d'arbres à la fois utiles et agréables. Jusqu'alors, ils n'avoient connu que la nécessité d'en abattre, ils ignoroient le plaisir d'en planter et celui de les voir croître. Déjà, comme vous avez pu l'observer, le mûrier, le platane, l'acacia, le hycori élèvent leurs têtes le long des chemins, et commencent à prêter leurs ombres rafraîchissantes aux voyageurs fatigués. Je leur ai fait connoître l'usage du plâtre crud et moulu, pour l'amélioration des herbages, l'accroissement du bled, et la culture du maïs. Quel dommage qu'on n'en ait point encore découvert dans cet Etat ! Avant moi, ils n'avoient jamais entendu parler du goudron de charbon de terre, pour garantir de la piqûre des vers les bois dont on se sert dans la construction des vaisseaux, des moulins, des usines et des digues. Quelle heureuse découverte pour les pays maritimes ! Il préserve aussi le fer de la rouille. Aussi, depuis plusieurs années, s'en sert-on dans les chantiers de

Boston, de New-York et de Philadelphie ».

« Je l'avoue, c'est pour moi une jouissance bien douce de penser que j'ai pu être utile à ces paisibles et industrieux colons, dont l'esprit, non encore assujetti à l'empire des vieilles habitudes et de la routine, s'ouvre facilement à la vérité. Il y en a parmi eux un assez grand nombre qui sont très-instruits; plusieurs même ont voyagé. Je ne connois rien de plus respectable qu'un cultivateur aisé, qui sait adoucir le travail par l'étude, et qui, lorsqu'il est fatigué de conduire sa charrue ou de semer son bled, se délasse en lisant l'histoire de la révolution à laquelle il doit la liberté et l'indépendance de sa patrie; les journaux du Congrès, auquel il est redevable des loix qui maintiennent la paix et le bon ordre, encouragent l'agriculture, les pêcheries, les manufactures et le commerce; et les gazettes de l'Europe, qu'il ne peut parcourir sans se féliciter d'en être à douze cents lieues ».

La soirée étant très-avancée, le lendemain, M. Hazen nous raconta ce qui suit.

CHAPITRE III.

« Presque tous mes étés sont consacrés aux voyages, et les hivers employés aux soins domestiques : c'est alors que les jours sont trop courts pour l'homme actif, et qu'il prend soin d'abréger les nuits. J'arrive de Philadelphie, où j'ai présenté au président des Etats-Unis le journal de celui que je viens de faire à travers la basse et la haute Virginie, le Ténèzee, la Géorgie, le pays des Muscogulgès, des Chectaws et des Chikasaws (1), jusqu'aux Natchées (2), sur les bords du Mississipi. C'est un hommage de mon respect et de ma vénération pour celui de tous les hommes que je connoisse, qui en est le plus digne. Avec quel admirable talent ne sait-il pas partager son temps entre les devoirs de la magistrature suprême, les soins qu'exige la grande culture du Mont-Vernon (culture qu'il dirige, quoique le siége du Gouvernement général en soit à cent lieues), et la lecture de tout ce qu'on lui envoie de relatif aux progrès des colonies intérieures, à la perfection des arts, des manufactures et des défrichemens. Quoique froid et réservé, sa conversation n'en est pas moins intéressante ; car sans être éloquent, il a une énergie

de profondeur et d'évidence, qui fait jaillir la vérité et porte la conviction. L'autre jour, en parlant d'objets politiques à quelques étrangers qui lui avoient été présentés, il leur disoit » :

« La vertu et la justice sont pour un bon » Gouvernement comme le soleil pour la nature » vivante ; il existe, dans l'ordre qu'elle a établi, » une union indissoluble entre elles et le bon- » heur, entre le devoir et le véritable intérêt, » entre les maximes pures d'un peuple honnête » et généreux, et les solides récompenses de la » prospérité et de la félicité publique. Le ciel » ne laisse jamais tomber un regard favorable » sur une nation qui foule aux pieds les loix » d'ordre et de justice qu'il a lui-même éta- » blies ».

« Quel motif avoit pu vous déterminer à entreprendre un aussi long voyage ? demanda M. Wyning à M. Hazen ; car je crois qu'il n'y a pas moins de 1300 milles d'ici aux Natchées. — Depuis long-temps, répondit-il, j'avois le plus grand desir de voir le Ténèzee (3), ce pays si moderne, dont la population s'est élevée, dans l'espace de peu d'années, à près de 40,000 hommes, malgré les orages et les difficultés qui ont accompagné son enfance, et qui ont été occasionnées par les attaques successives des Chérokees, et les discordes qui s'élevèrent entre

les premiers fondateurs. Je voulois parcourir ce pays montueux qui ressemble un peu à la Suisse, traversé par ce beau fleuve dont il a emprunté le nom, et qui est navigable pendant 900 milles, à l'exception du Musleshoal et du Whirl (4) : je savois d'ailleurs qu'on avoit ouvert une route depuis Richmont en Virginie jusqu'à Knoxville sur le Holston (5), et de-là même jusqu'à Nashville (6) sur le Shawanèse ou Cumberland, dans un espace de 640 milles. Quelle fut ma surprise, après avoir suivi cette route, de trouver sur la première de ces rivières, une fournaise et trois gros marteaux en activité ! Sans la découverte de cette mine, les progrès de cette belle colonie auroient été bien plus lents ; car qu'est-ce que l'homme sur la terre, lorsqu'il ne connoît pas le fer, ou qu'il ne peut pas s'en procurer ? Les sources salées fournissent déjà une grande quantité de sel ; il leur manquoit encore du charbon de terre, et on vient d'en découvrir sur les bords du Clink ».

« J'ai souvent logé dans des villages Chérokees, où habitent les restes de cette nation si long-temps formidable, mais qui, comme tant d'autres, va bientôt s'éteindre. Les chefs sentent aujourd'hui combien ils ont eu tort de s'être mêlés des querelles des blancs, d'avoir négligé l'agriculture, vers laquelle néanmoins tout les

portoit, fécondité du sol, rivières navigables, situation charmante, et l'exemple de leurs voisins ».

« Placés, comme nous l'étions, au centre du continent (me dit Owèecomewèe, un des sagamores du grand village de Cussatèe), maîtres de cette vaste chaîne de montagnes, nous aurions pu en fermer les barrières, si nous avions voulu en mieux cultiver les vallées ; et le torrent des blancs ne nous auroit pas engloutis. Nous marchions, nous dormions sur le fer, et nous n'avons jamais su nous armer, comme eux, de sa puissance. Combien de fois n'ai-je pas dit à nos guerriers : — « Enterrons les os de nos morts si avant, que la soif du sang et le desir de la vengeance ne puissent plus germer dans nos cœurs : nous nous sommes assez repus de la chair et du bouillon de nos ennemis ; plantons l'arbre de la paix, faisons-la avec tout ce qui nous environne ; que la tête élevée de cet arbre ombrage les wigwhams de nos villages, depuis Kéowèe jusqu'à Nagutchèe. Alors nos jeunes gens pêcheront, chasseront, et nos vieillards fumeront sous son épais feuillage ; que chacun, dans ses jeux et ses exercices, prenne garde d'en blesser l'écorce ! car, semblable à la piqûre d'un serpent, qui d'abord ne paroît rien, et pourtant est mortelle, une blessure légère devient plus

profonde, et bientôt gagne jusqu'au cœur. L'arbre tombé, tu verras comme la fureur de la guerre nous dévorera ; oui, comme par le passé. Qu'avons-nous gagné à exterminer les gens d'Ouasioto (7) ? à traiter comme des femmes les chasseurs de l'Ohio ? à poursuivre les blancs du Kentukey ? à faire trembler les deux Carolines ? Le sang de nos guerriers est devenu la pâture des mouches, et leurs corps celle de nos ennemis ou des loups. Après avoir eu la force du chêne, nous ne sommes plus que des roseaux desséchés, que la première étincelle peut consumer. Qu'est devenu le souvenir de nos victoires et de nos triomphes ? Il a passé comme le vent qui souffle, comme la voix de l'écho qui va se perdre dans les montagnes ; mais ce qui ne passera jamais, est le regret d'avoir été, pendant si long-temps, aveugles et insensés, et de n'être plus ce que nous avons été, la première des nations ». — Voilà ce que je leur disois. Leurs oreilles étoient ouvertes, mais leurs cœurs et leurs esprits étoient bouchés. Tu vois ce qui reste dans nos villages ; eh bien ! dans quelques lunes encore, il n'y aura plus que des vieillards et des femmes ; quelques lunes encore, il n'y aura plus personne ; la charrue des blancs sillonnera le lieu où mon feu brûle aujourd'hui, où ma peau d'ours est étendue ; le brillant soleil des Ché-

rokees est sur son déclin, et va bientôt se coucher pour toujours ».

« Le sol du Ténèzee est si heureusement varié, les expositions en sont si différentes, les bas-fonds si riches, qu'un jour ses habitans cultiveront à-la-fois le bled, le coton, les vers-à-soie, l'olivier et la vigne; ils auront des bestiaux en abondance. J'aime les pays montueux, non-seulement parce qu'ils ressemblent à la Suisse, mais parce que les hommes y valent mieux que dans les plaines. Plus fiers, plus indomptables, ils sont plus dignes de la liberté. L'histoire a consigné dans ses fastes ce que firent ces braves montagnards, lors de l'invasion d'un corps formidable de Chérokees et de troupes royales à King's-Mountain, ainsi qu'à Guilford, dans la Caroline septentrionale. Cette belle colonie, qui touche au moment d'être reconnue comme seizième Etat, et d'entrer dans la confédération, leur doit peut-être son existence; car si ces fiers ennemis eussent triomphé, c'en étoit fait de la colonie du Ténèzee; ils en auroient incendié toutes les habitations, et massacré tous les habitans. J'observai avec plaisir que les fondateurs avoient consacré leur reconnoissance envers les généraux et les chefs de la révolution, en donnant leurs noms aux villes et aux subdivisions de ce grand pays. J'ai

consigné dans mon journal tout ce qui est relatif à son étendue, à la hauteur des montagnes, à la distance des chaînes, à la température, aux minéraux, à la culture, etc. ».

« Après avoir pénétré aussi loin que les établissemens me le permirent, je pris le parti de passer les montagues à Keowée, pour me rendre dans la Géorgie. J'arrivai à Augusta, la capitale, quelque temps après que le Gouvernement eut concédé à plusieurs compagnies l'immense territoire qu'il réclame, depuis les frontières Creeks jusqu'au Mississipi. On ne conçoit que difficilement comment des concessions aussi vastes ont pu devenir la propriété de quelques particuliers, car d'après la constitution, le Gouvernement fédéral auroit dû en être investi, puisqu'elle l'avoit chargé d'éteindre les dettes de cet Etat contractées pendant la guerre (8). Quoi qu'il en soit, les Séminoles s'opposèrent vigoureusement à l'invasion de leur territoire; et plus d'une fois, la Géorgie a eu à déplorer les malheurs de leurs cruelles déprédations. Cette immense région qui s'étend depuis la rivière de Savannah jusqu'au Mississipi, contenant au moins neuf degrés de longitude, rapportera un jour presque toutes les productions du tropique. La beauté du climat, la profondeur du sol, les prairies naturelles si semblables à celles de la Floride orien-

tale, le grand nombre de rivières douces et navigables, dont les unes tombent dans l'Océan, les autres dans le golfe du Mexique, les ruisseaux qn'on rencontre sur-tout dans le pays des Creeks, telles sont les causes qui promettent à cette vaste région une grande prospérité ».

« Accompagné de plusieurs voyageurs qui alloient à Uché, capitale de la tribu de ce nom (9), nous traversâmes l'Ockonee et l'Ockmulgee, branches superbes de l'Alatamaha (10) et quelque temps après l'Apalachicola (11), le Flint, le Chatta-Uché, la Talapoosa, l'Alibama et le Tombéchée, branches de la Mobile, sur les bords de laquelle nous nous arrêtâmes quelques jours chez un français, petit-fils d'un des premiers colons. Il nous entretint de la communication qui s'établiroit un jour avec les États de l'intérieur entre les sources du Tombéchée et celles de l'Occochappo qui tombe dans le Ténèzee, ce qui abrégeroit considérablement les distances. Il nous fit voir l'esquisse du pays intermédiaire, d'après laquelle il nous parut qu'un intervalle de 30 milles seulement, séparoit les eaux navigables de ces deux rivières ».

« Munis des informations dont nous avions besoin pour le logement (car le sentier étoit bien frayé), nous traversâmes une partie du pays des Chikasaws, pays frais et délicieux, arrosé par un

grand nombre de ruisseaux, jusqu'à la rivière aux Perles (12), où nous nous reposâmes vingt-quatre heures, pour éviter un orage des plus terribles que j'eusse encore vus. De-là, nous arrivâmes heureusement aux Natchées à 80 milles de distance, après en avoir fait 586 en trente-sept jours de marche depuis Augusta. Nous eûmes beaucoup à nous louer de l'hospitalité des indigènes et des blancs, chez qui nous trouvâmes des rafraîchissemens pour nous et pour nos chevaux, et la réception la plus fraternelle, comme on nous l'avoit prédit à Augusta ».

« De tous les aborigènes du continent, les Creeks et les Chectaws sont les plus civilisés ; ils cultivent le maïs, élèvent des bestiaux dans leurs immenses savannes, ainsi que des chevaux, et vivent dans l'abondance. Ils ont des chefs, une justice distributive, quelques loix, sinon écrites, du moins bien connues. Leur pays, orné de belles collines, de prairies, de lacs, de vallons fertiles, où coulent des rivières et des ruisseaux sans nombre, et passablement bien cultivé, deviendra un jour l'Arcadie de ce continent. Leur grand chef Macgillivry (13), étant allé à Saint-Augustin (14), nous ne pûmes le voir ».

« Après m'être reposé chez M. B. Lintot, un des premiers colons des Natchées, je parcourus

à loisir toutes les parties de cette belle et fertile colonie, qui, bien que située beaucoup au-delà des limites de la Floride occidentale (15), est occupée par une garnison espagnole de la Nouvelle-Orléans. Son élévation au-dessus du Mississipi, estimée être de 200 pieds, la fertilité de son sol, la richesse de ses productions, la facilité des communications avec la capitale, dont cet endroit n'est qu'à 81 lieues, tout a concouru, depuis l'anéantissement de la nation Natchée, en 1737, à y attirer des colons français, anglais, allemands et américains. Les Géorgiens la réclament comme étant dans leurs limites; les Espagnols la possèdent ».

« D'un des bastions du fort Rosalie, construit sur une écore très-élevée, situé à 116 lieues de la mer et à 486 de la cataracte de Saint-Antoine, j'apperçus le Mississipi, roulant majestueusement ses eaux profondes et tranquilles au milieu d'une plaine sans bornes, ornée d'îles, interrompue de distance en distance par les rivages de ce fleuve; j'admirai ces rivages couverts de sycomores, de cyprès, de magnolias, de tulipiers de la plus grande hauteur, et d'un diamètre tel que je n'en avois jamais vu de pareil. En réfléchissant à la longueur de son cours (car ses sources sont peut-être à mille lieues du point où j'étois), au grand nombre de rivières

qui lui apportent le tribut de leurs eaux, à la prodigieuse étendue de cette navigation intérieure, au commerce dont ce fleuve sera un jour le centre, à la fécondité de cette belle partie du globe, mon imagination s'élança dans l'avenir, pour y contempler tout ce que l'industrie, la population, les lumières et la liberté y feront un jour. Déjà il me sembloit voir cette immense surface divisée, comme l'ancienne Egypte, en nômes liés par des chaussées, environnés de canaux, plantés d'arbres dont l'ombre et la fraîcheur seront si salutaires. Plus heureux que les habitans de l'Egypte, ceux de la Louisiane n'auront pas besoin que leurs terres soient couvertes des eaux du fleuve; car telle est la profondeur et la fertilité du sol, que leurs récoltes ne dépendront pas de ses débordemens. Ils seront nés à l'époque où les hommes auront atteint le plus haut degré de civilisation, où les arts, les sciences, la mécanique, dirigeront, accéléreront leurs travaux. Ainsi je m'égarois dans l'immensité et la variété d'une perspective, qui peut-être se réalisera avant deux siècles. Dites-moi, ne vaut-il pas mieux occuper sa pensée d'un si bel avenir et de créations nouvelles, si intéressantes pour l'humanité, que d'errer à travers les routes incertaines et douteuses de l'antiquité, pour y contempler des ruines menaçantes,

des édifices mutilés, ou les effets des révolutions dévastatrices »?

« Le spectacle de ces plaines herbées ou couvertes de roseaux, étoit encore plus intéressant pour un homme comme moi, né au milieu des montagnes et des glaciers de la Suisse, et arrivant des climats septentrionaux, où les rigueurs et les frimats enchaînent, pendant quatre mois, le mouvement et la végétation. A la Louisiane, la terre, rafraîchie presque toute l'année par les zéphyrs de l'été, échauffée par la puissance fécondante du soleil et des pluies, laisse voir à peine un intervalle où la nature engourdie cesse de produire; son sein comme sa bonté semblent inépuisables. En Suisse, ainsi que dans les Etats du Nord, les cantons boisés ont une apparence agreste et sauvage qui déplaît et repousse; là, au contraire, ces plaines vertes, ces îles et ces beaux rivages couverts de magnifiques futaies, portent une empreinte plus douce, qui séduit, attire, invite aux améliorations. Quelle richesse, quand ces terreins, aujourd'hui vagues comme la mer, seront peuplés d'habitations ombragées par les sycomores et les cyprès du Mississipi (16), dont l'énorme grosseur atteste la fraîcheur du sol! Alors la Louisiane deviendra l'émule de l'ancienne Egypte, si renommée par la sagesse de ses loix et par ses progrès dans les sciences:

que dis-je ! elle la surpassera par son étendue, par le nombre de ses habitans, ainsi que par la navigation et le commerce, dont elle sera le centre. Quelle différence, en effet, entre les étroites limites de celle-ci, resserrées par les rochers de la Thébaïde et les sables brûlans de la Nubie, et l'immense et fertile région à travers laquelle coule et serpente le Mississipi ! Elle s'étend, en largeur, de la rivière aux Perles sur le côté oriental, jusqu'au Rio-Norte, dans le fond du golfe du Mexique, dans un espace de plus de 120 lieues ; et en longueur, depuis la balise, à l'extrémité de la principale bouche, jusqu'au-delà du saut Saint-Antoine, à 566 lieues géométriques de distance. Les cinq neuvièmes, dit-on, de cette immense surface, consistent en terres hautes et boisées ; le reste, estimé à 218,400,000 acres, en plaines fertiles ou en prairies naturelles, dont à peine la moitié est exposée aux inondations (17). Tel est l'apperçu du vaste champ ouvert à l'industrie de la postérité ».

« L'Egypte n'est arrosée que par le Nil ; tout ce que ses eaux ne couvrent pas est aride et inculte : le Mississipi, au contraire, reçoit des fleuves et des rivières sans nombre, qui ne lui portent leurs eaux qu'après avoir fertilisé de vastes régions. Tels sont, sur le rivage oriental,

le petit Yasoo, venant du pays des Chectaws; le grand Yasoo, de celui des Chikasaws; l'Ohio et ses branches, qui a plus de 400 lieues de cours; l'Illinois, le Ouisconsing, le Chippaway, etc.: sur l'occidental, les rivières Rouge et Noire, l'Arcansa, le Missouri, dont les eaux viennent du Nouveau-Mexique, celle des Nadooassés, du Wadappa-Ménésoter, etc. Quelle prodigieuse quantité de denrées, de bois, de minéraux, de productions de toute espèce, les eaux de ce grand fleuve ne transporteront-elles pas un jour à la mer, lorsque ces vastes régions seront peuplées! Ce parallélogramme, dont la surface cultivable est au moins de 67,920 lieues quarrées, se trouve sous les plus belles latitudes, depuis le 29e jusqu'au 45e degré ».

« Je ne connois point d'objet de contemplation plus intéressant ni plus digne d'occuper l'esprit d'hommes qui, comme nous, se trouvent au berceau des nations dont la postérité couvrira un jour cette partie de l'hémisphère septentrional. Quels qu'en soient le nombre et la puissance, j'espère que jamais la superstition et l'esclavage n'élèveront sur le sol de la Louisiane d'orgueilleuses pyramides, ces témoins de tant de révolutions, qui ont survécu à l'histoire, et même à la tradition. Semblables à celles du Nil, les bouches du Mississipi sont d'un accès difficile,

sujettes à changer, et quelquefois même dangereuses; depuis la balise jusqu'à la Nouvelle-Orléans, les vaisseaux sont obligés de s'amarrer contre le rivage, dans la crainte d'être entraînés par les arbres que ce fleuve charie. Mais la rivière Manchac, ou Iberville (18) (laquelle est un écoulement des eaux du Mississipi vers les lacs Pontchartrain et Maurepas, pendant les crues, qui souvent s'élèvent jusqu'à 90 pieds), offre à l'industrie des générations futures, un atterrissement beaucoup plus sûr et plus court: ce sera comme le canal qui, d'Alexandrie, conduit au grand Caire. Alors le siége de la capitale sera nécessairement transféré sur ce rivage, plus élevé, plus salubre que l'emplacement de la Nouvelle-Orléans, trop bas et trop humide. C'est sur ce confluent que les Anglais, durant leur séjour dans ce pays, avoient construit de beaux magasins et quelques jolies maisons. Tel que le fleuve de l'Egypte, celui-ci a un Delta considérable (19), qui augmente tous les ans par l'accumulation des arbres, des roseaux, des feuilles, ainsi que par la prodigieuse quantité de limon qu'il charie ».

« Un jour que je le remontois dans un bateau de la rivière des Arcansas (20), nous étions à Lanca, près le rivage occidental, lorsque j'apperçus une fumée qui paroissoit s'élever du

milieu d'une vaste plaine. — « Elle vient, me dit un des passagers français, des habitations de plusieurs familles acadiennes (21), que les Anglais chassèrent, en 1745, de leur pays, situé sur une des îles dont la nature a embelli ces plaines. Elles sont nomades; car, à l'exception du maïs et du coton, qu'elles ne cultivent qu'en petite quantité, leurs richesses ne consistent que dans le nombre de leurs bestiaux. Mais au lieu de les élever péniblement, comme dans les pays septentrionaux et dans le territoire resserré d'une commune, elles les font jouir de la vaste étendue de ces plaines. Tout ce qui les environne est grand et libre; les bornes de leurs domaines sont celles de l'horizon, ou quelques-uns de ces canaux naturels, qui, dans le temps des crues, servent d'écoulement aux eaux du fleuve. Il ne manque à leurs bestiaux que de l'ombre, qu'ils viennent souvent chercher sur l'île boisée de leur maître, ou sous les sycomores que ces habitans prennent quelquefois la peine de planter. Ici, comme chez vous, on gouverne et on retient ces animaux par le besoin et l'appât du sel. Hélas! si les hommes pouvoient être heureux sur la terre, ils le seroient ici; il leur faut si peu pour être bien! et de ce peu, ils en ont avec profusion. Ils se nourrissent du lait, du fromage, ainsi que de la chair de leurs bestiaux, et souvent

aussi du produit de leurs chasses et de leurs pêches. Les différentes préparations du maïs leur tiennent lieu de pain. Les femmes filent le coton, et tissent les vêtemens dont leurs familles ont besoin. Ils vivent sans soins, sans inquiétudes, sans être exposés à ces fatigues, sans répandre ces sueurs avec lesquelles on achète ailleurs l'aisance et l'indépendance. Mais d'un autre côté, n'ayant ni obstacles à surmonter, ni difficultés à vaincre, ces hommes deviennent souvent imprévoyans et paresseux. Quand ils se plaignent (car c'est le sort de l'homme), je leur dis : — « Vous êtes coupables et ingrats, et vous ne méritez pas le bonheur dont vous jouissez : apprenez à le connoître et à le sentir; c'est tout ce qui vous manque ». — Nous avons une colonie de ces paisibles Acadiens établie, depuis plusieurs années, sur le haut de notre rivière. Plusieurs de leurs familles, devenues opulentes, et non contentes du sol de leurs îles, ont fait entourer de larges fossés quelques parties des plaines du voisinage, sur lesquelles elles cultivent le maïs, le sainfoin de Malte, etc. et nulle part on ne voit un pareil luxe de végétation : mais ce qui est plus frappant encore, ce sont les doubles rangs de cyprès et de peupliers du Mississipi, dont elles ont garni le revers de ces fossés. Dans un jour de chaleur, l'œil et l'imagi-

nation se reposent, avec un plaisir inexprimable, à l'ombre de ces beaux arbres, auxquels la fertilité du sol donne une vigueur d'accroissement qui ne se voit que dans la Louisiane. Ce sont de pareils ombrages qui manquent à l'intérieur de ces belles plaines ; ils existeront un jour ».

« J'ai été toute ma vie occupé du commerce, continua ce passager français, après m'avoir beaucoup parlé de ses voyages dans la haute Louisiane ; mais depuis que la guerre, que dis-je? depuis que l'ébranlement général de l'Europe l'a anéanti, je vis sur les rivages de l'Arcansa, dans un heureux éloignement des hommes et des choses. Mes livres, que j'avois si long-temps négligés, sont devenus mes amis. Je reçois de temps en temps les gazettes des Etats-Unis : car, à la Nouvelle-Orléans, on ne permet pas d'en imprimer. De combien de doutes et de réflexions ne remplit pas quelquefois mon esprit la vue de ces événemens inattendus, qui, tout-à-coup, changent le sort des empires et des nations ! En vain cherche-t-on à en démêler les causes, on ne peut appercevoir que les effets. Eh ! qui pourroit ne pas verser des larmes à l'aspect des malheurs dont ces révolutions inondent la terre? Comment concevoir qu'elles entrent dans les vues du grand Ordonnateur? Et s'il est trop puissant, trop élevé pour s'intéresser à notre

sort, quelle autre puissance y préside donc »?

« Voilà, messieurs, tout ce que ma mémoire me rappelle dans ce moment ; les détails particuliers, les esquisses géographiques que voulut bien me donner don Pedro de Casanorte, arpenteur général de la Louisiane, les informations des personnes instruites, les observations que je faisois journellement, sont consignés dans mon journal ; car quelque peu commodément que je fusse logé d'ordinaire, j'y travaillois tous les soirs, dans la crainte de donner aux impressions le temps de s'effacer, ayant souvent éprouvé qu'on ne voit bien que les objets présens et le jour même, et que ceux de la veille sont déjà oubliés. Mon voyage a exigé huit mois, et, pendant cet intervalle, je n'ai pas essuyé la plus légère incommodité, quoique presque tous les habitans des bords de la Mobile (22) fussent attaqués de la fièvre, lorsque j'y passai. J'ai dû beaucoup à l'hospitalité des colons chez qui j'ai logé, ainsi qu'à celle des Muskogulgès, des Séminoles, des Chectaws et des Chikasaws, par qui je fus reçu et traité comme un frère et un ami. Ils étoient bien étonnés d'apprendre que la curiosité étoit le seul motif de mon voyage. — « Qu'est-ce que la curiosité »? me demandèrent plusieurs d'entr'eux. C'est, en effet, un sentiment dont ils n'ont pas d'idée ».

« Ah! dit M. Herman, si j'avois eu le bonheur

de vous connoître alors, très-certainement je vous aurois accompagné. Quelle jouissance de remettre au net, dans le calme et le repos, cette foule d'observations qu'avoit fait naître la vue de tant d'objets nouveaux; de décrire ces solitudes si étendues, ces forêts si belles, ces rivières, ces sols si variés, ces climats si doux, destinés à être un jour le théâtre de l'industrie, du mouvement et de l'activité, le séjour de l'opulence et du bonheur ! Ailleurs, les hommes, comprimés dans des espaces trop resserrés, s'entre-nuisent, se gênent et s'étouffent : ici, ils pourront multiplier, s'étendre pendant bien des siècles. En parcourant, il y a quelque temps, un recueil d'anciennes gazettes, je trouvai des détails relatifs à la célèbre campagne du général Bouquet, dont M. Wyning m'a dit que vous étiez alors aide-de-camp : pourrois-je vous demander si vous vous rappelleriez quelques traits des scènes si intéressantes qui eurent lieu lors de l'arrivée des prisonniers au camp du Muskinghum, dont le docteur Smith, alors président de l'Université de Philadelphie, publia plusieurs morceaux que je n'ai jamais pu trouver chez les Libraires »?

« Quoique l'impression de ces scènes ne puisse jamais s'effacer de ma mémoire, répondit M. Hazen, je ne vous en ferois aujourd'hui qu'un récit bien imparfait, parce que

j'aurois à me rappeler, non pas tant les objets que je vis, qu'une foule de sensations que j'ai éprouvées, et qu'il me seroit maintenant impossible de peindre. J'en traçai une esquisse pour le Général, aussi-tôt après que les interprètes m'eurent donné la traduction des discours sauvages, dont ils avoient fait des minutes sur le lieu de la conférence ; elle mérita son approbation, ainsi que celle de mes amis parmi les officiers de l'armée. Mais tel est le désordre de mes papiers, que je perdrois un temps considérable à la chercher. Si vous desiriez la voir, je me ferois un vrai plaisir d'en faire un extrait, que je vous enverrois dans quelques jours ». — Il tint sa promesse ; et, peu de temps après notre retour à Philadelphie, nous reçûmes les détails suivans.

CHAPITRE IV.

« La conquête du Canada produisit dans l'esprit et dans les opinions des grandes nations de l'Ohio et des Lacs, une révolution bien extraordinaire, qui fut à la veille d'avoir les suites les plus funestes pour la Pensylvanie, le Maryland et la Virginie. Comme si un rayon de lumière leur eût tout-à-coup fait appercevoir que, jusqu'alors, elles avoient été dupes ou victimes des blancs, leurs chefs résolurent d'en réunir les forces, et de s'affranchir de ce joug. Pour cet effet, ils formèrent le vaste projet de s'emparer de tous les forts de l'intérieur, jadis construits dans leur pays pour commander les portages, les détroits, ainsi que les principaux rendez-vous de chasseurs ; et ils l'exécutèrent avec une promptitude, un accord et un courage dont on ne les avoit pas cru susceptibles. L'unanimité, la constance de leurs efforts, ainsi que l'inconcevable fureur de l'attaque, démontrèrent évidemment que si, trente ans plutôt, ils avoient su que de l'union vient la force, ces colonies se seroient étendues beaucoup plus tard au-delà des montagnes. La réunion de ces nations, alors nombreuses, conduites par des chefs audacieux

et habiles (ils en avoient d'une forte trempe), auroit pu former une république fédérative, semblable à celle des Séminoles. Peut-être même, instruits par l'expérience, seroient-ils parvenus à diriger une partie de l'industrie nationale vers l'agriculture, et bientôt ils auroient eu des laboureurs et des guerriers. Alors tout eût changé de face sur ce continent. Le progrès de ces colonies auroit été extrêmement retardé; elles auroient perdu pour long-temps la navigation des grands lacs, ainsi que la possession des beaux pays Trans-Alléghéniens ».

« Les uns attribuèrent cette irruption formidable à la suppression des présens ordinaires; les autres, à l'usurpation de grandes portions de terreins qui n'avoient point été préalablement achetées. La crainte d'être les esclaves d'une Puissance qui, depuis la conquête du Canada, leur parut devoir devenir tyrannique et oppressive, en fut la véritable cause, et sur-tout l'idée que les garnisons anglaises de ces petits forts français, deviendroient bientôt les germes d'autant de colonies (1); car ils redoutent nos charrues encore plus que nos armes. En effet, le gibier disparoît aussi-tôt qu'un canton commence à être défriché ».

« Les nations Sandusky, Munsy, Cagnawaga, Outawa, Wyandot, Winébago, conjointement

avec celles de l'Ohio, jouèrent le principal rôle dans cette guerre, dont la première idée fut, dit-on, conçue par Pondiack, chef Outawa, long-temps célèbre par sa sagesse et son éloquence dans le conseil, ainsi que par son intrépidité et son courage. Pour affamer plus efficacement les forts et les postes d'en haut, et leur couper toute espèce de communication avec le corps des provinces cultivées, ils résolurent qu'une partie de leurs forces seroit occupée à les soumettre; tandis que l'autre, au moment de la récolte, feroit une irruption générale sur les frontières de la Pensylvanie, du Maryland et de la Virginie, dont ils devoient massacrer les habitans, les bestiaux, et incendier les maisons et les granges ».

« Conformément à ce projet hardi et sanguinaire, ils se saisirent de tous les marchands qui étoient dans leurs villages, dont un grand nombre périt pour avoir osé résister : au même instant, les frontières furent inondées de partis qui, armés de la torche et du toméhawk, détruisirent tout dans leur passage. J'ai parcouru des Districts où il n'étoit pas resté un seul habitant ni une seule maison. Ces tigres convertirent en déserts des pays qui commençoient à être bien cultivés. La plume se refuse à tracer, et l'imagination à se rappeler de semblables horreurs.

Presqu'à la même époque, ils s'emparèrent des forts le Boeuf, Vénango et Presqu'île, sur le lac Erié; de la Baie, sur le Michigan; de Phéakiky, sur la rivière du même nom; de Myamy, sur le Miamy; d'Ouyatanon, sur le Wabash; de Sandusky, sur le lac Junondat, et enfin de Michillimakinac ».

« Se reposant sur la paix générale qui venoit d'être terminée, éloignées des secours, séparées des provinces cultivées par des distances immenses, ces foibles garnisons succombèrent, et leur sort offre à l'histoire des pages sanglantes et des récits terribles. Ces affligeantes nouvelles, ainsi que les ravages inouis commis sur cette longue ligne de frontières, répandirent la consternation dans tous les cœurs. Ceux des colons qui purent échapper aux flammes dévorantes et au couteau meurtrier, abandonnèrent leurs habitations, et se refugièrent dans l'intérieur: ces Districts, séjour de la paix, de l'heureuse industrie et de l'abondance, ne présentèrent bientôt plus que l'image de la désolation, de la misère et des ruines. Jamais, depuis la fondation de ces colonies, elles n'avoient essuyé un malheur aussi grand, aussi inattendu et aussi déplorable: jamais, auparavant, l'implacable inimitié, la haine cruelle, la vengeance féroce des indigènes, n'avoient déployé un semblable caractère ».

« Le Détroit et le fort Pitt furent les seules places qui purent résister; leurs garnisons, beaucoup plus nombreuses, possédoient des moyens de défense dont elles firent usage : d'ailleurs, elles connoissoient trop bien le sort qui les attendoit, pour ne pas périr plutôt que de se rendre. Elles durent leur salut à l'intelligence des commandans, ainsi qu'à la patience et au courage avec lequel elles supportèrent tous les genres possibles de détresses et de misères, avant qu'on eût pu leur envoyer des secours. Niagara, défendu par une artillerie formidable, ne fut point attaqué ».

« La conduite de la petite armée destinée à faire lever le siége du fort Pitt, fut confiée au général Bouquet, dont j'étois l'aide-de-camp. — « Dès que vous serez à Carlisle, lui dit-on avant son départ, on vous fournira les provisions et les chevaux nécessaires pour continuer votre route ». — Mais quel fut son étonnement, lorsqu'arrivé dans cette partie de la Pensylvanie, il en trouva les habitans plongés dans la plus grande consternation, et près d'abandonner leurs foyers. Toute espèce d'industrie avoit cessé, la crainte et l'effroi avoient glacé les esprits et paralysé les bras ; de toutes parts, les moissons attendoient la faucille, et il n'y avoit point de moissonneurs ».

« Les chemins étoient couverts de familles éplorées, qui manquoient des objets de première nécessité. Au lieu donc de recevoir les secours auxquels le Général devoit s'attendre, et qui, dans un moment moins désastreux, auroient été fournis avec empressement, la voix, ou plutôt le cri de l'humanité, l'obligea d'en donner à ces infortunés ».

« Cependant il n'avoit pas un seul jour à perdre, car le fort Pitt étoit si étroitement assiégé, que la garnison ne pouvoit recevoir ni lui envoyer la moindre nouvelle. Ce fut au milieu de circonstances aussi affligeantes, qu'il entreprit d'atteindre les forts Bedfort et Ligonier (2), avant que ces postes importans fussent tombés entre les mains des sauvages. Arrivé à la dernière de ces places, située sur le Loyalhanning (branche du Késkiminètas), il résolut d'y laisser son convoi de chariots pour prendre des chevaux de bât. Devant lui, étoit le dangereux défilé de Turtle-Creek, commandé par des hauteurs escarpées; mais à peine fut-il arrivé à Bushyrun, quelques milles en-deçà, que les sauvages, en poussant des hurlemens effroyables, l'attaquèrent en tête et sur les flancs. Ce combat opiniâtre et sanglant dura depuis une heure jusqu'à la nuit. Il ne fallut rien moins que la bravoure et le sang-froid des troupes, et

l'habileté du Général à tromper l'infatigable vigilance, et à éluder les piéges des ennemis, pour résister à l'étonnante impétuosité avec laquelle ils fondirent sur nous à plusieurs reprises. Jamais auparavant ils n'avoient été aussi audacieux ni aussi formidables. Après cette victoire signalée, qui fut remportée le 5 août 1763, à laquelle la Pensylvanie dut son salut, l'armée, quoique considérablement diminuée, arriva heureusement dans les environs du fort Pitt, dont les sauvages levèrent le siége à notre approche ».

« Voulant profiter de la terreur que cette mémorable défaite avoit dû occasionner parmi eux, le Général résolut de passer la Belle-Rivière (l'Ohio), et de pénétrer jusqu'aux Fourches du Muskinghum (3), d'où il pourroit attaquer les villages Mingos, Wyandots, Délawares, et même ceux des Shawaneses, du Scioto, quoique situés à 80 milles plus loin. Après avoir fait monter plusieurs forges ambulantes, et s'être muni des provisions et des outils nécessaires, il partit à la tête de 1500 hommes d'infanterie et d'un corps de chasseurs à cheval. C'étoit la première fois, depuis l'origine de ces colonies, qu'un aussi grand nombre de troupes réglées osoient s'enfoncer dans la profondeur des forêts, à une aussi grande distance des provinces cul-

tivées. Au bout de seize jours de marche, pendant lesquels nous fûmes obligés d'ouvrir des chemins, d'établir des ponts, de combler des ravins, nous parvînmes à Tuskaraway (4), sans interruption de la part de nos ennemis ».

« Profondément étonnés de se voir au moment d'être attaqués dans leurs foyers, que, jusqu'à ce jour, ils avoient cru inaccessibles aux troupes européennes, ces fiers enfans de la nature se déterminèrent enfin à solliciter un congrès : le Général y consentit. A dessein de rendre cette cérémonie plus imposante, il fit construire au milieu du camp, une vaste cabane couverte d'écorce et ouverte de tous côtés, où il se rendit au jour convenu, environné de toute la pompe militaire, ainsi que la plus grande partie de ses officiers ».

« Les Senneccas y envoyèrent Kiashuta, leur chef, accompagné de quinze guerriers ; les Délawares, Custàloga et le Grand-Castor, avec vingt guerriers ; les Shawaneses, Kèyssinocta, un de leurs principaux sachems, avec trente guerriers ; et Piancachas, chef des Mingos, suivi de trente guerriers. Les Tuscaroras et les Wyandots n'y parurent que quelques jours après. Dès la première séance, les Mingos délivrèrent onze prisonniers, et donnèrent au Général quatre-vingt-trois morceaux de bois, pour exprimer le nombre

de ceux qu'ils promettoient encore. Mais le discours de Kèyssinocta, prononcé avec l'accent de la sombre colère et de l'orgueil humilié, ainsi que ceux des autres chefs, n'ayant paru au Général qu'un moyen de gagner du temps pour pouvoir affamer l'armée et nous attaquer pendant notre retour, il se détermina à pénétrer encore plus avant; et huit jours après, nous arrivâmes enfin aux fourches du Muskinghum, situées à 70 milles de l'embouchure de cette rivière dans l'Ohio, et à 100 milles du fort Pitt; emplacement beaucoup plus commode et plus central, puisque quelques-uns des principaux villages n'étoient qu'à sept ou huit milles de distance. Cette démarche hardie ne contribua pas peu à déterminer enfin ces nations à écouter plus favorablement les conditions raisonnables que le Général leur avoit faites au camp de Tuskaraway ».

« Il fit construire quatre grandes redoutes, dont l'espace intermédiaire fut soigneusement nettoyé; on construisit aussi un magasin pour les provisions, et plusieurs maisons et barraques pour loger les officiers et les prisonniers qui devoient arriver; et bientôt ce petit camp devint comme une ville, dans laquelle régnoient l'ordre, la propreté, et la police la plus exacte ».

« Pendant près de quinze jours que dura ce

congrès, le Général vit souvent les chefs, entendit leurs discours, reçut et envoya des messagers et des paroles dans les villages voisins, relativement aux conditions du traité, et particulièrement à l'exacte délivrance des prisonniers, objet principal de ses sollicitudes : 83 arrivèrent enfin de chez les Mingos, 206 de chez les Cagnawagas, 104 de chez les Shawaneses, et 87 de chez les Délawares. Pour vous donner une idée du style, ainsi que des sentimens exprimés dans les discours que firent les chefs en les délivrant, je me contenterai de répéter ce que dit Kiashuta, grand chef des Senneccas ».

« Père des guerriers blancs, conformément à nos promesses, voici ta chair et ton sang que nous te remettons. Quelques-unes de ces personnes nous sont unies depuis long-temps par les liens de l'adoption ; quoiqu'elles te soient rendues, ces liens ne sont pas rompus ; nous les considérerons toujours comme nos parens et nos amis. Nous avons pris d'eux le même soin, nous avons eu pour eux les mêmes égards que s'ils eussent été de notre chair et de notre sang. Les voilà ; demande-leur s'ils ne se sont pas chauffés à nos feux, s'ils n'ont pas vécu à même nos chaudières, et s'ils n'ont pas couché sur nos peaux d'ours. Qu'ils répondent !... Entends-tu

ce qu'ils te disent?... Aie donc de l'indulgence pour eux, car ils ont oublié tes coutumes et tes usages, et quelques-uns même ton langage; ils vont retourner dans leur pays, où peut-être n'ont-ils plus d'amis, et ils abandonnent le nôtre, où ils n'en manquoient pas. Que feront-ils alors? ils regretteront le jour où tu es venu de si loin nous forcer de te les rendre. Traite-les donc avec bonté, nous t'en conjurons; c'est ce qui les engagera peut-être à rester parmi tes gens. Tiens, voici une branche de wampun bleu et blanc, pour que mes paroles soient toujours présentes à ton esprit, et que tu n'oublies pas de les envoyer à leurs parens et amis, s'ils en ont encore dans leur ancienne patrie ».

«Tous les prisonniers ayant enfin été délivrés, et les conditions du traité acceptées et ratifiées suivant leurs usages, le Général résolut d'éteindre le feu du congrès. Pour cet effet, accompagné de ses officiers et de la musique militaire, il entra dans la salle de la conférence, située au milieu du camp, et pour la quatrième fois prit les chefs par la main et fuma avec eux dans le grand oppoygan de paix. Cependant, extrêmement mécontent de la conduite de Nettòhatway, chef de la tribu de la Tortue de la nation Wyandot, qui jusqu'à ce jour n'avoit pas voulu paroître, il força cette tribu d'en élire un autre;

ce fut le dernier acte d'autorité qu'il exerça parmi eux ».

« Que ceci ne vous fasse pas sourire ; car quoique cette démarche n'ait point été accompagnée de circonstances aussi fastueuses que celles de la déposition d'un Nabab, elle prouve à quel degré d'humiliation ces fiers guerriers étoient réduits, et quels étoient les talens, l'adresse et le courage du Général qui sut pénétrer aussi loin dans la profondeur de ces forêts solitaires, séjour de la puissance des chefs, et en imposa à ces hommes indomptés, au point de faire décheoir de son autorité un de leurs premiers Sachems ».

« L'orateur le plus distingué fut l'épervier rouge (Red-Hawk), chef des Délawares ; son discours offrit un mélange si frappant d'orgueil et de soumission, que je ne puis me refuser de vous en citer quelques traits ».

« Père des guerriers barbus, chef des hommes au court et long couteau (5), écoute ; ma voix court à tes oreilles. Voudras-tu nous entendre, nous, tes jeunes frères? Voyant dans tes yeux les signes du mécontentement, nous les essuyons avec ce collier de wampun bleu et blanc, pour que tu puisses voir plus distinctement ce que nous avons été et ce que nous sommes encore. On t'a dit bien des mensonges à notre sujet ; avec ce second collier nous nettoyons tes oreilles,

pour qu'elles puissent mieux entendre ce qui est vrai, et rejeter au loin ce qui ne l'est pas. Nous purifions ton cœur avec la fumée de cet oppoygan, afin qu'il ressemble à celui d'Onas (Guillaume Penn), de qui le mal n'approchoit pas. Tu es parvenu jusqu'ici, parce que ton toméhawk a été plus fort et plus long que le nôtre; nous n'avons cependant épargné ni nos vies, ni notre sang; il t'en souvient bien encore. Mais peut-être ta victoire vient-elle de la volonté du grand Esprit, qui depuis long-temps favorise les blancs. Nous, tes jeunes frères, aussi bons guerriers, aussi braves que les tiens, quoique malheureux, nous arrachons ce toméhawk de tes mains pour le jeter vers celui qui réside au-dessus des nuages, afin qu'il en dispose suivant sa volonté; soit qu'il l'enfouisse bien avant sous terre, soit qu'il le laisse tomber dans les lacs sans fond; alors, père des guerriers du pays d'Onas, nous te disons » :

« Prends une extrémité de cette branche de paix et d'amitié, et que l'autre en soit tenue par les députés des tribus ici présens. Toi, chef des braves parmis les barbus, voudrois-tu brûler les wigwhams, détruire les provisions de nos femmes, de nos vieillards et de nos enfans qui ne t'ont jamais fait de mal? Eh bien! ce sont eux qui te parle par ma bouche. Quant à nos guer-

riers, ils peuvent se passer de ta pitié, puisqu'ils savent vivre de leurs chasses. Mais la vieillesse, la foiblesse et l'enfance !.... Ici comme parmi les tiens, elles exigent le repos et craignent la disette. Prends donc pitié d'eux, puisque tu as pu arriver si près de nos villages ; que la guerre finisse, et que la paix commence dès ce moment ».

« Mais de quel langage me servirai-je, ou plutôt sur quelle palette trouverai-je les couleurs et les teintes propres à peindre le spectacle le plus touchant dont j'aie jamais été témoin ? Je veux parler du moment où les colons qui avoient obtenu du Général la permission d'accompagner l'armée après la bataille de Bushyrun (*), reconnurent parmi les prisonniers que délivrèrent les indigènes, les uns, leurs femmes ou leurs enfans, les autres, des frères, des sœurs ou des amis. Comment transmettre dans votre cœur la profonde impression que firent sur le mien la

(*) Après la victoire de Bushyrun, un grand nombre des colons qui avoient échappé à la fureur des sauvages, obtinrent du général Bouquet la permission d'accompagner l'armée, espérant que, dans le traité de paix, qui devoit nécessairement en être la suite, tous les prisonniers seroient rendus. Plusieurs femmes qui s'étoient refugiées dans le fort Pitt, l'accompagnèrent aussi jusqu'à Tuskaraway.

manifestation et les premiers accens d'un bonheur à la fois aussi grand et aussi inespéré? Elans sublimes de la nature, expressions des plus beaux sentimens dont elle ait orné le cœur de l'homme! Ici, on en voyoit dont les pas chancelans et les yeux égarés annonçoient l'extrême inquiétude, rencontrant, au milieu de la foule, des épouses qu'ils avoient cru massacrées, s'élancer dans leurs bras et les inonder de leurs larmes: là, des frères ou des amis échappés à l'incendie de leurs habitations et au toméhawk de la fureur, se reconnoissant après quelques instans de doute, s'appelant de nouveau par leurs noms, exprimant, sous mille nuances indescriptibles, le bonheur d'avoir échappé à tant de dangers, et celui de se retrouver au milieu de ces sombres forêts: plus loin, des mères qui, dans l'ivresse de leurs transports, venoient d'enlever leurs enfans des bras de leurs parens adoptifs, succombant sous l'excès de la tendresse maternelle, en pressant ces êtres chéris contre leur sein palpitant».

« Ah! combien dans la contemplation de ce spectacle solemnel, le poète, le peintre, le philosophe n'auroient-ils pas trouvé d'objets dignes de leurs pinceaux et de leurs profondes méditations! Que la nature humaine me parut alors belle et sublime! Non, je ne crois pas qu'il

puisse exister un être sur la terre, dont le cœur et les entrailles n'en eussent été émus ».

« Parmi les prisonniers qui s'empressèrent de témoigner leur reconnoissance au Général, les uns étoient si agités, qu'ils purent à peine articuler quelques paroles; les autres, plus éloquens, ne versèrent que des larmes silencieuses : ici, on voyoit des groupes, les yeux élevés, remerciant à haute voix l'Être suprême du bonheur d'avoir retrouvé leurs proches ou leurs amis : là, d'autres rassemblemens qui, pour se soustraire aux questions importunes, s'enfuyoient dans les bois. Mais j'étois si attendri, qu'il n'est pas étonnant qu'une foule de scènes m'aient échappé. Et comment aurois-je pu les peindre? Semblable à un aimant puissant, la sympathie exerçoit son action sur les ames des spectateurs, avec une force irrésistible ».

« Ceux des enfans qui avoient en partie oublié leur langue maternelle, parurent presqu'insensibles au bonheur de revoir leurs parens et à celui d'en être caressés. Ceux qui l'avoient entièrement perdue, refusoient de quitter leurs amis adoptifs, ou ne se soumettoient à cette séparation qu'après plusieurs efforts. Souvent il arrivoit que cette répugnance faisoit naître les doutes les plus affligeans, dont les malheureux parens n'étoient soulagés qu'après avoir décou-

vert quelques unes de ces marques que les colons des frontières leur impriment en naissant : à peine les avoient-ils apperçues, que les exclamations du bonheur se faisoient entendre ; mais lorsque l'instinct de la nature étoit muet ou ne découvroit rien qui confirmât leurs premiers soupçons, alors l'air retentissoit des gémissemens de la douleur. C'étoit au contraire un triomphe pour les indigènes à qui on avoit promis d'abandonner ceux qui ne seroient ni réclamés, ni reconnus ».

« Mais, si d'un côté, les nuances du plus beau coloris embellissoient ces heureuses reconnoissances, de l'autre, les traits et les ombres des plus cruelles inquiétudes paroissoient sur le visage de ceux qui ne retrouvoient ni leurs femmes ni leurs enfans. On les voyoit, à l'arrivée de chaque convoi de prisonniers, courir çà et là pour s'informer de leur sort, quoique tremblant de l'apprendre. Ceux dont les douteuses espérances venoient d'être dissipées, immobiles de douleur, la tête appuyée contre un arbre, fondoient en larmes ».

« Cette variété de circonstances, ce mélange de bonheur, d'incertitudes, d'espérances et de regrets excitèrent dans nos cœurs tant de mouvemens et d'agitations diverses, qu'ils en étoient gonflés. Officiers, soldats, pionniers, tous paru-

rent profondément émus de ce déchirant spectacle, qu'il est impossible de peindre. Quelques-uns incapables d'en supporter les effets, furent obligés de se retirer, et les autres de mettre un mouchoir devant leurs yeux. Le général Bouquet lui-même, qui, lors du long et sanglant combat de Bushyrun, ne perdit jamais son sang-froid; dont le visage, pendant sept heures d'un conflit long-temps douteux, n'avoit pas éprouvé la moindre altération, comme tant d'autres, fut prodigieusement agité, et ne put résister aux larmes qui le suffoquoient, et qu'il ne rougit pas de verser en abondance. Jamais auparavant je n'avois senti combien elles ont de puissance pour calmer les grandes secousses de l'ame. Un vieux soldat auprès duquel j'étois, et qui me dit n'en avoir jamais versé depuis son enfance, comme moi y trouva un grand soulagement ».

« Les sauvages eux-mêmes, ces enfans d'une nature si agreste, oubliant leurs opinions et leur férocité ordinaire, contribuèrent beaucoup à rendre ce spectacle encore plus touchant. Qui auroit cru que des cœurs aussi endurcis par l'éducation et par l'exemple, eussent recélé des sentimens aussi doux et aussi généreux? Ils ne délivrèrent leurs adoptés qu'avec la plus grande répugnance, et en versant aussi des larmes abondantes; ce fut une lutte sublime de tendresse

entre eux et les parens de ces enfans. — Sois sûr, osa dire un des chefs Shawaneses, en regardant fièrement le Général, sois sûr qu'il ne falloit pas moins que ta victoire de Bushyrun, pour me forcer au sacrifice que je fais aujourd'hui ».

« Avec quel empressement ils les recommandèrent à sa protection ! Leurs attentions pour ces adoptés ne se bornèrent pas là ; elles se manifestèrent envers eux pendant tout le temps qu'ils restèrent campés : chaque jour, ils venoient les voir, leur apporter du maïs, des peaux, des fourrures, enfin tout ce qu'ils leur avoient donné pendant leur séjour chez eux, en leur prodiguant les marques de la plus tendre affection. Plusieurs même sollicitèrent et obtinrent la liberté de les accompagner jusqu'au fort Pitt, et de leur donner tous les jours le produit de leurs chasses et de leurs pêches ».

« Un jeune Mingo poussa encore plus loin son attachement, et donna à l'armée une preuve de tendresse et de dévouement bien rare dans tous les pays, et sur-tout au sein de ces forêts. Parmi les prisonniers amenés au camp, il y avoit une jeune Virginienne du canton de Fairfax, dans la Virginie, à laquelle il étoit éperdument attaché; il l'appeloit sa femme: malgré tout ce qu'on put lui dire en arrivant au fort, relativement au danger d'approcher des frontières, il résolut

de la suivre pour lui être utile, au risque d'être tué par les survivans de ceux qui avoient été massacrés, ou que les dernières dévastations avoient ruiné ».

« Dans le nombre des prisonniers, il se trouva une Marylandaise des environs du Potawmack; elle avoit un enfant au sein; à peine fut-elle introduite dans la salle de la conférence, qu'un soldat de cette même province, qui étoit de garde, l'ayant reconnue, s'écria : — « Dieu de bonté! Dieu de miséricorde! c'est ma femme »! — Avec autant de rapidité que se propage la commotion électrique, cette exclamation retentit dans tous les cœurs, y excita les plus vives impressions, et produisit parmi les spectateurs, quoique sous les armes, le murmure de l'applaudissement et le sourire du plaisir. Après avoir félicité les deux époux à plusieurs reprises, le Général permit au soldat de conduire sa femme dans sa tente, où elle fut dépouillée de ses vêtemens sauvages, et habillée à l'européenne ».

« Mais à peine commençoient-ils à jouir des premières effusions du bonheur de s'être retrouvés après tant de hasards, qu'un nuage épais vint tout-à-coup obscurcir un si beau soleil : c'étoit l'inquiétude sur le sort d'un autre enfant, âgé de trois ans, pris avec la mère, et séparé d'elle dans le partage des prisonniers. Oubliant

en un instant tout ce que la providence venoit de faire pour eux, ils se désoloient, ils gémissoient, lorsqu'on vint les informer de l'arrivée d'un nouveau convoi, sous la conduite de quelques chefs Wyandots. A la vue de ce couple, aux yeux égarés et avides, on leur présenta un enfant à-peu-près de cet âge. La mère, pâle et tremblante, l'anxiété et l'effroi peints sur le visage, l'ayant caressé et inutilement appelé par son nom, se précipitoit vers un autre, lorsque, s'arrêtant subitement, elle revint sur ses pas, et de nouveau ayant attentivement considéré le premier, elle entendit le cri du sentiment intérieur; dans son transport, elle oublie l'enfant qu'elle tenoit au sein, pour se saisir plus promptement de celui qu'elle retrouve, et elle le serre dans ses bras en versant un torrent de larmes. Egarement sublime de la tendresse maternelle! triomphe de l'instinct, ce premier don de la nature, sur la froide prévoyance de la raison»!

« Ivre de joie comme elle, son mari l'accompagna à sa tente, incapables l'un et l'autre de répondre aux félicitations que les officiers et les soldats, dont ils étoient environnés, leur prodiguoient de toutes parts. Elle dut le bonheur de ne pas perdre son second enfant en retrouvant le premier, à l'incroyable promptitude du capitaine Perceval, qui, se trouvant à côté d'elle,

en prévint la chute. — « Que le ciel vous bénisse mille et mille fois, lui dit-elle ! Dans l'état où je suis, comment puis-je savoir ce que je fais » ?

« Je fus souvent témoin, pendant notre retour, du chagrin et de la désolation des parens dont les enfans épioient le moment de s'en éloigner, ou ne les approchoient qu'avec répugnance. Loin que ces enfans partageassent leur bonheur, ils passèrent les premiers jours à gémir, et souvent refusèrent les alimens qu'on leur offrit. Si, par hasard, ils appercevoient les indigènes, à qui on avoit permis de chasser pour nourrir leurs amis, à peine pouvoit-on les retenir ».

« Quelle situation pour ces malheureux colons, qui, au risque de leurs vies, étoient venus pour les revoir, les racheter, si cela eût été nécessaire, et les ramener dans leurs foyers ; surtout pour ces tendres mères, dont ils dédaignoient ou repoussoient les caresses ! Ce n'est pas la première fois que j'ai observé l'éloignement presqu'invincible et l'aversion pour la vie civilisée, que conservent toujours les jeunes blancs qui ont passé une partie de leur enfance parmi les indigènes : ce séjour, cette seconde habitude, éteignent pour jamais l'ancien caractère, et leur en impriment un nouveau qui devient indélébile ; ils sont perdus pour la société, ainsi

que pour leurs parens, qu'ils abandonnent dès qu'ils en trouvent l'occasion. Combien d'exemples semblables l'histoire de ces colonies n'offre-t-elle pas ? Et même parmi les prisonniers plus avancés en âge, que nous remenions dans leur patrie, un assez grand nombre regrettoit hautement les indigènes, à la société desquels on les avoit arrachés, et qu'ils appeloient leurs meilleurs amis. Vous seriez bien étonné, si je répétois ici tout ce que je leur ai entendu dire relativement au bonheur dont ils jouissoient parmi eux; un des chefs Shawanèses avoua au Général, qu'il avoit été obligé d'en lier plusieurs avant d'arriver au camp. Malgré la vigilance des officiers et des soldats, quarante-sept de ces hommes, à qui nous croyions rendre le plus grand service, rejoignirent leurs nouveaux compatriotes; et ce qui vous paroîtra encore plus étonnant, c'est que les femmes, retenues par leur foiblesse, déploroient, comme les hommes, leur malheureux sort, qui les éloignoit des villages sauvages ».

« Quel ample sujet de méditations pour ceux qui ont conçu, des mœurs et du genre de vie de ces enfans de la nature, des idées si extraordinaires et si effrayantes ! Cette propension inconcevable qu'on observe depuis plus d'un siècle, dans le midi comme dans le nord, ne semble-

roit-elle pas indiquer que les forêts ont été le premier berceau de la nature humaine, que ce goût inné, étouffé par l'éducation sociale, n'attend que des circonstances favorables pour se manifester ? Parmi les femmes qui furent amenées au camp, il y en eut une qui, plus courageuse que les autres, osa tenir au Général le discours suivant : elle étoit née en Irlande, et avoit été prise sur les bords du Toby'screek, dans la province d'Indiana ».

« Tu as vaincu, Général, non parce que tu es plus brave que nos guerriers, mais parce que tes armes étoient meilleures que les leurs, et parce que tu commandois à des hommes au long couteau. Nos gens ont dévasté tes frontières, parce que ces terres leur appartiennent ; ils ont pris quelques-uns de tes forts, parce que tu voulois t'emparer de leur commerce. Si tu dis qu'ils ont eu tort, moi, je te répondrai que leurs ancêtres marchoient sur ce sol, y chassoient, le possédoient long-temps avant l'arrivée des tiens. Tes cultivateurs ont besoin de paix et de repos pour réparer leurs pertes ; eh bien ! tu auras l'un et l'autre, si tu n'exiges de nos gens rien qui les humilie. Tu les connois, sans doute ; une des conditions du traité de Tuskaraway, est qu'ils rendront leurs prisonniers : ne sais-tu pas qu'ils n'en ont point, et que les blancs qui

vivent parmi eux, sont leurs parens ou leurs amis adoptifs ? Je fus prise il y a onze ans ; j'ai été heureuse depuis ; je suis mère. Si tu me forces à te suivre, je reviendrai aussi-tôt que j'en trouverai l'occasion ; car, une fois dans ma province, je serai aussi libre que toi. Telles sont mes intentions : ce sont aussi celles d'un grand nombre de ceux que tu as forcé nos chefs à te délivrer. A la gloire que tu viens d'acquérir par les armes, il est beau d'ajouter celle que donne l'humanité; mais puisqu'elle détruit notre bonheur, sois assez généreux pour nous permettre de retourner aux villages de nos amis ».

« Etonné, frappé de la hardiesse de cette femme et de ce qu'elle venoit de dire, il nous consulta : presque tous les officiers, pensant que chacun étoit maître de son sort, et de chercher le bonheur là où il croyoit le trouver, le Général lui permit de s'en aller ».

« Eh bien ! ces habitans des forêts, que nous appelons enfans puînés de la nature, parce qu'ils ne veulent pas quitter leur état de chasseurs, n'ont-ils pas, au milieu de leur ignorance et de leur barbarie, des qualités qui méritent l'estime et le respect ? Oui, sans doute. Quel volume ne feroit-on pas de leurs belles actions ? Rappelez-vous ce qui arriva au colonel Bird, en 1774. Durant le temps de son ambassade chez

les Chérokees ultramontains, quelques Virginiens ayant tué deux guerriers de cette nation, la jeunesse exigea des chefs l'exécution de la loi du talion; elle leur fut accordée. Shiloué, un des premiers sachems, s'y opposa. — « Avant de tuer ce blanc, leur dit-il, qui a fumé dans mon oppoygan, couché sur ma peau d'ours, et que tu as reconnu comme envoyé du chef de la Virginie, tu me tueras, moi ». — En effet, il le couvrit de son corps, et la jeunesse le respecta. Cette fureur qui les anime pendant la guerre, ces dispositions sanguinaires et féroces qui en font des tigres, doivent être attribuées aux effets de leur pernicieuse éducation, qui leur inspire des idées si fausses de ce qu'ils regardent comme courage et héroïsme. Considérons la douceur invariable de caractère, dont ils sont le plus parfait modèle dans leurs villages, leur hospitalité inviolable, leur fidélité dans les promesses, l'amitié, le désintéressement dont nous connoissons de si beaux traits; considérons leurs vertus (car ils en ont), et nous reconnoîtrons que la nature les a rendus susceptibles, comme nous, de culture, et de ce que nous appelons civilisation, et qu'ils seroient dignes de devenir nos frères, nos voisins et nos amis ».

« N'oublions pas ces sentimens si dignes d'éloges, leur respect pour la vieillesse, ainsi que

pour la mémoire et les cendres de leurs ancêtres. Voici ce que dit, en 1696, Tongaskoutack, chef d'une tribu d'Aniers, au marquis de Vaudreuil, alors gouverneur du Canada: — « Ononthyo, tu as dit aux Aniers : — Vends aux blancs les terres qui bordent la rivière Misiskouy (6), depuis les eaux du lac jusqu'aux grandes chutes. — Voici ce qu'ils te répondent par ma bouche : — Ces terres sont l'emplacement de nos villages, dans lesquels naquirent les pères de nos ancêtres, et nos ancêtres aussi, et où vivent encore quelques-uns de leurs fils, dont nous sommes les enfans; pouvons-nous dire à chacun de ces vieillards : — Roule ta peau d'ours, éteins ton feu, embarque-toi dans ton canot, et viens avec nous élever ta wigwham bien loin d'ici ? — Pouvons-nous dire à ces os vénérables, qui reposent à l'ombre des arbres voisins : — Lève-toi, quitte tes tombeaux, et suis-nous sur une terre étrangère » ?

« Ils sont, il est vrai, cruels et terribles envers leurs ennemis, par l'habitude et l'exemple; néanmoins, toutes les fois qu'excités par quelques motifs, ils écoutent les inspirations de la compassion et de l'humanité, dont la nature a placé le germe dans tous les cœurs, en accordant la vie, ils ne manquent jamais d'accompagner ce présent de tout ce qui peut le rendre agréable.

— « Prends courage, dit le guerrier à celui dont il a sauvé les jours ; de prisonnier que tu étois, je t'ai délié ; n'aie pas le cœur mauvais : bientôt tu te consoleras d'avoir perdu tes proches, et d'être éloigné de ton pays. Dès aujourd'hui, considère mon feu comme le tien, et ma chaudière comme si elle étoit la tienne ». — Lorsqu'à leur retour d'une expédition, quelques-uns de leurs prisonniers sont adoptés, ce qui arrive souvent : — « Tiens, disent-ils à l'adoptant, voilà de quoi réparer ta perte ; soit que tu veuilles boire le bouillon de cette chair vivante, ou la placer sur ta peau d'ours, tu peux, quand tu voudras, disposer de ce captif à ton gré ».

« S'ils épargnent les jours d'une femme, ce n'est que d'après des motifs de générosité, puisqu'on ne connoît pas d'exemple qu'ils aient jamais attenté à son honneur. Quant aux enfans, ils les aiment, les traitent et les élèvent comme les leurs. L'idée d'un esclavage perpétuel, celle même de se faire servir par leurs prisonniers, n'est jamais entrée dans la tête des nations septentrionales. Celui que leur affection, le caprice, un rêve, ou tout autre motif détermine à épargner, sur-le-champ devient membre de la famille du vainqueur, ainsi que de la tribu dont elle fait partie ; il vit comme elle et avec elle. Je les ai vu sévèrement réprimander les enfans à

qui il étoit échappé quelques paroles insultantes ou quelques signes de mépris envers ces nouveaux adoptés. Telle est chez eux la puissance de l'adoption, que souvent ce lien m'a paru plus difficile à rompre que celui du mariage (7) ».

« Cette expédition du général Bouquet, aux succès de laquelle la Pensylvanie a dû son salut, conduite avec autant de courage que de sagesse, ferma le temple de Janus dans cet hémisphère. Les dévastations des frontières furent bientôt réparées. Depuis long-temps, la population a franchi les Alléghénis, et est parvenue bien au-delà de l'Ohio. La charrue trace aujourd'hui des sillons, on récolte aujourd'hui des moissons sur l'emplacement même de nos deux camps de Tuskaraway et des fourches du Muskinghum (8). Tout céla a été l'ouvrage de trente-deux ans, durant sept desquels ce pays a eu à soutenir la guerre qui l'a séparé de la Grande-Bretagne (*) ».

Christiana-Hundred.

FRÉDÉRIC HAZEN.

(*) Les voyages du lieutenant Henri Timberlake, chez les Cherokees, et ceux du trafiquant John Long, chez diverses tribus d'indigènes de l'Amérique septentrionale, renferment une foule de détails absolument confirmatifs de ceux donnés ici par M. Frédéric Hazen. Voyez les traductions des uns et des autres, publiés en l'an 2 et en l'an 5, par le C. Billecocq. (*Note de l'Edit.*)

CHAPITRE V.

Conformément à vos desirs et à ma promesse, je vous envoie, sous l'enveloppe de M. Jay, ministre des affaires étrangères, le petit morceau dont je vous parlai, l'année dernière, à Philadelphie. C'est le fruit d'un sauvageon, qui, aidé de la greffe, en auroit peut-être rapporté de meilleur. Si sa nouveauté ne supplée pas au mérite (ce que je crains bien), puisse-t-il du moins avoir celui qu'on accorde aux choses rares et qui viennent de loin; car rappelez-vous que parmi ces nations, on trouve plus de chasseurs et de guerriers que de prosateurs ou de poètes, et que de ce village à New-York, on compte au moins 300 lieues. Je l'ai écrit sous la dictée de l'auteur, si j'ose me servir de cette expression : c'étoit un jeune guerrier Shawanèse, du village de Waccakala, établi dans celui de Chillichaté. S'il parut étonné lorsque je le priai de se rappeler cette complainte, il le fut bien plus encore lorsque je lui lus ce qu'il venoit de me dicter.

« Quoi ! me dit-il fièrement, avec la plume d'une oie, tenue par trois doigts seulement, tu peux dire à mes paroles : — Arrête-toi sur cette écorce de bouleau (1) ! — et elles s'y arrêtent !

Toutes les fois qu'il t'en prendra fantaisie, tu pourras lui dire encore : — Répète-moi ces pensées ! — et elle te les répétera ! Pourquoi, avec nos dix doigts, n'en pouvons-nous pas faire autant ? Comment ces lignes, mortes comme celles que nos enfans tracent sur le sable du rivage, peuvent-elles redire les paroles vivantes d'un homme absent ou parti pour l'ouest ? C'est le faire parler sans qu'il ouvre la bouche, et même après que ses yeux ont cessé de voir le soleil de la vie. Que distinguent-ils donc, les tiens, dans ces petites figures noires que tu traces avec tant de rapidité ? Pourroient-ils voir quelque chose là où les miens, qui valent bien les tiens, ne voient cependant rien ? Comment peuvent-elles émettre un son, une idée? Auroient-elles donc une ame, une voix ? Ou bien est-ce toi qui leur prêtes la tienne ? Mais peut-être parlent-elles à tes oreilles ? Voyons !... Je ne les entends pas : les entends-tu, toi ? — Non. — Eh bien ! si elles sont aussi muettes pour toi que pour moi, comment as-tu donc fait pour répéter ce que je t'avois dit ? Mais ne seroit-ce point ta mémoire qui, plus vive que la mienne, te l'auroit suggéré ? Non, dis-tu : eh bien ! je n'y comprends rien. Peut-être, comme la rosée du printemps après les longs frimats de l'hiver, comme les fruits après les chaleurs de l'été, comme le soleil

après l'orage, cela vient-il du grand Esprit, qui a enseigné cet art aux blancs ? S'il en est ainsi, pourquoi n'auroit-il pas dit de même aux Nishynorbais : — Prends une plume d'oie, écris les pensées de ton esprit sur l'écorce de bouleau ; cette écorce les répétera à ta postérité, et elle deviendra savante ».

« Comme les Nishynorbais, lui répondis-je, les premiers hommes du Point-du-Jour (*) naquirent dans les forêts, et furent long-temps chasseurs. En fouillant la terre, le hasard leur fit découvrir le fer, et la nécessité leur apprit à le forger. Telle a été la première source des sciences qu'ils ont acquises, et l'origine de leurs forces militaires. Sans la connoissance de ce métal, comme tes gens, ils navigueroient encore dans des pirogues, chasseroient encore dans les forêts, et n'auroient jamais traversé le grand lac salé, ni découvert ton pays. Pourquoi, instruits par notre exemple, tes compatriotes n'ont-ils pas armé leurs bras de cette puissance, sans laquelle l'homme n'est rien, dans les plaines comme dans les forêts » ?

« Peut-être, répondit-il, le grand Génie habite-t-il celles du soleil levant, comme étant la

(*) L'Europe, qui, relativement à l'Amérique, est à l'est.

source de la lumière, et aime-t-il mieux les hommes qui sont plus près de lui. Peut-être ceux du soleil couchant ne sont-ils pas ses enfans, puisqu'il leur a refusé la connoissance de ce métal, d'où, dis-tu, émanent la force et les sciences : ou bien il y a au-dessus des nuages deux Okémaws ; l'un grand comme une montagne, puissant comme le nord-ouest de l'hiver (2), dont la demeure seroit sur le rivage oriental de ce lac ; l'autre plus petit et plus foible, qui occuperoit celui-ci. Tout cela est une nuit noire, à travers les ombres épaisses de laquelle les yeux de mon esprit ne peuvent rien appercevoir ».

« Avant mon départ pour Chillichaté, continua-t-il, j'exige que tu me donnes une copie de ce que tu viens d'écrire sur cette écorce. Peut-être un jour me parlera-t-elle, comme celle-ci te parle aujourd'hui. Peut-être, lorsque je serai vieux, me fera-t-elle souvenir des pensées qui me vinrent à l'esprit au pied du grand Némenshéhélas (bouleau noir), ainsi que de toi, Pématuning, envoyé du grand chef du pays d'Onas (*), qui m'as donné de sa part une carabine et du vermillon ».

« Telle est la conversation que fit naître, entre ce jeune guerrier et moi, la transcription

---

(*) La Pensylvanie.

de cette complainte, et à laquelle participèrent aussi plusieurs autres habitans du village, que le bruit de cette curiosité, ou plutôt de cette nouveauté, avoit attirés chez moi. Combien vous paroîtroient bizarres les mille et une réflexions dont ils m'assaillirent, et dont je n'ai pas voulu vous ennuyer » !

« Malgré toutes mes recherches, ce foible essai est le seul qui soit venu à ma connoissance depuis que je réside ici comme agent du Gouvernement, excepté cette Cosmogonie (*), recueillie il y a près d'un siècle, par Kèlappama, ancien chef Shawanèse, que William Penn appela auprès de lui, dont la famille Pemb** a dû vous donner une copie. Peut-être même trouverez-vous, en le lisant, qu'il ne méritoit pas la peine d'être traduit. J'ai long-temps balancé, je l'avoue; mais en considérant que vous exigiez quelque chose, faute de mieux, je me suis déterminé à vous l'envoyer ».

« Quel dommage que cette nation, une des plus nombreuses du continent, parmi laquelle on voit un grand nombre d'hommes d'une taille

---

(*) Ce chapitre, dont on n'a retrouvé que la préface, est probablement du nombre de ceux qui, comme tant d'autres, ont été perdus par la négligence des pilotes de Hellégaland. (*Note du Traducteur.*)

élevée, dont la langue est harmonieuse et douce, se soit constamment opposée à tous les efforts qu'on a faits pour lui inspirer le goût de la vie sédentaire et cultivatrice! Comme tant d'autres, elle disparoîtra, et ne laissera après elle que les noms qu'elle donna jadis aux rivières et aux montagnes de ce beau pays, et que nos Géographes ont soigneusement conservés ».

« C'est un soin que j'ai fréquemment recommandé aux fondateurs des nouvelles colonies Trans-Alléghéniennes d'Indiana, de Washington, du grand Ménéamy, du Kentukey, du Wabash, du Ténèzee, etc. Ce respect pour ces noms auroit même dû être prescrit par la loi; car enfin, puisque la destinée a voulu que les nations européennes aient été civilisées depuis des siècles, que nos charrues remplaçassent l'arc et la flèche des indigènes, que nous convertissions ces régions, jusqu'ici incultes et couvertes de forêts, en prairies et en champs fertiles, transmettons à la postérité leurs noms originaires; alors nous empêcherons que le souvenir de ces tribus ne se perde entièrement dans la nuit des temps, et nous éterniserons le seul témoignage de reconnoissance que nous puissions donner, et que très-certainement nous devons aux anciens possesseurs de ce continent, que nous avons si fréquemment séduits et trom-

pés. D'ailleurs ces noms, déjà consacrés par le passage et par l'empreinte de plusieurs siècles, ne sont-ils pas plus convenables sous tous les rapports, et infiniment plus sonores que ceux de notre nomenclature vulgaire? Quelle différence entre ceux-ci, par exemple: rivière Margo, à la Moelle, à la Franche, à la Trippe (dans le Canada), Liking, Sandy, Muddy, Turkey (dans le Kentukey); et ceux de Potawmack, Ténèzee, Monongahéla, Alléghény, Keskéminétas, Cahyahoga, Junondat, etc. rivières de Virginie et de Pensylvanie ».

« Malgré tous mes efforts pour traduire ce petit morceau aussi littéralement qu'il m'a été possible, j'avoue que j'ai été obligé de me servir de quelques mots qui ne sont pas dans leur langue, tels, par exemple, que celui d'ame, qu'ils remplacent par vie, animation; celui d'ombre, par figure noire; absence, par éloignement. C'est faute d'aptitude à concevoir les idées métaphysiques attachées à quelques-uns de nos mots, qu'ils n'ont jamais pu comprendre plusieurs des vérités et des points historiques de la religion. — « Nous ne sommes point des enfans, mais des guerriers, répondent-ils dans leur orgueil ». — Et ils en ont plus que vous ne le croyez. Voilà pourquoi nos missionnaires n'ont pu, jusqu'ici, en christianiser qu'un petit nombre. Leur goût

pour la vie errante est un autre obstacle non moins insurmontable. Quel souvenir d'instruction, en effet, des hommes qui passent six mois de l'année loin de leurs villages, à la poursuite des castors, des ours et des loups, peuvent-ils conserver ? Et d'ailleurs, quelle confiance pouvons-nous nous flatter d'inspirer à ceux qui se méfient de tout ce que nous leur disons, et qui ont pour nous autant de mépris que de haine »?

« Vous reconnoîtrez aisément dans les expressions de Panima, celles de la nature, telle qu'on l'observe dans les forêts ; un mélange de buissons et de quelques arbres droits et élevés ; de quelques fleurs odorantes, et d'un grand nombre de stériles et d'inodores. Vous avez dû cependant remarquer dans leurs harangues publiques, un genre d'éloquence qui, quelquefois, brille et s'élève à l'aide des métaphores puisées dans tout ce qui frappe leur imagination. J'en connois qui, dans l'expression du sentiment, approchent même du sublime ; la harangue du Mingo Logan, à la paix de 1775 ; la réponse de Tongaskootack au gouverneur du Canada, en 1696 ; et plusieurs autres qui, heureusement, ont été recueillies ».

« Quoique leur genre de vie, et les mœurs qui en résultent, empêchent que l'amitié ne soit, parmi eux, un sentiment aussi vif et aussi cul-

tivé qu'il l'est chez nous, j'en ai vu des exemples touchans, dont je vous enverrai quelques beaux traits par la première occasion. Il est impossible de concevoir, sans avoir long-temps résidé au milieu d'eux, jusqu'à quel point l'état de leur civilisation contribue à rétrécir le cercle de leurs affections et de leur existence morale. A peine connoissent-ils les plaisirs de l'amour, qu'ils les considèrent, au contraire, comme indignes d'un chasseur et d'un guerrier. — « Qui veut frapper son ennemi fort et dur, disent-ils, doit avoir long-temps tourné le dos à la peau d'ours de la femme ». — L'inertie, l'inactivité de ce premier mobile de notre existence, rend leur imagination froide, stérile et muette; rien ne lui parle, rien ne l'échauffe ni ne l'anime. Quoique souvent oisifs, ils ne sentent jamais cette surabondance de vie, d'où, parmi nous, provient quelquefois l'ennui, origine de tant d'ouvrages et de découvertes utiles. Voilà pourquoi on n'a trouvé chez ces nations ni contes, ni fables, ni apologues. Ils n'ont que des chansons destinées à célébrer leurs victoires et l'assouvissement de leurs implacables vengeances : ce sont les hurlemens de la férocité, ainsi que de leur barbare orgueil, plutôt que les accens du bonheur et du plaisir. Tranquilles sur leurs peaux d'ours, lorsque la faim, la chasse, les fureurs de la guerre,

ou la frénésie de l'ivresse ne les excitent pas, ils paroissent être sans passions comme sans desirs, et leurs esprits aussi vides d'idées que s'ils étoient plongés dans le plus profond sommeil, ou ensevelis sous les glaces de la vieillesse ».

« Quels rapports, en effet, peuvent attacher un homme de cette espèce à son semblable? Se suffisant à lui-même par son adresse à la chasse et à la pêche, uniquement occupé de remplir sa chaudière, il n'est rien pour son voisin, et ce voisin n'est rien pour lui; c'est comme s'ils vivoient sur deux îles séparées par un bras de rivière. La seule jouissance dont ils aient une idée et dont ils aiment à parler, est le repos, ou plutôt l'inactivité la plus entière: car vous devez savoir que leurs femmes sont exclusivement chargées des soins du ménage ».

« Ah! mon frère, me disoient l'autre jour Nangooarcala, Nimwha, Maratanza, et quelques autres chefs qui dînoient avec moi, tu ne connoîtras jamais comme nous le bonheur de ne penser à rien et de ne rien faire: après le sommeil, c'est ce qu'il y a de plus délicieux. Voilà comme nous étions avant d'avoir eu le malheur de naître; voilà comme nous serons après la mort. Qui a mis dans la tête de tes gens, continua-t-il, ce desir perpétuel d'être mieux nourris, mieux vêtus, et de laisser tant et tant

de terres et d'argent à leurs enfans? Craignent-ils donc que le soleil et la lune ne se lèvent pas pour eux? que la rosée des nuages cesse de tomber, que les rivières tarissent, quand ils seront partis pour l'ouest? Comme la fontaine qui sort du rocher, comme les eaux de nos rapides et de nos chutes, ils ne se reposent jamais : dès qu'ils ont récolté un champ, tout de suite ils en labourent un autre; après avoir abattu et brûlé un arbre, ils vont en renverser et en brûler un autre; et comme si le jour du soleil n'étoit pas assez long, j'en ai vu qui travailloient au clair de la lune. Qu'est-ce donc que leur vie comparée à la nôtre, puisque le présent n'est rien pour eux? Il arrive, aveugles qu'ils sont! ils le laissent passer. Nous autres, au contraire, ne vivons que de cela, après être revenus de nos guerres et de nos chasses. Semblable à la fumée que le vent dissipe et que l'air absorbe, le passé n'est rien, nous disons-nous; quant à l'avenir, où est-il? Puisqu'il n'est point encore arrivé, peut-être ne le verrons-nous jamais. Jouissons donc aujourd'hui du présent; demain, il sera déjà loin ».

« Tu nous parles souvent de prévoyance, ce tourment de ta vie : eh! ne sais-tu pas que c'est le mauvais génie qui l'a donnée aux blancs, pour les punir d'être plus savans que nous? Sans

cesse elle les blesse et les aiguillonne, sans jamais pouvoir les guérir, puisqu'elle ne peut jamais prévenir l'arrivée du mal, qui s'attache aux enfans de la terre comme les ronces aux jambes du voyageur ».

« C'est ainsi que raisonnent, ou plutôt que sentent ces habitans des forêts, et dans leur fol orgueil, ils se croient plus sages et plus heureux que nous. J'en ai connu qui poussoient leur mépris jusqu'à la pitié ; ce qui prouve que le bonheur peut prendre toutes les formes, habiter sous tous les climats, et se plaire sous l'écorce de bouleau comme sous de beaux lambris. Comment faire comprendre à de pareilles têtes la nécessité et les avantages qui résultent de l'agriculture et de l'industrie ? Quant aux études de cette langue, que vous m'avez demandées, elles sont entre les mains de M. Maddisson, membre du Congrès pour la Virginie, qui m'a promis de vous les communiquer ».

Au village de Kispoko, le 4 juillet 1786.

RICHARD BUTTLER.

Panima, assis au pied du grand Némenshéhélas, la lune étant belle et resplendissante, à Ganondawé, son ami.

« Le seuil de ta porte a donc été enlevé, les cendres de ton âtre dispersées, et ton feu éteint, brave Ganondawé ! Tu as donc abandonné ta wigwham et le village, pour aller au pays d'Onas, dont les blancs ont fait disparoître l'ombre et la fraîcheur ! Que ne savent-ils, comme nous, vivre de chasse, de pêche, coucher sur une peau d'ours, et boire l'eau du ruisseau ! ils n'auroient pas tant de soif de nos terres, et nous serions voisins et amis ».

« Méfie-toi de leurs courtes et longues paroles ! Comme les glaces de nos rivières au retour du printemps, est perdu celui qui s'y confie : comme les remoux perfides de l'Alléguipy, est englouti l'imprudent voyageur qui en approche. Jamais ils ne nous disent ce qu'ils pensent, et jamais ils ne pensent ce qu'ils nous disent. Sais-tu pourquoi ? parce que la ruse et le mensonge découlent de leurs lèvres, comme la sève putride d'un arbre dont le cœur est creux et pourri ».

« Mais à qui parlé-je, puisque tu n'es plus ici pour entendre mes paroles ? Ma voix pourroit-elle parvenir jusqu'à toi, et la tienne,

comme celle de l'écho, arriver jusqu'à moi ?... J'écoute.... ce n'est que le bruit du vent qui passe, ou celui de la chute, qui va mourir dans les forêts du voisinage. Il ne dit rien à l'oreille de mon ame attentive. J'écoute encore.... ce n'est que celui du pivert qui frappe contre le tronc desséché d'un arbre, ou le faisan qui appelle sa compagne en agitant ses ailes. Je veux cependant m'entretenir avec le Toi qui vit dans ma pensée, dont les yeux de mon esprit voient l'image ».

« Ganondawé, où es-tu ? Ne pouvois-tu pas entendre la voix de Panima ton ami » ?

« Que je te parle donc en moi-même, puisque ton absence, comme l'épaisseur d'une montagne, te cache à mes yeux ; et que, comme la gelée de l'hiver, elle a fermé ma bouche. Quand je pense à toi, mon bras s'étend, ma main s'ouvre pour rencontrer et serrer la tienne. Pendant la clarté du jour, je te cherche et ne te trouve plus ; ton ombre même m'a quitté. Pendant le silence des nuits, mon esprit songe à toi, et, comme la surface des eaux, il réfléchit ta présence. Malheureux et contristé que je suis, mes flèches n'atteignent plus le gibier ; le poisson passe, et ne voit plus l'hameçon de Panima. J'embouche

l'oppoygan ; mais, semblables aux eaux du ruisseau, qui, arrêtées par la digue du castor, cessent d'être bonnes et douces, mes pensées, que ton absence retient dans ma tête, deviennent tristes et lugubres ».

« Ganondawé, où es-tu ? Ne pouvois-tu pas entendre la voix de Panima ton ami » ?

« Depuis que tu n'es plus ici, combien l'espace qui sépare le matin du soir ne me paroît-il pas ennuyeux et long ! Et sans l'oubli du sommeil et l'égarement des rêves, combien celui qui sépare le soir du matin ne seroit-il pas plus long encore ! Quand reviendras-tu donc rapporter la gaîté qui t'a suivi, l'adresse et la patience dont j'ai besoin pour vivre ? Quand reviendras-tu ôter les feuilles de mon sentier, et chasser le vent du malheur que je rencontre par-tout ? Si je parcours les forêts, je m'égare ; si je vais sur les eaux, je ne puis plus diriger mon canot ; si j'allume du feu sur mon âtre, il donne plus de fumée que de chaleur ; si je quitte ma wigwham, les reptiles de la terre et les oiseaux de la nuit s'en emparent ; si je m'exerce à lancer le tomé-hawk, il tombe avant d'arriver à l'écorce de l'arbre ».

« Ganondawé, quand reviendras-tu ? Ne pou-

vois-tu pas entendre la voix de Panima ton ami »?

« Lorsque tu parles, disent nos vieillards, les oreilles des auditeurs s'agrandissent.—« Oui, » disent-ils, sa voix est sonore comme le retentissement des forêts, comme la voix de la grue » du milieu des nuages, ou celle du courlis du » milieu des savannes. Semblables aux gouttes » d'une chute, chacune de ses paroles a son » poids; il a le cœur de Poohagan son aïeul, et » la langue de Sagagoetchè son père; jamais le » mensonge noir n'est sorti de ses lèvres vermeilles. Il est sage et tranquille comme le castor des marais, rusé comme le renard terrier, » brave, et audacieux comme la panthère affamée, léger à la course comme le cerf poursuivi : sa vue vaut bien celle de l'aigle chauve, » et son ouie celle de l'elke au bois fourchu. » Ainsi que sa carabine, son jugement ne manque » jamais le but. Que les feuilles de son arbre de » vie ombragent pendant long-temps les wigwhams du village et celles de nos tribus »!

« Voilà ce que disent tous ceux qui te connoissent, depuis les fourches du tranquille Scioto jusqu'aux eaux du grand Fleuve (l'Ohio), et par-delà ».

« Ganondawé, où es-tu ? Ne pouvois-tu pas entendre la voix de Panima ton ami » ?

« Te ressouviens-tu que depuis nos premières lunes, nous avons toujours pagayé le même canot, poursuivi le même gibier, et partagé les mêmes dangers ? Que quand l'un disoit *oui*, l'autre le disoit aussi ? Que quand nous allumions du feu sur ton âtre ou sur le mien, l'amitié étoit toujours là pour le souffler ? Te ressouviens-tu que je t'avois donné ma confiance comme le malade la donne à son guérisseur, comme le voyageur au courant sûr et fidèle qui entraîne son canot ? Que quand on venoit t'entendre, le silence fermoit la porte, et que l'attention toute nue se tapissoit au fond de nos oreilles ? Te ressouviens-tu que, dans la crainte de t'interrompre, on négligeoit même de mettre du bois au feu ? Que nos paroles se réunissoient en sortant de nos bouches, comme la fumée de nos oppoygans ? Te ressouviens-tu que tous s'écrioient ? disant : — « Suivons-le par-tout où » la terre et les eaux portent. Il sait penser, par- » ler et conduire, pendant la clarté du jour » comme pendant les ténèbres de la nuit ».

« Ganondawé, où es-tu ? Ne pouvois-tu pas entendre la voix de Panima ton ami » ?

« Je suis brave et intrépide, tu l'es aussi. Je ne crains ni la mort ni les souffrances, tu ne les crains pas non plus. Je suis chasseur patient, adroit, infatigable; et toi aussi. Je suis homme, comme tel je ne redoute ni le toméhawk, ni la chaudière de l'ennemi; il en est de même de toi. Quand, fatigué, je chancelle à travers les pierres du sentier, je m'appuie sur ton épaule; tu en fais autant. Quand mon courage fléchit, tu me regardes, et tout de suite tes yeux rappellent le mien; je deviens le double de ce que j'étois. Quand j'entonne ma chanson de guerre, je la chante avec plus d'énergie lorsque je pense à toi. Que deux hommes sont forts, lorsqu'ils ne font qu'un! C'est comme les ailes qui supportent l'oiseau, comme un canot pagayé par deux braves au milieu d'un rapide : s'il n'est dirigé que par un seul, bientôt la fatigue et l'inquiétude le poursuivent et l'atteignent; il perd le fil sauveur du courant, chancelle et chavire; et, faute d'un ami, le malheureux devient la pâture des poissons ».

« Ganondawé, où es-tu? Ne pouvois-tu pas entendre la voix de Panima ton ami »?

« Je voudrois savoir si, quand le soleil se lève dans le pays d'Onas, ses premiers rayons

te réjouissent, comme lorsque tu sortois de ta wigwham pour le saluer; si, comme ici, les ombres de la nuit couvrent la terre de rosée et tes yeux de sommeil. Je voudrois savoir ce que tu penses de ces barbus qui se tuent de travail et ne sont jamais contens; à qui il faut tant de choses pour vivre, et qui ne vivent pas plus que nous, qui n'avons que nos carabines. Quelle idée ton esprit se fait-il de leur Dieu, auquel ils parlent si souvent, et qui ne leur défend pas de labourer nos terres et d'en éloigner le gibier? C'est un mauvais Dieu, puisqu'il leur permet d'envahir nos villages, d'exposer les os de nos ancêtres à la pluie et au vent, de nous donner des eaux de fureur et de feu pour nous consumer, et de belles paroles pour nous tromper ».

« Ces tristes pensées, comme un jour d'hiver, en font naître de bien plus tristes encore. Si Panima va à la guerre, qui le soustraira à la dent de son ennemi? Si son canot chavire, qui l'aidera à le relever? Si le malheur lui en veut, qui lui donnera de la viande et du poisson? S'il fait de mauvais rêves, qui lui aidera à en dissiper le souvenir? Si l'Esprit d'en haut le frappe de sa grande flèche, qui couvrira son corps de terre? Quoi que je fasse pour chasser ces idées de ma tête, la mélancolie, qui, lorsque tu étois ici, se cachoit derrière la montagne, arrive

pour me les renvoyer plus tristes et plus lugubres encore. Depuis ton départ, mon visage est sombre comme l'eau qui coule sous de noirs sapins; mon esprit s'égare au milieu des ténèbres, comme le chasseur au milieu des forêts; le silence ferme ma bouche, mes oreilles n'entendent plus le ramage du muskawiss (5), et mes yeux voient sans voir ».

« Ganondawé, où es-tu? Ne pouvois-tu pas entendre la voix de Panima ton ami »?

« Je te parle, et tu ne m'entends pas! Je regarde, et ne vois que moi assis au pied du Nemenshéhélas! Qui servira donc de témoin à la prononciation de mes paroles vivantes? La lune, cette fille modeste du soleil radieux; c'est à elle que je les confie. Mais qui te portera la voix de mes plaintes et l'idée de mes souvenirs? Le vent, souffle du grand Manitoo, ce messager, souvent inconstant et léger, te les transmettra-t-il fidellement? Je l'en conjure ».

« Hâte-toi de revenir les entendre de la bouche de ton ami, et nous dire comment ces Cherry-hum-Sagat t'auront reçu et nourri, comment ils t'auront dix fois pris par la main, ou auront fumé avec toi, pour te tromper dix fois mieux dans tes échanges, comme cela m'est si souvent

arrivé. Hâte-toi de te rapprocher de ta femme, de tes enfans, de Panima, qui t'attendent assis sur le seuil de ton père ».

« Viens replacer le tien, rallumer ton feu, et suspendre ta chaudière. Puissent mes oreilles entendre ton cri d'appel, et mes yeux appercevoir ton canot doublant la pointe de Kittàgàmick, long-temps avant que le maïs ne soit mûr » !

« Ganondawé, où es-tu ? Ne pouvois-tu pas entendre la voix de Panima ton ami » ?

« Telles sont mes paroles, que je confirme par trois tailles sur l'écorce du Nemenshéhélas, au village de Chillichaté, le quatrième jour de la lune des écureuils ».

PANIMA.

CHAPITRE VI.

Nous étions, M. Herman et moi, depuis quelque temps à Clermont, chez M. Livingston, chancelier de l'Etat de New-York, où nous jouissions de l'intéressante conversation de ce respectable personnage (*), l'un des fondateurs de l'indépendance et de la liberté de sa patrie. Du portique de sa belle maison, bâtie sur le rivage oriental du Hudson, nous contemplions ce grand nombre de vaisseaux, qui sans cesse remontent ou descendent ce beau fleuve, et leurs manœuvres si différentes, suivant le vent ou la marée; nous réfléchission sur la prodigieuse quantité de denrées que produisent déjà l'agriculture et l'industrie, dans un pays où naguère on ne voyoit que des chasseurs et des indigènes, lorsque mon compagnon reçut une lettre qui l'informoit qu'une compagnie dans laquelle sa famille étoit intéressée, desiroit acquérir un des districts de la concession militaire, le plus avantageusement situé relativement à la navi-

(*) Il a été ministre des affaires étrangères pendant la révolution.

gation du lac Ontario, ou aux communications intérieures.

Il nous falloit un guide; heureusement M. Livington, qui avoit conçu une estime particulière pour M. Herman, et desiroit le voir se fixer dans son voisinage, lui indiqua un jeune homme qui avoit accompagné l'arpenteur général, lors de la fixation des limites de cette grande concession, et qui en connoissoit bien toutes les subdivisions. Au bout de peu de jours, nous partîmes pour Albany, d'où, vingt-quatre heures après notre arrivée, nous parvînmes aisément à Skénectady. Là, on nous fournit un bateau très-commode, qui nous transporta, en sept jours, à l'embouchure de l'Oriscany. Ayant formé le projet de voyager avec célérité à travers les bois, nous y prîmes quatre indigènes qui devoient à-la-fois nous servir de guides et nous fournir du gibier, et, comme le disoit M. Herman en souriant, être notre auberge ambulante.

Quels changemens depuis notre voyage à Onondaga, en 1789! Le canal de Little-Falls, dont on ne parloit même pas à cette époque, étoit presque terminé. Déjà on avoit tracé, à quelque distance de ces rapides, une jolie ville, où nous vîmes plusieurs maisons élégantes: un superbe moulin à farine, construit à l'entrée,

venoit d'être achevé; on travailloit déjà au nouveau canal de Stanwick. Je comptai trente-deux maisons dans la petite ville de White'stown, fondée à l'extrémité de la navigation du Mohawk. Les Onéidas avoient vendu leurs terres, à l'exception de cent mille acres. Les Onondagas ne s'en étoient réservé que soixante-cinq mille, et les Cayugas à-peu-près la même quantité, vers la partie septentrionale du lac de leur nom.

« Ainsi se sont vérifiées, dis-je à M. Herman, les paroles du vieux Kèskètomah, et celles bien plus anciennes encore du Missisagè-Koreyhoosta; ainsi ont disparu les espérances des chefs Onéidas; ainsi, avec leurs traités et leurs marchandises, et sans user d'aucune violence, les blancs sont toujours sûrs d'étendre leurs possessions à mesure que leur population, ou plutôt leur cupidité augmente. Si, à cette concession militaire d'un million cinq cent mille acres, on ajoute l'acquisition du colonel Williamson, qu'on dit être presqu'aussi considérable, et celles de quelques compagnies hollandaises et flamandes, voilà un pays aussi grand que la Silésie, qui n'a pas coûté 20,000 liv. sterl. Et la célèbre ligue Mohawk n'existe plus! Et, chose inconcevable! de tant de familles, pas une n'est devenue propriétaire et cultivatrice; pas une ne s'est dit: — « Je veux me réserver

» douze cents acres de terre sur les bords de » telle rivière ; j'en vendrai la moitié, ce qui me » procurera deux mille piastres, avec lesquelles » je ferai bâtir une habitation, et me procurerai » des chevaux et des ustensiles d'agriculture ; » comme les blancs, je labourerai, je semerai, » je récolterai ; comme eux, j'éleverai mes en- » fans au travail, à l'industrie ; comme eux, je » leur transmettrai mes vergers, mes champs et » mon nom, et comme le leur, mon sang se » multipliera sur la terre. — Qui ne verroit » pas dans cette aveugle obstination la volonté, » le doigt de la destinée » ?

Pourvus d'une excellente carte de cette partie de l'Etat, que M. Duwitt venoit de publier, et précédés de nos guides, nous parvînmes au district de Camille, situé à l'extrémité septentrionale du joli petit lac Oxaruatètes, non sans avoir éprouvé tous les inconvéniens qui résultent de la nécessité de coucher dans les bois, et du malheur d'avoir quelquefois plus de provisions que nous ne pouvions en consommer, et d'autres fois de n'en point avoir assez, malgré l'adresse et la bonne volonté de nos chasseurs.

Ainsi qu'on nous l'avoit dit, nous trouvâmes sur les bords de la petite rivière qui conduit les eaux de ce lac dans celui connu sous le nom de *Cross*, une famille nouvellement arrivée : elle

avoit de la farine, du lard et des pois, deux vaches, deux paires de bœufs, quelques poules, dont les renards se régaloient parfois; mais elle n'avoit point encore de maison. Comptant faire de ce lieu notre quartier-général, nous résolûmes de venir à son secours, car nous étions sept de notre bande, et dans l'espace de quatre jours, elle eut un asyle de 14 pieds de largeur sur 25 de longueur. Ce bâtiment étoit grossier, à la vérité, n'étant composé que de troncs d'arbres de moyenne grandeur, mais il étoit bien calfeutré, et couvert de bonne écorce de chêne, que nos chasseurs levèrent, et fixèrent sur les chevrons, avec beaucoup d'adresse et de zèle; car il n'y a pas d'hommes sur la terre plus obligeans ni plus serviables, quand on sait les exciter et les conduire : alors ils font pour leurs amis ce qu'ils ne feroient pas pour eux-mêmes, parce que ce genre de travail ne leur paroît pas déshonorant.

Après avoir passé dix jours à examiner attentivement la nature du sol, la qualité des arbres, les ruisseaux et les chutes, les marais et les terres basses des districts du voisinage, M. Herman, déterminé par les conseils du jeune arpenteur que le chancelier lui avoit procuré, fixa toute son attention sur celui de Lisandre, borné au sud par la rivière Sénecca, au nord par le

district d'Annibal, à l'ouest par celui de Caton, et à l'est par la rivière Oswégo ou Onondaga, qui se jette dans l'Ontario, et par laquelle, dans le printemps et l'automne, on peut facilement communiquer avec le lac Onéida et la rivière Mohawk. Enfin, munis de tous les renseignemens nécessaires, ainsi que de la carte topographique de ce canton, nous allions retourner à Oriskany, en suivant le sentier que nos guides avoient eu soin de marquer, lorsque, pour ajouter aux observations que nous voulions faire sur cette nouvelle et intéressante partie de l'Etat, il fut résolu d'aller jusqu'à la Nouvelle-Genève, bâtie à l'extrémité septentrionale du beau lac Sénecca ou Canodérago, à 35 milles de Lisandre, d'où il nous seroit facile, en suivant la route que le Gouvernement faisoit ouvrir, de nous rendre à Schuyler, ou à Palatine sur le Mohawk. Nous devions traverser les districts de Brutus, de Caton, d'Aurélius, la réserve de Cayuga, et le district de Romulus, baigné par les eaux du lac Sénecca.

Pendant les premiers jours de notre voyage, toujours accompagnés de nos bonnes gens d'Oriskany, nous eûmes à lutter contre cette foule d'obstacles qu'on rencontre plus communément dans les pays couverts de hemlocs et de pins : car quoique ces arbres acquièrent une grandeur

énorme, cette élévation n'indique pas toujours la fertilité du sol. Les sentiers étoient obstrués par ceux qu'un violent coup de vent avoit renversés; les marais étoient d'un accès difficile; le soir, nous étions tourmentés par des insectes microscopiques, connus sous le nom de knats; les familles que nous rencontrions, nouvellement arrivées, ne pouvoient nous donner que des gâteaux de maïs.

Nous réfléchissions sur la cause de cette étonnante variété qu'on remarque dans le sol, non-seulement du même canton, mais du même champ; sur l'usage qu'on feroit un jour des nombreuses chutes qui se trouvoient sur notre route, sur la nature des rochers du haut desquels elles se précipitent; sur le dessèchement prochain de tant de marais, et la grande quantité de pâturages qui, un jour, dédommageroient les habitans du peu de valeur de leurs terres boisées, lorsque nous entrâmes dans celui de Brutus, couvert de châtaigniers, d'ormes, de chênes, de hycoris et d'érables à sucre, indice d'un sol beaucoup plus fécond: aussi étoit-il plus habité que le précédent. En approchant du confluent de la petite rivière Owasco avec la Sénecca, nous découvrîmes une habitation, grossière à la vérité, comme on les bâtit en mettant pied à terre, mais couverte d'un toît de bardeaux.

La maîtresse, décemment vêtue, la tête ornée d'un joli chapeau de paille des Bermudes, surprise de notre arrivée, et sur-tout de l'apparence de nos quatre chasseurs, ne répondit à nos questions et ne nous invita à descendre qu'avec beaucoup de timidité et d'embarras. Cependant elle voulut conduire nos chevaux sous ce qu'elle appeloit le hangard. C'étoit un toît d'écorce monté sur quatre perches, et surchargé de pierres, pour empêcher le vent de l'emporter.

« Ceci n'est pas brillant, dirent mes deux compagnons; mais dans la saison où nous sommes, il faut si peu pour être passablement bien, et ce bien nous est offert de si bonne grace, que nous devons être satisfaits et reconnoissans ». — Nous causions avec cette jeune et jolie Américaine, qui nous préparoit du thé (car on en trouve par-tout), lorsque son mari, qui avoit entendu le bruit perçant de la conque, arriva couvert de sueur et noir comme le charbon.

« D'où venez-vous donc? lui demanda M. Herman. — De consumer par le feu des tas énormes de racines, de buissons et de mauvaises herbes, dont la nature a couvert ce sol. Quelle puissance que celle qui, de rien, fait croître tant de productions inutiles! Encore, si la surface de la terre n'étoit remplie que d'arbres, notre tâche

seroit beaucoup moins dégoûtante et moins pénible : en cernant leur écorce, on en arrête la sève, et ces géans meurent sur pied sans faire aucune résistance ; mais cette quantité prodigieuse d'arbustes, de liannes traînantes, de ronces, de plantes grimpantes, dont les rejetons repoussent avec une incroyable vigueur pendant deux à trois ans, voilà ce qui retarde nos progrès, et souvent amène le découragement. C'est l'ouvrage de Pénélope, que la destruction de ces plantes vivaces. Heureux ceux qui viendront après nous ! ils paieront la terre un peu plus cher, il est vrai, mais ces grands et pénibles travaux de dépouillement, d'essartement et de combustion seront finis ; le sol sera net ; ils n'auront qu'à perfectionner nos ébauches, à bien enclore leurs champs, labourer et jouir. Je vous assure qu'il faut plus que du courage pour oser quitter son canton natal, et s'éloigner pour toujours de l'exemple et des secours de ses voisins et de ses amis. Encore, si on étoit sûr de réussir ! Mais non ; ici, même plus qu'ailleurs, nous sommes exposés aux hasards des accidens, aux atteintes du malheur, dont la funeste influence accompagne l'homme par-tout où il va : et néanmoins, aveuglés par les illusions de l'espérance, et oubliant l'infortune de ceux qui n'ont pas réussi, nous osons entreprendre de nouveaux

établissemens, et lutter contre tant d'obstacles ».

« Si ce n'est pas le courage, quel est donc le motif qui vous excite et vous soutient? demanda M. Herman. — Un sentiment, ou plutôt une impulsion qui, heureusement, n'est pas le fruit de la réflexion, mais émane de l'instinct. L'amour de nos femmes et de nos enfans, ce qui est synonyme à l'amour de nous-mêmes; le desir de vivre dans l'aisance et l'indépendance, telle est chez moi la source de l'industrie et de la persévérance; peut-être en ai-je plus besoin qu'un autre, ayant passé les premières années de ma vie, les livres et non la hache à la main. Au moment où j'allois entrer dans le ministère, j'eus le malheur de perdre un père chéri; cet événement affecta tellement mon cœur et mon esprit, que je m'éloignai du toît paternel, et devins baleinier. J'ai aidé pendant cinq ans à poursuivre, à harponner cet énorme poisson; je le poursuivrois encore, si cette bonne et jolie ménagère ne se fût pas avisée un jour de me le défendre. Peut-être a-t-elle eu raison; elle desiroit mon bonheur et le sien, nous l'avons trouvé en nous unissant. Je l'avoue cependant, sans elle et les enfans qu'elle m'a donnés, je ne serois pas aussi industrieux que je le suis. Mais quand je sens que mon courage fléchit, je fais de nouveaux efforts pour la convaincre que je

méritois d'être son mari. De son côté, quoiqu'elle ne m'en dise rien, elle en fait autant, je le sais; et cependant elle n'étoit pas, non plus que moi, destinée à mener une vie aussi pénible ».

« Hélas ! continua-t-il, que deviendroit un colon dans ces tristes solitudes, s'il n'avoit pas avec lui une compagne chérie pour alléger, adoucir ses peines, exciter, entretenir son émulation et son courage, préparer ses alimens? Pourroit-il jamais résister à l'ennui, aux dégoûts qu'inspirent ces lieux reculés et déserts, sur-tout pendant les premières années, que la vue d'un homme est une chose rare, et qu'il faut aller à de grandes distances pour rencontrer un voisin ? Le vide qu'il éprouveroit dans sa maison, celui sur-tout qu'il sentiroit dans son cœur, le porteroit sans cesse à chercher quelqu'objet qui pût le remplir. Quel motif stimuleroit son industrie, puisqu'il ne travailleroit que pour lui seul ? Pour peu qu'il fût sensible, il ne tarderoit pas à rougir de posséder un certain degré d'aisance et de bonheur qu'il ne pourroit partager avec personne : oui, si je n'avois ni femme ni enfans (et je rends graces à la Providence d'avoir une aussi digne compagne), au lieu d'endurer journellement les fatigues de la vie cultivatrice, j'embrasserois la vie sau-

vage, beaucoup plus douce et plus naturelle qu'on ne pense, et, comme ces indigènes, je vivrois dans une heureuse imprévoyance, du produit de la chasse et de la pêche, à l'abri de ces soins continus, de ces inquiétudes de l'avenir, qui naissent de la propriété, et qu'entraînent nécessairement les devoirs et les charges de l'état social. Je ferois par réflexion, et d'après un dessein prémédité, ce que ces enfans de la nature font par instinct. Si on pouvoit bannir de leurs villages ces eaux de fureur, source unique des dissentions et des querelles sanglantes qui s'élèvent si souvent parmi eux, aujourd'hui sur-tout, que les motifs de leurs guerres et de leurs implacables vengeances n'existent plus, on verroit la paix et le bonheur descendre du ciel, et se refugier parmi eux ».

« Acquérir, par la possession d'une certaine quantité de terre, les droits de citoyen, ceux d'élire ou d'être élu ; participer à la confection des loix, remplir les différens emplois municipaux des districts ; obtenir, par la culture, l'aisance, l'indépendance et la considération ; devenir mari et père ; tels sont les principaux motifs qui, tous les ans, déterminent tant de jeunes ménages à quitter les foyers paternels, pour aller au loin fonder de nouveaux établissemens, et leur donnent le courage

d'en supporter les dégoûts et les fatigues ».

« Quelque pénibles que soient vos travaux, lui dit M. Herman, vous êtes néanmoins dans le chemin du vrai bonheur, s'il y en a sur la terre. Soyez sûr qu'il est plus facile à obtenir, qu'il est plus durable et moins précaire pour l'homme qui laboure ses propres champs, que pour tout autre : encore quelques années de courage et de persévérance, il sera assuré ; encore quelques années, votre grange sera remplie, vos herbages seront couverts de bestiaux, et votre verger de fruits. Ici, vous cultivez des terres franches et libres, et ne travaillez que pour vous-même, puisque vous ne payez ni redevances, ni impositions. Vous ne connoissez que les roses de la liberté ; le sage Gouvernement qui vous protège, en a écarté toutes les épines ».

« Quelquefois vos peines sont grandes, j'en conviens, mais ce ne sont que celles du corps ; à peine la tâche du jour est-elle finie, que le repos de la nuit, ce baume restaurateur, vient sceller vos paupières, réparer vos forces épuisées, et vous en donner de nouvelles pour soutenir les fatigues du lendemain. Si quelquefois l'espérance ne vous suit que de loin, souvent aussi elle vous précède, vous appelle, vous prend par la main, et vous dit en souriant » :

« Tous les soirs, après avoir élevé les yeux de
» ton intelligence vers le Souverain Maître de
» l'univers, dispensateur des rosées et des pluies
» fécondantes, et père des cultivateurs, imagine-toi voir les belles lisières de l'Owasco
» converties en prairies, couvertes de chanvre
» ou de maïs ; imagine-toi voir la moitié des
» forêts au milieu desquelles tu t'es fixé, devenues des champs fertiles bien enclos, et les
» jeunes arbres de tes vergers courbés sous le
» poids de leurs fruits ; imagine-toi voir ton
» humble habitation devenue une maison spacieuse et commode, ton triste hangard, une
» belle et vaste grange. Je te le permets, flatte-toi d'être un jour aimé, chéri de tes enfans,
» que tu auras soigneusement élevés dans l'amour
» et dans la crainte salutaire d'un Dieu rémunérateur et vengeur, et à qui tu auras inspiré
» le respect et la reconnoissance que tu dois à
» ce Gouvernement, qui assure ta vie et ta propriété, encourage et anime ton industrie,
» sans exiger un seul épi de tes récoltes, ni une
» seule pomme de ton verger ; et pour comble
» du plus grand bonheur dont l'homme puisse
» jouir sur la terre, toi et ta femme vous verrez
» arriver d'un cours insensible le dernier de vos
» jours, toi, en bénissant l'instant qui te la fit
» connoître, et elle, en se glorifiant de ne s'être

» jamais repentie un seul moment de t'avoir » choisi pour époux. Eh bien ! je te le promets, » cette consolante perspective se réalisera, et » cette époque n'est pas éloignée. Continue donc » d'être laborieux, religieux et reconnoissant ».

« Vous avez bien raison, continua M. Herman ; si jamais courage et industrie ont mérité d'être récompensés, ce sont ceux des premiers colons, qui, semblables aux pionniers d'une armée, frayent les premiers sentiers, établissent les premiers ponts, essartent les champs, font naître les premières récoltes, et ouvrent les routes que doit bientôt suivre le grand corps de la société, marchant à leur suite. Mais pourquoi vous êtes-vous établi sur un terrein si difficile à nettoyer » ?

« Parce qu'une grande partie de cette concession consiste en terres d'alluvion, qui, dans peu d'années, auront une valeur décuple. Vingt acres suffisent pour enrichir une famille. Ce don de la nature paroît avoir été formé dans le cours des siècles par la retraite et le dépôt des eaux. J'y ai creusé des trous à des profondeurs différentes, et dans l'espace de neuf pieds, j'ai compté jusqu'à vingt-huit couches. Elles sont alternativement composées de marne, de sable noir, d'argile dissoute, de débris de végétaux diversement coloriés. La fertilité produite par

ce mélange est inépuisable ; ces terres rapportent du maïs qui croît jusqu'à dix pieds de hauteur, du chanvre, du lin, de l'avoine, des pois et du foin dans la plus grande abondance ».

« De quel Etat êtes-vous originaire ? — Du Nouveau-Jersey. — Pourquoi avez-vous quitté votre pays natal ? — Parce que mon père, qui avoit neuf enfans, ne m'a laissé que 72 acres de terres. Quel homme voudroit végéter sur une aussi modique portion, lorsque, jeune encore, il peut, par l'émigration, s'en procurer une quantité plus considérable ? Ici, avec ma hache et le secours du ciel, j'ai de quoi assurer ma petite fortune, c'est-à-dire, vivre dans l'aisance, et laisser à mes enfans chacun cent acres bien cultivés, ou un métier ».

« On ne connoît donc point ici cette affection pour la maison paternelle, cet attachement pour le pays qui nous a vu naître ? — Beaucoup moins qu'en Europe, et cela doit être ainsi ; d'ailleurs l'habitation paternelle est toujours réservée au plus jeune des enfans, qui a soin de la vieillesse de nos parens : de plus, ne sommes-nous pas membres de la grande famille des Etats-Unis ? Le citoyen d'un de ces Etats, ne l'est-il pas de tous ceux de l'Union ? Ne parlons-nous pas la même langue ? n'avons-nous pas les mêmes mesures, les mêmes poids ? N'obéissons-

nous pas aux mêmes loix? N'avons-nous pas les mêmes usages et à-peu-près les mêmes opinions religieuses, depuis la province du Main jusqu'au Ténézée, depuis les bords de l'Océan jusqu'aux plaines du Scioto? Qu'importe alors qu'on habite la Virginie, la Pensylvanie, ou le Maryland? J'irois au Kentukey, aux Illinois, sur les bords du Wabash, sans aucune répugnance, pourvu que je puisse y être heureux par la possession de quelques centaines d'acres de terres fertiles ».

« Et pourquoi vous en faut-il tant pour l'être? — Parce que la main-d'œuvre est si chère, que nous sommes obligés de compenser la médiocrité et l'imperfection de notre culture, par l'étendue de nos champs; c'est-à-dire, de gagner en surface ce que nous perdons en moyens. Eh puis! quand on a des enfans, ne faut-il pas pourvoir à leur établissement? Encore quatre ans de santé, et l'avenir ne m'inquiétera plus.— Est-ce que le montant de vos 72 acres paternels a pu payer les 320 que vous possédez ici? — Je ne les ai pas vendus; je tiens ce beau morceau-ci du Gouvernement, comme une récompense d'avoir porté la chaîne sous l'arpenteur-général, pendant la grande opération qu'il vient de terminer, conjointement avec celui de la Pensylvanie, dans le tracement de la ligne qui

divise aujourd'hui ces deux Etats. Cet officier étoit trop généreux pour ne nous avoir pas donné ce qu'il y avoit de meilleur ».

« Et la justice distributive, et les loix, comment vont-elles ? — On dit qu'il y a des magistrats, des juges de la Cour inférieure, un shérif, dans ce canton ; c'est tout ce que j'en sais : la paix règne parmi nous ; nos voisins sont nos amis, et malheureusement le nombre n'en est pas considérable. Chacun, occupé du nettoiement de sa terre, l'embellit, l'ensemence. Comme nous, nos magistrats travaillent et labourent, et sont plus occupés du soin de leurs plantations qu'à juger des procès. Dans cinquante ans d'ici, ce ne sera pas la même chose ; les hommes, alors plus rapprochés et plus nombreux, auront plus besoin que nous du frein salutaire des loix. Tout ce qui nous manque, ce sont des communications faciles ; le Gouvernement s'en occupe ; nous en avons d'autant plus de reconnoissance, qu'il n'exige aucune imposition. — D'où lui viennent donc les moyens de subvenir aux dépenses indispensables de l'administration ? — De l'intérêt des fonds considérables qu'il a déposés dans la banque de l'Union. Ici, on ne nous demande qu'une somme très-modique, pour encourager la destruction des loups et des panthères ; c'est une loi que nous avons sollicitée nous-mêmes.

Quel dommage, messieurs, que vous ne soyez pas arrivés un jour plutôt! vous auriez trouvé ici l'arpenteur-général, M. André Duwitt, qui vous auroit expliqué tout cela bien mieux que je ne puis le faire. — Habite-t-il ce canton? lui demandai-je. — Ses bureaux sont à Albany; mais il est dans ce moment à trente milles d'ici, dans le district de Tully, sur les bras de la rivière de Owégé, occupé à terminer la subdivision de cette grande concession militaire, destinée au contingent de l'armée continentale, que cet Etat avoit fourni pendant la guerre de l'indépendance ».

Flatté d'une circonstance qui me faisoit espérer de rencontrer un homme aussi recommandable par ses vertus que par ses talens, j'engageai mes compagnons à faire ce petit détour, après nous être reposés à la Nouvelle-Genève. En traversant la réserve Cayuga, nous rencontrâmes quelques vieux chefs de cette nation, occupés à la pêche du lac; ils nous donnèrent du poisson, et deux jours après, nous entrâmes dans le district de Romulus, dont presque tous les colons avoient la fièvre, ce qui nous fit hâter notre voyage jusqu'au rivage oriental du Canodérago ou Sénecca, d'où nous découvrîmes la ville, ou plutôt l'humble bourgade de Genève.

« S'il étoit permis, dit M. Herman, de comparer les petites choses aux grandes, je dirois que ce spectacle me rappelle l'idée de la nouvelle Salente, fondée, comme celle-ci, au milieu des bois, par des hommes qui, ainsi que ces Genevois, avoient été obligés de fuir leur patrie. Combien doivent être puissans les motifs qui ont déterminé ces familles à traverser l'Océan pour venir s'établir parmi un peuple dont ils ne connoissent même pas la langue ! Que de sacrifices n'ont-elles pas dû faire, pour renoncer à leurs anciennes habitudes, et devenir de laborieux colons ! Que de privations n'éprouveront-elles pas encore, avant de vivre dans l'aisance » !

« Ainsi, lui dis-je, la misère, les dissentions et les guerres si fréquentes dans l'ancien Monde, contribuent à peupler celui-ci. Sous combien de rapports l'Amérique n'a-t-elle pas été utile à l'Europe ? Quelques parties de ce continent ont servi de lieu d'exil, et les méchans y sont devenus meilleurs; les malheureux y ont trouvé un asyle et le repos; les persécutés, la tolérance; les désœuvrés, un nouveau champ d'industrie; tous, la liberté et la protection des loix. Les nombreux obstacles que ces nouveaux arrivés rencontrent pendant les premières années, leur inspirent le courage et l'adresse de

les surmonter. Quant à ceux qui ne réussissent pas dans leurs projets de culture, ils n'en sont pas moins utiles en devenant des artisans ou des ouvriers, dont le travail est payé si cher ».

Après que nous fûmes débarqués, on nous indiqua la seule auberge de la ville, qui étoit aussi une boutique (*store*), où, à notre grande satisfaction, nous trouvâmes propreté et abondance. — « Vous êtes venus quelques années trop tôt, nous dit en français le maître de la maison ; nous sommes encore, comme vous voyez, au milieu des embarras et des travaux de premier établissement. Il n'y a pas encore quatre ans que nous sommes ici ; les souches des arbres existent encore : nous subissons le sort de tous les nouveaux colons ; mais avec l'aide du ciel, comme tant d'autres, nous jouirons un jour des fruits de nos travaux, et nos enfans après nous. Oui, il faut plus de courage qu'on ne peut se l'imaginer en Europe, avant d'être ici décemment logé, avant que nos champs, nos basses-cours et nos jardins soient nettoyés, enclos, et en état de rapporter des grains, des légumes et des fruits. A moins qu'un colon ne vive longtemps, ce n'est, en général, que la seconde génération qui peut jouir d'une terre ameublie, d'un verger en plein rapport, et de chemins passables ».

« Quels motifs ont pu vous déterminer à former un établissement si loin de la mer? — La facilité des communications, la fertilité du sol, et, vous le dirai-je, la réputation du colonel Williamson, propriétaire d'une immense concession qui s'étend jusqu'au lac Ontario, et couvre une vaste étendue de pays. Outre les vertus de l'homme, il possède tous les talens, toute l'activité, la générosité et la franchise, ainsi que toutes les qualités nécessaires au fondateur d'une aussi grande colonie. C'est de lui que nous avons acquis à Township. Il nous a donné, dans ce marché, 200 acres de terre, dont 100 sont destinées à l'église que nous allons fonder, et les 100 autres à l'usage de l'école qui est déjà instituée. Il pense à tout, prévoit tout, jusqu'à l'amélioration des espèces de chevaux et de bétail. Heureux les honnêtes colons qui ont à traiter avec lui; nous le respectons comme notre père, il nous aime comme ses enfans. Aussi le prix de ses terres augmente-t-il tous les jours. Nous savons qu'il a sollicité du Corps législatif, et qu'il doit en obtenir à sa prochaine séance, une charte d'incorporation pour cette ville naissante, ce qui contribuera beaucoup à sa prospérité ».

« De quel avantage pourra-t-elle vous être, cette charte? demanda M. Herman. — Elle

assurera la régularité de nos travaux, préviendra la divergence des intérêts, réunira nos efforts, maintiendra la police, le bon ordre, la régularité des rues, transmettra à nos magistrats la propriété des rivages du lac jusqu'à une certaine distance sous les eaux, ainsi que les quais que nous avons déjà construits; et, vous le dirai-je? elle flattera notre amour-propre, en nous identifiant plus particulièrement à cette ville que nous avons fondée, au sol que nous avons acheté, ainsi qu'à ce pays, devenu notre nouvelle patrie ».

« Pourquoi avez-vous quitté les bords du Léman, pour venir vous établir sur ceux du Canodérago? — La crainte que les explosions volcaniques qui, en 1790, se firent sentir sur tous les points de la France, ne vinssent répandre leurs laves funestes sur notre ville, qui, comme vous le savez, n'est qu'un point dans l'immensité. Les événemens subséquens n'ont que trop évidemment justifié notre prudence et nos pressentimens. Quand les flammes dévorent la maison de son voisin, n'est-il pas prudent d'abandonner la sienne, et d'en emporter les effets les plus précieux? Nous ne vivions que de commerce et d'industrie; les sources en furent bientôt taries, et les rapports de notre ville avec le reste de l'Europe entièrement anéantis ».

« D'ailleurs, fatigués d'un régime démocratique, dont les orages ne nous permettoient pas de jouir plus de dix à douze ans consécutifs du calme et du repos, nous cherchions depuis long-temps un pays où il y eût de l'espace, dont le Gouvernement et les loix fussent stables et protectrices, où chacun pût vivre de son industrie sans être exposé à des impositions arbitraires, où enfin nous pussions être éloignés pour jamais des fureurs du démagogisme, ainsi que du foyer des guerres, des alarmes, qui ont lieu si souvent dans l'ancien Monde. Ici, nous nous flattons d'avoir trouvé ces avantages; ils nous ont coûté bien cher, il est vrai, mais il faut savoir appliquer des remèdes proportionnés à la grandeur des maux, avoir le courage d'en supporter la violence, ou périr. De quoi n'est-on pas capable, quand on a des femmes et des enfans, à qui on doit protection, sûreté, subsistance? S'il y a dans la vie un motif d'action impérieux, irrésistible, c'est celui-là; jusqu'ici, graces à la Providence, nous n'avons eu que des fatigues, et point encore éprouvé de pertes ».

« Cette nouvelle Genève, continua-t-il, est, comme l'ancienne, située sur les bords d'un lac, égal en longueur au Léman, mais moindre en largeur; et comme il n'est point environné de montagnes, les orages y sont plus

rares. Déjà ses bords commencent à être passablement cultivés ; on y voit même quelques vergers dont le cidre est excellent ; celui que vous buvez, vient du canton d'Ovide, où l'on construisit, l'année dernière, une belle goëlette de 70 tonneaux, qui apporte dans nos magasins les productions de l'agriculture destinées à être embarquées sur la Sènecca. Cette rivière, comme vous le savez peut-être, tombe dans l'Oswégo ou l'Onondaga, d'où les bateaux remontent le lac Onéida, et entrent dans le Mohawk par le nouveau canal de Stanwick, à 270 milles de distance ».

« Cette jeune ville doit, par sa position, devenir un jour l'entrepôt de toutes les denrées des pays circonvoisins, dont la quantité augmente avec la population. Au moyen d'un canal très-court, destiné à réunir les eaux de la petite *Sènecca*, qui tombe dans la partie méridionale de ce lac, et celles du Tiogo (*), nous communiquerons facilement avec l'intérieur de la Pensylvanie. Le colonel Williamson, qui en a fait prendre les nivèlemens, n'estime le coût de la confection de ce canal qu'à 20,000 liv. sterl. ».

« Revenez ici dans dix ans, vous ne reconnoîtrez plus ce pays, qui, sans doute, vous

---

(*) Branche de la Susquéhannah orientale.

paroît bien agreste et sauvage. Nos humbles *logg-houses* seront alors remplacées par de bonnes maisons. Nos champs seront bien enclos, les souches des arbres auront disparu ».

« D'ici, comme d'un port tranquille, nous contemplons, non sans effroi, les orages qui désolent le pays que nous avons abandonné pour toujours. Puissent les victimes de tant d'innovations et de bouleversemens, ainsi que celles des longues et sanglantes guerres de religion, qui jadis dévastèrent l'Europe, aborder sur cette terre hospitalière, et, comme nous, y trouver le repos et des champs à cultiver » !

Il nous parla ensuite de la nouvelle ville de Canandarqué, chef-lieu du comté d'Ontario, située 25 milles à l'ouest de Genève, vers l'extrémité septentrionale du beau lac connu sous le même nom ; des bourgades de Bath, de Cananwaga, d'Ontario, etc. dernièrement fondées non loin de la rivière Jènézée ; des nombreux établissemens qui s'étoient formés dans ce pays depuis un petit nombre d'années ; de la fertilité des plaines que traverse cette rivière ; d'une colonie que le colonel Williamson venoit d'envoyer au grand Sodus, port considérable sur le rivage méridional de l'Ontario, à 30 milles d'Oswégo, et à 90 de Niagara ; des fièvres bilieuses auxquelles les colons étoient beaucoup

plus exposés que dans les autres parties de l'Etat ; de ses conjectures sur les causes de cette maladie ; de ses espérances que le dessèchement des marais et la culture des terres boisées assainiroient ce pays. Il nous entretint aussi des anciens propriétaires de cette contrée, de l'abrutissement, de la dégradation dans laquelle les avoit plongés l'abus des liqueurs spiritueuses, abus qui les conduisit rapidement à l'anéantissement.

Toutes les réflexions de ce colon nous parurent si vraies et si sages, son langage étoit si pur, que nous ne tardâmes pas à voir qu'il n'étoit pas né pour tenir une auberge. Mais à quoi l'impérieuse nécessité ne soumet-elle pas les hommes doués de courage et d'énergie, sur-tout à l'époque de ces tempêtes des passions, qui bouleversent les empires, ou allument les guerres civiles !

CHAPITRE VII.

Après que nous nous fûmes reposés trois jours dans cette ville naissante, quelques-uns des fondateurs nous proposèrent, pour abréger notre route, d'aller par eau jusqu'au district d'Ovide, à vingt milles de distance : charmant trajet que nous fîmes sur la seule goëlette du lac, dont elle portoit le nom. Ayant traversé ce canton, où nous rencontrâmes plusieurs familles établies depuis deux ans, nous parvînmes au Cayuga, qui n'a que deux milles de largeur, situé cinq lieues à l'est du Canoderago ou Sènecca. Après avoir parcouru, toujours accompagnés de nos chasseurs, les districts de Milton, de Locke et de Sempronius, nous arrivâmes enfin à Tully, où campoit l'arpenteur-général.

C'étoit un camp, en effet ; quatre tentes élevées à l'ombre de grands chênes formoient une enceinte à quelque distance des bords de la petite rivière Oswègé, dont les eaux coulent dans le lac Oxaruatétès. Nous vîmes, sous l'une de ces tentes, plusieurs personnes occupées à tracer des subdivisions sur la carte générale de cette grande concession militaire. — Est-ce ainsi, demanda M. Herman, que toutes les

terres sont arpentées? — Cette forme particulière, répondit M. Duwitt, n'a été introduite que depuis l'indépendance : aussi-tôt que les limites de ces patentes sont constatées et déterminées par quelques marques durables, on les divise en districts de six milles quarrés, connus sous le nom de Townships, contenant 23,400 acres. Chacun de ces cantons est ensuite subdivisé en trente-six lots d'un mille quarré, contenant 650 acres. Cette sage méthode, qui met beaucoup d'ordre dans les propriétés, nous est venue des arpenteurs du Connecticut et de Massachussets, et étoit inconnue dans le temps colonial. Rien alors n'étoit plus arbitraire ni plus irrégulier que la forme et le partage des terres, et grand nombre de procès en ont été la conséquence. Depuis l'indépendance, la division par quarrés ou parallélogrammes a été adoptée. Quelle différence de l'époque présente, où tout est franc et libre, à celle où la couronne britannique exigeoit une vente annuelle de sept deniers par acre! Les acquéreurs des terres nouvelles ne paient au Gouvernement ni droits ni redevances au-delà du prix de l'achat; elles ne sont assujetties qu'à l'impôt territorial, et jusqu'ici, cet Etat, qui jouit d'un revenu considérable, provenant de fonds qu'il a placés dans la banque de l'Union, n'en a point exigé.

Tout ce qui est concession militaire, continua M. Duwit, connue sous le nom de *military bounty*, est également donné sans droits ni redevances, à l'exception cependant de trois lots par districts, de 650 acres chacun, destinés à encourager les écoles et les établissemens religieux; mais ces réserves étant par-tout les mêmes, l'acquéreur, ou celui à qui cette donation est faite, sait bien qu'au lieu de 23,400 acres par district, il n'en achète ou n'en reçoit que 21,450. Je suis occupé à diviser cette concession en vingt-cinq cantons ou townships de dix milles quarrés, contenant conséquemment chacun 65,000 acres. Le pays qu'elle embrasse est situé entre les 42 deg. 25 min. et les 43 deg. 30 min. de latitude. Toutes les eaux des lacs et des rivières qu'il contient, coulent dans l'Ontario par l'Onondaga, qui tombe dans la baie d'Oswégo. C'est la région la plus élevée de cet Etat, et celle dont le sol végétal est le plus profond. A l'aide de quelques canaux, on pourra un jour pénétrer dans la Pensylvanie par la Susquéhannah, et aller jusqu'à New-York par le Mohawk et le Hudson. D'après l'inspection de cette carte, jugez s'il n'est pas bien arrosé; on y compte quinze lacs depuis dix jusqu'à quarante milles de long, et depuis deux jusqu'à cinq de large. Un de ces petits lacs, dont les eaux

sont salées, fournit déjà du sel en grande abondance ».

« Pourquoi cette concession militaire? demanda M. Herman. — Le Congrès, répondit M. Duwitt, ayant promis aux officiers et aux soldats de l'armée continentale une certaine quantité de terres, qui, à la paix, devoit leur être donnée comme récompense de leurs services, les Etats dans le territoire desquels il s'en trouvoit de vacantes, prirent, peu de temps après, les mêmes engagemens en faveur des troupes qu'ils envoyèrent à cette armée. On a depuis mis en vente plusieurs autres portions considérables de terre, connues sous le nom de *donation-lands*, pour pouvoir éteindre deux à trois espèces de certificats militaires, dont la valeur, avant l'acceptation de la nouvelle constitution, étoit presque nulle. Mais ces détails, qui tiennent au chaos dans lequel étoient nos finances avant cette mémorable époque, seroient trop longs et trop ennuyeux : c'est aux grands et rares talens du colonel Alexandre Hamilton que nous devons cette émersion de l'abîme dans lequel nous avoit plongés la foiblesse de notre première confédération ; c'est à la sagacité du général Washington qu'est due la nomination de ce jeune et habile financier. Ce qui rend M. Hamilton un homme vraiment extraordi-

naire, c'est qu'il est considéré comme un des premiers orateurs et un des plus savans jurisconsultes du continent. Etant sorti de ce ministère aussi peu fortuné qu'il y étoit entré, il a repris sa profession d'avocat ».

« L'objet de cette belle concession que je suis occupé à subdiviser, est de remplir les engagemens de cet Etat envers son contingent de l'armée continentale. Si les services de ces braves militaires ont été longs et pénibles, d'un autre côté, jamais auparavant on n'avoit accordé des récompenses plus amples ni plus honorables : c'est à-la-fois l'acquittement d'une dette sacrée, et le témoignage de la reconnoissance publique ».

« Pourquoi a-t-on donné des noms grecs et romains à ces subdivisions ? demanda M. Herman. — Le Gouvernement, qui, pour faciliter l'administration de la justice et l'établissement des loix municipales, a voulu que toute la surface de l'Etat fût divisée en townships de six milles ou de deux lieues quarrées, abandonne aux propriétaires, aux arpenteurs, et souvent même au hasard, la faculté de leur donner des noms. Nos militaires ayant une grande vénération pour les anciens héros et les autres grands personnages de la Grèce et de Rome, m'ont envoyé cette liste. Dans quelques années, un voyageur

pourra déjeûner chez Annibal, dîner chez Lisandre, et coucher chez Camille; le lendemain il en pourra faire autant chez Fabius, Homère et Virgile. Assurément il seroit difficile de trouver sur sa route une meilleure compagnie ».

« Je l'avoue, continua-t-il, cette idée m'a singulièrement plu; elle me rappelle une foule de souvenirs relatifs à ces temps anciens, dont l'histoire fit les delices de ma jeunesse: je suis flatté de l'heureux hasard qui me permet de replacer dans la mémoire et la bouche des hommes, et de consacrer de nouveau des noms aussi respectables, en les donnant à des portions d'un continent, dont les philosophes grecs et romains n'avoient pas la plus légère idée ».

« Je vois par les gazettes, que l'on construit dans le nouvel Etat du Tènèzée, une ville destinée à être la capitale d'une autre concession militaire accordée par la Caroline septentrionale, à son contingent de l'armée continentale, et à laquelle on a donné le nom de Cincinnati. Nous apprendrons bientôt quels sont les noms célèbres de l'antiquité, donnés aux subdivisions de cette grande concession ».

« Mais comment se fait-il, répliqua mon compagnon, que la Caroline-nord puisse concéder des terres dans le Tènèzée, Etat souverain, indépendant, qui vient d'être reconnu comme le

16e anneau de la confédération des Etats-Unis? — Parce que, dans son acte de cession, la Caroline-nord s'est réservé le droit de confirmer toutes les *locations* de terres, ainsi que les engagemens qu'elle avoit pris avant d'avoir émancipé cette partie ultramontaine de son territoire. Il en a été de même dans le Kentukey (démembrement de la Virginie) ainsi que dans la cession que plusieurs Etats ont faite à l'*Union*, de toutes les terres fédérales, situées sur les deux rives de l'Othio et ailleurs ».

« Si je pouvois, continua M. Duwitt, convertir ma volonté en loi, ce seroit dans l'histoire ancienne, parmi les indigènes, d'après l'aspect des lieux, ou enfin d'après quelque circonstance locale, qu'on prendroit les dénominations des nouveaux établissemens ; notre langue en fourniroit une inépuisable variété. Cela mortifieroit un peu l'amour-propre de nos petits fondateurs de villes et de cantons, qui ne manquent jamais de joindre à leurs noms, quelque mal sonnans qu'ils soient, ceux de *bourg*, de *town*, ou de *ville*, tels que Cooper'stown, White'stown, Harrisbourg, Nashville, etc.; ou qui ont recours aux appellations les plus triviales encore de New-town, Newbourg, Newlondon, New'York, etc. Que pensera la postérité, lorsqu'elle sera obligée d'ajouter l'adjectif *nouvelle* ou *nouveau* au nom

d'une capitale ou d'un pays qui aura 500 ans d'existence ? Il pouvoit être convenable d'emprunter quelques noms de notre ancienne patrie, lorsque nous n'en étions que des colonies ; mais aujourd'hui !... il est temps que nous ayons une nomenclature nationale, comme nous avons un Gouvernement et des loix qui nous sont propres. J'ai entendu faire les mêmes observations à plusieurs de nos députés au corps législatif; il faut espérer qu'un jour il s'occupera de cet objet ».

« Les frais d'arpentage sont ils considérables ? demanda M. Herman. — Beaucoup plus qu'ils ne le seroient dans un pays découvert ; la difficulté de tracer des lignes à travers des forêts épaisses ou des marais fangeux ; les obstacles de tous les genres, et les nombreux inconvéniens dont ceux-là seuls peuvent se faire une idée, qui ont long-temps arpenté ; les procès verbaux, les observations sur la qualité du sol, l'espèce des arbres, les ruisseaux, les chutes ; les cartes qu'exigent les co-propriétaires d'une concession, telles sont les raisons qui rendent ici cette opération beaucoup plus chère qu'en Europe. Il faut être jeune et vigoureux, pour pouvoir résister aux fatigues d'une longue campagne. Vous seriez bien étonné si je vous faisois voir la longue suite d'observations et le détail de toutes les opérations qu'il a fallu faire pour déterminer les limi-

tes extérieures, ainsi que celles des subdivisions de cette grande concession : elles forment un volume in-folio ».

M. Duwitt nous montra une carte hydrographique des lacs, des rivières et des creeks qui se trouvent dans l'Etat, dressée par ordre du Gouvernement, pour mettre à portée de juger de l'utilité et de la possibilité des canaux dont il médite la confection. Il nous parla ensuite des opérations difficiles qu'il avoit été obligé de faire pour complèter, depuis le point où le 45e degré de latitude coupe le fleuve Saint-Laurent, l'arpentage de cet Etat dont il estime la surface à 35,474,000 acres.

Il nous fit voir aussi la grande ligne de démarcation qui divise les Etats de New-York et de Pensylvanie, tracée sur un rouleau de papier qui avoit 50 pieds de long sur 18 pouces seulement de largeur. On y distinguoit les pierres milliaires, les hauteurs et les vallons, les creeks, les ruisseaux et les rivières, à dix toises de chaque côté de cette ligne. La beauté du dessin, la précision des observations astronomiques répondoient à la nouveauté de l'idée. Cette ligne a près de 260 milles de longueur (86 lieues).

« Quoique cet Etat, reprit M. Duwitt, dont la capitale a été pendant sept ans au pouvoir des Anglais, ait plus souffert que les autres, il est

néanmoins un de ceux qui ont le plus promptement réparé leurs pertes, ce qui est dû à l'immensité de son territoire, à la navigation du beau fleuve du Hudson, ainsi qu'à l'excellent esprit de notre législature, bien différent de ce qu'il étoit dans le temps colonial. L'émulation inspirée par le développement des lumières, par l'esprit public et les progrès étonnans de la Pensylvanie, y ont aussi beaucoup contribué. Voilà pourquoi notre Gouvernement prodigue tant de secours, et encourage les compagnies qui entreprennent la construction des ponts, l'ouverture des routes et des canaux. De tous ceux de l'Union, cet Etat est le premier qui ait imité le bel exemple de la Pensylvanie dans la réforme du code pénal et l'administration des prisons. Celle qu'il vient de faire construire, est très-certainement la plus belle de cet hémisphère : son emplacement est de 640 perches carrées et a coûté 950,000 piastres (4,987,500 francs). Ainsi qu'à Philadelphie, les inspecteurs sont des membres de la société des amis (quakers). Cette prison est destinée à recevoir les criminels des différens districts de l'Etat. Notre législature vient aussi d'accorder 1600 acres de terres choisies au nouveau collège qu'on va ériger à Skénectady (1), ainsi qu'une charte d'incorporation aux souscripteurs des 42,000 piastres

destinées à la construction de cet édifice. Vous devez savoir ce qu'elle fit à l'époque de l'acceptation de la nouvelle constitution en 1789, pour embellir la maison-de-ville de notre capitale et la rendre plus digne de recevoir le nouveau Congrès; il faut en convenir, celle-ci étoit bien inférieure à celle de Philadelphie, connue sous le nom de *State-House* (2). On vient d'établir un *Dispensary* (3), aux souscripteurs duquel on a accordé une charte d'incorporation des plus honorables. Cet établissement est fondé sur les mêmes bases que de celui qui existe à Philadelphie depuis long-temps, et qui rend annuellement de si grands services à l'humanité souffrante ».

« Qui l'auroit cru ? poursuivit-il : l'industrie, l'activité, les succès des fondateurs de la ville de Hudson, les sages mesures que viennent d'adopter ceux d'Espéranza (4), ont enfin ouvert les yeux des habitans d'Albany (5), et les ont fait sortir de leur longue léthargie. L'extrême prudence, ou plutôt la timidité, cette disposition à la plus rigide économie, que leurs ancêtres avoient apportée de Hollande, devoit sans doute être nécessaire dans un pays où tout étant plein, la plus légère imprudence pouvoit avoir des conséquences funestes; mais ici, où il y a encore tant d'espaces à remplir, où tout s'ac-

croît et marche avec une étonnante rapidité, on doit se permettre dans les spéculations plus d'audace, d'activité et d'énergie. Pour que l'agriculture fleurisse, il est nécessaire que l'intelligence et les entreprises des négocians lui offrent sans cesse de nouveaux débouchés ; c'est ce qui commence à avoir lieu. On travaille à enlever les vases de l'Over-Slaugh (6), et bientôt on verra en Europe, à la Jamaïque, à Saint-Domingue, des vaisseaux construits et chargés à Albany. La présence du Corps législatif a beaucoup contribué aussi aux heureux changemens qu'on remarque dans cette ville depuis quelque temps. A quel degré de prospérité n'est-elle pas appelée, lorsque les ponts, les canaux et les routes déjà commencés seront finis, et que la population de cette partie de l'Etat sera décuplée, ce qui ne tardera pas d'arriver, vû le grand nombre d'étrangers et de colons qui y viennent tous les ans !

« Les mêmes progrès se manifestent aussi dans beaucoup d'autres Etats de l'Union, particulièrement dans ceux du nord. Le Gouvernement de Massachussets s'occupe sans relâche de tout ce qui peut contribuer aux améliorations intérieures et aux établissemens utiles. Où voit-on dans ces Etats d'aussi beaux ponts que ceux de Charlestown, de Cambridge, de Winésimet, de Sa-

lem, de Piskataqua, etc. Ce dernier a 2290 pieds de longueur, 50 de largeur, 52 au-dessus du niveau de la rivière, et l'arche du milieu en a 245 d'ouverture. Celle du pont de Merrymack près de Newburyport en a 130. Ces beaux ouvrages ont été élevés par un homme (John Coxe) qui n'ayant reçu aucune instruction, doit tout ce qu'il sait à la nature ».

« L'année dernière, M. Osgood, directeur général des postes, me dit que le revenu qui n'étoit que de 4,000 piastres en 1790, époque de la naissance du nouveau Gouvernement, s'étoit élevé en 1796, à 73,000 ; et cela, malgré les dépenses considérables faites par ordre du président des Etats-Unis, pour en établir les branches dans des cantons encore peu habités. Il me dit aussi que le nombre des gazettes imprimées chaque semaine dans ces mêmes Etats, se montoit à 67,000, sans y comprendre celles de Pitt'sbourg sur l'Ohio, de Lexington dans le Kentukey, et de Knoxville dans le Tènèzée. Encore quelques années, continua-t-il, en me faisant voir la note des canaux terminés, commencés et projetés (7), la plupart de ces Etats jouiront d'une navigation intérieure depuis les sunds d'Albemarle, de Pamlico, de Currituck, jusqu'à la baie de Massachussets (8); et depuis l'Océan jusqu'aux lacs Erié et Ontario ».

Le lendemain M. Duwitt nous proposa une excursion sur le petit lac Oxaruatétès, dont son camp n'étoit éloigné que de quatre milles, en suivant le cours de la rivière Owégé ; nous partîmes accompagnés de deux de nos gens d'Oviskany, qu'il avoit souvent employés comme chasseurs pendant ses premières campagnes. Ce joli lac n'a que 1000 à 1200 toises de large, et verse ses eaux dans le Crooked, qui n'est qu'une extension de la rivière Sénecca ; à l'exception de quelques points élevés, ses rivages sont unis, et principalement composés de ce qu'on appelle ici *Bottom-lands*. Mais quelle fut notre surprise, lorsqu'au lieu d'un canot nous nous trouvâmes embarqués sur un radeau environné d'un petit parapet, muni d'un dais de feuilles, pour nous garantir des ardeurs du soleil, et d'un âtre sur lequel on devoit faire cuire le poisson !

« Qui a imaginé et construit ce charmant petit plancher flottant ? demanda M. Herman. — Un de mes apprentifs, répondit M. Duwitt, un jeune homme qui unit à beaucoup de connoissances mathématiques, une adresse et une bonne volonté très-particulières. Ce radeau, composé de plusieurs tiges de cèdres blancs, n'a été l'ouvrage que d'un seul jour : j'avoue cependant, que si j'eusse dû rester long-temps

dans ce canton, je me serois fait construire un canot, avec un des beaux pins qui croissent sur les bords de cette rivière, ce qui auroit exigé huit à dix jours de travail. Mais cet ingénieux supplément me suffit ».

« Un de vos apprentifs? avez-vous dit, reprit M. Herman. — Oui; qu'y a-t-il en cela qui puisse vous surprendre? Parmi les jeunes gens que vous avez vus dans mon camp, les uns sont mes députés-arpenteurs, les autres des apprentifs, auxquels, par un acte légal, je suis tenu d'enseigner le peu que je sais, et qui, par le même acte, sont obligés d'arpenter, de dessiner et d'écrire pour moi, pendant un certain nombre d'années. — Cela n'est-il pas gênant? — Non; pendant l'hiver, ils apprennent la trigonométrie, le dessin, l'usage des instrumens, un peu d'astronomie; et pendant l'été, ils mettent en pratique ce qu'ils ont appris. Je n'ai que d'excellens sujets, dont l'éducation a été très-soignée; d'ailleurs, s'il y a des inconvéniens, ils sont compensés par la prime de cent guinées qu'ils me donnent. Il en est de même parmi les médecins et les avocats. Quant aux artisans, ils sont au contraire tenus d'habiller complètement leurs apprentifs à l'expiration de leur temps, et quelquefois même de leur donner une somme d'argent

plus ou moins considérable, suivant les stipulations qui ont été faites par leurs parens, leurs tuteurs, leurs amis, ou par les sociétés charitables qui les ont mis en apprentissage ».

« C'est donc un usage général dans ce pays? — Oui ; particulièrement dans nos Etats septentrionaux. On considère comme un devoir indispensable et sacré, de faire apprendre aux jeunes gens un métier ou une profession, connoissances souvent plus utiles qu'un foible héritage. Que deviendroit la jeunesse dans un pays comme celui-ci, où le grand nombre d'enfans et la médiocrité des fortunes exigent nécessairement l'acquisition de quelque talent qui puisse les conduire, sinon aux richesses, du moins à une honnête subsistance? D'ailleurs, pendant la saison orageuse de la vie, n'est-il pas nécessaire d'être retenu, occupé ? c'est souvent la seule fortune que le père d'une nombreuse famille puisse léguer à ses enfans; cela est si vrai, que la connoissance d'un métier est toujours considérée dans leurs testamens, comme égale à 100 acres de terres. C'est une ressource contre les revers de la fortune. Si au contraire elle leur sourit, ils quittent le métier qu'ils avoient appris. Je connois un homme, célèbre pendant la révolution, qui, depuis, a fait une fortune considérable dans le commerce,

dont le nom se trouve au milieu de toutes les associations qui ont pour but le bien public : eh bien ! loin de rougir de ce qu'il a été, il dit à tous ceux qui lui parlent de ses succès, *qu'il a servi son temps chez un maréchal.* Je répète ses propres paroles ».

« Si, par quelque révolution extraordinaire, il arrivoit que cet usage fût tout-à-coup interrompu, l'état actuel de notre société seroit entièrement bouleversé, nous cesserions d'être ce que nous sommes, une nation laborieuse, active, entreprenante ; nous tomberions dans un état de paralysie, et nos progrès vers un ordre de choses plus respectable, seroient retardés. D'ailleurs, on observe que les enfans qui, dès leur jeunesse, ont été accoutumés à employer utilement leur temps, deviennent presque toujours des hommes industrieux, des citoyens utiles, de bons pères de famille. L'apprentissage est la grande pépinière, d'où sortent annuellement nos avocats, nos médecins, nos négocians, ainsi que les manufacturiers, les marins, les pilotes et les artisans ».

« Quelle est la manière d'engager les jeunes gens dans les liens de l'apprentissage? demanda mon compagnon — Nous avons pour cela une législation particulière, à laquelle président les maires des villes, ou quelque chef-juge. C'est devant eux que se font ces engagemens, connus

sous le nom d'*Indentures*, et que sont décidées les contestations qui surviennent entre les maîtres et les apprentifs. Tout est prévu et réglé par ces actes, l'instruction, la nourriture, le nombre d'années, le temps du repos, la prime, et l'habillement que les maîtres sont obligés de donner aux apprentifs à l'expiration de l'apprentissage, ainsi que les heures qui leur sont accordées, pendant les six mois d'automne et d'hiver, pour aller aux écoles apprendre à lire, à écrire et à compter. N'avez-vous pas observé dans les villes, des écriteaux placés au-dessus de certaines portes, avec ces mots, *Evening schools?* Eh bien! ce sont les écoles destinées aux apprentifs, qui appartiennent aux classes inférieures. Quel bonheur, par exemple, pour le fils d'un pauvre émigrant, qui dans son ancienne patrie a mené une vie inutile, désœuvrée, de pouvoir apprendre un métier, avec lequel, s'il est sage, il sera sûr de faire sa fortune, sur-tout dans un pays comme celui-ci, où les ouvriers sont si rares et si chers, vû son accroissement rapide » ?

« Puisque vous parlez d'accroissement, dit M. Herman, puis-je vous demander quels sont les progrès de votre population, sur laquelle, jusqu'ici, je n'ai pu obtenir que des informations vagues et incertaines? — Volontiers, reprit M. Duwitt. La partie de cet hémisphère qu'occu-

pent les Etats-Unis, bornée au nord par la rivière Sainte-Croix, qui la divise de l'ancienne Acadie française (*), et au sud, par celle de Sainte-Marie, qui la sépare de la Floride orientale (**), et qui au commencement du siècle, ne contenoit que quelques milliers d'habitans, en a aujourd'hui un peu plus de cinq millions. L'opinion généralement répandue, que nous devons cet accroissement aux émigrations de l'Europe, n'est rien moins que fondée, comme vous le verrez bientôt. Les quatorze quinzièmes viennent de notre propre fonds. Mais, demanderez-vous, quelles peuvent être les causes de ces progrès? Les voici : nos mœurs, nos habitudes, qui sont celles d'un peuple nouveau et cultivateur dès son origine; la facilité d'acquérir des terres et de devenir propriétaire; l'absence des hiérarchies féodale et sacerdotale; les nombreuses branches d'industrie, qui, de tous côtés, offrent les moyens de s'établir et d'élever une famille; la modicité des impositions; l'état florissant de notre commerce, de notre agriculture, et joint à tout cela, la forme de notre Gouvernement, si propre à encourager, exciter et développer tous les germes de prospérité et d'accroissement ».

(*) Aujourd'hui, la Nouvelle-Ecosse.

(**) Possédée par les Espagnols.

« Le plus grand nombre d'Européens, arrivés dans une année, ne s'est monté qu'à 10,000; ce fut en 1792, deux ans après la nouvelle constitution ; l'accroissement de notre population, cette même année, fut de 149,971. En examinant avec attention le tableau ci-contre, résultat de longues recherches, puisées dans les meilleures sources, vous verrez que nos progrès ne dépendent d'aucunes causes étrangères ; qu'ils ont été différens, à différentes époques ; plus rapides dans quelques Etats, beaucoup moins dans d'autres. Par exemple, l'établissement si soudain des Comtés occidentaux de la Virginie, dont la population n'étoit, en 1780, que de 45,760 personnes, et qui se montoit, dix ans seulement après, à 151,235, venoit du grand nombre de familles allemandes, qui quittèrent la Pensylvanie. Il en a été de même dans le Kentukey, qui s'est peuplé principalement aux dépens de la Virginie sa métropole, et des deux Carolines, quoiqu'il ait reçu aussi un grand nombre de colons de l'Europe, ainsi que de toutes les parties de l'Union. Le premier arbre du Kentukey ne fut renversé qu'en 1775, et aujourd'hui cet Etat contient 167,425 habitans ».

« En examinant, dis-je, avec attention ce tableau, vous verrez qu'à certaines époques, et dans quelques cantons, la population a doublé

dans l'espace de 16 et de 18 ans; ailleurs dans celui de 20, 22 et 24: qu'elle a éprouvé beaucoup de diminution pendant la guerre, sur-tout dans les Etats de New-York, Conneeticut, Massachussets, et l'île de Rhode, qui avoient fourni les deux tiers de l'armée continentale: que la même cause a produit les mêmes effets dans la population générale, depuis 1774 jusqu'en 1782; que le nombre des habitans de l'île de Rhode, n'a augmenté que de huit mille dans le cours de neuf ans, c'est-à-dire, depuis 1774 jusqu'en 1785, ce qui est dû, non-seulement aux grandes pertes qu'il essuya durant la guerre, mais aussi à la forme trop démocratique de son Gouvernement, qui en a dégoûté peut-être dix mille familles, aujourd'hui répandues dans tous les Etats voisins ».

« Je suis bien fâché de n'avoir pu me procurer des renseignemens assez sûrs, pour compléter ce tableau; il en seroit plus intéressant, mais je n'ai voulu le composer que de faits authentiques et sur lesquels vous pouvez compter. Voilà pourquoi, par exemple, je n'ai inséré le montant de la population du nouveau Jersey, que pour l'année 1785, n'ayant pu avoir des détails certains de celle des années subséquentes ».

« Il résulte de ces différens examens, que le terme moyen de vingt années, ou plutôt, en

calculant comme font les négocians, qui ajoutent l'intérêt annuel au capital, que le taux de trois et demi pour cent, est celui qui, d'après plusieurs épreuves, me paroît être le plus approximatif, sur-tout depuis l'établissement du Gouvernement fédéral, et celui sur lequel on peut calculer les progrès annuels de notre accroissement. C'est celui, m'a-t-on dit, que le général Washington a adopté dans le grand travail qu'il vient de faire sur cet objet important : je suis extrêmement flatté de me trouver d'accord avec lui dans mes calculs et dans mes conjectures ».

PROGRÈS DE LA POPULATION DANS LES ÉTATS-UNIS.

1790.	4,000,000
Accroissement d'une année, à 3 ½ %....	140,000
1791.	4,140,000
Idem. d'une année, à 3 ½ %...........	144,900
1792.	4,284,900
Idem. d'une année, à 3 ½ %...........	149,971
1793.	4,434,871
Idem. d'une année, à 3 ½ %...........	155,110
1794.	4,589.981
Idem. d'une année, à 3 ½ %...........	160,649
1795.	4,750,630
Idem. d'une année, à 3 ½ %...........	166,172
1796.	4,916,802
Idem. d'une année, à 3 ½ %...........	172,088
1797.	5,088,890
Idem. d'une année, à 3 ½ %...........	178,111
A la fin de l'année 1798.	5,267,001
Idem. d'une année, à 3 ½ %...........	184,345
A la fin de l'année 1799.	5,451,345
Idem. d'une année, à 3 ½ %...........	190,797
A la fin de l'année 1800.	5,642,142

« Le second tableau, ci-après, fondé d'un côté sur le recensement de 1790, de l'autre, sur

le résultat des derniers renseignemens qui ont été mis sous les yeux du président du Congrès, paroît en effet donner le taux de trois et demi pour cent. Quelquefois même, ce taux a été plus considérable dans certains Etats : par exemple, la population de la Pensylvanie, qui en 1760 étoit de 159,545, s'est montée en 1780 à 329,045, ce qui donne une différence de 9,165, en plus : en 1790, elle étoit, au contraire, en moins, de 29,891, ce qui avoit été occasionné par l'émigration dans la haute Virginie, le Kentukey et le Muskinghum. J'attends avec impatience quelques détails ultérieurs, pour savoir si elle sera, cette année, supérieure ou inférieure à ce taux. Si mes calculs sont justes, la population de la Pensylvanie doit être, à la fin de cette année (1798), de 566,455. Je sais qu'à la fin de l'année dernière, le nombre de la milice, étoit de 122,000 hommes. Cette proportion est encore confirmée par les progrès de la population de cet Etat (New-York), malgré une guerre de sept ans, par la possession de sa capitale par les Anglais, et les dévastations qu'ils commirent dans plusieurs de ses plus riches comtés ».

« On estime à 51,602,000 acres, la quantité de terres défrichées, dans toute l'étendue des Etats-Unis : voici sur quelles bases est fondé l'apperçu du progrès de ces conquêtes annuelles.

Prenons pour exemple l'accroissement de la population générale de 1796 à 1797, qui étoit de 172,088; j'en déduis la moitié pour les filles, reste 86,044 pour les mâles; de ce nombre j'en ôte un tiers pour ceux qui deviennent des artisans ou des marins; reste 57,363, dont j'estime que la moitié s'établit sur des terres neuves, et qu'une partie de l'autre va travailler dans les nouveaux établissemens, où les gages sont très-hauts; car depuis long-temps, on remarque qu'aussi-tôt qu'il y a vingt personnes par mille quarré, ou 32 acres par tête, ou de 150 à 200 par famille, l'excédant de cette population émigre: je suppose (ce qui est d'ailleurs estimé la quantité ordinaire) que chaque individu ne défriche que six acres la première année de son établissement, alors le nombre d'acres bien ou mal ensemencés, ou couverts de graminées, sera de 171,786. En supposant encore que moitié seulement de ces 57,363 émigrans, en état d'acheter des terres neuves, soient mariés (et il est très-rare qu'ils aillent former de nouveaux établissemens, sans l'être), alors il y aura eu cette année 28,631 chaumières, ou *Logg-houses*, construites dans toute l'étendue des Etats-Unis, et autant de jeunes ménages d'établis».

«Tel est, si je ne me trompe, l'apperçu de nos progrès annuels relativement à la population

et aux nouveaux défrichemens, fondés sur des données depuis long-temps approfondies par nos meilleures têtes, et que j'ai moi-même suivis avec toute l'attention dont je suis capable. Voilà donc, dans l'espace de dix ans, près de deux millions d'acres soumis à la charrue et à la faulx, et 286,310 ménages de plus, sans parler des mariages qui se sont faits pendant le même intervalle dans les autres Etats ».

« Il n'est donc pas étonnant que le prix des terres neuves augmente, sinon dans la même proportion que le nombre des petits colons, du moins très-considérablement. Celles qui valoient deux piastres il y a quatre ans, se vendent aujourd'hui de trois à trois et demi, et même quatre et cinq, suivant la fertilité du sol, et la proximité des rivières et des chemins. En général, on considère celles qui ont vingt habitans par mille quarré, comme valant 14 piastres ou trois guinées l'acre. D'un autre côté, l'accroissement des richesses métalliques et les bouleversemens de l'Europe, ont aussi beaucoup contribué à cette augmentation ».

« On estime à 431,662,336 acres, les terres qui ne sont encore ni occupées ni vendues, dont plus de la moitié sont situées au-delà de l'Ohio, ce qui donne 100,000 acres par 1139 personnes. D'après l'accroissement annuel de la population,

en raison de trois et demi pour cent, le tableau ci-dessous indique l'époque probable à laquelle ces terres vacantes seront habitées à raison de vingt personnes par mille quarré, ou de 32 acres par personne; bien entendu, après avoir été acquises des Indigènes (9) ».

ANNEÉS.	Habitans.	Terres vacantes.
1796..............	4,916,802	431,662,336
1797..............	5,088,890	426,155,520
1798..............	9,267,001	420,355,968
1799..............	5,451,587	414,456,672
1800..............	5,637,392	408,441,524
1807..............	7,178,381	359,291,808
1817..............	10,125,814	264,973,952
1827..............	14,283,461	151,929,248
1834..............	18,406,150	0000000000

« Je conviens que ces résultats ne sont ni ne peuvent être mathématiquement vrais; mais ils sont probables et suffisans, je l'espère, pour vous faire appercevoir le point d'où nous sommes partis, celui à-peu-près où nous nous trouvons, et celui enfin vers lequel nous marchons avec rapidité. Il est vraisemblable que vers la

moitié du siècle qui approche, notre population sera de 28 à 30 millions. Long-temps avant cette époque, les bras étant devenus moins rares et moins chers, on s'occupera sérieusement d'établir des manufactures, dont nous avons en abondance les matières premières, telles que le fer, le cuivre, le plomb, les sables vitrifiables, la cire, le coton, la soie, la vigne, &c. Alors la culture sera plus soignée qu'elle ne le peut être aujourd'hui, vu la cherté de la main d'œuvre ; car l'homme ne devient véritablement industrieux, que quand le besoin le poursuit et l'aiguillonne ».

M. Duwitt nous fit voir ensuite quelques-uns des rapports qu'il avoit faits au Gouvernement, et par lesquels, il paroît que, depuis 18 ans, plus de 22,000 familles s'étoient établies dans le nord et dans l'ouest de cet Etat ; que 1,173,000 acres de terre avoient été défrichés, 2 grosses forges construites, 63 moulins à bled, 102 à scies, 47 à foulon, et 11 à huile ; sans parler des nombreuses manufactures de potasse et de sucre d'érable : qu'on avoit élevé des ponts, ouvert des communications passables dans un pays qui, en 1780, à l'exception de quelques petits cantons, n'étoit habité que par des ours et des loups.

« Combien, dit M. Herman, ces détails des conquêtes faites sous les auspices d'un Gouverne-

ment aussi paternel, sur la nature sauvage et agreste d'un sol marécageux ou couvert d'épaisses forêts, ne sont-ils pas plus intéressans que ceux de la vie de ces hommes qui ont dévasté la terre, qui l'ont remplie de ruines, de crimes et de malheurs, et qui, au lieu d'employer leur puissance à imiter la nature, en élevant, fécondant et faisant croître, ne s'en sont servis que pour détruire et ravager! On frissonne, le cœur se serre, en parcourant les pages sanglantes de l'histoire; il se dilate au contraire et s'épanouit, à la vue de tant de créations nouvelles, et des développemens rapides de cette jeune nation, qu'à peine connoissoit-on il y a 50 ans. Son passage de l'état colonial à l'indépendance, est devenu une époque doublement mémorable, et par l'essor qu'elle a pris depuis, et par l'influence que cet évènement a déjà eue sur les destinées de l'Europe, et qu'il aura probablement un jour sur celles du monde. Comme tout est lié, comme tout est enchaîné dans la vie des individus et dans celle des nations! Qui auroit pu prévoir, en 1766, que le mécontentement des colonies, alors si fortement attachées à leur métropole, et si fières de lui appartenir, mécontentement occasionné par l'envoi de quelques rouleaux de papier timbré et par quelques caisses de thé, les en auroit détachées pour jamais? Qui auroit pu prévoir

qu'une cause aussi foible dût produire tout ce que nous voyons aujourd'hui? Que sera-ce donc dans un temps, seulement égal à celui qui s'est écoulé depuis le jour où ces premières étincelles furent allumées, étincelles que la Grande-Bretagne eût pu si facilement éteindre, en mettant dans sa conduite un peu plus de justice et un peu moins d'orgueil » ?

« Moi, reprit M. Duwitt, qui ai été témoin oculaire de la naissance et du développement de tous ces germes, je n'en pourrois parler plus sciemment. Il est probable que si nous n'éprouvons point de grands revers, que si nous avons le bonheur de voir notre sage Gouvernement obtenir insensiblement la conservation du temps et l'ascendant de l'habitude; que si la dangereuse manie de la perfection idéale se passe, manie fondée sur la prétendue dignité de la nature humaine ; que si enfin le génie tutélaire de quelque grand homme peut un jour faire succéder le calme et le repos aux agitations, ou, pour mieux dire, aux tempêtes qui bouleversent l'Europe; il est probable, dis-je, que nous remplirons nos destinées, qui nous appellent à peupler, à défricher, à embellir ce continent jusqu'à ses dernières limites cultivables ».

CHAPITRE VIII.

Je tiens les détails suivans, relatifs aux pyramides, aux montagnes artificielles, et aux arènes qu'on voit dans la Géorgie et dans les deux Florides, de M. B***, élu membre du Congrès dès la naissance du nouveau Gouvernement, et, depuis quatre ans, sénateur des Etats-Unis. Au risque de répéter quelques-unes des réflexions qui ont déjà paru dans le cours de cet ouvrage, je ne changerai rien au récit de ce respectable personnage. Ses observations sont d'autant plus précieuses, qu'il habite la Géorgie depuis trente ans, et qu'il a vu lui-même quelques-uns de ses anciens monumens.

Je terminerai ces détails en copiant fidèlement ce que quelques autres personnes m'ont dit, ou ce qui a été publié de relatif aux fortifications, aux camps retranchés et aux tombeaux dernièrement découverts sur les bords de l'Ohio, ainsi que dans le voisinage du lac Erié. Le lecteur aura alors sous les yeux le tableau de tout ce que j'ai appris sur un sujet aussi nouveau et aussi intéressant.

« En examinant ces pyramides, ces chaussées, ces amphithéâtres creusés dans la terre, ces

montagnes artificielles, et les cantons dans lesquels ils sont situés, la première observation qui se présente à l'esprit est que ces ouvrages sont tous à une distance considérable de la mer, placés dans des sites remarquables par leur fertilité, et qui paroissent avoir été des chefs-lieux, et enfin que ce ne sont point des ouvrages militaires ».

« Quel en a donc été l'objet ? Ces monumens étoient-ils religieux, ou de pur agrément ? Etoient-ce des observatoires, des autels ou des tombeaux ? Quant aux chaussées, il est évident qu'elles furent élevées pour contenir les eaux des rivières ou former de petits lacs. La seconde réflexion est que les formes de ces ouvrages étant les mêmes depuis les montagnes du Ténézée jusqu'à la Floride occidentale, il est hors de doute que cette partie du continent a dû être habitée par une nation, ou par la réunion de plusieurs grandes tribus qui parloient la même langue, et qui avoient les mêmes usages et les mêmes opinions religieuses ; que ces tribus ont dû jouir des avantages de la paix pendant plusieurs siècles, puisque, quoiqu'elles aient su élever des pyramides aussi considérables, elles n'ont laissé après elles aucunes traces de travaux militaires ; et enfin qu'elles ont dû être nombreuses, civilisées, soumises à un Gouvernement coërcitif,

qui pouvoit former, exécuter d'aussi vastes projets, réunir et alimenter un aussi grand nombre de travailleurs ».

« Mais, d'un autre côté, nos Colons n'ayant trouvé, en détruisant quelques-uns de ces ouvrages, ni instrumens de fer, ni pierres taillées, ni fragmens de briques, comment concevoir que, sans le secours du fer, on ait pu élever ces pyramides jusqu'à une si grande hauteur, former et consolider ces chaussées ? Si ces anciennes nations ne se connoissoient pas (ce qui est cependant vraisemblable), à quel degré de civilisation étoient-elles parvenues ? c'est ce qu'il est impossible de conjecturer, placés comme nous le sommes à une aussi grande distance d'elles ».

« Nous savons, par la tradition des Cherokées, qu'à l'époque de l'arrivée de leurs ancêtres, venus des montagnes du Mexique, ces grands ouvrages existoient tels à-peu-près qu'on les voit aujourd'hui, et que les plus anciens, parmi les Savannucas vaincus (*), ignoroient quand et par qui ils avoient été élevés. Cette invasion eut lieu vers la fin du quinzième siècle. Si l'on suppose que parmi les nations de chasseurs,

(*) C'étoit le nom des anciens indigènes de la Géorgie et des montagnes du Ténézée.

500 ans suffisent pour effacer jusqu'aux derniers souvenirs de la tradition, alors l'existence de ces monumens remonte jusqu'au douzième. Combien n'est-il pas à regretter que ses plus foibles lueurs soient éteintes! Quelle peut être la cause de cet absolu silence? Vient-il de la haute antiquité de ces ouvrages, ou de la stupide ignorance de nos indigènes »?

« Cet ancien peuple étoit-il aborigène? Combien de siècles a-t-il dû exister en corps de nation, avant d'avoir pu élever ces pyramides et creuser ces arènes? A quel usage étoient-ils destinés? Quel est le degré de civilisation auquel l'homme puisse parvenir sans la connoissance et l'usage du fer? Quelles étoient les opinions religieuses auxquelles ces pyramides étoient adaptées? Quel a été le sort de ces anciennes nations? Auront-elles été détruites par quelques grandes catastrophes de la nature? cela n'est pas vraisemblable, puisque leurs ouvrages entièrement construits en terre existent encore. Auront-elles été exterminées par des barbares venus de l'intérieur du continent? Si cela est, comment concevoir qu'un peuple nombreux, capable d'en élever d'aussi imposans et d'aussi massifs, ait pu être entièrement détruit, et que les lumières et les connoissances qu'il avoit acquises aient péri avec lui, sans que ceux qui auront échappé

aient porté ailleurs ses lumières et ses connoissances, ou enfin, que les vainqueurs en aient conservé quelques étincelles » ?

« L'époque de son existence est-elle postérieure, ou est-elle antérieure à celle de cet ancien peuple qui éleva sur les bords de l'Ohio et ailleurs, les camps retranchés qu'on a découverts depuis plusieurs années ? D'après l'examen attentif de ces ouvrages, également faits en terre, et dans lesquels, ainsi que dans les premiers, il ne se trouve aucun indice de fer ni aucunes pierres taillées, on pourroit les croire contemporains. Si l'on conçoit qu'un peuple pacifique, tel que celui qui habitoit cet Etat et les deux Florides, ait été détruit par des nations barbares, à quelle cause attribuera-t-on la disparition entière des nations belliqueuses de l'Ohio, qui pouvoient élever des boulevards aussi formidables et choisir des positions aussi militaires ? Si ces ouvrages datent de la même époque (ce qui me paroît très-vraisemblable), la même cause inconnue aura donc détruit à-la-fois le peuple guerrier et la nation pacifique, quoique séparés par une distance de plus de 200 lieues » ?

« Semblables aux pyramides d'Egypte, ces traces de l'existence, de l'industrie, de la civilisation de ces anciens peuples, ne sont plus que

des témoins inutiles et muets, dont les rapports avec l'ancien état de cette partie du monde et des choses, sont enveloppés, sont perdus dans le vague ténébreux du passé. Cependant, quoique ces camps retranchés, ces ouvrages ne soient que comme des points imperceptibles, des monticules, comparés à la grandeur de ces rivales des siècles élevées sur les bords du Nil, ils offrent aux yeux de l'observateur ce que l'Amérique septentrionale recèle de plus ancien, de plus extraordinaire, et de plus digne d'être attentivement examiné ».

« Je considère ces respectables ruines comme le fond d'un grand tableau, à travers les teintes légères et vaporeuses duquel on peut à peine distinguer les objets, et dont le devant représente l'arrivée moderne des Européens dans ce pays, ainsi que tout ce qu'ils y ont fait depuis un siècle. Mais malheureusement, semblable à un horizon maritime, dans lequel on n'apperçoit ni rochers, ni brisans, ni aucuns objets à l'aide desquels on puisse apprécier les distances, l'espace qui sépare ces deux grandes époques, dépourvu de points intermédiaires, n'est que comme un vaste désert sans arbres ni buissons sur lesquels l'œil de l'observateur puisse se reposer. L'une paroît avoir été la fin, et l'autre être le renouvellement des choses ».

« Je serois bien curieux de savoir ce que penseroient les savans de l'Europe, dont les lumières, les ouvrages et les méditations viennent souvent à travers l'Océan m'éclairer et m'instruire, si, comme moi, ils considéroient attentivement ces anciens ouvrages, marchoient sur la même terre que cultiva, que foula dans des temps inconnus une nombreuse population; si, comme moi, ils observoient, admiroient ces chênes d'une énorme taille, croissant aujourd'hui sur un sol qui jadis a dû être couvert de moissons ».

« Mais puisqu'enfin nous ne pouvons pas former de conjectures plus vraisemblables, il faut donc croire que ces nations industrieuses et paisibles auront été exterminées par quelques hordes barbares de l'intérieur du continent, lesquelles, dans la suite des siècles, auront été détruites par d'autres tribus non moins féroces; celles-ci par les Cherokées chassés des montagnes du Mexique; ces derniers enfin par des hommes venus d'Europe. Tel a été le sort de presque toutes les nations. Toutes ont subi à-peu-près les mêmes vicissitudes, toutes ont eu à lutter ou ont été le jouet et les victimes des caprices de cette puissance redoutable, inconnue, que nous appelons destinée, fatalité ou hasard ».

« Vingt-cinq milles à l'ouest de Wright's-bourg, non loin des bords de la rivière *Little*, on voit au milieu d'une plaine fertile plusieurs montagnes artificielles, dont les bases ont de 7 à 800 pieds de circonférence, et de 30 à 40 de hauteur ; une pyramide dont les dimensions sont beaucoup plus considérables ; quatre terrasses de forme quarrée, ayant dix à douze pieds d'élévation ; et enfin une arène creusée avec quatre rangs de banquettes, qui, autant que je puis en juger, pouvoit contenir 3000 spectateurs ; et plus loin encore les marques évidentes de tranchées et d'anciennes cultures, sur lesquelles ont crû des chênes énormes ; j'en ai mesuré quelques-uns qui avoient 4 pieds sept pouces de diamètre. La pyramide seule, dont la hauteur peut être de 55 pieds, a dû exiger le travail de quelques milliers d'hommes pendant plusieurs années : graces à sa forme, aux buissons épais ainsi qu'aux racines des arbres qui la couvrent, elle existe encore presqu'en tout son entier ».

« Plus loin, vers l'ouest, sur les bords d'une grande prairie naturelle, on voit des ouvrages entièrement semblables à ces derniers, mais dont les dimensions sont plus petites, ou qui ont été plus détériorés par l'édacité du temps ».

« A quelque distance des bords de l'Oakmulgé,

dont la réunion avec l'Oconée forme l'Alata-maha, on voit aussi des traces évidentes du séjour et de la longue et persévérante industrie d'un ancien peuple, telles que quelques restes de terrasses, d'arène, de monticules et d'élévations pyramidales, auprès desquelles on a trouvé des tessons de poterie d'une espèce beaucoup plus perfectionnée que celle dont nos indigènes se servent ».

« Les plus considérables ouvrages et les plus dignes d'exciter la curiosité, se trouvent dans le voisinage du fort Dartmouth, sur les bords du Kéowée (branche orientale de la Savannah), 100 milles au-dessus de la ville d'Augusta (*). Le premier objet qui frappe les yeux du voyageur est une pyramide circulaire dont la base a mille pieds ou environ de circonférence, dont la hauteur est de 70 pieds, autant que j'ai pu en juger sans le secours d'instrumens, et dont le sommet est couronné de cèdres. On y monte par un sentier en spirale, sur lequel, à des hauteurs différentes et en regard des quatre points cardinaux, on trouve quatre niches. Du haut

(*) Capitale de la Géorgie, bâtie dans une belle plaine, à l'extrémité de la navigation maritime de la rivière Savannah, à 100 lieues de la mer, sur la route qui conduit chez les nations Creeks et au Mississipi.

de cette pyramide on découvre plusieurs autres élévations moins considérables. Les unes sont quarrées, les autres en forme de parallélogrammes; quelques-unes ont 200 pieds de long, et depuis 5 jusqu'à 12 pieds de hauteur. Mais ce qui paroît encore plus étonnant, est une chaussée de plus de 3 milles de longueur, que les eaux de la rivière ne surmontent jamais, quoiqu'elles baignent le pied de la pyramide dans les fréquentes inondations. Comment cet ancien peuple se défendoit-il contre ces débordemens, qui ont lieu trois ou quatre fois dans certaines années, avant d'avoir élevé cette chaussée au-dessus de leur niveau? Par quel motif a-t-il construit cette pyramide? Si c'étoit pour se mettre à l'abri des eaux, où étoit la nécessité de lui donner une si grande hauteur? Ces vastes terrasses et la chaussée n'étoient-elles pas suffisantes? et d'ailleurs pourquoi ce peuple avoit-il choisi un lieu aussi bas »?

« Six milles plus loin, on entre dans une autre vallée aussi belle et aussi fraîche, connue sous le nom de Cullsaté, au milieu de laquelle on voit de grandes et longues terrasses, et deux pyramides de 30 à 35 pieds de hauteur. Cette vallée n'est point exposée aux inondations du Kéowée ».

« Plus avant encore dans les montagnes, non

loin de l'emplacement de l'ancienne ville de Sticoé, on voit une autre pyramide dont la circonférence est de 800 pieds et la hauteur de 48, avec une terrasse très-considérable. Les mêmes objets se trouvent à Cowée, chef-lieu d'une des plus belles et des plus fertiles vallées du Ténézée, ainsi que plusieurs tombeaux coniques : un vieux chef Chérokée me dit qu'à l'époque de l'invasion de ses ancêtres, ces tombeaux et ces monticules artificiels existoient à-peu-près dans le même état ».

« A quelques milles du fort Prince George de Kéowée, on voit aussi plusieurs élévations coniques qu'on croit être des tombeaux, et quatre montagnes artificielles couvertes d'arbres et de buissons. A Watoga, ville Chérokée très-considérable, il y a une pyramide dont les habitans ont réduit la hauteur à 20 pieds, sur laquelle ils ont élevé leur rotonde, ou *lieu du conseil*. Le vieux Owéekamwée me répéta ce que j'avois entendu dire à Cowée relativement à la tradition des anciens Savanuccas ».

« Non loin de la ville de Kéowée on a dernièrement découvert quelques autres ouvrages anciens, les seuls qui portent l'empreinte du marteau : ils sont composés de quatre pierres de six pieds de long et de trois de large ; deux de ces pierres sont placées de champ et dans une

direction parallèle, une troisième les recouvre, et la quatrième ferme une des extrémités ».

« On a découvert depuis long-temps dans les deux Florides des monumens semblables aux premiers, ainsi que des chaussées qui paroissent avoir été élevées pour former des étangs, des chemins alignés et d'un niveau parfait qui conduisoient à des savannes voisines; quelques fragmens de vases et de poterie élégante. Les plus considérables de ces ouvrages sont situés non loin du lac George sur la rivière San Joan, ainsi qu'à Taënza sur la Mobile, à Otassée, à Ufalée, Talassée, Muclassée sur la Talapoosa ou Oakfuska, à Kiolégé sur la Coosa, à Uché sur l'Apalachucla, &c. N'est-il pas surprenant que les indigènes considèrent avec la plus grande indifférence ces anciens et respectables témoins du long séjour et de l'industrie des nations qui les ont précédés, et qui, dans des temps reculés, habitèrent, cultivèrent cette belle partie du continent? Il en est de même des Blancs qui font la traite ou résident parmi eux. Un jeune homme, bon géomètre et passable dessinateur, avoit entrepris d'en lever les plans et d'en esquisser les vues; mais malheureusement plusieurs chasseurs Séminolles l'ayant rencontré et pris pour quelqu'un qui venoit furtivement arpenter leurs terres (ce qui à leurs yeux est un

crime irrémissible), alloient le tuer, lorsqu'il eut la présence d'esprit de leur montrer ses dessins: ils le conduisirent au Myco du village, qui le relâcha; mais par condescendance pour ces chasseurs, on jeta au feu ses dessins et ses plans, et il lui fut défendu de reparoître chez eux avec aucun instrument ».

DÉTAILS d'anciennes fortifications situées sur la rivière Huron ou Bald-Eagle, qui verse ses eaux dans le sud du lac Erié, envoyés au général Washington le 29 juin 1789, par A. Steiner.

« La première de ces fortifications, n° 1, est située à 220 toises du rivage oriental de cette rivière, à huit milles au-dessus de son embouchure dans ce lac. C'est un plateau A de 300 pieds de diamètre et d'une médiocre élévation, environné d'un terre-plein circulaire de 3 pieds et demi à 5 de hauteur, et de 7 à 8 d'épaisseur. Vingt-quatre pieds au-delà de ce premier rempart, on en voit un autre B, ayant la même hauteur et la même épaisseur, mais qui n'est qu'un demi-cercle. Ainsi que le premier, il est environné d'un fossé de 4 à 6 pieds de largeur, encore rempli d'eau. Il n'y a sur cette esplanade ni pierres, ni aucuns vestiges d'anciens édifices.

L'entrée C n'est défendue par aucun ouvrage avancé. Vers le nord-est, on voit 34 tombeaux D, de 60 à 70 pieds de circonférence, et de 3 à 4 de hauteur, dont les formes sont en partie circulaires et elliptiques. Les premiers ne sont qu'à 5 pieds du fossé : il y en a quatre autres D vers le nord-ouest, dont les dimensions sont les mêmes».

« Deux milles plus bas, sur les bords de l'escarpement E du petit ruisseau qui se jette dans le Huron, on voit un monticule, n° 2, environné d'un double terre-plein et de fossés qui commencent et se terminent sur les bords de ce même escarpement : la seule différence est qu'au lieu d'une entrée, ce petit camp retranché en a trois G. Vers le sud il y a un autre terre-plein H, également accompagné de son fossé, mais dont la forme n'est pas un cercle parfait, et qui ne paroît avoir été élevé que pour couvrir les deux principales entrées. Non loin de la plus méridionale, sont deux élévations en terre K, I, qui touchent à la muraille ou terre-plein. La première, qui est circulaire, a 50 pieds de diamètre et 2 et demi seulement de hauteur ; la seconde est un quarré de même hauteur et de 70 pieds de côté. Les tombeaux qui se trouvent dans le voisinage de ce camp retranché sont peu nombreux ; on en voit quelques autres plus éloignés et dans la même direction ».

« Ces anciennes fortifications sont couvertes de buissons et d'arbres, dont les troncs ont depuis 18 jusqu'à 26 pouces de diamètre. Sur la cime d'un des tombeaux j'observai un chêne mort qui en avoit trente. La terre dans ce canton est une glaise sur laquelle il n'y a qu'une couche très-mince de sol végétal. Les forêts sont composées de chênes blancs et rouges, de hêtres et de tilleuls. Les indigènes, qui sont un mélange de Chippaways, de Delawares et de Wyandots, me dirent que, d'après la tradition, ces ouvrages militaires avoient été élevés par des hommes beaucoup plus grands et plus forts qu'eux; qu'alors toutes les nations étoient dans un état de guerre continuel, que leurs chasseurs avoient découvert plusieurs autres fortifications; les unes semblables à celles-ci, les autres plus considérables; et que ces anciens indigènes se servoient de l'omoplate du cerf et de l'élan (1), comme nous nous servons de pelles de fer ».

RAPPORT de J. Hart, capitaine dans le 1er régiment, relatif aux anciennes fortifications découvertes sur les bords du Muskinghum, à un demi-mille du confluent de cette rivière avec l'Ohio.

« Pour plus de clarté, j'appellerai ville le n° 1, fortifications le n° 2, et pyramide le n° 3. La ville est un quarré de 220 toises environné de terre-pleins qui ont depuis 6 jusqu'à 10 pieds de hauteur, et de 20 à 40 de largeur. Trois ouvertures divisent ces terre-pleins en quatre parties presqu'égales. Celles qui regardent la rivière m'ont paru être un peu plus grandes. Rien ne couvre les quatre angles de cette ville; une des ouvertures du côté occidental sert d'issue à un chemin M, large de 120 pieds, qui conduit aux terres basses de la rivière par une pente douce de 60 toises : ce chemin est fermé des deux côtés par un terre-plein O qui commence à 60 pieds de celui de la ville, et s'élève à mesure que ce passage descend, de manière à en conserver le niveau. La voie de ce chemin paroît avoir été faite en dos-d'âne, et accompagnée de deux égoûts qui peut-être servoient à l'écoulement des eaux de la ville ».

« Vers l'angle nord-ouest de cette même ville,

on voit une élévation B, d'une forme oblongue, qui a 57 toises de long, 22 de large, et 6 pieds de hauteur; la surface en est parfaitement unie. Quatre rampes ou plans inclinés I, placés au centre des quatre côtés, y conduisent; ils paroissent correspondre exactement avec les ouvertures des terre-pleins ou murailles de la ville ».

« Non loin de cette muraille vers le sud-ouest, on voit une autre élévation G, de 25 sur 20 toises; mais au lieu de quatre rampes elle n'en a que trois I, I, I. L'emplacement de la quatrième R paroît avoir été creusé. Un peu plus au nord est encore une élévation circulaire L, accompagnée de quatre petites excavations K, placées à des distances égales. Vers la partie sud-est on en voit une autre H, dont la forme est en parallélogramme, et qui a 9 toises de large et 18 de long: elle est beaucoup plus détériorée que les autres. L'angle le plus méridional de la ville est couvert par un ouvrage très-particulier; c'est un monticule assez élevé N, accompagné de deux parapets X semi-circulaires. Il est probable que les trois autres angles de cette ville étoient défendus par quelques ouvrages semblables à celui-ci, que le temps aura détruits ».

« Les fortifications, n° 2, forment un ensemble presque quarré, qui, comme la ville, est entouré

de terre-pleins dont les ouvertures sont défendues par des monticules S. Ceux des ouvertures TT sont doubles. Entre ces fortifications et la ville, on voit des excavations, quelques hauteurs circulaires Z, et des tombeaux W, n° 3. La pyramide B est presque circulaire; elle a 50 pieds de hauteur et 390 de circonférence; elle est environnée d'un fossé de 5 pieds de profondeur sur 15 de largeur, ainsi que d'un parapet extérieur A qui en a 759 de tour. Cette enceinte n'a qu'une ouverture R, et est précédée, du côté de l'Ohio, par quelques ouvrages avancés C, D ».

« On a découvert plusieurs autres monticules, excavations et terre-pleins couverts de buissons et d'arbres, dont l'ensemble échappe à la vue; c'est ce qui m'a déterminé à ne les point tracer sur le plan ».

« Les arbres qui couvrent ces anciens ouvrages sont des chênes de 2 à 4 pieds de diamètre, des hycoris, érables à sucre, frênes, sycomores, acacias, platanes, pins, etc. Le sol végétal sur lequel ils croissent, paroît être aussi profond que celui du voisinage. Les tombeaux sont de petites élévations dans lesquelles on a trouvé des ossemens humains. Il paroît que les corps avoient été inhumés avec beaucoup de soin, et placés dans la direction de l'est à l'ouest. On a

trouvé, sur la poitrine de quelques-uns, des morceaux de talc. Les os de quelques autres ont été calcinés ou desséchés pour en prolonger la durée. On y a aussi découvert des pierres qui portent l'empreinte du feu, ainsi que des charbons, des flèches et des tessons de poterie ».

« D'ailleurs on n'a point trouvé de fer, ni rien qui puisse faire conjecturer que cet ancien peuple ait connu ce métal. L'uniformité, la régularité de ces boulevards, leur situation avantageuse, la hauteur, la largeur de ces terre-pleins, tout atteste qu'ils ont été élevés par une nation nombreuse, puissante, et considérablement avancée dans la civilisation. Le docteur Cuttler, célèbre botaniste, qui a soigneusement examiné les chênes tombés de vétusté, ainsi que ceux qui sont encore dans toute leur vigueur, croit que ces derniers sont une seconde génération, ce qui porteroit l'époque de la construction de ces fortifications peut-être à mille ans ».

« Jugez de ma surprise, lorsqu'en débarquant pour la première fois au milieu de ces antiques et vénérables forêts, la vue de ces prodigieux ouvrages m'annonça, qu'à une époque très-reculée, ces lieux, aujourd'hui solitaires, avoient été animés par la présence et les travaux d'un peuple nombreux, industrieux et guerrier. La régularité de ces fortifications, l'énorme quan-

tité de terre dont ces remparts et cette pyramide ont été formés, tous ces objets, quoique certainement très-frappans, m'étonnèrent cependant beaucoup moins que l'entière disparition de cet ancien peuple, et le silence de la tradition ».

« Il est probable que cette partie du continent a été très-peuplée ; car, si l'étendue de ces retranchemens étoit proportionnée au nombre de ceux qui les défendoient, elle l'étoit aussi à celui des assaillans. Si jamais ils ont été attaqués, je ne crois pas que le nombre des assiégés et des assiégeans ait pu être moindre que de dix mille ; et si un sur dix étoit alors soldat, les pays circonvoisins devoient donc contenir 100,000 habitans. Le même raisonnement pouvant s'appliquer aux autres camps retranchés qu'on a découverts dans le Kentukey, sur les deux rivières Miamis et ailleurs, il est évident que le pays, arrosé par l'Ohio et ses branches, en contenoit un grand nombre. Qu'est devenue cette population ? Comment est-il arrivé que les nouveaux venus, qui n'étoient et ne sont encore que des barbares, n'aient conservé aucuns des arts ni des connoissances que la nation vaincue devoit avoir acquis? Comment concevoir qu'une aussi vaste et fertile région ne soit aujourd'hui habitée que par quelques hordes de chasseurs disséminées à de grandes distances les unes des

autres, chez lesquelles on ne voit nulles traces de culture et d'industrie, excepté quelques champs de maïs plantés par les femmes? J'abandonne ces vagues conjectures aux recherches et aux méditations des savans de l'Europe et de nos villes capitales, qui ont mille fois plus de connoissances et de loisir que moi ».

Cross-Creek, sur l'Ohio, 4 mai 1789.

« (*) Il vous paroîtra sans doute étonnant,
» monsieur, d'apprendre qu'un pays que, jus-
» qu'ici, nous avons cru n'avoir jamais été habité
» que par nos indigènes et leurs ancêtres, offre
» cependant aux yeux, des preuves indubitables
» de l'existence et du long séjour d'anciennes
» nations, qui ont dû être nombreuses et beau-
» coup plus civilisées que celles d'aujourd'hui.

» Sur le rivage sud-ouest de l'Ohio, presque
» vis-à-vis de cette petite colonie, on a décou-
» vert des fortifications en terre dont les formes

(*) Cette lettre, écrite au docteur Wetherspoon, président du collége de Princeton, par un des habitans de la petite colonie de Croos-Creek, sur l'Ohio, est une nouvelle preuve que ce continent a dû être anciennement habité par des nations nombreuses. Je l'ai transcrite avec tant de fidélité, que je n'ai pas même voulu en retrancher quelques autres observations, quoiqu'étrangères à la découverte des anciennes fortifications.

» sont très-régulières, quoique bien différentes
» de celles de l'Europe : je les vis pendant l'au-
» tomne de l'année 1787 ; mais les arbres, les
» buissons et les herbes dont elles étoient cou-
» vertes, m'empêchèrent d'en examiner l'en-
» semble avec autant de succès que je l'aurois
» desiré : je me propose de les revoir au prin-
» temps avant l'ouverture des feuilles, et de vous
» en envoyer des détails plus particuliers.

» Non loin de l'embouchure du Grave-Creek,
» on voit deux tombeaux ou élévations coni-
» ques, dans lesquels on a trouvé des ossemens
» humains. M. Worth, homme instruit, qui a
» parcouru ces cantons, m'a dit avoir découvert,
» dans ce même voisinage, les ruines d'une ville
» ainsi que celles des murailles ou terre-pleins
» dont elle étoit environnée : ces deux élévations
» coniques n'en étant qu'à une petite distance,
» de même que quelques autres retranchemens,
» il croit qu'elles étoient destinées à y placer des
» frondeurs qui pouvoient en effet incommoder
» les habitans de cette ville.

» Sur une des branches du petit Kanhawa,
» on a trouvé deux meules de moulin, les restes
» d'une digue, et les vestiges d'un petit canal
» qui y conduisoit l'eau. M. Worth m'a dit aussi
» avoir vu, sur un des rivages de la Mononga-
» héla, un rocher dont la surface paroissoit avoir

» été polie avec soin, et qui portoit, gravées en
» six colonnes, des figures d'hommes, d'ani-
» maux, d'oiseaux et de poissons, au-dessous
» desquelles on voyoit plusieurs lignes écrites
» en caractères qui lui étoient inconnus, ainsi
» qu'à ceux qui les ont vus depuis. On a décou-
» vert, dans quelques autres cantons, plusieurs
» tombeaux contenant des corps humains, en-
» fermés dans des cercueils de terre cuite et ver-
» nie, et dont les bras et les jambes l'étoient
» aussi dans des espèces de cylindres de la même
» terre, soudés par leur extrémité supérieure au
» corps du cercueil. Les étuis de ces jambes
» étoient écartés de 18 pouces.

» En creusant dans une saline, sur les bords
» du Yoyoghény, on a découvert, à six pieds
» sous terre, un pot de grosse faïence et un en-
» tonnoir de bois, ainsi que plusieurs fragmens
» de vases et de jattes. Il paroît, dans certains
» cantons, que la terre a dû être anciennement
» défrichée. Tous les arbres qui la couvrent sont
» jeunes et en pleine croissance ; on n'en voit
» point, comme par-tout ailleurs, qui soient sur
» le déclin, couronnés, ou tombés de vétusté.
» Quelle étoit donc cette nation, aujourd'hui
» éteinte, qui a habité cette région pendant plu-
» sieurs siècles? Suivant la tradition Shawanèse,
» c'étoit une colonie Mexicaine. Mais d'un autre

» côté, il est évident qu'il y avoit alors un autre » peuple, soit aborigène, soit venu de quel- » qu'autre partie de l'Amérique méridionale, » et que l'état de guerre continuel dans lequel » ils ont long-temps vécu, les obligea d'avoir » constamment les armes à la main; car, sans » parler de ces camps retranchés, de ces fortifi- » cations régulières qu'on a découverts dans plu- » sieurs endroits, on rencontre, sur presque » toutes les hauteurs qui avoisinent les eaux, » des traces de redoutes, des lignes de défense » d'une étendue considérable.

» Tout ce que nous savons, est que les indi- » gènes, qui occupoient ce pays il y a 200 ans, » ignoroient par qui ces retranchemens avoient » été élevés, et qu'il étoit inhabité lors de leur » arrivée. D'où ces nouvelles hordes venoient- » elles? c'est une question à laquelle leurs des- » cendans ne peuvent répondre. On s'égare dans » les conjectures que fait naître l'inspection de » ces vénérables témoins, ainsi que la contem- » plation de cet ancien état de choses.

» Nous n'avons rien ici qui mérite l'attention » des voyageurs, que nos fontaines et nos ar- » bres. Parmi les premières, il y en a plusieurs » dont les eaux sont extrêmement salutaires; » mais qui, parmi nous, est en état de les ana- » lyser? L'élévation et la grosseur des arbres de

» nos forêts sont vraiment extraordinaires ; on
» n'en voit point de semblables dans votre pays
» septentrional ; les espèces principales sont le
» chêne blanc, noir et rouge, le noyer blanc,
» le frêne noir et blanc, le hycori jaune et blanc,
» le hêtre aquatique et sec, l'orme, le tilleul,
» l'érable à sucre, le sassafras, le peuplier, le
» mûrier sauvage, le sycomore, etc. Presque
» toutes les plantes et les fleurs qu'on cultive
» chez vous avec tant de soin, croissent ici spon-
» tanément ; le buisson à épice (*wild all spice*),
» le ginseng, la salsepareille, la snake-root, le
» gingembre, plusieurs espèces de baume, de
» menthe, la sauge, etc.

» On voit, sur les bords du petit Kanhawa,
» une source inflammable très-singulière ; elle
» ne coule point ; elle émet des évaporations qui
» s'attachent aux objets environnans, et don-
» nent à l'air qu'on respire une odeur sulfu-
» reuse. Mais ce n'est pas à la troisième année de
» la fondation de ces colonies ultramontaines,
» que vous devez attendre des détails intéressans
» sur tout ce que ce climat et cette belle nature
» offrent de nouveau et de curieux aux yeux
» du botaniste et du naturaliste. Il faut d'abord,
» comme vous le savez, défricher, semer, ré-
» colter, construire des habitations, planter des
» vergers, creuser des puits, avant de s'occuper

» d'objets scientifiques. Nous ne sommes encore
» qu'au premier période de notre existence,
» c'est celui du travail et de l'industrie. Combien
» d'années ne s'écoulera-t-il pas, avant que
» nous ayons parmi nous des hommes à qui le
» loisir ait permis d'acquérir la science, et qui
» soient en état de répondre à toutes vos ques-
» tions d'une manière satisfaisante » !

Dans la crainte d'être accusé de légéreté ou de manque de jugement, j'ai cru, avant de mettre le récit du capitaine Isaac Stuart sous les yeux du lecteur, devoir l'informer des détails suivans. D'après une ancienne tradition du pays de Galles (*Wales*), il paroît, qu'à une époque inconnue, quelques chefs de cette nation conduisirent une colonie de leurs compatriotes à travers l'Océan, et débarquèrent dans le pays connu aujourd'hui sous le nom de Louisiane. Depuis quelques années, plusieurs voyageurs ont assuré avoir découvert la postérité de ces Gallois; je ne sais comment cela est arrivé, mais leurs récits ont bientôt été oubliés. Cependant les soupçons de l'existence de cette ancienne colonie pouvant avoir quelques rapports, ou jeter quelques lumières sur l'époque à laquelle les anciens monumens dont je viens de parler

furent élevés, j'ai cru devoir transcrire, dans son entier, le récit du capitaine Stuart, après avoir préalablement informé le lecteur des différens degrés d'authenticité qui en accompagnèrent la publication.

M. Stuart, officier dans un corps de cavalerie colonial de la Caroline du sud, ayant embrassé le parti royaliste dès la première époque de la révolution, s'embarqua à bord du vaisseau de guerre anglais le Peacock, et à la recommandation du lieutenant colonel Cruger, obtint le commandement du détachement de marine de ce vaisseau. Les détails qu'il donna au capitaine, de ses anciens voyages dans l'intérieur du continent, relatifs à la découverte d'une nation d'indigènes qui parloit le welsh, parurent si intéressans à cet officier, que, de retour à Charles-Town, il les publia dans les gazettes de cette ville. Ce récit ayant excité la curiosité publique, le certificat suivant fut inséré dans celle de New-York, alors occupée par les troupes anglaises.

« Moi soussigné certifie que la narration du
» capitaine J. C. Ecuyer (*), commandant le
» vaisseau de Sa Majesté le Peacock, publiée
» dans les gazettes de la Caroline en mars 1782,

(*) C'est ainsi que le nom du commandant du vaisseau *le Peacock* étoit désigné dans les gazettes.

» est conforme aux détails que je lui avois don-
» nés, et en est l'exposé véritable.

» Fait à New-York, le 2 juin 1785.

» *Signé*, ISAAC STUART ».

Un autre certificat du capitaine de ce même vaisseau, daté de Sainte-Marie dans la Floride orientale le 17 octobre 1784, ajoute encore quelque poids à l'authenticité de cette découverte.

Quoique, depuis cette époque, je n'aie rien oui dire qui y soit relatif, j'ai cru cependant ne pas devoir négliger de copier fidèlement cette narration, très-exacte d'ailleurs, relativement à la fertilité, à la fraîcheur et à la grandeur des plaines, à travers lesquelles coulent toutes les rivières qui tombent sur le rivage occidental du Mississipi.

On sera sans doute étonné que, ni le Gouvernement des Etats-Unis, ni les sociétés littéraires n'aient point conçu le projet de dissiper ces doutes, s'ils ne sont pas fondés, ou de vérifier une découverte aussi intéressante. Peut-être les dépenses d'un voyage jusqu'aux sources des rivières Rouge et Arcansa, qui ne sont qu'à 7 ou 800 lieues de Philadelphie, ne se seroient-elles pas montées à plus de 4 à 500 guinées. Avec

quel empressement les savans de l'Europe n'auroient-ils pas envoyé des personnes instruites, voir si, en effet, cette nation welche existoit, et leur rapporter des détails sur l'étendue, la fécondité de ces plaines herbées, sur les plantes d'un sol placé sous les plus belles latitudes, sur l'espèce des arbres qui composent les forêts dont cette partie de l'Amérique est ombragée, trésors inconnus aux Espagnols, maîtres de tant de régions qui leur seront long-temps inutiles. Il faut en convenir, celle qui, du Mississipi, s'étend jusqu'aux montagnes du nouveau Mexique, de Santa-Fé, de la Californie, est presqu'aussi peu connue que l'intérieur de l'Afrique, quoique traversée par plusieurs grandes et magnifiques rivières.

On sera moins étonné de cet oubli, ou plutôt de cette indifférence, en se rappelant que l'existence politique de ces Etats date à peine de 22 ans; que celle du Gouvernement fédéral, véritable époque de leur union et de leur prospérité, n'a commencé qu'en 1790; que cet âge est celui de la jeunesse, du mouvement, des entreprises; que personne ici n'est oisif; que chacun s'occupe d'affaires, de spéculations, de commerce, de moyens d'augmenter sa fortune (et jamais, auparavant, un aussi vaste champ d'industrie et d'activité ne s'étoit offert aux

hommes); que l'esprit du Gouvernement est plutôt de protéger que d'agir; et qu'enfin les sociétés littéraires ne sont composées que d'individus qui, comme les autres, occupés de leurs affaires, ont à peine le temps d'assister aux séances : il n'en sera pas ainsi dans un demi-siècle.

NARRATION de M. Isaac Stuart, publiée dans la gazette de Charlestown, en mars 1782, par le commandant du vaisseau de guerre anglais, le Peacock.

« Je fus fait prisonnier par les Sauvages, il y a environ 18 ans, étant à 50 milles vers l'ouest du fort Pitt, et je fus conduit, avec plusieurs autres Blancs, à un de leurs villages situé sur le Wabash. Peu de jours après, mes infortunés compagnons furent massacrés avec la plus horrible barbarie. Ma bonne fortune ayant voulu que j'inspirasse quelqu'intérêt à une des femmes de ce village, elle m'adopta, et donna un cheval pour ma rançon. Après un séjour de deux ans, arriva un Espagnol, se disant venir du nouveau Mexique, et voyageant pour faire des découvertes : ayant besoin de deux rameurs, il obtint des chefs la permission de me prendre à son service, ainsi qu'un nommé John Davey, Gallois

de nation. Peu de temps après, nous nous embarquâmes, et descendîmes l'Ohio et le Missisipi jusqu'à l'embouchure de la rivière Rouge (Red River). Après nous y être reposés quelques jours, nous la remontâmes pendant l'espace de 700 milles (233 lieues), et entrâmes dans une de ses branches (Post-river), où, à notre grand étonnement, nous nous trouvâmes au milieu d'une nation dont la peau étoit blanche et les cheveux roux ».

« Dès le lendemain de notre arrivée, John Davey vint me trouver pour me dire que ces indigènes, parlant assez bien la langue de son pays, il étoit déterminé à rester parmi eux. Extrêmement étonné de ce qu'il venoit de me dire, je fus chez l'un des chefs, dont, en effet, le langage me parut bien différent de celui des autres nations chez lesquelles j'avois résidé. Ils me dirent, par l'organe de John Davey, que leurs ancêtres étoient venus habiter les bords de cette rivière quelque temps après la conquête du Mexique par les Espagnols, et l'invasion de la Floride occidentale, où ils étoient fixés à cette époque; et pour me convaincre de la vérité de ce récit, ils me montrèrent plusieurs rouleaux de parchemin enfermés dans des peaux d'outre, sur lesquels étoient tracés un grand nombre de caractères écrits avec de l'encre bleue; mais ne

connoissant pas le welsh, et mon camarade ne sachant pas lire, je ne pus savoir ce qu'ils contenoient, ni vérifier ce que les chefs m'avoient dit ».

« Cette nation est composée de deux classes, celle des guerriers, et celle des cultivateurs. Les premiers sont braves et intrépides, et leurs femmes beaucoup plus belles que celles des autres nations. Après avoir passé quelque temps parmi ces Welches, l'Espagnol et moi, nous nous embarquâmes de nouveau, et continuâmes à remonter la rivière Rouge jusqu'aux villages d'une autre nation appelée Wyandot, qui nous dit n'avoir jamais auparavant vu de Blancs ni d'armes à feu. En examinant un ruisseau qui, ayant traversé une grande plaine, va se perdre dans le creux d'une montagne, nous découvrîmes le squelette d'un animal qui a dû être d'une grandeur énorme, si l'on en juge par la grosseur et la longueur de ses côtes, celle des vertèbres, et le poids de ses mâchelières. Cette nation habite dans le voisinage de la rivière Rouge, non loin de ses sources. Ce fut là que l'Espagnol découvrit de la poudre d'or, ce qui me surprit beaucoup, n'en ayant jamais vu auparavant; il étoit occupé à en ramasser, lorsqu'on lui dit que, plus loin vers l'ouest, habitoit une nation chez laquelle ce métal étoit si commun, que les guer-

riers en armoient la pointe de leurs flèches. Avant d'y arriver, nous fîmes plus de 500 milles : il nous fallut franchir une chaîne de montagnes dont tous les ruisseaux couloient à l'est. Satisfait et content, mon Espagnol résolut de ne plus voyager, et de se fixer dans ce pays; moi, qui avois femme et enfans, je le quittai, de concert avec un autre Blanc de la Louisiane, et nous traversâmes plusieurs plaines immenses qui nous conduisirent à une des branches du Missoury, d'où, en descendant ce fleuve, nous parvînmes au Mississipi. Après nous être reposés à Pancore, je gagnai le pays des Chikasaws sur les bords du grand Yazou, de-là chez les Chectaws, et enfin chez les Cherokées, d'où je me rendis au fort Ninetysix, dans la Caroline méridionale ».

« Je ne sais comment décrire les pays que j'ai parcourus à l'ouest du Mississipi ; il faudroit être astronome et géographe pour pouvoir en déterminer l'étendue. Quelle idée puis-je donner de ces plaines si fraîches et si fertiles ? Les unes sont couvertes de roseaux à travers lesquels un homme à cheval s'égare ou se perd souvent : les autres, de graminées, dont je ne connois pas le nom, et sur-tout de trèfle jaune et rouge qui a trois pieds de hauteur. Les arbres des forêts annoncent, par leur hauteur, la fertilité du sol

sur lequel ils croissent. C'est l'asyle d'un nombre prodigieux de daims, de chevreuils, d'ours, de buffles, qui viennent y passer la nuit, après avoir parcouru, pendant le jour, ces savanes à perte de vue. J'ai quelquefois rencontré des vignes appuyées sur des arbres, des pruniers, des pommiers et des orangers sauvages, dont le fruit, à une aussi grande distance des pays cultivés, me parut délicieux. Je ne crois pas qu'il y ait, sur la terre, de terrein plus propre à rapporter du maïs, du tabac, de l'indigo et du riz. Une colonie, placée vers les sources des rivières Rouge et Arcansa, pourroit facilement en fournir à toute l'Europe. Comparé au sol de nos colonies, celui-ci est comme le jardin d'Eden. Quant au transport de ces denrées, rien ne seroit plus facile; on construiroit, avec les beaux bois du pays, de grands bateaux plats qui les porteroient au Mississipi, et même à la nouvelle Orléans. J'observai, dans plusieurs endroits, des rochers, dans la formation desquels il y a beaucoup de sel, que tous les animaux du pays viennent lécher durant les chaleurs de l'été. Les formes des excavations qu'ils ont faites avec leurs langues dans le long cours des siècles, sont si bizarres, qu'à une certaine distance elles ressemblent à des bas-reliefs, et offrent, à l'imagination, des représentations d'hommes, d'ani-

maux, d'arbres, de paysages, et souvent celles d'objets fantastiques ».

Quoique les détails suivans n'aient aucun rapport avec tout ce que je viens de dire, cependant, persuadé qu'ils peuvent en avoir avec l'état du continent dans des temps très-reculés, et d'ailleurs, ayant vu dans le cabinet de M. Edwards de Stock-Bridge, l'objet dont je vais parler, j'ai cru devoir les insérer ici.

On a retiré, du fond de la rivière Chémung, ou Tiogo (branche de la Susquéhannah orientale), dix milles au-dessus de son confluent, l'os ou la corne d'un animal inconnu. Elle a six pieds neuf pouces de longueur, 21 pouces de circonférence à une extrémité, et 15 seulement à l'autre. On voit, à la plus grosse de ces extrémités, un creux qui a six pouces de profondeur et deux et demi de diamètre, et semblable à celui d'une corne de bœuf qu'on auroit arrachée : tout le reste est solide. L'extérieur est uni et blanc comme de l'ivoire, un peu rembruni à un endroit seulement. La couleur de l'intérieur ressemble à celle de la chaux calcinée, mais non encore détrempée. La forme en est ronde, sans aucune empreinte qui indique l'origine de branches collatérales. D'après l'apparence fracturée des deux extrémités, il paroît que la longueur

totale de cette corne devoit être considérable. Sa courbure est celle d'un grand cercle. Lorsqu'elle est frottée, elle exhale une odeur qui ressemble à celle de la corne ou d'un os brûlé.

CHAPITRE IX.

L'INCORPORATION est un bill ou acte de la législature, qui, sous un nom indicatif, réunit en corps politique (*body corporate*) un nombre quelconque de personnes, et consacre l'exécution du projet ou l'institution de la chose qu'elles ont sollicitée. Ce bill est contenu en une charte scellée du grand sceau de l'Etat, et dont le préambule annonce toujours l'objet ou le motif, de la manière la plus précise.

On en connoît plusieurs espèces. Les chartes, destinées à incorporer des colonies naissantes, des villes, des bourgs, des comtés, sont bien différentes de celles qui sanctionnent les associations, dont le but est la propagation des connoissances ou du bien public, telles que les colléges de médecins, les sociétés littéraires, religieuses ou philosophiques; la fondation d'églises, d'hôpitaux, de bibliothèques, de chambres de commerce, sociétés de marine ou charitables, grandes écoles, caisses d'épargne, &c.; ou celles, enfin, qui n'ont pour objet que l'intérêt particulier, telles que chambres d'assurance, banques, construction de ponts, de canaux, de grandes routes, &c.

Elles accordent aux souscripteurs ou membres de ces associations, la faculté de s'assembler, de délibérer, d'enregistrer leurs délibérations, d'élire un président, un trésorier, un ou plusieurs secrétaires; celle de faire tous les réglemens (connus sous le nom de *by-laws*), nécessaires pour l'administration et l'exécution de la chose. Elles fixent le montant de la propriété mobilière et immobilière que ces sociétés peuvent posséder; leur accordent un sceau dont leurs actes doivent nécessairement être revêtus; et enfin, suivant les circonstances, investissent les sociétaires de la perpétuité, ainsi que du droit de transmettre, vendre, léguer leurs intérêts ou leurs mises.

Lorsqu'il s'agit d'ouvrages publics, ces chartes en prescrivent les conditions ou les redevances, en concèdent les péages ou les usufruits, soit pour un temps limité ou pour toujours, suivant les difficultés de l'entreprise ou la volonté du législateur. Mais les motifs pour lesquels on sollicite et on obtient ces chartes, sont si variés, qu'il seroit difficile d'en définir toutes les nuances. Aussi-tôt que les signataires ou souscripteurs ont été incorporés, ils ne forment plus, aux yeux de la loi, qu'un seul corps ou individu politique, qui, par l'organe d'un président ou d'un comité, peut attaquer, ou se défendre,

être poursuivi devant les tribunaux, placer des fonds, prendre des engagemens, recouvrer des dettes, acquérir ou vendre comme le feroit un particulier. Chaque membre n'est responsable que pour le montant de sa souscription.

L'usage de ces chartes est très-ancien, ainsi qu'on le voit dans l'histoire d'Angleterre. Elles ont servi de bases à l'établissement de la plupart des colonies, ainsi qu'à la fondation des villes et des comtés ; et même aujourd'hui, la constitution du Connecticut, par exemple, n'ayant éprouvé aucuns changemens, quoique, comme les autres, cet Etat soit devenu indépendant et souverain, on peut dire qu'elle repose encore sur les mêmes droits contenus dans la deuxième charte, accordée en 1662 à ses fondateurs par Charles II.

On ne connoît rien de plus inviolable ni de plus sacré que ces chartes. Ce sont des concessions, des pactes solennels, irrévocables entre les Gouvernemens et les citoyens, que les loix et les tribunaux ne peuvent annuller, excepté dans les cas de forfaiture. Parmi le grand nombre de griefs que le Congrès allégua comme motifs de la célèbre déclaration de l'indépendance (*), la violation de ces chartes, sur la

(*) Le 4 juillet 1776.

foi desquelles les premiers colons avoient quitté l'Angleterre, en étoit un des plus considérables.

Quant à celles qui sont destinées à incorporer des villes (*), l'objet en est relatif au mode d'élire les officiers municipaux, de nommer aux justices de paix, aux magistratures, à la police, à l'administration de la justice, aux prisons, à la perception des taxes municipales, à la concession de différens priviléges, tels que ceux d'envoyer au corps législatif un certain nombre de députés; à la suzeraineté, à la conservation de la navigation, des rivières et des eaux; à la possession de terreins inondés et de communes, au pouvoir de les inféoder; car les propriétés municipales sont considérées comme main-mortables. Celle de la ville d'Albany est de 12,500 acres, et celles de New-York, très-considérables aussi. En général l'incorporation des grandes villes, d'où émanent leur prospérité, et les droits des citoyens, sont des actes de la plus haute importance. La charte de Philadelphie est un modèle, un chef-d'œuvre de sagesse, de lumières et de convenance, par-

(*) Avant d'être incorporées, elles ne sont connues que sous le nom de *Towns*; et après l'incorporation, sous celui de *Cities*.

faitement adapté à l'esprit du nouveau Gouvernement, dont elle est, s'il m'est permis d'employer cette expression, une miniature : elle suffiroit à régir un pays d'une étendue considérable.

La prospérité publique n'étant que l'ensemble de celle des familles et des individus, ces chartes, qui réunissent et concentrent les efforts, les moyens et les intérêts d'un grand nombre de personnes, et les dirigent vers un même but; qui autorisent et sanctionnent les vues pieuses et louables, ou les projets utiles de ces associations; ces chartes, dis-je, ont beaucoup contribué, dans ce pays naissant, aux développemens, aux progrès et au perfectionnement des choses; et, pour comble de bonheur, l'esprit du Gouvernement, même dans le temps colonial, a toujours été plus disposé à protéger qu'à gouverner.

Après les loix de sûreté et de justice, on n'en connoît point de plus utiles. Combien d'églises, d'institutions religieuses, de sociétés charitables ; combien de caisses d'épargne à l'usage des veuves et des orphelins ; combien d'asyles pour l'indigence, de sociétés littéraires, d'écoles connues sous le nom d'académies, n'ont pas été richement dotés (1)? Combien de ponts, de canaux et d'autres créations intéressantes, la facilité d'obtenir ces chartes, et la confiance

qu'elles inspirent, n'ont-elles pas fait naître, sur-tout depuis l'indépendance et l'adoption du Gouvernement fédéral ?

On peut dire que la plus grande partie des institutions religieuses, civiles, commerciales, littéraires et charitables, dans les Etats-Unis, doivent leur origine à ces associations particulières, sanctionnées par la loi, et consacrées par des chartes d'incorporation, églises, hôpitaux, manufactures, canaux, *dispensaries*, colléges, &c.

Le Gouvernement colonial, ainsi que celui qui lui a succédé, n'ayant presque jamais exigé que les impositions indispensables pour les frais de l'administration, a confié la formation de ces établissemens utiles, de ces belles institutions à l'esprit public, dont ces chartes sont un des principaux soutiens; car ce sont, ainsi que la propriété, des arches saintes, placées, par l'opinion et les loix, au-dessus des atteintes du Gouvernement, aussi long-temps que les associés se conforment au texte de ces chartes, qui, dans le cas contraire, sont susceptibles d'être annullées.

Sans cet heureux expédient, que seroit ce pays, dont plusieurs Etats n'ont pas encore trente ans d'existence politique, dont les cantons les plus anciennement habités n'ont guère

plus d'un siècle, et dont enfin les neuf dixièmes sont encore couverts de forêts ? Très-certainement les choses n'y seroient pas aussi avancées, quoiqu'elles soient encore bien inférieures à ce qu'elles seront un jour. Trop jeune pour supporter le fardeau des impositions, qu'auroit fait le Gouvernement pour élever ces édifices, fonder ces sociétés, élever ces ponts, creuser ces canaux ? L'esprit public, ce singulier mélange d'amour du bien, de zèle, d'intérêt personnel et de vanité, y a suppléé.

Et qu'importe d'où il vienne, ce bien, si rare sur la terre, et si difficile à obtenir ? Si les eaux de mon ruisseau sont bonnes et limpides, si elles sont assez abondantes pour désaltérer mes arbres, et humecter mes herbages pendant les jours caniculaires, il m'intéresse peu de savoir que sa source découle du flanc d'une montagne, ou sort du sein d'un marais.

Et quand même ces Gouvernemens auroient pu prélever les sommes nécessaires, quelle différence entre donner volontairement, ou être forcé de payer ? On offre avec plaisir ce qui auroit été exigé avec violence. Quelle différence, sur-tout, entre la nullité civile la plus entière, et le noble orgueil de contribuer aux divers établissemens de son pays; de participer aux avantages qui en proviennent, ou au bien qu'ils

font naître? C'est alors qu'on est doublement citoyen, puisqu'on tient à sa patrie, à son canton, à sa ville natale, par un plus grand nombre de liens.

Il faut avoir vécu dans des contrées où l'homme n'est rien et le Gouvernement est tout, pour sentir l'heureuse influence qu'ont nécessairement ces associations sanctionnées par la loi. Quel bien ne feront-elles pas un jour, lorsque les progrès de la population, de la culture et de l'industrie, exigeront un plus grand nombre de créations nouvelles, et lorsque les richesses, les lumières, les sciences et les arts auront multiplié les ressources et les moyens de perfectionnement?

Un court précis des institutions, fruits de la piété, de la charité ou de l'esprit public, dans la ville et l'Etat de New-York, consacrées par ces chartes, contribuera peut-être à rendre plus intelligible ce que je viens de dire.

Presque tout ce qu'on y voit de bon et d'utile est l'ouvrage d'associations incorporées, excepté les trois églises anglicanes, fondées et dotées par la reine Anne; les autres (et il y en a seize) ont été construites par des sociétés auxquelles ces chartes en ont transmis la propriété indivise, ainsi que l'administration; c'est-à-dire, celle des biens qui ont été donnés ou pourront être

légués par la suite à ces églises. Tels sont: Le magnifique hôpital fondé dès le temps colonial par une souscription, considérablement augmenté par de nouveaux dons et par le Gouvernement, qui en a assuré l'existence, et, d'après les avis de la société des médecins, en a prescrit la sage administration qu'on voit aujourd'hui (2).

La société de marine, dont le but est de donner des pensions aux veuves, d'élever les enfans de ceux qui périssent en mer, ou une annuité proportionnée aux sommes qu'on a placées dans la caisse. La plupart des étrangers se font un devoir d'en devenir membres honoraires, moyennant une souscription annuelle de 42 francs; et les marins que la fortune favorise, abandonnent leurs mises pour augmenter les fonds de la société, et mettre les administrateurs à même de faire plus de bien (3).

La société des pilotes, pour assurer, comme les autres, par le sacrifice annuel d'une somme modique, la subsistance de leurs femmes et de leurs enfans. Le chef du port *(Port-Warden)*, choisi parmi les marins les plus respectables, en est le président né. Cette institution est placée sous l'inspection particulière du Gouvernement, duquel émanent les commissions connues sous le nom de *branches*, scellées du sceau

privé de l'Etat, sans lesquelles, et sans un apprentissage de sept ans et plusieurs examens préalables, il n'est permis à aucun marin de se présenter comme pilote à bord des vaisseaux.

Rien n'est plus sagement organisé que cette association. Les pilotes sont divisés en un certain nombre de classes, possédant chacune une goëlette de 60 pieds de quille et de 60 de mâture, dont la construction, le gréement, sont le fruit d'une longue expérience. On ne connoît point de vaisseaux qui marchent mieux ni plus près du vent ; ils tirent huit pieds d'eau sur l'arrière, et quatre seulement sur l'avant ; portent la voile comme des rochers, et coûtent de 16 à 17,000 francs. Chacune de ces goëlettes donne son nom à la classe qui la monte ; c'est sous ce nom qu'en sont tenus les comptes, arrêtés tous les mois sous les yeux du Port-Warden. D'abord on prélève ce qu'a coûté l'espalmage et l'entretien ; ensuite la somme que, d'après les régles de l'association, chaque pilote doit à la caisse d'épargne : le reste est partagé entr'eux.

Les sociétés religieuses connues sous le nom de congrégations (il y a dix sectes). Outre l'administration du temporel de ces églises, accordée par leurs chartes d'incorporation, chacune d'elles dirige une école, dans laquelle les principes de

la religion, la lecture, l'écriture et l'arithmétique, sont enseignés aux enfans. Les plus riches de ces sociétés habillent ceux des indigens, et souvent se chargent de les mettre en apprentissage.

Société irlandaise, dite de Saint-Patrice, destinée à secourir les émigrans de cette nation, qui arrivent dans le dénuement, ou ont besoin de conseils.

Société écossoise, dite de Saint-André, dont l'objet est le même pour ceux qui viennent de l'Ecosse, ainsi que celle de Saint-George pour les Anglais.

Société des artisans, chargée d'administrer la caisse économique, dans laquelle les membres de cette association sont tenus de placer tous les mois une certaine somme, et d'où l'on tire les secours dont ils ont besoin dans leurs maladies.

Société pour encourager la manumission des nègres, et protéger ceux qui sont devenus libres. Elle a fondé une école où l'on enseigne aux enfans les principes de la religion, à lire, écrire et compter. Le gouverneur actuel de l'Etat en est président.

Société pour assister les prisonniers, et payer les dettes de ceux qui n'ont été arrêtés que pour des sommes modiques.

Société de la bibliothèque, détruite pendant la guerre et renouvelée depuis. Elle fut formée de nouveau en 1786, par un grand nombre de souscripteurs, auxquels le Gouvernement accorda, peu de temps après, une charte d'incorporation, et la municipalité un bel appartement dans l'hôtel-de-ville (ci-devant *fédéral-hall*).

Collége de Colombia, fondé en 1754 par les personnes les plus respectables de cette colonie, assistées par le corps législatif d'alors, et par l'église métropolitaine. Le Gouvernement l'a richement doté depuis, et lui a accordé une nouvelle charte, qui en fait une université, dont plusieurs académies, fondées par l'esprit public dans différens comtés de l'Etat, sont constituées membres. Ces académies sont :

Celle de Flat-Bush, fondée en 1786 par les habitans de ce beau district de l'Ile Longue ; elle est connue et a été incorporée sous le nom d'Erasme.

Celle de East-Hampton, fondée en 1787 par les colons du comté de Southampton, à l'extrémité orientale de la même île, connue et incorporée sous le respectable nom de Clinton, qui, alors, étoit gouverneur de cet Etat.

Celle de Goshem, fondée en 1787 par les habitans du comté d'Orange, connue et incorporée sous le même nom.

Huit autres fondées dans différentes parties de l'Etat, qui, comme les précédentes, sont sous la surveillance d'un comité permanent, nommé tous les quatre ans par la masse des souscripteurs.

Société littéraire, établie en 1788; elle n'a encore rien publié.

Société de médecine, une des plus utiles et des mieux organisées du continent.

Société d'agriculture, dont les députés à la législature sont membres nés.

Société pour encourager les manufactures.

Société du *Dispensary;* c'est une apothicairerie qui fournit des drogues, des médecines et des cordiaux à tous ceux qui se présentent munis du certificat d'un des souscripteurs. Cette société paye un apothicaire et un médecin, chargés de donner des consultations et d'aller voir les malades. Le nombre de ceux qu'elle assista dès la première année de son établissement étoit de 972. La petite souscription est de cinq piastres (26 francs); la grande, de 50 (262 francs). Elle fut incorporée peu de temps après sa naissance.

Le Gouvernement incorpora aussi, en 1792, une association qui avoit formé le projet d'ouvrir une communication, par eau, d'Albany au lac Ontario (il est en partie exécuté), et la même

année, une autre compagnie, qui doit unir les eaux du lac Champlain à celles du Hudson, et perfectionner la navigation de cette haute partie du fleuve.

Il vient d'accorder une charte à une troisième association qui, du district de Cortland, doit amener à la ville une partie des eaux du Brunks, ruisseau considérable, situé à 25 milles de distance, et qui, au moyen d'un aqueduc, traversera la rivière de Harlem, dont la largeur est de 170 toises.

Toutes les églises des petites villes de l'intérieur, ainsi que celles des comtés, sont le fruit de la piété et du zèle d'associations qui ont été incorporées. Plusieurs de ces églises ont été dotées par le Gouvernement ou par des particuliers; c'est-à-dire, qu'elles jouissent de presbytères et de glèbes, plus ou moins considérables, à l'usage de leurs pasteurs. En 1775, on comptoit dans cette colonie 192 églises incorporées.

Il y a plusieurs autres petites associations charitables et littéraires, dont je ne parle point comme n'étant point incorporées.

Ces établissemens sont bien plus nombreux à Philadelphie (4) et à Boston (5). On est cependant étonné de ne point encore voir de *dispensary* dans cette dernière ville; il est probable que le bien que font ceux de Philadelphie et de

de New-York, déterminera les habitans de toutes les villes de l'Union à imiter un si bel exemple.

Puisqu'enfin ce n'est qu'en s'associant avec ses semblables que l'homme peut trouver des appuis à sa foiblesse et des secours dans l'adversité, n'est-il pas étonnant que ces institutions, ces caisses d'épargnes soient si rares? Que le desir de se forger soi-même un bouclier qui pourroit garantir des attaques du malheur; que celui de faire jaillir des sources balsamiques où les malades puiseroient des eaux salutaires, ne soient pas plus prédominans parmi les différentes classes de la société, sur tout dans les métropoles de l'Europe?

Là, rien n'est plus commun que de voir les ouvriers de ces capitales, semblables aux indigènes, dépenser, dans de bruyantes orgies, les fruits de leur industrie. Ces derniers, pour se délasser, disoient-ils, de leurs longues et pénibles chasses d'hiver, se plongent dans le délire de l'ivresse, et même s'en font gloire; les autres, sous des prétextes aussi frivoles, consomment souvent dans un jour les ressources de l'avenir et la subsistance de leurs familles. Quoiqu'élevés au milieu de sociétés policées, environnés dès leur enfance de préceptes religieux et de conseils salutaires, ils sont aussi insoucians,

aussi imprévoyans que ces enfans de la nature placés, par elle, dans le sein des forêts. Cette disposition est donc dans la nature, puisqu'elle résiste à l'ascendant de l'éducation et à l'influence de l'exemple.

Rien cependant ne me paroît plus facile à créer que ces institutions, qui, tôt ou tard, deviendront, dans tous les pays civilisés, l'appui du foible, la consolation des malheureux, et la ressource des personnes peu fortunées. Je suppose que 500 ouvriers déposent dans une caisse chacun deux sous par jour (et il n'y en a point, sur-tout dans les capitales, qui ne puissent faire ce petit sacrifice), voilà, dès la première année, une économie de 36 francs par tête, et conséquemment un capital de 18,000 fr. qui peut être avantageusement placé dans les fonds publics; et si dans cette ville il y avoit un *dispensary*, et que cette association y souscrivît 500 fr., par exemple, c'est-à-dire 20 sous par chaque associé, il est évident que, pouvant obtenir de cette apothicairerie les consultations et toutes les médecines nécessaires, un grand nombre de malades seroient soulagés ou guéris à très-peu de frais, et chez eux, ce qui est d'un avantage inappréciable. Les mêmes réflexions peuvent s'appliquer à tous les autres établissemens, soit de charité, soit d'économie, qui, en

réunissant un grand nombre de petits moyens, formeroient une masse inépuisable de secours, pour subvenir aux besoins des nécessiteux, et alléger le poids des misères de la vie. L'idée seule d'être soigné au sein de sa famille, et non à l'hôpital, ne devroit-elle pas faire naître dans tous les cœurs le desir de voir ces bienfaisantes réunions devenir générales?

Combien d'autres avantages ne résulteroit-il pas de la création de ces caisses d'épargnes? Activité, industrie, sobriété, émulation, mœurs plus pures. Comme un moniteur fidèle, le desir d'augmenter la somme économique du mois, feroit soigneusement éviter tout ce qui pourroit conduire au dérèglement et à la dissipation: ces associés deviendroient meilleurs pères, meilleurs maris, et conséquemment des citoyens plus respectables et plus utiles.

Pourrois-je terminer cette foible esquisse sans parler de la promulgation du nouveau code pénal, et du nouveau régime des prisons de la Pensylvanie en 1793? Non; les détails suivans suffiront, je l'espère, pour en donner une idée.

La prison qu'on a construite depuis quelques années à Philadelphie, est un édifice considérable. Une des ailes contient les cellules exécutées d'après le plan suggéré à la législature par quelques membres de la société des amis

(quakers). Des cours spacieuses, remplies d'ateliers, en occupent l'intérieur.

Conformément au nouveau code pénal, la peine de mort n'est plus infligée que pour le meurtre prémédité ; les autres crimes, même celui de haute trahison, sont punis par l'emprisonnement solitaire (solitary confinement), dont la durée est proportionnée à l'énormité de l'action; châtiment que, d'après une heureuse expérience de plusieurs années, on a observé avoir beaucoup plus d'effet, inspirer un plus grand degré de terreur que la mort.

En effet, le criminel, plongé dans ce séjour des ténèbres, du silence et de la solitude, en proie au désœuvrement et à l'ennui, ne tarde pas à ressentir l'aiguillon des remords et l'amertume du repentir. Ainsi la sagesse de la législature est parvenue au but qu'elle s'étoit proposé, celui de réformer, plutôt que de punir le coupable: idée sublime qu'aucun législateur n'avoit encore conçue, et qu'aucun code criminel n'avoit encore mise en pratique !

Aussi-tôt qu'un prisonnier est entré, on lui coupe les cheveux, on le lave, on lui donne des vêtemens nouveaux, et il est enfermé dans l'espèce de cellule prescrite par le tribunal qui l'a condamné. Son crime est-il du nombre de ceux qui emportoient jadis la mort ? Cette cellule est

profondément obscure; il ne voit et n'entend plus rien : c'est le néant du tombeau. Tous les matins le geolier, auquel il est strictement défendu de parler, lui apporte sa pitance de pain et d'eau. Là il expie, pendant le temps prescrit, au milieu des plus cruelles réflexions, le crime qu'il a commis, ou les torts qu'il a eus envers la société.

Tel est le dernier degré de sévérité que les nouvelles loix de la Pensylvanie permettent d'exercer pour tous les délits qui ne sont pas meurtre prémédité. Le second degré est une cellule également solitaire, mais éclairée. Le troisième, une cellule plus grande, dans laquelle il est permis au prisonnier de lire et de s'occuper. Le quatrième, enfin, est de travailler avec les autres.

A l'exception de l'aile occupée par ces cellules, tout le reste de cette prison ressemble à une grande manufacture dans laquelle personne n'est oisif: ici on voit des tailleurs, des cordonniers, des tisserands; là des armuriers, des serruriers, des cloutiers. Avec le prix de leur travail, qui est celui de la ville, ils payent à la maison leur modique dépense : le reste est pour eux. On en a vu sortir plus riches qu'ils ne l'avoient jamais été. Par-tout règnent le silence et la décence; il ne leur est permis ni de rire ni de chanter, pas même de parler, si ce n'est pour

des choses indispensables. La terreur inspirée par le *solitary confinement*, ainsi que le régime diététique auquel les prisonniers sont soumis, adoucit les caractères les plus farouches, et maintient tout dans l'ordre le plus parfait.

Cette prison est gouvernée, ou plutôt administrée par douze directeurs, annuellement élus parmi les citoyens de la ville; et ce sont toujours les plus respectables sur lesquels ce choix tombe. Trois de ces directeurs forment un comité d'inspection, qui la visite deux fois la semaine, et souvent tous les jours. La nouvelle loi criminelle a voulu que le Gouverneur de l'Etat, le Maire de la ville et les Juges de la haute Cour, en fussent aussi les inspecteurs nés. Du rapport que fait le comité à l'assemblée générale des directeurs, lorsqu'il est appuyé par l'opinion des Juges, dépend le sort de chaque prisonnier; ces rapports, plus ou moins favorables, sont fondés sur sa conduite et sur les progrès de son repentir; car la douce espérance n'a pas été bannie de cette maison, devenue un lieu de retraite plutôt que de châtiment. Quels heureux effets ce puissant ressort ne produit-il pas tous les jours?

Les prisonniers changent de linge et sont rasés deux fois la semaine, et, autant de fois par mois, on les mène au bain. Leur nourriture journalière est du bouillon et du pudding fait avec

de la farine de maïs; ils ne mangent de la viande que le dimanche et le jeudi, et sous quelque prétexte que ce puisse être, ils ne boivent jamais que de l'eau : admirable régime, qui maintient l'esprit et le corps dans un état de quiétude et de calme extrêmement utile aux progrès de leur régénération ! Idée digne de Pythagore !

Les femmes, séparées des hommes, se livrent aux occupations convenables à leur sexe; le nombre en est petit. Tous les dimanches, les prisonniers *libres* assistent au service divin, qui, suivant l'usage, est toujours suivi d'un sermon. Les ministres ne se bornent point à ce devoir, ils se mêlent avec les prisonniers, conversent avec eux, les consolent, les encouragent et les instruisent. Il est difficile de se former une idée, sans en avoir été le témoin, du bien que fait la pénétrante et vivifiante onction de ces entretiens : c'est la rosée du ciel qui ranime des plantes depuis long-temps flétries; c'est le baume de la Mecque appliqué sur des ulcères vieillis.

Et ces anges d'inspecteurs, dont j'ai si souvent admiré le zèle et l'inépuisable charité, combien ne contribuent-ils pas aussi, par le puissant attrait de l'espérance, dont seuls ils sont les dispensateurs, ainsi que par la vénération qu'inspirent leurs vertus, à ramener ces hommes égarés au sentiment de la pénitence, et à la crainte

de Dieu, et à les rendre dignes de redevenir des membres utiles de la société? Car lorsque la conduite d'un prisonnier a long-temps mérité leur approbation, non-seulement ils se font un devoir de le recommander et de le placer avantageusement aussi-tôt que le temps de son expiation est fini, mais quelquefois ils contribuent à en abréger la durée.

Personne ne peut entrer dans cette prison sans une permission expresse, signée d'un des inspecteurs, et ils en accordent difficilement. On y voit aussi une grande et belle infirmerie, où les malades sont bien soignés; mais ils y sont rares. Le travail, la propreté, et le régime de sobriété auxquels ils sont soumis, sont devenus un admirable préservatif de leur santé.

Je me croirois coupable, si je terminois ce foible récit sans parler de celui à qui l'Amérique-Unie, et un jour l'Europe, je l'espère, devra la réforme du code pénal et celle des prisons, dont les dispositions et le régime ont été jusqu'ici si barbares. Pourrois-je ne pas nommer Caleb-Lowndes, ce vertueux, ce respectable membre de la société des Quakers, à qui la piété, fondée sur les plus sublimes principes, ainsi que l'amour de ses semblables, ont inspiré le zèle, la constance, la persévérance nécessaires pour amener un aussi grand changement? Car

le bien ne se fait que difficilement dans tous les temps et dans tous les lieux. Combien d'obstacles n'a-t-il pas eus à surmonter ! Avec quelle douce patience n'a-t-il pas supporté les refus, les dégoûts et les contradictions ?

Ayant eu enfin le bonheur de transmettre dans l'esprit d'un des amis (*), l'intime conviction dont il étoit pénétré, et à enflammer son cœur du desir de faire un grand bien, ces deux personnes, dont les noms ne doivent jamais être oubliés, parvinrent à persuader les juges et à éclairer le corps législatif, qui s'empressa, à l'unanimité, de donner la sanction de la loi à cette double réforme, l'une des plus importantes et des plus mémorables de ce siècle.

Qu'il soit donc permis à un étranger, long-temps témoin de leur courage et de leurs efforts, long-temps admirateur de leur généreux dévouement, de les citer comme l'ornement de leur patrie, et méritant la reconnoissance des hommes.

Ne verrai-je jamais quelques-uns de ces germes transplantés dans ma patrie ? Son sol, qui, depuis des siècles, nourrit tant de plantes indigènes et exotiques, leur seroit pour le moins aussi favorable que celui-ci. Si la mer et les vents

(*) M. Bradford, avocat général de la Pensylvanie.

me sont propices, je la reverrai avant un an, cette terre natale, de qui je tiens la vie et l'éducation, et qui conserve en son sein les cendres de mes ancêtres, auprès desquelles les miennes seront déposées.

Semblable à une abeille qui, partie de sa ruche dès l'aube du jour, n'y revient que vers le soir, et y rapporte ce qu'elle a soigneusement recueilli de plus précieux, de retour, après une absence de tant d'années, j'oserai, quoiqu'inconnu, parler de ce que j'ai vu, de ce que j'ai observé d'utile dans mes longs voyages. Ma trop foible voix ne sera pas entendue, je le crains; mais qu'importe! j'aurai rempli un devoir sacré, acquitté une dette imprescriptible. D'autres voyageurs, plus distingués que moi par leurs talens, et non par leur zèle, écriront et seront favorablement écoutés: je ne désespère donc pas de voir adopter le code criminel de la Pensylvanie, le nouveau régime de ses prisons, les sociétés de marine, les caisses d'épargnes, les *dispensaries*, &c. dans un pays où l'on n'a qu'à vouloir pour opérer des prodiges.

D'ailleurs, ne touchons-nous pas à la fin du 18e siècle? Tout ne nous annonce-t-il pas que celui qui arrive sur les ailes du temps, amène à sa suite une de ces grandes et mémorables époques, destinées à faire naître des concep-

tions et des choses jusqu'ici ignorées, inaperçues, ainsi que tout ce que les facultés et l'industrie humaine peuvent enfanter de bon et d'utile ?

CHAPITRE X.

J'étois depuis quelque temps chez M. G., chef d'une des premières familles de New-York, et mon ancien ami, dont la plantation est située sur les fertiles rivages de la Passaïck (1), dans l'Etat de New-Jersey, lorsque M. Herman, que je croyois encore à Nantuket, où il devoit séjourner plusieurs semaines, vint me retrouver, et partager la douce hospitalité, et les instructives conversations dont je jouissois chez ce respectable colon. Quoiqu'élevé dans le commerce, et ayant passé une partie de sa vie à Ste-Croix (2), M. G., plus sage que tant d'autres négocians, que la cupidité ou l'habitude retiennent dans leurs comptoirs jusqu'aux approches de la vieillesse, s'étoit prescrit un maximum de fortune, auquel il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il abandonna les affaires, et vint dans cette charmante retraite jouir de ses richesses, et d'une douce oisiveté ; si on peut appeler oisif celui qui s'occupe des soins de la culture, des combinaisons de l'irrigation, de l'éducation de pépinières, de l'inspection d'un grand jardin, et enfin, de la lecture de bons livres, cette délicieuse nourriture de l'ame.

M. Herman nous entretint des nombreuses observations qu'il avoit faites pendant son séjour à Nantuket, île de sable, fécondée, enrichie par l'industrie et les entreprises maritimes des pêcheurs qui l'habitent. C'est un prodige, en effet, que d'avoir pu s'élever dans l'espace de 70 ans, de la possession de quelques Whale-Boats (3), avec lesquels leurs pères alloient à huit ou dix milles des côtes attaquer la baleine, à celle d'une flotte de 50 voiles, qui vont aujourd'hui sous toutes les latitudes poursuivre et harponner cet énorme poisson.

Quoique mon compagnon connût très-bien tout ce qui a rapport à la société des Quakers, il fut cependant si frappé de ce qu'il vit parmi les habitans de cette île de 25,000 acres, de leur intelligence, de l'audace de leurs entreprises et de leurs succès, qu'il ne cessa de nous en entretenir pendant les deux premiers jours. Ce voyage avoit si considérablement enrichi son journal, que M. G. ne pouvait concevoir comment ce petit monceau de sable avoit pu faire naître tant d'idées, et ces idées remplir tant de pages.

Cela ne m'étonne point, lorsque je me rappelai l'effet que la contemplation des mêmes objets avoit produit sur mon esprit, il y a plus de 20 ans. M. Herman nous dit que les familles de Sherburn, qui s'étoient établies à

Dunkerque en 1785, venoient d'en arriver, le but de leur séjour dans cette ville ayant été détruit par la guerre, et qu'à la paix elles comptoient y retourner. Il nous parloit des paquebots qui vont et viennent le long de cette île au continent, des commodités, de la propreté de celui qui l'avoit porté à New-York, lorsque M. G. nous communiqua les observations suivantes.

« Il faut en convenir, le nombre de ces bâtimens s'est considérablement accru, depuis la consolidation du nouveau Gouvernement; cela est vraiment étonnant. Ce n'est qu'à cette époque, qu'il s'est établi une liaison, un rapprochement intime entre ces Etats, par mer et par terre. De tous côtés, particulièrement dans ceux du centre et du nord, on ouvre des routes, on améliore celles qui existent, on construit des ponts, on voit circuler des diligences. Dans tous les ports, on a établi des paquebots, sans cesse occupés à transporter aux capitales les denrées de leur canton, ainsi que les voyageurs. Ces vaisseaux forment une navette, qui s'étend d'une extrémité des Etats-Unis jusqu'à l'autre, c'est-à-dire, depuis la baie de Passamoquidy, au nord, jusqu'aux rivières Alatamaha et Ste-Marie, au sud (*). Le nombre et le tonnage de

(*) D'après les registres de la poste, on compte

ces vaisseaux sont beaucoup plus considérables qu'on ne pense ».

« En 1785, il entra à Philadelphie 1068 bâtimens, dont 567 étoient des caboteurs venant de différens Etats. En 1788, il y en entra 857; 410 de ce nombre étoient aussi des caboteurs. Nous avons trois embarcadères sur cette rivière, qui est à peine navigable pendant 15 milles, et chacun en a au moins deux, employés toute l'année à transporter à New-York les productions de l'industrie et de la culture. Il en est de même sur tous les creeks qui tombent dans la grande baie, ou débouchent dans l'Océan. Aussi en voit-on des centaines arriver et repartir de New-York, à chaque marée. Les uns viennent du Connecticut, de Massachussets, de l'île de Rhodes, de l'île Longue, &c. Les autres des Etats méridionaux de Nantuket, de Philadelphie, d'Albany, ainsi que des différens embarcadères de la rivière Hudson, qui en fournissent plus de 500 ».

« Mais pour vous donner une idée plus pré-

1710 milles (510 lieues) depuis la baie de Passamoquidy, dans le fond de laquelle tombe la rivière Sainte-Croix, qui sépare les Etats-Unis de la Nouvelle-Ecosse, jusqu'à la rivière Sainte-Marie, qui sépare la Géorgie de la Floride orientale.

cise de l'importance de ce cabotage, et de celle de la pêche de la morue sur les grands bancs, je veux vous faire voir le tableau que j'en ai tracé sous les yeux d'un homme très-instruit dans tous les détails de notre économie (*consultez* le tableau ci-après); vous ne verrez peut-être pas sans quelqu'étonnement, que le tonnage des goëlettes pêcheuses et des vaisseaux caboteurs, constitue presqu'un tiers de celui de notre navigation. Ces deux branches d'industrie forment une pépinière, ou plutôt une école, d'où sortent annuellement un grand nombre d'excellens marins ».

TABLEAU du Commerce maritime, du Cabotage et des grandes Pêches des Etats-Unis, depuis 1790 jusqu'à 1798.

	COMMERCE.			CABOTAGE.			PÊCHES DU GRAND BANC.					Total des marins et du tonnage sortis.		Tonnag. étrang.	Tonnag général.
Ann.	Vaiss.	Equip.	Tonnag.	Vaiss.	Equip.	Tonnag.	Goëlett. de 70 to.	Goël. de 40 t.	Total des goëlett.	Nombre de pêcheurs.	Tonnag des goëlett.	Nomb. des marins.	Tonnage au départ des vaiss.	Pris à l'entrée des vaiss.	Tonnage étranger et améric.
1790	1814	19047	362,823	1415	8490	113,181	300	138	458	3228	26622	30765	502,520	464,563	767,089
1791	1819	19099	363,854	1331	7986	106,494	402	110	512	3876	32542	30961	502,890	238,466	741,356
1792	2073	21766	414,629	1513	9078	120,997	396	109	405	3832	32062	34676	567,688	244,278	811,966
1793	2194	23037	438,864	1771	10626	141,639	450	167	617	4602	38177	37168	618,680	163,226	781,906
1794	2635	27667	527,194	2049	12294	192,686	337	92	429	3248	27260	43209	747,140	82,974	830,114
1795	2901	31460	580,277	2149	12894	171,918	422	114	536	4060	34102	47314	786,297	63,200	849,497
1796	3375	35437	675,046	2505	15030	200,372	480	118	593	4548	38320	55015	913,338	47,846	961,184
1797	3457	36298	691,447	2600	15600	208,058	480	120	600	4628	38400	56526	937,905	57,490	995,395
1798	3601	36910	720,247	2694	16164	215,520	476	129	605	4582	38180	57656	974,247	non encore connu.	

« Je suis fâché de n'avoir pas pu obtenir des renseignemens assez sûrs, pour pouvoir distinguer parmi les vaisseaux expédiés de nos ports, ceux qui sont destinés pour les Antilles (4) : la quantité et la variété des objets que nous fournissons à ces îles, sont prodigieuses ; car c'est à ce continent qu'elles doivent en partie leur prospérité, fondée sur la facilité de nourrir leurs nègres ».

« En 1788, la seule ville de Philadelphie envoya aux Antilles Anglaises 58,287 barils de farines ; et l'exportation entière de la Pensylvanie ne fut cette même année, que de 220,605 : jugez de ce que les îles Françaises, Danoises, Espagnoles, &c. ont dû recevoir des autres Etats. On évalue ces fournitures annuelles à 6 ou 700,000 liv. sterling ».

« Voici un autre apperçu de la navigation intérieure et extérieure du port de New-York, pour cette même année 1788 (*voyez* le tableau ci-contre), deux ans avant l'établissement du nouveau Gouvernement, époque où je me retirai du commerce ; vous y verrez joint celui des constructions, depuis 1784 jusqu'à la fin de cette même année 1788. Je sens combien vous seriez encore plus en état de juger de nos progrès, si je pouvois vous faire voir les mêmes détails pour cette année-ci ; mais ne le pouvant

pas depuis que je m'occupe de la culture de mes champs et de mes acacias, vous jugerez du point où nous étions il y a dix ans, et de celui d'où nous étions partis quatre ans auparavant : ce point de départ étoit zéro; car les Anglais, en abandonnant notre ville le 25 novembre 1783, ne nous laissèrent pas un seul vaisseau, pas une goëlette ni un sloop ».

« Imaginez que la plupart de ces objets sont triplés, les autres doublés, et alors vous aurez une idée assez juste des progrès de notre commerce, de notre cabotage, ainsi que de notre agriculture et de notre population (5). Je suis persuadé que le tonnage des vaisseaux appartenans à la ville de New-York, se monte aujourd'hui à 220,000 tonneaux. La navigation seule du Hudson emploie plus de 300 sloops, depuis 40 jusqu'à 70 tonneaux. Cette ville, d'ailleurs, est renommée pour la solidité et la promptitude avec laquelle on y fait les réparations et les radoubs. Voilà pourquoi il y entre annuellement un si grand nombre de vaisseaux Européens ».

« En réfléchissant à la cherté de la main-d'œuvre, dit M. Herman, on conçoit difficilement comment cela peut arriver; je croirois, au contraire, qu'on les répareroit à meilleur compte dans les ports de l'Europe ».

« Il y a cependant bien de la différence, ré-

pliqua M. G., cela vient de celle du prix des mâtures, du goudron et du bois, objets que ce continent fournit à beaucoup meilleur marché qu'on ne les trouve en France ou en Angleterre. La Pensylvanie, la Virginie, le Maryland et le Massachussets, jouissent des mêmes avantages; mais New-York étant située au centre du continent et à 11 lieues seulement de la mer, il est beaucoup plus facile d'y arriver. D'ailleurs, nous jouissons de l'inappréciable avantage de tirer de la Géorgie le chêne verd, et de la Virginie le cèdre et le mûrier, dont nous avons besoin, et c'en est un bien grand pour un peuple maritime. Les vaisseaux dans la construction desquels on s'en sert, sont plus chers, à la vérité, comme vous pouvez le voir dans le tableau ci-contre, et cela doit être ainsi, attendu la force et la longue durée de ces bois. Un vaisseau, dont les *hauts* sont de cèdre, de pin résineux ou de mûrier, marche presque toujours mieux, parce qu'ils sont beaucoup légers, quoiqu'aussi forts que si on y avoit employé du chêne ordinaire ».

Après avoir parcouru les champs de M. G., couverts de froment, de maïs ou de trèfle, et être revenus au bord de la Passaïck, qu'un sloop remontoit à pleines voiles, nous parlions de l'agrément, de l'avantage d'habiter dans le voisinage de cette jolie rivière, et de n'être qu'à

une si petite distance de New-York, lorsque M. Herman lui dit : combien ne devez-vous pas vous applaudir d'avoir su de si bonne heure préférer la tranquillité, la douce indépendance de la vie champêtre, au chaos, aux inquiétudes du commerce et des affaires ! Voilà la vraie philosophie : faire sa fortune lorsqu'on est jeune, en jouir pendant le déclin de la vie. Je connois sur les bords du Hudson, du Mohawk et du Connecticut, des situations plus imposantes que celle-ci ; mais je n'en ai point encore vu d'aussi douce, ni d'aussi agréable. Chaque marée vous apporte le poisson dont vous avez besoin, au moyen de ces filets ingénieux placés à l'extrémité de ce treillage. Il n'arrive rien de l'Europe, que vous ne puissiez en être informé dans l'espace de quelques heures : tout ce que vous envoyez au marché s'embarque à votre quai, avec une extrême facilité ; vous jouissez, sans aucun inconvénient, de tous les avantages que procure le voisinage d'une grande ville.

« J'en conviens, reprit M. G., les contours, la pente douce des bords de cette rivière, leur fertilité, l'état d'amélioration du pays à travers lequel elle serpente, depuis sa cataracte jusqu'à son embouchure, tout cela ressemble un peu à ce que j'ai vu en Europe. Vous n'êtes pas les premiers étrangers qui ayez paru étonnés de voir

des habitations aussi riantes, des champs et des vergers aussi bien soignés. Savez-vous qu'à l'exception de quelques établissemens sur les bords du Cohansey, à Ténécum, Christiana, Wicoco (*), &c., fondés vers le commencement du 16e siècle, par les Suédois et quelques familles finlandoises, le défrichement de ce canton est un des plus anciens de cette partie des Etats-Unis? Il y a près de 168 ans que le premier arbre en fut abattu. La bonté du sol, le voisinage de New-York, où l'on peut aller en moins de trois heures, depuis que les ponts et la chaussée de Bergen sont terminés, la proximité de New-Ark (6), le plus beau village du continent, où l'on trouve facilement des ouvriers et des artisans; telles sont les causes qui ont contribué à rendre cette partie du New-Jersey très-habitée, et beaucoup plus soigneusement cultivée par l'intérieur.

Ce pays est rempli de cèdres rouges et blancs, avec le bois desquels on fait ici une tonnellerie très-recherchée; les vases de la rivière, la terre que l'on tire des fossés de ces vastes prairies de

---

(*) C'est le nom que les anciens Lénopys avoient donné à la péninsule sur une partie de laquelle Philadelphie a été construite : cet emplacement étoit occupé, lors de l'arrivée de William Penn, par plusieurs familles suédoises, hollandaises et indigènes.

New-Ark, ainsi que le foin salé qu'elles produisent, sont devenus depuis long-temps une source intarissable d'engrais, que nous transportons sur nos terres pendant les neiges de l'hiver. D'ailleurs, notre sol végétal, qui est profond, reposant sur une couche de glaise, par-tout on rencontre des ruisseaux, dont l'industrie tire un grand parti ; voilà pourquoi les arbres de haute-futaie et les vergers croissent ici avec tant de rapidité, et sont si productifs. Vous devez avoir entendu vanter la bonté du cidre de ce canton, dont on envoie annuellement des quantités considérables dans les Etats méridionaux. J'en ai bu en Géorgie qui m'a paru encore meilleur qu'ici. J'eus le plaisir d'en faire goûter au général Washington, il y a deux mois, lorsqu'il vint à New-Ark, à l'époque où les vergers de ce canton étoient en fleurs : il le trouva presqu'aussi délicat que celui que l'on fait en Virginie avec des pommes sauvages, et qui est connu sous le nom de Crabb-Apple-Cyder.

Quoi ! s'écria M. Herman, vous avez eu le bonheur de recevoir ce grand homme sous votre toit, et celui de vous entretenir avec lui ! Le vif intérêt, le respect qu'inspirent son nom et ses vertus, m'ont fait chercher, depuis que je suis sur ce continent, tous les moyens de lui être présenté ; mes efforts ont été inutiles ; je n'ai

pu l'appercevoir qu'à l'église. Plus heureux que moi, un jeune négociant de S.-Malo, dont le voyage à travers l'Océan n'avoit point d'autre but, ayant été chargé d'une commission intéressante de la part d'une société d'agriculture, eut le bonheur de lui être présenté, et même d'être invité à dîner chez lui. Tout cela n'a été l'ouvrage que de dix à douze jours, après l'expiration desquels il s'embarqua pour retourner dans sa patrie. Un peintre qu'il avoit amené avec lui s'étant placé à l'église en face du Général, parvint à en faire un portrait très-ressemblant. Si vous connoissez quelques détails sur sa vie privée, vous m'obligeriez infiniment de vouloir me les communiquer; car combien ne doit pas être intéressant tout ce qui a rapport à la conduite particulière, aux usages et à la manière de vivre d'un homme aussi célèbre! Quant à sa vie publique, j'ai lu avec la plus grande attention ce que l'Histoire en a déjà consigné dans ses fastes ».

« Voici ce que j'en ai entendu dire, répondit M. G., et ce que j'en sais par moi-même. Personne n'a jamais mieux connu le prix du temps, et l'art de l'employer, que le général Washington (7); il est très-laborieux, sans cependant être l'esclave de son travail. — Ce n'est pas, dit-il, en faisant trop à-la-fois, mais en faisant

régulièrement ce que chaque jour exige, que l'on parvient à faire beaucoup. — Toute l'année, il se lève à cinq heures du matin ; aussi-tôt levé, il s'habille, et fait ses prières avec un grand recueillement. Quelque temps après, il va voir ses chevaux, les examine avec soin, souvent les fait sortir, et donne ses ordres aux palefreniers. Après la visite de ses écuries, il se retire dans son cabinet, où il travaille jusqu'au déjeûner, qui est presque toujours du thé avec des galettes de maïs, dans lesquelles il met lui-même du beurre. Il n'est pas le seul parmi les Virginiens que j'aie vu préférer l'usage du maïs à celui du froment. De-là il retourne dans son cabinet, appelle ses secrétaires, et parcourt attentivement leur travail ».

« Quant à ses proclamations, ses discours aux deux chambres du Congrès, ses réponses aux nombreuses adresses qui lui sont présentées, et aux lettres qu'il reçoit, il les écrit lui-même, ce dont il est facile de se convaincre, lorsque l'on connoît son style, qui a une mesure et une nuance très-particulière. Son premier discours, comme Président des Etats-Unis, est un modèle, non de déclamation et d'éloquence, mais de sagesse, de profondeur et de grandes pensées ».

« Il a presque tous les jours à dîner, des délégués au Congrès, des sénateurs, des officiers pu-

blics, ainsi que ceux des étrangers qui lui ont été présentés. Tout ce qui sort de sa table, destiné à l'usage des prisonniers les plus indigens, est sur-le-champ porté à la geole : cette règle a été constamment observée pendant tout le temps qu'il a résidé à New-York en qualité de Président des Etats-Unis; car c'est pendant son séjour dans cette ville, que j'ai eu de fréquentes occasions de le voir, et de connoître l'intérieur de sa famille. Il n'a jamais eu d'enfans; ceux qu'on voit chez lui sont les petits-fils de sa femme, qui étoit veuve lorsqu'il l'épousa. De mon temps, il n'alloit jamais au spectacle sans les avoir avec lui; je les ai même vus souvent sur ses genoux ».

« Presque toujours grave et sérieux, ce n'est qu'après avoir bu deux ou trois verres de vin et avoir été excité par la conversation, qu'il prend une nuance de gaîté, et que son visage s'anime. On dit que pendant la guerre, personne ne l'a jamais vu rire, et que, même dans son intérieur, il ne sourit que rarement. Sa taille élevée (*), le froid, ou plutôt la dignité de sa contenance, lui donnent, les jours d'audience, une apparence extrêmement imposante. Il paroît beaucoup moins grave aux thés de madame Washington : alors, mêlé dans la foule, il converse plus fami-

(*) Il a 5 pieds 9 pouces et demi anglais.

lièrement avec les personnes qu'il connoît, et quelquefois avec les dames. Je l'ai vu souvent, dans les beaux jours de l'été, sortir de la ville, accompagné de quelques amis, pour aller se promener dans les champs ».

« Il porte constamment des habits de drap du pays, et ne se sert à sa table que de linge, d'assiettes et d'ustensiles provenant de manufactures américaines, dont les entrepreneurs s'empressent de lui envoyer les prémices. Il ne manque jamais, les dimanches, d'assister au service divin, accompagné de sa famille. Son esprit étant plus solide que brillant, il paroît se conduire d'après les inspirations d'un sens droit et d'une sagacité naturelle, plutôt que d'après des lumières acquises par la lecture. C'est à l'école de l'expérience et de la méditation qu'il s'est formé à l'administration et aux affaires. La révolution lui ayant procuré l'occasion de faire la connoissance ou d'entendre parler d'un grand nombre de personnes, et d'apprécier leurs talens, ses choix ont tous été heureux. Cependant, par égard pour ceux qui lui recommandoient quelques amis, il en écrivoit la notice sur un registre particulier. C'est ce que je lui ai vu faire plusieurs fois ».

« Brave sans ostentation, humain sans foiblesse, généreux sans profusion, combien de

fois, dans le cours de la révolution, n'est-il pas venu au secours de l'infortune, et n'a-t-il pas récompensé le courage et les belles actions? Combien de larmes n'a-t-il pas taries dans le silence et l'obscurité du mystère! mystère qui n'a été révélé depuis que par la voix de la reconnoissance! Il réunit les qualités et les vertus qui honorent l'homme, le citoyen et le grand magistrat, sagesse et modération, lumières, humanité, modestie; vertus qui lui ont mérité l'estime et la vénération de ses compatriotes, et lui assurent celle de ses contemporains ainsi que de la postérité ».

« Tel il fut comme Général en chef, depuis 1775 jusqu'en 1783; comme simple particulier, depuis 1783 jusqu'en 1789; et enfin comme Président des Etats-Unis, depuis cette dernière époque jusqu'à son abdication de la présidence, en 1796 ».

« Dès sa nomination au commandement de l'armée continentale, il eut le bonheur d'imposer silence à la calomnie, d'émousser les traits de la jalousie, de réunir les opinions de ses compatriotes; et par la confiance qu'il leur inspira, il sut diriger leurs efforts vers un seul et même but, l'émancipation de sa patrie (8). Ce bonheur unique fut plus remarquable encore lors de l'acceptation de la nouvelle constitution.

Eh! qui peut dire aujourd'hui ce qui seroit arrivé, si, par un prodige d'unanimité, il n'eût été porté au fauteuil de la présidence; et particulièrement, si, pendant la première enfance de cette constitution, le Magistrat suprême n'eût pas, comme un aimant puissant, attiré vers lui, concentré tant de volontés éparses, et insensiblement affoibli l'influence de ceux qui redoutoient la réunion des grands intérêts de ce pays sous un gouvernement effectif »?

« Que n'auroit pas donné l'Angleterre pour l'empêcher, et peut-être même l'Espagne? Que n'auroient pas fait tant d'autres personnes dont les mœurs et les principes, l'aisance et la fortune avoient été détruits par la guerre? Le nombre en étoit considérable. Combien n'en ai-je pas vu calculer avec avidité toutes les probabilités de la non-acceptation de cette nouvelle forme de gouvernement »?

« Jamais je ne pense à cette époque mémorable, à cet événement inattendu qui a enfin investi ce continent de la puissance législative, sans bénir mille et mille fois ce merveilleux enchaînement de circonstances et de hasards, que j'ai long-temps observés avec tout l'intérêt et l'attentive inquiétude d'un bon citoyen. Il est probable qu'après avoir pu résister aux dangers de la nouveauté, ainsi qu'aux crises dont il a été

assailli depuis, ce même Gouvernement, qui a réparé tant de malheurs, comblé tant d'espérances, ouvert tant de nouvelles sources d'industrie, d'entreprises et de prospérité, se consolidera et méritera enfin le respect et la reconnoissance des habitans ; à moins qu'aveuglés par les passions, par la démence et la fureur des partis, au risque de s'ensevelir sous ses ruines, ils ne détruisent leur propre ouvrage : alors il faudroit désespérer de la nature humaine, et, comme tant d'autres, croire qu'elle n'est pas digne de jouir des bienfaits de la liberté, et qu'enfin un gouvernement populaire et sage est une chimère ».

« Le lendemain, en descendant la rivière pour aller pêcher l'alose vers son embouchure dans la baie de New-Ark, la belle pirogue de M. G. toucha sur un obstacle à fleur-d'eau, que l'homme du gouvernail n'avoit point observé. La marée baissant rapidement, il nous fallut beaucoup de travail et de temps avant de pouvoir nous remettre à flot. — C'est bien ma faute, dit M. G., si cet accident nous est arrivé, car il y a vingt-deux ans que je connois cet écueil, dont j'ai vainement espéré que la violence des glaces de l'hiver nous débarrasseroit. Ce n'est point un rocher, mais l'étambord d'un des vaisseaux qui furent submergés ici quelque temps

avant que l'armée anglaise débarquât sur l'île Longue en 1776. Parmi les armateurs de New-York, les uns envoyèrent les leurs vers le haut de la rivière Hudson ; les autres, plus heureux, les amenèrent dans cette rivière, où, après les avoir dématés, ils les coulèrent bas dans vingsept pieds d'eau, sur un fond de vase. En 1784 on les releva, on les épuisa, et on les ramena à New-York, où ils ne tardèrent pas à être réparés ».

« N'ayant jamais entendu parler de ces opérations, dit M. Herman, j'apprendrois avec plaisir par quels moyens tout cela a pu se faire; voudriez-vous m'en instruire? Ces opérations me paroissent devoir être dangereuses et difficiles ».

« Rien de plus simple à concevoir que la première, répondit M. G. ; au moyen de quelques trous percés dans le fond de calle, ces vaisseaux disparurent en moins de deux heures, bien entendu après qu'on les eut complètement dégréés et dématés. Quant à celle de les relever, vous concevez qu'elle dut être beaucoup plus difficile. Les propriétaires accompagnés de leurs amis, vinrent ici munis d'allèges, de cables, de pompes, qu'ils avoient empruntés de la ville : des plongeurs ayant attaché une des extrémités de ces cables aux crampons dont on avoit eu soin

de munir ces vaisseaux, et l'autre au cabestan de ces allèges, après bien des efforts et le secours de la marée, ils les élevèrent à fleur d'eau, à l'exception cependant de celui sur l'étambord duquel nous avons touché. A l'aide des pompes, le pont fut bientôt assez desséché pour qu'on pût y entrer. Cette opération exigea beaucoup de temps et de peine, parce que le plus léger ébranlement du vaisseau y faisoit rentrer l'eau de la rivière. Aussi-tôt que cela fut fini, les tuyaux de ces mêmes pompes ayant été placés au panneau de la grande écoutille, la calle fut vidée dans l'espace d'un jour, et les trous promptement rebouchés. A la marée du troisième jour, on les conduisit à New-York, où ils furent replacés sur leurs chantiers, et étayés jusqu'à ce que le soleil les eût desséchés. Vous jugez de quelle énorme quantité de vase ils devoient être couverts et remplis. L'effet de cette immersion fut de durcir les pièces de leurs membrures à un tel degré, qu'elles existent encore ».

« Quant au doublage, déjà usé à cette première époque, il fut remplacé par un nouveau, ainsi que quelques pièces des *hauts ;* mais ce qui vous paroîtra peut-être étonnant, c'est que les chevilles (*) qui étoient d'acacia, n'avoient

(*) Trunnels.

point été endommagées. En effet, ce bois est éternel, particulièrement sous l'eau; voilà pourquoi on en fait ici un si grand usage; voilà pourquoi on plante annuellement une si grande quantité de ces arbres, dont le rapport, au bout de quelques années, est très-considérable. En vous promenant sur ma terre, vous avez dû voir avec quel soin j'en couvre tout ce que la charrue ne peut pas labourer. Je connois un médecin qui, dans sa jeunesse, eut le bon esprit d'en planter un champ de 50 acres (*), dont il retire aujourd'hui de mille à douze cents piastres par an, sans autres frais que ceux de l'entretien des clôtures. C'est sur l'île Longue et dans l'Etat de Rhode-Island, qu'on en voit des forêts plantées de main d'homme (9) ».

« Après que ces vaisseaux submergés eurent été doublés à neuf, remâtés et peints, on n'auroit jamais pu croire qu'ils eussent été pendant huit ans au fond de la Passaïck. Deux de ces brigantins qui furent sciés et alongés de douze pieds, sont encore à présent des paquebots employés dans le commerce de la Caroline méridionale ».

« Comment, sciés en deux? dit M. Herman. Quel pouvoit être le motif d'une opération qui

(*) A Hyde-Park, sur la rivière Hudson.

doit nécessairement les avoir affoiblis et avoir été très-dispendieuse ? — Celui de leur donner un port plus considérable, et souvent même d'accélérer la vîtesse de leur marche. — Cela me paroît devoir être très-dangereux ; car, en acquérant une plus grande longueur de *quille*, et conservant la même largeur de *bau*, il me semble qu'ils ne devoient plus porter la voile comme auparavant ».

« On ne fait cette opération, très-fréquente ici, qu'à ceux qui avoient une trop grande largeur relativement à leur longueur de quille. Vous devez voir, dans le tableau page 253, que, dans l'espace de quatre ans, dix brigantins furent sciés et alongés, et que leur port, qui n'étoit que de 895 tonneaux, se monta à 1410 en conséquence de cette opération. Que penseriez-vous donc d'un négociant de New-York, dont les vaisseaux sont renommés pour la vîtesse de leur marche (je ne parle que de ceux d'une moyenne grandeur), et qui, au retour de leurs premiers voyages, leur fait toujours subir cette opération ? La prospérité de son commerce étant fondée sur cette célérité, il n'épargne ni dépense ni soins pour avoir les meilleurs voiliers possibles. C'est lui qui fournit aux habitans de la Havane, de la Jamaïque, ainsi qu'à ceux de plusieurs autres des Antilles, ces pommes de Newtown-pip-

pins (10), dont l'odeur et le goût sont si délicieux, sur tout sous la zone torride. Je ne crois pas que les jardins des Hespérides en aient jamais produit d'aussi bonnes. Lorsqu'elles arrivent fraîches et bien conservées, chacune dans leur enveloppe de papier, elles se vendent souvent de six à huit piastres la douzaine. Il en est de même des aloyaux et autres morceaux de bœuf, choisis; on les arrange ici dans de petits vases de cèdre, bien hermétiquement fermés et remplis d'une saumure particulière, au moyen de quoi ils se conservent jusqu'à leur arrivée dans ces îles : vous voyez combien il est important d'avoir des vaisseaux fin-voiliers ».

« Ce continent, continua M. G., est le père nourricier de ce grand archipel. Non-seulement il fournit aux habitans les comestibles, les matériaux nécessaires à la construction de leurs maisons et de leurs moulins, les chaudières et les cylindres de leurs sucreries ; mais aussi les chevaux et les voitures, tels que carosses, phaétons, cabriolets, &c. La dernière fois que je fus à Carthagène et à la Havane, j'observai avec plaisir qu'il n'y avoit pas dans ces villes une seule voiture qui n'y vînt de Boston, de New-York ou de Philadelphie ».

Insensiblement conduits par la marée, nous découvrîmes bientôt un pont qui venoit d'être

construit sur cette rivière par la même compagnie incorporée, aux travaux de laquelle on devoit aussi celui de Hakinsack, ainsi que la chaussée qui s'étend depuis Bergen jusqu'à New-Ark, dans une longueur de quatre milles.

« Le sol sur lequel ces deux ponts ont été élevés, reprit M. G., est si mou et si tremblant, que la fondation des culées a été très-dispendieuse. Qui croiroit que ce terrein maritime, couvert à toutes les hautes marées, a vingt pieds de profondeur? Cela est cependant bien vrai; il repose sur une couche de sable blanc, dont la surface ondulée atteste encore l'action des eaux, qui jadis l'inondèrent. Sept pieds au-dessous de ce lit de sable, on rencontre un terrein glaiseux, dont l'odeur est extrêmement fétide, rempli de débris de coquillages bien différens, quant à la forme et à la grosseur, de ceux que nous voyons aujourd'hui sur les bords de la mer. Le gouverneur de cet Etat conserve dans son cabinet les deux écailles d'une huître, qui contient un peu moins d'une pinte d'eau; on en a découvert de plus grandes encore en creusant un puits dans le comté de Monmouth, à 50 pieds de profondeur. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le terrein sur lequel on a trouvé ces dernières, paroît avoir été un ancien marais. Quels changemens la surface de ce continent,

ainsi que le niveau des mers, n'ont-ils pas dû subir à une époque inconnue» !

« Cette nouvelle route, dont le Gouvernement a concédé le péage à perpétuité, est la seule qui conduise de New-York à Philadelphie ; aussi est-elle très-fréquentée. On dit que cette entreprise a coûté 500,000 piastres, et que les souscripteurs en retirent un intérêt considérable. Jamais taxe de route n'a été payée avec plus de plaisir; car auparavant ce n'étoit pas chose facile que de traverser ces vastes prairies, et de passer les rivières Hakinsack et Passaïck. Cette nouvelle route est devenue très-utile au village de New-Ark, d'où partent et où arrivent aujourd'hui les diligences qui vont aux Etats méridionaux, ou en viennent. C'est un passage continuel ; c'est aussi celui des malles et des couriers. Voilà pourquoi on y voit un aussi grand nombre d'auberges ».

Après avoir joui d'une pêche abondante, nous remontions la rivière avec la marée du soir, lorsqu'il survint un orage si violent, que nous fûmes obligés de débarquer précipitamment au quai de M. Schuyler, propriétaire d'une mine de cuivre en exploitation depuis d'un plus siècle, et chez lequel on nous engagea à passer la nuit. Ce quai est situé vis-à-vis le village d'Acquakanunck, sur le rivage oriental de la Passaïck.

« Cette mine fut découverte, nous dit un des fils de M. Schuyler, cinq ans après l'arrivée des premiers Hollandais à New-York, c'est-à-dire vers l'an 1624. Quelques matelots qui avoient débarqué à Sandy-Hook (11), ayant été pris par les indigènes, furent conduits à ce même village d'Acquakanunck, et, suivant l'usage, mis au poteau pour être brûlés, à l'exception cependant de l'un d'eux, qui eut le bonheur d'être adopté par une des femmes du village. Quelque temps après, cette indienne ayant jeté les yeux sur les boucles qui attachoient les souliers de son nouveau mari, elle lui fit entendre que de l'autre côté de la rivière elle connoissoit un endroit entièrement rempli de ce même métal, et dès le lendemain elle l'y conduisit à l'insu du village ».

« Cet homme, tout ignorant qu'il étoit, ne tarda pas à s'appercevoir que ce sol verd devoit, en effet, recéler une riche mine dans ses entrailles. Revenu chez lui, il se fit des amis, s'engagea à leur apporter des vêtemens semblables aux siens, de l'eau-de-vie et des fusils, s'ils le laissoient aller chez ses compatriotes à la nouvelle Amsterdam (*) : les chefs y consentirent. Cet intelligent matelot remplit sa promesse avec

(*) Aujourd'hui la Nouvelle-York.

tant de zèle et de fidélité, qu'ils lui accordèrent une seconde et même une troisième permission. Profitant de son ascendant sur l'esprit de ses nouveaux amis, il eut le bonheur de faire la paix entre les deux nations, et celui d'obtenir des sachems d'Acquakanunck, la concession de la péninsule sur laquelle cette mine étoit située, et qui, aujourd'hui, comme vous l'avez pu voir, est couverte de bonnes plantations et de vergers magnifiques. Mais au lieu de cultiver la terre que l'on venoit de lui donner, et d'y introduire les nouveaux grains de l'Europe, il travailla à exploiter cette mine, fit venir des ouvriers de Hollande, et ne tarda pas à éprouver des pertes considérables. Forcé par ces circonstances, il la vendit à un de mes ancêtres, revint à son village, où il fit construire une maison sur l'emplacement de la Wigwham, dans laquelle il avoit été adopté en 1618; elle est encore possédée, ainsi que les terres qui l'avoisinent, par la postérité de ce matelot, dont l'arrière-petit-fils a servi, avec beaucoup de distinction, pendant la guerre de la révolution, et est aujourd'hui un excellent agriculteur et magistrat de son canton ».

« Si la compagnie anglaise de Liverpool n'eût pas, à ce qu'on dit alors à mon père, fait mettre le feu à notre pompe, cette mine seroit encore

exploitée; mais les dévastations de la guerre, la mort de mon père et la perte de cette pompe, nous ont jusqu'ici empêchés de reprendre ces utiles travaux. Nous allons faire construire une fournaise à réverbère, destinée à fondre l'immense quantité de minerai qui est resté épars, depuis un grand nombre d'années, dans le voisinage de cette mine; déjà on commence à platiner le cuivre sous les gros cylindres de Charlotte'sbourg ».

Le lendemain, au lieu de suivre le chemin ordinaire, que l'orage avoit rendu impraticable, nous traversâmes le grand marais de Cèdres blancs, qui appartient à cette même famille, et lui apporte un revenu considérable. J'observai qu'une partie de ce marais, brûlée quatre ou cinq ans auparavant, étoit déjà couverte d'une innombrable quantité de cèdres, venus spontanément, et qui avoient quatre pieds de hauteur; que le terrein sur lequel ils croissoient étoit noir, marécageux, un peu fétide, et presque semblable, quoique plus sec, à celui des prairies maritimes du voisinage.

Avec quelle facilité n'en propagera-t-on pas la culture dans le voisinage de la mer, et dans certains bas-fonds de l'intérieur, sur lesquels je les ai vus croître aussi bien qu'ici? Les deux espèces de cèdres, l'acacia, le mûrier, sans

parler du chêne, sont des arbres précieux pour la construction des vaisseaux, dont les Gouvernemens de ce pays encourageront un jour la propagation. Et pourquoi ne cultiveroit-on pas aussi les trois premières espèces dans les parties maritimes et sablonneuses de l'Europe ? Vingt ans suffiroient pour la croissance de ces arbres, qui viennent en graines aussi promptement que l'oignon (12). Quelle force végétative le cèdre blanc ne doit-il pas avoir, puisque plus ils sont rapprochés, et plus promptement ils s'élèvent? On en compte généralement de deux à trois mille par acre ; on s'en sert à plusieurs usages à bord des vaisseaux, ainsi que pour faire des échelles, des gouttières, des bardeaux, des planches, des clôtures, &c. Leur bois entre aussi dans la belle tonnellerie de ce pays, d'où l'on en exporte une grande quantité jusqu'aux Indes orientales.

De retour chez M. G., il nous parla de l'arrivée des premiers colons hollandais, en 1614, parmi lesquels étoient deux de ses ancêtres. Il nous dit qu'originairement Français, ils avoient été chassés de leur patrie pour avoir adressé leurs prières à Dieu dans leur langue, et non dans celle d'un ancien peuple qui n'existoit plus depuis des siècles ; que l'un d'eux, homme instruit, avoit été le premier greffier de la ville de

New-York, et avoit été conservé dans cette place après la conquête de cette colonie par les Anglais en 1663.

« Je vois en lisant les gazettes, ajouta-t-il, combien les choses sont différentes aujourd'hui; le Gouvernement ne s'occupe plus de la croyance des hommes; l'empire des loix ne s'étend plus qu'aux affaires de ce monde; chacun peut adorer Dieu à sa manière, et pourvu qu'il l'adore, c'est tout ce qu'on doit exiger. Qui auroit pu prévoir un changement aussi subit et aussi inattendu? Est-ce le fruit d'une sage politique ou de la philosophie? Combien l'état des choses ne seroit-il pas différent aujourd'hui, si telles eussent été les opinions régnantes il y a 200 ans! Quelle différence en Europe, comme dans ce pays, si, à l'époque des guerres de religion, le calvinisme eut obtenu la supériorité? La puissance royale qui régissoit la France auroit été restreinte dans des bornes plus étroites, et la forme du Gouvernement auroit considérablement changé. Alors, avec quelle rapidité cette même France ne seroit-elle pas devenue puissance maritime et manufacturière? Elle auroit devancé l'Angleterre de plus d'un siècle, puisque ce sont des Français, expulsés de leur patrie, qui, les premiers, y introduisirent l'art de faire des chapeaux, du papier, du fer-blanc, des étoffes de

soie ; et les Flamands protestans, celui de faire du drap ».

« A quoi cela a-t-il tenu? A quelques coups d'arquebuses mieux dirigés, ou plutôt à la conquête du Mexique, dont l'or procura au Néron du midi, ce brûleur d'hommes, tant de moyens de soudoyer et de corrompre. A quoi a tenu la conquête d'un empire aussi puissant ? Aux expériences et aux découvertes d'un obscur moine allemand. Tels sont les imperceptibles ressorts des destinées humaines. Et l'on veut prévoir, on veut organiser les événemens de l'avenir, comme s'ils n'étoient pas nécessairement préordonnés, engendrés par ceux du passé ! Il falloit cependant que toutes ces combinaisons eussent lieu, pour que mes ancêtres fussent obligés de fuir leur patrie comme des criminels ; pour que j'eusse le plaisir de vous recevoir sous mon toit, et celui d'entendre les intéressans récits de vos voyages dans l'intérieur du continent, qui m'est aussi inconnu que si j'étois né en Europe ».

M. G., informé de l'arrivée d'une goëlette au quai de débarquement, ayant remis au lendemain à terminer son instructive conversation, se hâta d'aller recevoir la compagnie qu'il attendoit de New-York ; car ce jour étoit un dimanche.

CHAPITRE XI.

« LORSQUE je me rappelle tout ce que je vous ai entendu dire de l'intérieur du continent, de nos grands lacs, des colonies de l'Ohio, reprit M. G., dès que la nombreuse et bruyante compagnie qui étoit venue dîner chez lui fut repartie, je me sens, je vous l'avoue, un peu mortifié. Mais le temps de la curiosité, qui suppose du loisir, de l'aisance et quelque instruction, n'est pas encore arrivé : nous sommes et serons encore long-temps dans un état d'agitation, je pourrois même dire d'effervescence, qui ne nous permet de penser qu'aux moyens de réparer nos pertes et d'acquérir de la fortune ; c'est le désir universel. De-là tant de mouvemens, d'entreprises, de projets et de spéculations ; de-là aussi cet esprit de cupidité qu'un grand nombre d'étrangers nous reprochent. Ne savent-ils donc pas qu'il en est de l'existence des nations comme de celle des hommes ; que chaque période de cette existence a ses goûts, ses passions et ses erreurs ? Ignorent-ils donc la situation critique dans laquelle ces colonies, devenues indépendantes, se trouvèrent en 1783, lorsqu'après tant de sacrifices faits pour chasser

l'ennemi commun, mille germes imprévus de rivalités, de jalousies, de discordes, et même de guerres intestines, se manifestèrent de tous côtés. La guerre et le papier-monnoie avoient anéanti toutes les fortunes; onze de nos villes, détruites par l'ennemi, fumoient encore; nos finances n'étoient qu'un chaos; les liens qui, pendant le moment du danger, avoient uni ces treize Etats, n'étoient plus qu'un fil prêt à se rompre; le poids des anciennes dettes contractées en Europe, accabloit les maisons de commerce, qui cherchoient à se relever; il n'y avoit plus de crédit, ni public, ni particulier; le Congrès n'étoit qu'une ombre prête à s'évanouir; notre pavillon étoit insulté; et nos mœurs se trouvoient détériorées par le fléau du papier-monnoie, ainsi que par l'habitude de la guerre. Telles furent quelques-unes des principales circonstances qui rendirent ce long interrègne si alarmant, qu'un grand nombre de personnes, considérant comme illusoires les brillantes espérances qu'elles avoient fondées sur l'indépendance du continent, gémissoient dans l'amertume de leurs cœurs, et regrettoient que tant d'efforts eussent été faits, et que tant de sang eût été versé inutilement ».

« A quoi a-t-il tenu que leurs craintes n'aient été justifiées ? Il faut avoir connu, comme moi,

les desseins, les projets formés pour renverser la nouvelle forme de Gouvernement que la Convention des députés assemblés à Philadelphie proposa à la fin de 1787; il faut avoir vu, comme moi, lès moyens, les artifices mis en usage pour tromper les habitans des campagnes, particulièrement dans les Etats qui regrettoient de voir les revenus considérables de leurs douanes (*) près de passer dans le trésor continental, pour pouvoir apprécier les chances et les risques que ces Etats ont courus de n'être jamais unis, et peut-être de retomber sous le joug de leur métropole. Et même, malgré la force des circonstances les plus urgentes, malgré l'énergie et l'unanimité des bons citoyens, leur espoir auroit été déçu, l'anarchie auroit triomphé, sans le dernier article de cette Constitution, qui déclare qu'aussi-tôt que neuf Etats l'auront acceptée, elle sera mise en activité, et aura lieu pour ces Etats. Sans cette clause, celui de New-York, dont les députés à la Convention de Philadelphie s'étoient retirés de bonne heure (**), et

(*) La douane de New-York se monta, en 1788, à 72,000 pounds, égaux à 180,000 piastres (954,000 fr.).

(**) De tous les députés de cet Etat, il ne resta à Philadelphie que le colonel Hamilton; aussi-tôt revenus, les premiers justifièrent leur conduite dans une longue

dont la Convention particulière s'assembla exprès très-tard, l'auroit rejetée, conformément au projet de la majorité, projet bien connu long-temps avant l'ouverture des débats ».

« Les nombreux mécontens de Massachussets et de la Pensylvanie, et probablement aussi ceux de Rhode-Island et de la Caroline septentrionale, dont les législateurs n'avoient pas voulu envoyer de députés à Philadelphie, et parmi lesquels l'opposition avoit des agens, auroient bientôt repris les armes pour en soutenir les desseins. D'un autre côté, les anciens militaires de l'armée continentale, les habitans des villes maritimes, un grand nombre parmi ceux des campagnes se seroient réunis pour s'opposer à ceux qui vouloient prévenir l'union de ces Etats; alors cette nouvelle guerre civile auroit anéanti tout ce que celle de la révolution n'avoit pas renversé. Quelles eussent été les conséquences de ce nouveau conflit? Un paragraphe de trois lignes dérangea toutes ces combinaisons. Le

---

lettre qu'ils adressèrent à la Législature et au Gouverneur, par laquelle ils désapprouvoient la nouvelle forme et les principes du Gouvernement proposé. La plupart de ces délégués ayant été réélus membres de la Convention de l'Etat de New-York, qui devoit en décider l'acceptation ou le refus, il est évident que, dès l'origine, on avoit formé le projet de la rejeter.

New-Hampshire, comme neuvième Etat, ayant inopinément accepté la nouvelle Constitution pendant les séances de la Convention de New-York (*), elle se trouva forcée, quoique bien à regret, de la ratifier aussi. Voilà à quoi tiennent les événemens humains.

De ce long état de crise, de confusion et d'inquiétude, est résulté celui dans lequel vous nous voyez aujourd'hui, comme les vagues de la mer roulent encore long-temps après que la tempête a cessé : ajoutez à tout cela les obstacles et les difficultés qui accompagnent naturellement la nouveauté et la jeunesse d'un Gouvernement populaire, la naissance et la fougue des partis, l'ébranlement qu'il a éprouvé par la réaction

---

(*) Il étoit d'une si haute importance que l'on fût informé à Poughepsie (lieu des séances de la Convention de l'Etat de New-York) de la ratification du Nouveau-Hampshire, dont les députés étoient assemblés, avant la majorité de ceux de New-York, qui, sûrs de la victoire, pressoient la clôture de leurs séances, qu'un grand nombre de jeunes gens, dans les Etats de New-York, Connecticut, Massachussets et New-Hampshire, montés sur leurs propres chevaux, se placèrent sur la route de dix en dix milles, au moyen de quoi la nouvelle de la ratification de New-Hampshire (le neuvième Etat ratifiant) fut transmise en cinquante-quatre heures. La distance étoit de 124 lieues.

des dogmes qui ont failli bouleverser l'ancien Monde; les liens d'un commerce presqu'exclusif que nous sommes obligés de faire avec notre ancienne métropole, depuis que la guerre a anéanti presque toutes les manufactures, et nous a fermé presque tous les ports de l'Europe; l'irritation occasionnée par la prise d'un grand nombre de vaisseaux; l'arrivée parmi nous d'une foule d'étrangers de toutes les castes et de toutes les nuances; la création de fonds publics; telles sont quelques-unes des causes auxquelles il faut attribuer, d'un côté, ce délire de spéculations, cette soif de richesses, cet esprit d'agiotage, auquel cependant l'avarice n'a aucune part; de l'autre, cette tiédeur, cette indifférence pour les sciences et les arts ».

« Ainsi que les Européens, nous soupirons après la paix, et, comme eux, nous en sentons de plus en plus le besoin: elle seule peut replacer le commerce de l'univers sur ses anciennes bases, restreindre nos spéculations maritimes dans leurs justes limites, calmer l'aigreur des partis, et consolider insensiblement notre Gouvernement, nos belles institutions, et notre caractère national. Alors, nous aurons parmi nous des savans, des littérateurs, des géologistes, des amateurs de botanique et d'histoire naturelle. Alors, nous connoîtrons tout ce que les forêts et

les entrailles de ce continent recèlent de nouveau pour nous, et d'intéressant : c'est l'ouvrage de quelques années de tranquillité. Aux égaremens, aux orages de la jeunesse, succéderont le phlegme et la raison de l'âge mûr ».

« Si mon long séjour dans les Antilles, si les circonstances subséquentes à mon retour ne m'ont pas permis de parcourir l'intérieur de nos Etats maritimes ni les pays trans-allégh éniens ; si je n'ai point encore vu nos grands lacs, la chute de Niagara, ni le pont naturel, il n'en sera pas ainsi de mon fils. Il arrive du Ténézée (1), où il étoit allé voir la concession militaire de trois millions d'acres, que la Caroline septentrionale accorda, il y a quelques années, à son contingent de l'armée continentale, ainsi que pour obtenir les titres de la partie de cette concession qui lui appartient, comme ayant épousé la fille unique d'un colonel de ce même Etat, mort il y a trois ans ».

« Il a été si épris de la douceur, de l'égalité du climat de ce nouveau pays, qu'il avoit formé le projet d'aller s'y fixer. Surpris d'un projet aussi extraordinaire, je lui fis voir quels étoient les inconvéniens de fonder un établissement dans un canton aussi éloigné de la mer, où tout ce qui vient de l'Europe et des Etats maritimes doit nécessairement être très-cher, et où les

bras seront rares pendant bien des années, puisque chacun ne travaille que pour soi ; et où enfin les hommes conservent pendant long-temps la rusticité que leurs pères ont contractée dans les travaux et la solitude de leurs établissemens isolés. J'ai calmé cette première effervescence, si naturelle à la jeunesse, dont les yeux, faute d'expérience, ne voient que le côté séduisant des choses ».

« Ces colonies éloignées, lui ai-je dit, ne con-
» viennent qu'à des hommes qui possèdent un
» métier, et ont été accoutumés au travail ; ils
» se trouvent heureux et contens, par-tout où
» ils peuvent acquérir de la terre à bon marché ;
» mais vous, à qui j'ai donné l'éducation la plus
» soignée que l'on puisse recevoir dans ce pays ;
» vous, qui êtes destiné à jouir d'une fortune
» honnête, il seroit de la plus haute impru-
» dence de vous exposer à courir des risques
» aussi graves. Eh puis ! ne comptez-vous pour
» rien la distance à laquelle vous seriez de moi,
» dont vous faites la consolation. Conservez vos
» terres militaires, témoignage précieux de la
» reconnoissance publique envers votre beau-
» père ; mais restez ici, où vous n'aurez que
» des arbres à planter, des champs bien enclos
» de bonnes haies vives, à cultiver, et des ver-
» gers, en plein rapport, à soigner. Établi à

» trois lieues de New-York, vous jouirez des
» agrémens de la vie, vous participerez aux
» progrès de l'esprit humain, et cultiverez les
» sciences; car, je l'espère, vous serez trop sage
» pour exposer jamais une fortune bien assurée
» aux hasards du commerce ».

« Sa tendre affection pour moi, ainsi que mes raisonnemens, ont eu tout l'effet que j'espérois; il fermera mes paupières; je ne mourrai pas éloigné de ce qui me reste de plus cher ici-bas, ayant malheureusement perdu sa mère il y a long-temps; car, vous le savez, on n'avance pas inpunément dans la vie, chaque année voit disparoître un parent, un ami; et, si on atteint un âge avancé, on se trouve seul, isolé, comme les vieux chênes qui ont survécu à tous les arbres de leur voisinage ».

« J'ai envoyé le fils de ma fille, duquel je suis tuteur, au collége de Dartmouth (2), dans la partie occidentale du New-Hampshire. L'éloignement des villes, la salubrité du climat, le zèle des instituteurs, qui paroissent être reconnoissans de ce qu'on leur envoie des élèves d'une aussi grande distance; tels ont été les motifs qui m'ont déterminé à me séparer de cet enfant. Jugez de leur force, puisque je ne suis qu'à trente milles du collége de Princetown, et bien plus rapproché encore de celui de New-York ».

« Combien n'est-il pas à regretter que ce dernier ait été placé dans une ville maritime, où les affaires, les dissipations, le mouvement du commerce, sont pour les muses des perturbateurs extrêmement incommodes, elles qui aiment la solitude, le silence des campagnes, la vue des chutes et des cascades, l'ombre des arbres, au pied desquels on trouve presque toujours le recueillement, père de la méditation ! A l'époque de la fondation de ce collége, cette ville, j'en conviens, n'étoit qu'une grosse bourgade; il étoit cependant facile de prévoir que, située au centre du continent, à l'embouchure d'un fleuve dans lequel la marée remonte jusqu'à 50 lieues, elle s'accroîtroit avec rapidité; c'est ce qui est arrivé du vivant de quelques-uns des généreux fondateurs. On a commis la même erreur à Philadelphie. Je ne vas jamais à New-York, sans que la vue de ce bel édifice ne renouvelle mes regrets, et le desir de le voir transporté à Eusopus, dans le voisinage des montagnes Bleues, ou à Hampton, à l'extrémité orientale de l'île Longue, à la vue du grand Océan ».

« Puisque vos ancêtres étoient du nombre des premiers colons qui vinrent de Hollande, demanda M. Herman, pourriez-vous me dire quel étoit le nom que les indigènes avoient donné au

fleuve Hudson ; je l'ai inutilement cherché dans vos archives publiques ? Je le crois perdu, répondit M. G., de même que celui de plusieurs autres rivières et montagnes de cet Etat. La plupart des hommes qu'envoie ici la compagnie occidentale d'Amsterdam, à qui ce pays avoit été concédé, n'étoient point des Hollandais, mais des Wallons, des Liègeois, des hommes de toutes les petites principautés qui avoisinent les Provinces-Unies. Quelques-uns de leurs chefs étoient instruits, j'en conviens ; mais soumis à un Gouvernement auquel il ne leur étoit pas permis de participer, chacun ne s'occupa que de ses intérêts et des moyens d'améliorer son sort : voilà pourquoi on ne trouve dans nos archives que des actes de concession de terres, de fondation d'église, de bacs, de guerres contre les indigènes, et rien qui ait rapport à la géographie et à l'histoire naturelle du pays, ni qui soit digne des fastes de l'histoire ».

« Le premier gouverneur étoit un officier courlandais, à qui on donna cette chétive commission, pour le récompenser de la perte d'une jambe emportée au siége de la ville de Dordrecht. Sans la cérémonie de leur baptême, la plupart de ces premiers colons n'auroient pas même eu de nom. Leurs descendans ne sont encore connus, dans quelques cantons, que par des sobriquets,

et ce qui vous paroîtra sans doute extraordinaire, est que chaque individu en a trois ; le premier, sous lequel il est connu dans les champs; le second, à l'église ; le troisième, lorqu'il reçoit chez lui ses voisins».

« Il y a environ quarante ans qu'un aventurier arrivé de Hollande, qui avoit apporté une longue liste de noms, s'avisa de les mettre à l'enchère. Ceux qui étoient précédés du *van*, montèrent à deux piastres, et les autres à une seulement. De cette singulière spéculation, il est résulté une foule de procès relatifs à l'identité des individus, procès qui ont coûté bien plus cher que ces noms, et dont la génération actuelle ne verra peut-être pas la fin. Quelles observations utiles pouvoit-on espérer d'hommes dont la postérité en étoit encore à ce point d'ignorance il y a quarante ans » ?

« Cependant, combien ne seroient pas instructifs les détails de l'arrivée des premiers colons, de ce qui précéda et suivit leur débarquement ! Avec quel intérêt ne liroit-on pas aujourd'hui ceux de leurs premières entrevues avec les indigènes, ceux, enfin, des moyens dont ils firent usage pour se loger et vivre sur la pointe stérile de l'île de Manhatan ? Car, de même que l'espace intermédiaire des distances, environne d'illusions les objets éloignés, celui

du temps ajoute beaucoup à l'importance des événemens, excite la curiosité, et même la méditation, lorsqu'on considère l'influence qu'ils ont eue sur l'enfance de cette colonie. Ce n'est que depuis l'époque où cette colonie reçut, en 1683, les loix civiles de l'Angleterre, et un corps législatif (*), que son histoire devient intéressante ».

« L'étroite alliance que la Grande-Bretagne contracta alors avec les six Nations confédérées, alliance qui a subsisté jusqu'au commencement de la révolution, permit aux habitans d'étendre leurs défrichemens, de bâtir des villes dans l'intérieur, et de multiplier leur nombre. Il reçut dans la suite un grand accroissement par l'arrivée successive d'Allemands, d'Irlandais, de Flamands, de Palatins et de Français chassés de leur patrie à la révocation de l'édit de Nantes, tache indélébile du règne de Louis XIV ».

« Quelle différence entre ces premiers colons dont je viens de vous parler, et ceux qui fondèrent la Nouvelle-Plimouth dans la baie de Massachussets en 1620, souche de la population des quatre Etats septentrionaux, que l'on

(*) Vingt ans après la conquête qu'en firent les Anglais, en 1663, au nom du duc d'York, à qui ce pays avoit été concédé.

estime aujourd'hui former le cinquième de celle des Etats-Unis! Instruits par les révolutions dont ils sortoient; éclairés par les discussions théologiques, alors si générales; ayant été persécuteurs et persécutés, ces hommes étoient bien supérieurs à ceux que la Hollande envoya ici: aussi ont-ils soigneusement conservé les traces de leurs progrès, la forme du Gouvernement dont ils convinrent entr'eux, avant même de débarquer, le serment solennel qu'ils firent de s'y conformer, les loix qu'ils promulguèrent, leurs conventions, leurs discussions et leurs guerres avec les indigènes; car, excepté dans la Pensylvanie et le Maryland, les premiers champs de toutes ces colonies ont été teints de sang humain ».

« La variété des sectes qui ne tardèrent pas à naître parmi eux, fut la source d'autant de petites colonies qui, bientôt, devinrent des villes florissantes, telles que Boston, long-temps connu sous le nom indigène de Shawmut; celles de Salem, sous celui de Naumkéag; de Charles-town, sous celui de Mishawum; et, enfin, de Ipswich, sous celui d'Agawan, noms qu'elles ne perdirent qu'à l'époque de leur incorporation. Le temps n'a rien effacé de ces traits si caractéristiques des opinions religieuses d'alors. Leur fanatisme étoit si exalté, que le principal

motif d'un grand nombre de ces colons, distingués par leur naissance et par leurs lumières, étoit moins de former des établissemens, d'acquérir des terres, que de jouir dans le sein de ces sombres forêts, de toute la liberté de leur culte. Ce culte étoit l'objet de leurs entretiens journaliers, l'ame de leur existence, mais souvent aussi la cause de dissentimens et de séparations. L'histoire ne parle jamais de la fondation d'un nouvel établissement, sans indiquer le nom du ministre qui conduisoit ce nouveau troupeau dans le désert, pour y fonder une nouvelle église. Ainsi se sont colonisés la partie maritime de Massachussets, toute l'île de Rhodes et le Connecticut, sans parler du nouveau Hampshire ».

« Aujourd'hui que l'esprit du siècle est si différent, les descendans de ces anciens Puritains peuvent à peine se former une idée de l'importance que leurs pères attachoient à l'interprétation de certains textes de l'écriture sainte, ainsi qu'aux formes rigides d'un culte qui avoit une aussi grande influence sur leur conduite et leurs actions. On ne pouvoit être élu à aucunes fonctions civiles, ni même être membre de leurs sociétés, sans l'être aussi de leurs congrégations. De-là, l'esprit d'intolérance et d'hypocrisie qu'on leur a si long-temps, et si justement reproché.

Quelle différence aujourd'hui ! Des mahométans pourroient construire une mosquée parmi les arrière-petits-fils de ceux qui, il y a un siècle, firent exécuter plusieurs Quakers pour n'avoir pas voulu renoncer à leurs opinions religieuses. Que sera-ce donc dans un siècle » ?

« Cependant, au milieu des ardeurs, des élans de ce brûlant fanatisme, on voit briller des vertus éminentes et de grandes qualités, non-seulement parmi les chefs de ces illuminés, mais parmi ceux-ci même : jamais colonie ne fut fondée par des hommes moins ignorans. Très-peu d'années après être arrivés dans la baie de Massachussets, ils consacrèrent leur desir de propager les lumières et les connoissances, par la fondation de l'université de Cambridge (*), cette *alma mater* pour laquelle leurs descendans conservent encore le plus grand respect et la plus tendre affection, ainsi que par l'institution des écoles dans les campagnes comme dans

---

(*) L'université de Cambridge, ou plutôt de Harvard (du nom de son principal bienfaiteur), fut fondée en 1638, dix-huit ans après l'arrivée des premiers colons, et reçut une charte d'incorporation en 1650. Elle est agréablement située à trois milles de Boston ; les édifices en sont vastes et élégans. Elle est la plus ancienne, la plus richement dotée, et, sous tous les rapports, la première du continent.

les villes (*), grand et mémorable exemple que William-Penn, lui-même, n'a pas suivi, quoiqu'il arrivât en Pensylvanie 62 ans après la première colonisation de Massachussets ».

« Je l'avoue, je ne rencontre jamais dans l'histoire, sans quelques mouvemens d'admiration, les noms de ces illustres fondateurs, qui traversèrent l'Océan pour conduire leurs compagnons sur ce continent, alors couvert d'épaisses forêts, sauvage, agreste, rempli d'animaux féroces, habité par des hommes presqu'aussi féroces (3). A combien de dangers, de fatigues et d'inconvéniens de tous les genres, la première génération ne fut-elle pas exposée, lorsque les maisons n'étoient que des cabanes, presque sans aucuns ameublemens, et lorsqu'il n'y avoit ni chemins, ni ponts, ni communications (4)? Qui reconnoîtroit aujourd'hui cet ancien état de choses, en voyageant dans ce pays si bien cultivé, et généralement si pittoresque? S'il faut du courage pour aller vivre sur l'Ohio, à 100 lieues de

---

(*) La loi oblige les habitans des districts où il y a 50 familles, d'avoir une école où l'on enseigne aux enfans à lire, écrire, l'orthographe, l'arithmétique et la langue anglaise. Dans ceux où il s'en trouve 200, une autre école dans laquelle on enseigne le grec, le latin, ainsi que la grammaire anglaise. L'amende est depuis 30 jusqu'à 100 piastres (160 à 530 fr.).

ses proches et de ses amis, combien n'en falloit-il pas alors pour abandonner un pays, une société, que ces colons ne devoient jamais revoir, et dont ils alloient être séparés par un vaste océan ? Quelle énergie les opinions religieuses d'alors ne leur avoient-elles pas donnée? car la plupart étoient riches, et appartenoient à des familles distinguées ; c'est peut-être à cette cause que leur postérité doit l'énergie qui les distingue encore du reste de leurs compatriotes, et se manifeste dans leur infatigable activité, leur industrie, et la hardiesse de leurs entreprises et de leurs spéculations sur terre et sur mer ».

« Cinq ans s'écoulèrent avant l'arrivée de la première vache : ce fut un jour de fête dans toute la colonie. Sans compter les autres bestiaux, il y en a aujourd'hui dans le seul Etat de Massachussets 391,254 (5) ».

« Je me rapelle, je l'avoue, les noms de Cabot, de Raleigh , d'Argal, de Popham, Darmer, Hudson, et de tant d'autres célèbres navigateurs, avec plus de vénération que ceux de ces hommes auxquels l'histoire a donné le titre de héros. Quelle différence entre les souvenirs que font naître les noms de Delaware, Fairfax, Baltimore (*),

(*) Lorsque le lord Baltimore (Cécilius Calvert) étoit secrétaire d'Etat, en 1622, il obtint de Jacques I une

Penn, Carver, Indicot, Vane, Vinthrop, &c.; et ceux que réveillent les noms de Paul Emile, de Marius, de Sylla, de Tamerlan, d'Attila, et de tant d'autres conquérans. Les premiers ont ouvert un asyle où les malheureux et les opprimés ont trouvé un refuge; les autres n'ont mis leur gloire qu'à détruire et ravager. Les premiers ont jeté les fondemens de ce vaste temple de la liberté civile et religieuse, et y ont, pour ainsi dire, appelé les hommes du néant; les autres n'ont conquis que pour soumettre les nations à leur joug de fer. Les premiers promulguèrent des loix de justice et de paix, fondèrent des villes et des bourgades, établirent un commerce maritime, défrichèrent les premiers champs de cet hémisphère, où les sciences et les arts, ces beaux fruits de la civilisation, commencent à être cultivés, encouragés; les talens et le génie des autres ne leur ont servi qu'à renverser, subjuguer et asservir ».

---

concession très-considérable sur l'île de Terre-Neuve, à laquelle il donna le nom d'Avalon, d'après celui d'un manoir qu'il avoit dans le comté de Sommerset. Il y alla deux fois, y fit bâtir une grande maison, et défricher une très-grande quantité de terre, et dépensa vingt-cinq mille guinées; mais les Français ayant dévasté son domaine, il l'abandonna, et obtint, en 1632, de Charles I, la concession du Maryland, estimée contenir 9,170,000 acres.

« Pardonnez, messieurs, la longueur et le peu d'importance des détails dans lesquels je ne me suis laissé entraîner que pour répondre, tout-à-la-fois, à vos nombreuses questions, détails que vous devez à l'étude particulière que j'ai faite de l'origine de presque toutes nos colonies. Si j'étois littérateur, je serois digne d'en écrire les antiquités : j'ai fait une collection de tout ce qu'on a publié en Europe et ici de relatif à la découverte du continent, ainsi que des histoires de presque toutes les colonies. Quel intéressant tableau un habile écrivain pourroit faire de cette longue suite d'événemens, d'efforts et d'aventures plus ou moins heureuses ou malheureuses, depuis les premiers colons que sir Walter Raleigh conduisit à Roanoke en 1577, et dont on n'a jamais entendu parler depuis, jusqu'à la colonisation de la Géorgie, par le général Oglethorp (6), en 1737, et la fondation des Etats intérieurs de Vermont, de Kentukey et du Ténézée ! Je ne connois point de sujet qui fût plus digne du pinceau d'un grand peintre ; et si, aux détails de ces longs et pénibles commencemens, il ajoutoit ceux du progrès de ces colonies jusqu'en 1775, ceux de leur émancipation confirmée en 1783, ceux, enfin, de la postérité de ces Etats depuis 1790, je crois qu'il n'y a guère de lecteurs auxquels cet ouvrage n'ins-

pirât un grand intérêt. Ce seroit l'histoire de l'événement le plus intéressant des temps modernes, la découverte et la population de cet hémisphère, dont les nouvelles destinées doivent nécessairement influer sur celles de l'ancien monde ».

« On n'a pas publié une carte de ce pays en Europe, qui ne se trouve dans ma collection; j'ai même une copie de celle que le chevalier Martin Béhem (7) fit pour le roi Jean II de Portugal, il y a plus de 300 ans, ainsi que celle de Purchas, publiée en Angleterre en 1625, sur laquelle furent tracées les premières découvertes des Cabot, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'aux caps de la Delaware ».

« Après M. Hazard, à qui on doit la conservation de nos anciennes chartes (*), celle des actes de Parlement, des arrêtés du Conseil, des décisions des ministres, relatifs aux colonies; des traités avec les indigènes, enfin, de ce qu'on appelle *state-papers*, je suis peut-être une des personnes du continent qui se soit le plus soi-

---

(*) C'est aux connoissances, au zèle et à l'infatigable persévérance de ce respectable personnage, que les Etats-Unis doivent la belle collection *in-folio* des chartes et des actes du Gouvernement, depuis l'origine des colonies jusqu'à la révolution. Cette précieuse collection ne sera livrée toute entière au public que vers la fin du siècle.

gneusement occupée de tout ce qui a rapport à nos antiquités : aussi suis-je devenu membre de la société des antiquaires, fondée à Boston en 1782. J'ai fait plus encore : je me suis procuré, à grands frais, le plan de nos capitales, telles qu'elles étoient à différentes époques. Pour cela j'ai été obligé d'avoir recours à la mémoire de leurs plus anciens habitans. C'est vraiment une chose très-curieuse de voir aujourd'hui ce qu'étoient Charlestown, Philadelphie, Boston, New-York, &c. 30, 40, 50 ans après leur fondation. J'ai fait dessiner sur la même carte, au moyen de feuillets qu'on peut facilement soulever, celui de cette dernière ville (8), telle, à-peu-près, qu'elle étoit en 1663, à l'époque de sa conquête par les Anglais ; en 1683, lorsque le Gouvernement de cette colonie devint royal ; en 1710, 1764 ; en 1776, lorsqu'elle fut prise par le lord Cornwallis, et en partie brûlée ; et, enfin, telle qu'elle est aujourd'hui (9). Quel prodigieux accroissement ! A peine puis-je en croire mes yeux. Elle ne ressemble plus à ce qu'elle étoit dans ma jeunesse. Les fermes de Bayard et Délancey, jadis couvertes de moissons, de bestiaux et d'herbages, le sont aujourd'hui de maisons élégantes, de rues accompagnées de trottoirs et de pompes. La grande prison que le Gouvernement vient de faire construire, occupe quatre acres de la

dernière : ce quartier est un des plus beaux de la ville ».

«Quelle âpre et stérile apparence devoit avoir la pointe occidentale de l'île de Manhatan, sur laquelle nos ancêtres débarquèrent ! La crête (aujourd'hui Broad-way), n'avoit pas 400 toises de largeur, depuis les eaux du Hudson, jusqu'à celles du Sund : tout le reste, vers le sud, n'étoit qu'un atterrissement fangeux, sur lequel croissoient des herbes aquatiques et maritimes. Broad-Street étoit un canal naturel inabordable, dans lequel la marée montoit jusqu'à la maison-de-ville. Le surplus du terrein sur lequel la ville a été construite, n'offroit aux yeux que des lagunes couvertes des eaux de la mer ».

« Quant à la belle rue de Greenwich, qui a 60 pieds de large et deux milles de long, il n'y a pas encore onze ans que les eaux du Hudson couvroient une partie de l'emplacement qu'elle occupe ; c'étoit le rendez-vous de toutes les pirogues huîtrières de la ville : les maisons s'étendent 400 pieds encore plus avant dans cette rivière. En ne considérant cette ville que telle qu'elle étoit en 1784, je crois que l'on peut assurer qu'un quart du terrein sur lequel elle est bâtie, a été fait de main d'homme (10). Voilà pourquoi l'eau des puits n'est pas bonne; voilà

pourquoi, plutôt que de rétablir la pompe-à-feu que les Anglais détruisirent pendant la guerre, on a cru qu'il seroit préférable d'y amener, de 25 milles, un gros ruisseau ; c'est ce que va faire exécuter une compagnie à laquelle le Gouvernement vient d'accorder une charte d'incorporation qui concède à perpétuité l'usufruit de cette entreprise. Je suis curieux de voir comment ils élèveront l'aqueduc qui doit conduire les eaux de ce ruisseau à travers la rivière de Harlem, et sur-tout comment ils en garantiront les piles de la violence des glaces. Cette entreprise sera dispendieuse, et est digne du génie des personnes que les souscripteurs ont choisies parmi eux pour en être les directeurs, entre lesquelles on distingue le colonel Burr, avocat célèbre, long-temps sénateur des Etats-Unis, et qui, pendant la guerre, a été un de nos plus braves officiers. Son père est mort président du collége de Princetown ».

« Comment s'empare-t-on ici avec tant de facilité de ces terreins inondés, demanda M. Herman, par quel moyen rend-on un sol aquatique assez solide pour pouvoir y élever des maisons? Il faut donc transporter des rochers, des montagnes toutes entières ? Cela me paroît devoir être aussi coûteux que difficile à exécuter.

« Ces opérations le sont cependant beaucoup

moins que vous ne l'imaginez, répliqua M. G., parce que nous avons le bois et la pierre en grande abondance, et que tout vient par eau. La nécessité dans laquelle se trouvèrent les premiers colons d'élever leurs magasins et leurs maisons le plus près possible des eaux navigables, les força d'avoir recours à ces encaissemens, dont, vraisemblablement, ils apportèrent de Hollande l'exemple et les premières idées. De-là est venue l'adresse qu'ils ont acquise dans ce genre d'industrie; elle est aujourd'hui si perfectionnée, que j'en ai vu fonder dans 40 pieds d'eau, avec autant de facilité que dans 10 ».

« On se sert pour cela de troncs de sapins ou de hemlocs proprement équarris, dont on fait des cages d'après les dimensions des terreins aquatiques concédés par la corporation de la ville, à laquelle ils appartiennent; on les fait couler graduellement et perpendiculairement jusqu'à ce qu'elles touchent le fond; alors on les remplit de pierres apportées dans des barques d'une construction particulière : opération dans laquelle on met une grande célérité. On a soin, à mesure qu'elles se remplissent, d'en assurer les côtés avec des jambes de force, placées diagonalement, et arrêtées par des boulons de fer, sur-tout vers les parties qui sont le plus fréquemment exposées à la violence des glaces.

Aussi-tôt qu'elles ont été remplies au-dessus de la hauteur des marées de l'équinoxe, on les recouvre de gravier et de terre. Je me rappelle d'avoir vu à Greenwich, dans ma jeunesse, une jetée de 30 pieds de long, qui, étant devenue inutile, fut ensemencée en luzerne, et cette luzerne a existé pendant un grand nombre d'années ».

« Dès que ces terreins artificiels sont consolidés, on y élève des magasins en charpente, et quelques années après, des maisons de briques. Telle a été l'origine de presque toute la partie méridionale de la ville de New-York. L'emplacement sur lequel on a construit le grand café, qui sert aujourd'hui de bourse, et où se tiennent les chambres d'assurances, étoit, en 1763, le mouillage des vaisseaux de moyenne grandeur. Ce bel édifice est maintenant à 500 pieds de la mer. On a formé au-delà deux rangs de maisons et deux rues (*). Cet envahissement des eaux a été si considérable, que les vaisseaux passent aujourd'hui entre l'île du Gouverneur (**) et celle de Nassau, espace que j'ai fréquemment traversé à pied sec dans ma jeunesse : 20 pieds d'eau couvrent cet endroit

(*) Water et Front-Street.

(**) Cette île forme le havre de l'est.

où jadis on voyoit à peine un ruisseau ».

« Il en a été de même dans presque toutes les villes maritimes du continent. Pour obtenir une plus grande profondeur d'eau, à l'extrémité de leurs jetées, les habitans ont formé des encaissemens plus ou moins considérables. C'est à Newport, dans l'île de Rhodes, que l'on voit d'immenses travaux en ce genre, ainsi qu'à Boston. La principale jetée de cette dernière ville, bien connue sous le nom de Longwarf, a 1500 pieds de long et 80 de large ; on y a élevé sur la gauche une longue suite de magnifiques magasins, en face desquels on charge et on décharge les vaisseaux : c'est là qu'on voit, dans toute son activité, ce peuple marin. Cette jetée a été construite, il y a 40 ans, par une compagnie incorporée, aux agens de laquelle on paye les droits de quayage prescrits par la loi ».

« Quel dommage, direz-vous, que ces ouvrages n'aient pas été faits en pierres ! Le coup-d'œil en seroit bien plus beau, et peut-être aussi les croiriez-vous plus durables ; mais rappelez-vous que ces fondations n'ont point été entreprises par des rois, qui, comme le czar de Moscovie, y auroient sacrifié des tonnes d'or et des milliers d'hommes ; mais par de simples particuliers, ou par quelques associations qui n'ont pu employer que des moyens ordinaires.

D'ailleurs, je suis persuadé que les glaces auroient beaucoup plus de prise sur des angles et des surfaces en pierres que sur des piles de bois, que l'on répare si facilement, sans que l'ensemble éprouve le moindre ébranlement ».

« Il est probable que, dans un siècle ou deux, on s'occupera, plus qu'aujourd'hui, de mettre quelque luxe dans la construction de ces ouvrages : les hommes seront alors aussi nombreux qu'en Europe ; notre postérité jouira de plusieurs ressources, que notre foiblesse ne nous permet pas d'atteindre. Jusqu'ici nous n'avons cherché que les moyens de pouvoir charger et décharger les vaisseaux avec promptitude et facilité. Vous conviendrez que ces jetées, à côté desquelles ils viennent s'amarrer, sont d'une grande commodité, puisque les voitures peuvent approcher jusqu'au passe-avant des bâtimens ».

« Eh ! que sommes-nous encore, pour nous occuper de ces embellissemens, nous dont la véritable émancipation ne date que de 1790 ; nous, dont le nom, l'existence nationale et le Gouvernement n'ont pas encore reçu la consécration d'un grand nombre d'années ? Qu'étions-nous avant cette époque ? Un peuple couvert de la rouille des préjugés qu'il avoit contractés dans son enfance, quoique tout-à-

coup parvenu à sa majorité par les plus extraordinaires des événemens ; un peuple qui, naguère, ne connoissant d'autres affections ni d'autres intérêts que ceux de la colonie qui l'avoit vu naître, n'a pas encore eu le temps de s'élever, par l'éducation, l'opinion et le sentiment, au grand caractère qui doit distinguer les membres de la nouvelle famille des Etats-Unis. Qu'étions-nous, il y a 40 ans, lorsque, dans l'intérieur, on ne voyoit que quelques habitations isolées, séparées les unes des autres par d'épaisses forêts, d'immenses marais, ou des rivières sans ponts ? Qu'étoient alors nos villes ? De grosses bourgades habitées par des hommes, heureux à la vérité (car l'enfance de ces colonies a été leur âge d'or), mais peu instruits, dont les spéculations et le commerce, tracés par la métropole, ne parcouroient qu'un cercle étroit. On ne devroit donc pas trouver extraordinaire, comme le font la plupart des voyageurs, que ce qu'ils observent parmi nous soit si inférieur à ce qu'ils ont vu dans leur patrie. Peut-on espérer qu'un arbre rapporte du fruit avant d'avoir acquis l'accroissement nécessaire ? Encore 30 ans de paix avec l'univers, et de tranquillité chez nous, alors ils verront combien tout sera perfectionné ».

« Depuis le long séjour que je fis, il y a deux

ans, chez le chancelier Livingston, dit M. Herman, je n'avois point entendu de conversation aussi intéressante. Quel bonheur pour un étranger comme moi, que d'avoir été introduit auprès de personnes chez lesquelles je jouis à-la-fois des charmes de l'hospitalité et du plaisir d'entendre des détails également nouveaux et instructifs! A peine aurois-je pu, après six mois d'étude et de recherches, savoir ce que je viens d'apprendre dans l'espace de quelques heures. C'est à ce respectable compagnon de voyage, continua-t-il, que je dois l'inappréciable avantage d'avoir mérité l'estime et l'amitié de tant de personnes instruites. Ainsi que vous, Monsieur, il a connu ce pays dans son état colonial; ainsi que vous, il a vu naître et arriver ces événemens, ces chances et ces hasards qui ont conduit cette intéressante portion de l'Amérique à l'émancipation. S'il est douloureux de vieillir, on est un peu dédommagé du passage rapide de la vie, lorsque l'on a le bonheur de paroître sur la scène du monde à une époque aussi extraordinaire. Quels changemens dans les opinions des hommes depuis 1774! Ce court période de 24 ans, a été plus fécond en grands événemens, et sur-tout en germes d'événemens plus importans encore, que plusieurs siècles antérieurs. Le commencement de celui-ci sera considéré, dans la suite

des temps, comme une nouvelle ère. Dites-moi, je vous prie, combien y a-t-il d'années que vous possédez cette belle et fertile plantation, si agréablement, si doucement assise sur les bords de cette jolie rivière » ?

« Elle est dans notre famille, répondit M. G., depuis 1680, époque à laquelle mon bisaïeul en fit l'acquisition des derniers indigènes du village d'Acquakanunck. Cette possession est bien légitime, comme vous le voyez. Obligé de devenir cultivateur, après la disparition du gibier, un des chefs de la famille, Wépeeton, vendit, pour une pension de 50 piastres, la portion de terre qui lui étoit échue lors du partage avec les autres habitans du village, dont il ne restoit plus que 67 individus. Mon bisaïeul, homme juste, lui fit construire une bonne cabane et enclore un jardin considérable, dans lequel les femmes plantèrent leur maïs. Avec ces ressources et celle de la pêche, cette famille vécut dans l'aisance jusqu'à la mort de Skeesakon, le dernier descendant, qui mourut en 1750 ».

« Je suis si attaché à ce sol paternel, continua M. G., que je serois extrêmement peiné, si je prévoyois que mon fils conçût un jour l'idée de s'en défaire. Dans l'intention de le lui rendre plus cher, j'ai fait venir d'Europe un grand nombre d'arbres des meilleures espèces à fruits,

et des plus rares dans ce pays, où le goût des jardins est encore à naître. J'ai, comme vous l'avez vu, un excellent jardinier hollandais, auquel je ne refuse rien de ce qu'il me demande pour améliorer le sol et garantir mes arbres des rigueurs de l'hiver; j'ai même plusieurs pieds de vignes, qui, déjà, commencent à me donner du raisin. Le croiriez-vous? cet homme est un philosophe-pratique dans tout ce qui concerne la végétation et la conduite de son jardin; ses lumières, son expérience et ses conversations m'ont beaucoup instruit; car, lorsque je travaillois dans mon comptoir à Santa-Cruz, je ne pensois guère au mouvement de la sève des arbres, ni aux influences du soleil et des saisons».

«A mon âge, cet homme m'a fait connoître un nouveau genre de bonheur, dont je n'avois pas la plus légère idée; et on va le chercher, ce bonheur, sous les frimats du nord, et sous les feux de la zone torride, tandis qu'il est à notre porte, sous nos fenêtres, dans notre jardin! En me mettant la serpette à la main, mon jardinier m'a appris à sentir de l'intérêt, et même de l'affection pour mes arbres. Il m'a donné quelques leçons de botanique. Comment vous exprimerai-je l'effet qu'elles produisirent sur mon esprit; l'étonnement, le respect et l'admiration dont elles me remplirent? Malheureux que tu es! me

dis-je à moi-même, tu as vécu jusqu'à 50 ans, et tu ne connois pas ce sanctuaire sous les voiles duquel la nature cache les mystères de la propagation et de la reproduction des plantes! Depuis long-temps je vais moins souvent à New-York; j'ai moins besoin des sociétés bruyantes, des plaisirs de la table; je reçois, par préférence, ceux de mes amis qui ont des inclinations analogues aux goûts que cet honnête Hollandais m'a inspirés. Je passe avec lui une partie du temps que je ne consacre ni à la lecture ni aux soins de la culture. Autant que je le puis, je me fais accompagner par mon fils, auquel je tâche d'inspirer les mêmes goûts, et à qui cet excellent jardinier a enseigné à écussonner et à greffer».

«Ces sauvageons, dis-je quelquefois à mon fils, qui vous doivent leur civilisation, doivent aussi vous être plus chers que les autres arbres de ce jardin; un jour, leur fruit vous paroîtra meilleur, et vous ressentirez un double plaisir, j'en suis sûr, lorsqu'en présentant à vos amis une belle pêche, ou une poire succulente, vous pourrez leur dire: « C'est moi qui, jadis, écussonnai » ces arbres ».

«Je fis construire, il y a plusieurs années, à quelque distance de ma maison, un caveau que j'ai environné de cèdres rouges et d'acacias, et dans lequel les cendres de mes ancêtres ont été

transportées de la vieille église hollandaise de New-York, et j'ai ordonné dans mon testament que les miennes y fussent déposées un jour. Ayant inspiré de bonne heure à ce jeune homme un respect religieux pour les lieux consacrés au repos des morts, je me flatte que tous ces motifs contribueront à éloigner de son esprit et de son cœur, l'idée d'aliéner ce domaine, et lui feront considérer une telle action comme honteuse et sacrilége. Ce respect, dont toutes les ames honnêtes sont involontairement pénétrées, est plutôt l'effet de l'instinct que de la réflexion, puisqu'on le remarque parmi les indigènes, dans la mémoire desquels les lieux où ont été déposés les os de leurs parens et de leurs amis, sont devenus des points géographiques comme les torrens, les chutes et les montagnes. D'ailleurs, combien de réflexions utiles ne doit pas faire naître dans l'esprit d'un fils, la vue des arbres que son père a plantés, celle des champs qu'il a défrichés, ou des sources dont il a conduit les eaux pour désaltérer ses herbages et ses vergers » !

« Je crois le vôtre trop heureusement né, dis-je à M. G., pour que vos dernières volontés et des motifs aussi respectables, ne l'attachent pas à cette possession dont il sera le cinquième possesseur, de père en fils. Peut-être ne rencontreroit-on pas dans cet Etat douze familles qui pus-

sent justifier d'une possession aussi ancienne ».

« Cela est rare, en effet, reprit-il, sur-tout dans une société naissante, établie depuis si peu de temps sur un si vaste continent : d'ailleurs, outre le penchant de mes compatriotes pour l'émigration, penchant déterminé par le désir, bien naturel, de devenir propriétaire, les familles étant presque toujours très-nombreuses, les enfans, à la mort du père, sont souvent obligés de vendre la plantation paternelle pour pouvoir partager la succession ».

« Combien cet état de choses n'influe-t-il pas sur le perfectionnement de l'agriculture ! Quel homme, en effet, voudroit soigneusement élever, planter des arbres, améliorer ses champs, les enclore de haies vives, s'il prévoyoit qu'au bout de quelques années ils dussent passer dans d'autres mains ? Telle est la conséquence inévitable de la jeunesse de nos sociétés, et non de l'ignorance, comme l'ont dit tant de voyageurs. Dans d'autres pays on se plaint quelquefois du trop grand nombre d'hommes relativement à leur étendue : ici, au contraire, l'agriculture, les manufactures, l'achèvement des routes et des canaux, tout languit, tout est retardé faute de bras : il n'en sera pas ainsi dans quelques années ».

« Aveugles que nous sommes ! nous gémissons, nous nous plaignons de l'imperfection de

nos ébauches, de la lenteur de nos progrès! Combien cependant notre sort n'est-il pas plus heureux que ne le sera celui de nos arrière-petits-enfans, lorsque ce pays sera aussi peuplé que l'Europe ! On se plaignoit aussi dans le temps colonial; car c'est le sort de l'homme: ce temps fut cependant le véritable âge d'or de cette nouvelle partie du monde. Par-tout régnoient l'abondance, la paix et la modération des désirs ; par-tout on voyoit s'épanouir les germes du vrai bonheur ; les bienfaits de la liberté n'avoient point été souillés par ses délires ni par ses tempêtes ; par-tout on voyoit des administrations paternelles, des loix fondées sur la justice, et des mœurs pures. Si les yeux n'étoient pas éblouis par le spectacle de grandes fortunes, le cœur n'étoit jamais affligé par celui de la misère et de la pauvreté. La faillite d'un négociant étoit un événement inoui. Rien n'étoit plus rare que les exécutions : dans l'espace de 27 ans, un seul homme a été conduit au supplice dans l'Etat de Massachussets, et cet homme étoit un matelot génois ».

« Telles ont été, à quelques exceptions près, les heureuses circonstances qui ont accompagné l'enfance de ces Etats ; telles, les causes auxquelles il faut attribuer les progrès rapides qu'avoient faits, dans le cours d'un siècle, ces colo-

nies, dont l'origine est due à l'intolérance, aux longues et sanglantes guerres de religion, qui désolèrent l'Angleterre, et une grande partie de l'Europe, dans le dix-septième siècle. Il est probable que, si les nouvelles doctrines de Luther et de Calvin n'eussent jamais paru, les bases sur lesquelles ces colonies furent fondées, auroient été moins favorables à la liberté, et qu'elles n'auroient pas pris un accroissement aussi rapide. A quoi a-t-il tenu que ces doctrines n'aient été étouffées pour long-temps? A ce que Léon x n'eut pas formé le projet d'illustrer son règne en construisant la basilique de S. Pierre, ainsi qu'à quelques degrés de sagesse et de modération dans la tête de ce pontife et dans celles de son conseil ».

« Est-ce vous, demanda M. Herman, qui avez planté ces beaux cèdres sur le coteau, dont les eaux de la rivière baignent l'escarpement? Non, répondit M. G., ils sont les enfans de la nature; voilà pourquoi vous les voyez si élevés et leurs têtes aussi pyramidales. D'après la tradition, continua-t-il, il paroît qu'ils étoient dans le même état de grandeur et de fraîcheur, il y a 178 ans, lors de l'arrivée de nos ancêtres; ce qui prouve l'étonnante longévité de ces arbres, qui, semblables au chêne, jouissent encore de plusieurs siècles d'existence, après avoir pris tout

leur accroissement. Je n'ai pas voulu permettre qu'on en abattît un seul depuis la mort de mon père, qui, comme moi, les admiroit et les respectoit, et qui fit planter les tulipiers qui les accompagnent».

« C'est sous leurs ombres harmoniques que je vais quelquefois rêver, méditer sur notre destinée, sur la vie, ce cercle éternel de vicissitudes, tantôt d'ordre, de paix et de bonheur, tantôt de guerres, de malheurs et de désordres de tout genre ; sur cette succession rapide de naissance et de mort, d'anéantissement et de reproduction. Qu'est-ce que le passé, me suis-je souvent demandé, dans le vague ténébreux duquel les événemens, les générations, les siècles vont se perdre, comme les eaux des rivières, dans les abîmes de l'Océan ? Et cet avenir qui n'est rien avant d'arriver, et qui nous quitte au moment où il arrive ; vers lequel cependant notre imagination nous transporte à chaque instant pour y fonder ses plus belles espérances? Et le présent, fugitif comme le vent qui souffle, dont à peine nous jouissons, qu'il n'est déjà plus ? Placé entre ces différens points qui l'environnent et sans cesse lui échappent, qu'est-ce que l'homme » ?

« Mais fatigué, effrayé même de ces élans présomptueux de mon intelligence, dont la foiblesse ne pourra jamais franchir ses étroites

limites, je m'arrête et redescends vers la terre, notre première patrie. J'admire l'élégance, la beauté des couleurs du papillon, de cet enfant du soleil, qui arrive d'une aile légère pour se reposer, comme moi, à l'ombre de ces cèdres. A l'aide d'une loupe, j'examine l'éclat des émeraudes dont sont ornées ces mouches féroces et sanguinaires, qui, après avoir passé l'hiver ensevelies sous la vase de nos prairies, viennent effrayer, désoler, poursuivre nos bestiaux pendant les ardeurs de la canicule. Et cette variété d'insectes dont les formes et les facultés sont si diverses et si merveilleuses! Et ces atômes microscopiques qui, cependant, paroissent jouir de tous les dons de l'existence! Animées par la chaleur du soleil, leurs générations se succèdent avec une extrême rapidité, jusqu'à ce qu'averties des approches de l'automne, elles cherchent les lieux les plus convenables pour s'y ensevelir sous la forme de chrysalides, ou mourir après avoir pondu leurs œufs. Et ce mouvement périodique des eaux, auquel nous devons la navigation de tant de rivières; qui, chaque jour, conduit silencieusement à New-York, et en ramène nos pirogues et nos sloops! Ce flux et reflux est-il dû à la pression de la lune, ou à la fonte des glaces polaires? Et cette belle végétation dont je suis environné; et le développe-

ment de tant de germes ! Quelle source inépuisable d'étonnement et d'admiration !

« Lorsque, pendant les momens orageux de l'été, les ressorts de mon esprit sont détendus, relâchés, mon ame devenue, je ne sais pourquoi, susceptible des plus légères impressions, croit entendre, sous ces ombres rafraîchissantes, un concert aérien, dont les sons paroissent s'approcher ou s'éloigner, naître, s'accroître ou mourir, suivant que la brise de mer passe avec plus ou moins de force à travers les feuilles aiguës de ces arbres. Tantôt c'est le retentissement sonore de plusieurs harpes; tantôt les sons moelleux de la flûte, ou le simple bourdonnement d'un basson. Je ne connois rien d'aussi voluptueux que ce mélange de sons, quelquefois vagues, incertains, et presque toujours harmoniques; ni rien qui conduise plus doucement, plus insensiblement à ce délicieux oubli de soi-même, qui n'est qu'un sommeil méditatif ».

« D'ailleurs, ces cèdres, témoins de la prospérité des indigènes, qui jadis habitèrent ce canton, ainsi que de l'arrivée des Européens; témoins aussi de l'inconcevable décadence des premiers, et de l'accroissement, non moins rapide, des seconds, doivent paroître respectables aux yeux de l'observateur, et méritent bien d'être conservés. Ce sont nos médailles; et quoi-

qu'elles ne soient pas couvertes de la rouille des siècles, comme celles que l'on voit dans les cabinets de l'Europe, elles en portent l'écorce et les mousses ».

Le temps que nous passâmes sous le toît de M. G., partagé entre les plaisirs de la pêche, de la promenade et de la conversation, s'écoula comme les jours de bonheur, c'est-à-dire, avec la rapidité de l'éclair. Outre l'estime particulière que notre respectable hôte avoit conçue pour mon jeune ami, la facilité avec laquelle ce dernier parloit hollandais, avoit produit un si grand rapprochement entr'eux, que notre séjour à Acquakanunck se trouva prolongé bien au-delà des bornes que nous nous étions prescrites. Quand, enfin, il fallut partir, M. G., pour dernier témoignage de l'amitié qu'il portoit à mon compagnon, fit graver sur une pierre de New-Ark, et placer dans son jardin les vers suivans, que ce premier avoit écrits sur une des vîtres de sa chambre :

Lieux enchantés, séjour de paix et de bonheur,
O de la Passaïck aimable et doux rivage !
C'est ici, sur ces bords, qu'un véritable sage
Eclaira mon esprit, intéressa mon cœur.
Asyle des vertus, demeure hospitalière,
Vergers, où la nature étale ses bienfaits;
Arbres majestueux, fécondante rivière,

Hôte plus cher encore, adieu donc pour jamais !
Je ne vous verrai plus; mais mon ame attendrie
Vous jure amitié sainte, éternel souvenir.
Adieu.... Combien de fois, du sein de ma patrie,
Ma pensée avec vous viendra s'entretenir !

M. Herman desirant depuis long-temps voir la machine à faire des cardes, que construisoit pour lui M. Chittenden, nous nous séparâmes à New-Ark, lui pour aller passer quelques jours à New-Haven, où demeuroit ce mécanicien, et moi pour retourner parmi mes amis à Shippenbourg.

« Je reçois, Monsieur, une lettre de mon père, qui m'informe que sa santé ne lui permettant plus de supporter le fardeau des affaires, il a besoin de mon secours, et exige que je quitte ce continent sans délai. Quoique je ne puisse balancer un seul instant entre l'affection filiale et l'amitié, je ne vous annonce cependant pas cette nouvelle sans éprouver de vifs regrets. Si l'approche de l'équinoxe, et sur-tout si la grande distance qui nous sépare, n'étoit pas aussi considérable, je ne m'embarquerois pas avant de vous avoir serré les mains, et vous avoir exprimé, de vive voix, toute la reconnoissance que je vous dois pour les innombrables services

que vous m'avez rendus, et les innombrables preuves d'amitié dont vous m'avez comblé ».

« Jamais je n'oublierai que c'est à vous ou à vos amis que je dois d'avoir vu une grande partie de ce que ce continent offre de plus intéressant; ces jeunes sociétés agricoles disséminées sur presque tous les points; ce mouvement général depuis les rivages de la mer, jusques à ceux de l'Ohio; ces fleuves majestueux; ces prodigieuses cataractes; ces mers méditerranées; ces nombreuses colonies trans-alléghéniennes; ces canaux et ces routes que l'on ouvre de tous côtés, et cette longue suite d'Etats, à-la-fois maritimes et agricoles, dont les capitales ressemblent déjà trop à celles de l'Europe. Ce vaste ensemble est comme un tableau animé, auquel chaque année ajoute de nouveaux traits et de nouvelles couleurs. Sans parler des autres Etats, quels changemens dans celui de New-York, depuis notre voyage à Onondaga, en 1789! A peine alors le pays des Jénézées étoit-il connu, encore moins ceux du nouveau Catarakouy, de Castorland (1), d'Osswègatché, de Rieland, &c.; les villes de Littlefalls, de Whiteston, de Barnewelt, de Roterdam, de Rome, de Leyden, de Castorville, &c., n'étoient point encore fondées, ni les canaux de Wood-Creek et de Stanwick exécutés. On ne voyoit pas une seule habita-

tion sur les bords de la grande baie de Niahouré (2). Il en est de même dans la Pensylvanie et dans les Etats du nord ; par-tout on observe le mouvement du travail et de l'industrie, l'activité et les spéculations. Ces progrès sont si rapides, que ce qu'on espéroit hier, se trouve aujourd'hui presque toujours réalisé, et que demain produira ce que l'on espère encore : symbole de la jeunesse, qui, chaque jour, voit ajouter à ce qu'elle possédoit déjà ».

« Si la forme trop démocratique du Gouvernement ; si la réaction des nouveaux principes qui ont failli bouleverser l'Europe, ont fait naître des partis, ces fermentations que l'on observe plus particulièrement dans les villes, n'ont aucune influence sur les progrès des défrichemens des colonies intérieures, ni sur ceux du commerce. Ces discussions, ces différences d'opion n'arrêtent, ni le départ des vaisseaux, ni l'activité des charrues, ni enfin les émigrations qui, tous les ans, sortent des ruches du nord, pour aller former des établissemens dans l'ouest et le midi de l'Union. On est encore plus attaché à solliciter les faveurs de la fortune, qu'à ce qui se dit et à ce qui se fait dans l'enceinte du Congrès ».

« Jamais je n'oublierai que c'est vous qui m'avez introduit et conduit à travers les grandes

forêts du continent et sous les humbles cabanes des premiers colons; que c'est vous qui m'avez fait traverser leurs premiers champs, hérissés de souches, observer le travail et les progrès de leurs premières ébauches, connoître les loix municipales de ces sociétés naissantes, et, enfin, leurs premiers magistrats ».

«Jamais je n'oublierai que, sous vos auspices, j'ai vécu pendant quinze jours, et conversé avec les indigènes d'Onondaga, ces enfans puînés de la nature, sur l'esprit desquels le grand spectacle de l'industrie agricole et de la civilisation, n'a fait aucune impression depuis plus d'un siècle; ces hommes qui, à l'anthropophagie, à la férocité, unissent, dans leurs sociétés domestiques, la générosité, la tranquillité, la douceur d'hommes civilisés, comme si, revenus de la guerre dans leurs villages, ils changeoient tout-à-coup de nature».

« Jamais je n'oublierai le bonheur que j'ai eu de connoître ce grand nombre de familles, chez lesquelles j'ai partagé avec vous tout ce que l'hospitalité, l'estime et la confiance ont de plus doux et de plus flatteur; aux conversations desquelles je dois tant de détails intéressans : les guerres avec les indigènes, l'éloignement successif des frontières, la naissance, les progrès de ces colonies ; ainsi que tout ce qui est relatif à la con-

duite de l'Angleterre envers elles, et aux motifs de la guerre qui les en a séparées».

«Que je serois heureux si, des bords de la Baltique, je pouvois être utile à ces respectables personnages, et leur prouver que la distance qui va bientôt nous séparer, ne refroidira, ni ma reconnoissance ni mon amitié»!

«Quant à vous, mon guide et mon ami, qui avez mûri ma jeunesse, qui m'avez appris à apprécier les choses et la vie, ainsi qu'à connoître les hommes; qui m'avez rendu digne de l'estime de tant de personnes éminentes, mon cœur se gonfle, les larmes viennent obscurcir mes yeux. Serions-nous destinés à ne jamais nous revoir? Je ne veux ni ne puis admettre cette affligeante idée. Si la guerre, si les malheurs qu'a éprouvés une des plus belles partie de l'Europe, vous ont tant contristé, songez qu'à ces tempêtes viennent de succéder le repos et le calme; que la modération, la fermeté, la justice, la clémence et les lumières, remplacent aujourd'hui la férocité, le crime, l'aveuglement et la barbarie».

«En attendant que celui au génie, au bonheur duquel ces premiers miracles sont dûs, ait eu le temps d'en accomplir bien d'autres encore, venez partager la maison d'un ami, à la ville et à la campagne, au sein de la confiance, de la

paix et de l'abondance. Nous ob serverons ensemble le contraste frappant que présentent les mœurs, les loix, le Gouvernement de mon antique patrie, avec celui qui régit cette jeune famille de républiques et d'Etats. Je renouvellerai encore, avant de m'embarquer, cette invitation que mon cœur vous adresse, et, si j'en ai la force, les tendres adieux de votre compagnon et jeune ami,

GUSTAVE HERMAN.

NOTES.

NOTES DU CHAPITRE II.

(1) *Willmington*. Ville considérable de l'Etat de Délaware, agréablement située sur une pente douce, à un mille et demi de la rivière de ce nom, à 28 de Philadelphie, et à une petite distance de la rivière Christiana ou Christine. Elle contient 400 maisons et plus de 3000 habitans. J'y ai vu plusieurs colons de Saint-Domingue, que l'incendie et le carnage occasionnés par la révolution, avoient obligés d'abandonner leur patrie, qui se louoient beaucoup de l'hospitalité des habitans, ainsi que de l'abondance des comestibles et des fourrages. Les plus indigens y ont trouvé la bienveillance et les secours de la charité chrétienne. On y a fondé une académie, incorporée depuis, dans laquelle il y avoit, l'année dernière, cinquante-quatre écoliers : le Gouvernement va l'ériger en collége.

Cette ville n'est qu'à une petite distance de l'embouchure du Brandy-Wine dans la Christiana, sur lequel on a construit depuis long-temps des moulins à farine, dont l'ingénieux mécanisme, perfectionné par Olivier Evans, de Philadelphie, est très-admiré des connoisseurs. Le premier de ces moulins fut bâti il y a près de 70 ans. On voit avec plaisir, en passant le pont, ce groupe de douze à quinze usines, qui, avec les bizarreries du torrent d'où elles tirent leur mouvement, la jolie bourgade de Brandy-Wine, les vaisseaux que l'on charge de farines, ceux d'où l'on transporte le bled, etc. produit un point de vue

animé, intéressant et très-pittoresque. Le propriétaire du moulin le plus rapproché du pont, qui est aussi le plus considérable, puisqu'il contient douze meules, me dit qu'on avoit moulu dans ce petit voisinage, en 1795, 600,000 boisseaux de bled *, lesquels avoient produit 114,000 barils de farine superfine **, 12000 de seconde qualité, 18000 de troisième, 6000 de quatrième, et 180,000 boisseaux de son, du poids de 34 à 36 liv.

(2) *Rats musqués.* Ainsi appelés à cause de l'odeur qu'ils laissent par-tout où ils ont séjourné. Quoique beaucoup plus vifs et plus gais que le castor, ils ont la même industrie, les mêmes talens, et paroissent en être la miniature. Mais n'étant pas, comme ceux-ci, assez forts pour couper, abattre des arbres, et élever des digues, ils se contentent de construire leurs habitations avec le bois et la terre qu'ils apportent dans des lacs peu profonds, à une petite distance des rivages. Les dommages qu'ils occasionnent dans les digues, sont souvent très-considérables, et exigent les plus promptes réparations. Leur duvet entre, comme celui du castor, dans la fabrication des chapeaux.

(3) *Herbages.* Les terreins bas, tels que les îles qui remplissent la Délaware depuis Philadelphie jusqu'à Chester, la péninsule de Moyomensing, plusieurs marais maritimes dans le comté de Sussex et dans le Jersey, que depuis long-temps on a desséchés et garantis des eaux de la Délaware, au moyen des digues, sont devenus d'un très-grand rapport. On croit que leur fertilité provient,

* Le boisseau dont on fait usage dans les Etats-Unis, est celui de Winchester : il contient 60 livres de bled.

** D'après les dimensions des barils prescrites par la loi, chacun de ces barils de farine pèse un quintal et trois quarts.

non-seulement du limon dont ils ont été formés dans le long cours des siècles, mais aussi de la salure des eaux. La plupart de ces herbages produisent aujourd'hui un graminée (connu sous le nom vulgaire de *black-grass*), dont on ignore l'origine, et qui ne vient nulle part ailleurs; il donne de trois et demi à quatre tonneaux et demi de foin par acre (de 7700 à 9900 liv.). Sans le secours d'aucune industrie, il a remplacé les glayeuls, les herbes aquatiques et le petit jonc, très-communs dans toutes les parties maritimes des Etats du milieu. Ces graminées sont si salutaires, que souvent on envoie des chevaux de l'intérieur, pour se refaire sur ces fonds desséchés. Ces foibles conquêtes ne sont rien encore, comparées à la vaste étendue de ces terreins humides ou inondés qu'on voit sur les bords de la Délaware et des grandes rivières, depuis une extrémité des Etats-Unis jusqu'à l'autre. Il faut attendre que les progrès de la population aient multiplié les bras. Le petit Etat de Délaware pourra alors s'enrichir de terreins extrêmement féconds, dont la quantité est estimée de 6 à 700,000 acres.

(4) Ce petit voisinage est situé à cinq milles de la rivière Christiana ou Christine, à sept de la ville, et dans le Hundred du même nom.

(5) *Hicory.* Noyer dont on connoît quatre espèces : le shellbark, le pignut, le kesketomah et le hicory franc. Il aime les terreins humides; alors il s'élève comme le chêne. C'est le meilleur bois à brûler que l'on connoisse : mais quoiqu'aussi pesant que le premier, il est sujet à être piqué des vers. Sa noix, dont le goût est délicieux, a une écorce très-dure, qu'il est nécessaire de briser avec le marteau. Les indigènes du midi en font un lait dont ils assaisonnent plusieurs mets. On trouve cet arbre depuis

le Connecticut jusques dans la Floride occidentale. Il sera un jour soigneusement cultivé, ainsi que l'érable à sucre.

(6) *Quakers cultivateurs.* On a observé, depuis long-temps, que les colons qui habitent dans le voisinage des grands établissemens quakers ou moraves, sont beaucoup plus industrieux et plus tranquilles, ont des mœurs plus douces, une éducation plus soignée, que presque par-tout ailleurs. Tel est l'heureux effet du bon exemple, qui, s'il étoit plus connu, serviroit à convaincre ceux qui, dans leur fol orgueil, ont cru que l'enseignement des préceptes religieux étoit inutile, combien, au contraire, ils contribuent à rendre les hommes plus sages, plus industrieux, plus heureux, plus soumis aux loix, et meilleurs citoyens.

J'ai connu un M. Johnson, membre du Conseil colonial de New-York, fondateur d'un des districts du comté de Duchesse *, dans l'Etat de New-York, qui, bien instruits des effets salutaires d'une éducation religieuse, n'amena avec lui que des colons de la secte des Quakers. Combien de fois, depuis, n'ai-je pas partagé son bonheur, en voyant la prospérité de ce beau et fertile canton s'accroître avec rapidité, et ces hommes laborieux, modestes, intelligens, devenir en peu d'années des propriétaires aisés et opulens?

(7) *Quakers des villes.* Peu ambitieux d'obtenir des emplois, de remplir des magistratures qui exigent un serment, ils s'adonnent presqu'exclusivement au commerce et aux manufactures. Sous plusieurs rapports, ils doivent donc être, et ils sont en effet bien différens de ceux qui cultivent leurs terres.

(8) *Machine hydraulique.* Le mécanisme en est si

---

* District de Nine-Partners.

simple et si peu dispendieux, qu'il est étonnant de ne pas le voir plus fréquemment employé dans les grands jardins de l'Europe. Il est composé de deux plates-formes de cinq à six pieds de diamètre, élevées sur quatre montans auxquels l'inférieure doit être solidement fixée. Celle de dessus est retenue, et circule sur la première au moyen de trois pattes à queue d'aronde, introduites dans une rainure circulaire de deux pouces de profondeur. Cette plate-forme est destinée à recevoir un petit essieu de fer, ayant dans son milieu une manivelle, dont la hauteur doit être de la moitié du jeu de la pompe, c'est-à-dire, d'environ quatre pouces : on fixe des ailes à une de ses extrémités; sous l'autre, une pièce de bois inclinée vers la terre, qui sert à-la-fois de contre-poids et à tourner le moulin. A cette manivelle est attachée la partie supérieure de la verge de la pompe, munie d'une virole en porte-mousqueton. Il est aisé de concevoir, sans entrer dans de plus longs détails, que les ailes de cet essieu, mises en mouvement par l'action du vent, doivent nécessairement faire agir cette pompe. La longueur des ailes est proportionnée à la résistance, qui n'est pas bien considérable, à moins qu'on ne veuille multiplier le nombre des pompes, qui, si le puits est assez abondant, peut être augmenté jusqu'à quatre.

NOTES DU CHAPITRE III.

(1) *Cheetaws, Chikassaws*. La première de ces nations est formidable et nombreuse : elle habite le beau pays qu'arrosent les branches du Tombéchée, de l'Alibama, du Passagoola, dont les eaux tombent dans le golfe du Mexique. De tous les indigènes de cet hémisphère, ce sont les plus avancés dans la civilisation et dans la culture.

Placés sur un sol fertile, environnés de forêts majestueuses, remplies de buissons odorans et de savanues peuplées de gibier, ils mènent une vie douce et tranquille. Leurs maisons sont bien bâties et assez commodes; la plupart sont entourées d'orangers, de cerisiers et de pruniers. Un grand nombre d'Européens se sont établis parmi eux. Ils sont venus, de même que les séminoles ou creeks, des pays situés à l'ouest du Mississipi. La haine, ou plutôt l'antipathie qui subsiste entre ces deux nations, date, disent-ils, de ces temps reculés. Quelques-unes de ces tribus occupent les parties maritimes qu'arrosent ces belles rivières. Ainsi que leurs voisins, ils aiment passionnément la danse; on peut même dire qu'ils l'ont perfectionnée; et, chose assez surprenante! on trouve parmi eux des poètes qui, tous les ans, produisent des chansons pour la grande fête du feu nouveau. Ils ont un culte et plusieurs cérémonies nationales. On estime leur nombre à plus de vingt mille. Quelques-unes de leurs femmes paroîtroient belles et piquantes, même en Europe; elles ont des yeux vifs, des nez aquilins, et un teint beaucoup moins brun que les indigènes du nord. C'est parmi eux que se réfugièrent les Natchées, qui, en 1730, eurent le bonheur d'échapper à la vengeance des Français.

Les Chikassaws, venus des mêmes pays occidentaux, occupent les sources des mêmes rivières, ainsi que celles du Yazoo, qui tombe dans le Mississipi à 163 lieues géométriques de la balise. Ils sont beaucoup moins nombreux que leurs voisins, et moins avancés dans la civilisation. Ces deux nations harcelèrent long-temps la colonie française du Mississipi, et interceptèrent plusieurs convois en descendant ou en remontant le fleuve, de la Nouvelle-Orléans aux Illinois. Leur pays, situé sous les 34 et

35e degrés de latitude, arrosé par les nombreux ruisseaux qui forment l'Alibama, le Tombéchée et le Passagoola, est un des plus salubres et des plus fertiles qu'on puisse rencontrer. Je tiens tous ces détails d'un M. Bernard Romans, officier suisse que la Grande-Bretagne envoya dans ces cantons comme géographe, quelques années avant la révolution.

(2) *Natchées*. Nation jadis nombreuse et célèbre. Elle étoit, non-seulement une des plus civilisées, mais aussi une des plus avancées dans les arts de première nécessité. Son culte avoit quelque affinité avec celui des Péruviens. Le chef-lieu de cette nation étoit la belle et grande plaine connue depuis sous son nom, sur le rivage oriental du Mississipi, à 124 lieues géométriques de la balise, et à 81 de la Nouvelle-Orléans, sous la latitude de 31° 40'.

Les Natchées reçurent avec beaucoup d'hospitalité les premiers colons français qui vinrent s'établir parmi eux, et vécurent pendant long-temps en bonne intelligence; mais quelques causes de dissention s'étant tout-à-coup élevées entre ces deux peuples, les naturels massacrèrent la plus grande partie de leurs nouveaux voisins, dont ils prétendirent avoir beaucoup à se plaindre. Peu après cet événement, un renfort de troupes étant arrivé de la Nouvelle-Orléans, la nation entière fut détruite ou dispersée. Depuis cette époque, qui remonte à 1730, ce beau canton est devenu très-florissant, et l'un des mieux cultivés de la Louisiane. Les colons sont un mélange de Français, d'Anglais, d'Allemands et d'Américains. La salubrité de cette plaine est due à sa grande élévation, estimée être 200 pieds au-dessus du niveau des eaux de ce grand fleuve. C'est sur les bords de cette *Ecore*, qu'est bâti le fort Rosalie, d'où les yeux embrassent un vaste horizon

de plaines herbées ou couvertes de roseaux, le cours majestueux du Mississipi, jusqu'à une grande distance sur la droite et sur la gauche, et les îles couvertes d'arbres élevés qui occupent une partie de son lit.

(3) *Le Ténézée*. Cette rivière, qui a près de 300 lieues de longueur, est formée par la réunion de plusieurs branches, le Clinck, le Holston, le Nolachuky, le French-Broad, le Highwassee, etc. sur le bord desquelles ont été formés les premiers établissemens du nouvel Etat, auquel le Ténézée a donné son nom. Ces branches coulent, d'un côté, de la chaîne des Alléghénis connue sous le nom de Great-Iron-Hills (grandes montagnes de Fer); de l'autre, de celle des Chérokées ou Cumberland, séparées par un intervalle de vingt à trente lieues. Ce fleuve traverse cette dernière chaîne à un endroit connu des géographes sous le nom de Suck ou Whirl. Ses eaux sont en général rapides jusqu'à ce passage; mais depuis lors, coulant à travers un pays peu montueux, elles sont navigables jusqu'à l'Ohio. On voit encore vers les sources du Ténézée quelques restes d'anciennes villes Chérokées, Tellico, Chatoga, Chata, Chillhowee, Talazee, Cowee, ancien chef-lieu de la belle et fertile vallée du même nom; Watoga, Nucassée, etc. : et sur celles du Highwassee, les villes de Chéwassee, New-Tellico, Nowee, Quanussee, etc. On ne peut pas se former une idée d'emplacemens plus frais, plus fertiles ni plus délicieux; richesse du sol, salubrité de l'air, douceur de la température, voilà quelques-uns de ses avantages.

(4) *Mussle-Shoals*. On connoît sous ce nom une extension du Ténézée, couverte d'îles et de bas-fonds qui en rendent le passage difficile pour les bateaux dans certaines saisons de l'année. Ce petit lac est vers le centre du

grand coude que forme ce fleuve, bien connu sous le nom de *Great-Bend.*

(5) *Holston.* Branche principale du Ténézée, qui arrose un pays extrêmement fertile, et sur les bords duquel on a fondé plusieurs villes, Hawkins, Greenville, Jones's-borough *, etc. On y voit aussi plusieurs grosses forges, quelques salines qui fournissent aux colons tout le sel dont ils ont besoin, et un grand nombre de moulins. C'est la partie de ce nouvel Etat la plus anciennement cultivée.

(6) *Nashville* **. Ville fondée en 1783, sur le rivage méridional du Chérokée ou Cumberland, chef-lieu du district de Méro ***, un de ceux qui composent l'Etat de Ténézée. On y voit une académie connue sous le nom de son fondateur Davidson, près de 300 maisons, et 1400 habitans : c'est dans ses environs qu'on cultive le plus beau coton qu'on connoisse dans ces Etats. Elle est située à 375 lieues de Philadelphie, 231 de Richmond en Virginie, 61 de Knoxville, capitale de ce nouvel Etat, 64 de Lexington dans le Kentukey, à 14 de Clark'sville ****, construite plus bas, et à 40 de l'embouchure du Chérokée dans l'Ohio. On a découvert, à quelque distance de cette ville, une saline avec des débris de fourneaux, dont le plan, le profil et tous les détails furent envoyés, en 1787, à M. le duc de la Rochefoucauld.

---

* Noms des généraux qui se sont distingués pendant la guerre de la révolution.

** Ainsi nommée d'après le général Nash, tué à la bataille de German-Town.

*** Ainsi nommée d'après le gouverneur espagnol de la Nouvelle-Orléans.

**** Du nom du général Clark.

(7) *Ouasioto.* Grande chaîne de montagnes, estimée être de vingt lieues de large, et séparée de celle d'Alléghény par une vallée considérable. Elle a servi pendant long-temps d'asyle aux débris des petites nations que les Chérokées ont détruites depuis un siècle, et dont il ne reste plus que quelques bandits sans villages et sans demeures fixes. Expulsés de tous côtés, ils se sont adonnés au vol et au brigandage, et ont été long-temps redoutables aux émigrans qui alloient de la Virginie dans les nouveaux Etats du Kentukey et du Ténézée. Mais comme depuis quelque temps on a cessé d'en parler, il est probable que les colons des frontières, dont ils étoient devenus le fléau, les auront détruits.

(8) *Terres de la Géorgie.* En 1795, la législature de la Géorgie, composée de ce qu'il y avoit d'hommes les plus immoraux dans cet Etat, dont la constitution étoit alors entièrement démocratique, s'avisa de mettre en vente les terres comprises entre leurs frontières et le Mississipi, qui se montoient, dit-on, de 46 à 50 et quelques millions d'acres; sans considérer que les deux tiers de ces terreins appartiennent aux nations belliqueuses des Creeks, Séminoles, Chectaws et Chikassaws, et que, d'après la constitution fédérale, ils doivent retourner au Gouvernement général de l'Union, aussi-tôt que les indigènes les auront vendus; ce qui probablement n'arrivera pas d'ici à bien des années. Le premier acte de la législature qui remplaça celle-ci, fut d'annuller ce marché honteux; il faut espérer que la nouvelle forme de Gouvernement qui vient d'être adoptée, très-semblable à celle de la Pensylvanie, ramènera l'ordre, la décence et le respect pour les loix, sans lequel il ne peut exister aucune espèce de prospérité dans une nation civilisée. Il vaudroit mieux embrasser la vie

sauvage, que d'être membre d'une société aussi désorganisée, et d'obéir à un Gouvernement sans frein et sans contre-poids. Ces taches, cet esprit de vertige, disparoîtront avec le temps.

(9) *Uchée.* Grande et belle ville Muscogulge (ou Creek), peuplée de 1500 habitans. Elle est située sur les bords de la rivière Chattauché, branche de l'Apalachicola, à quelque distance du confluent du Pinchlucco. Elle est le chef-lieu d'une grande tribu du même nom, qui fait partie de la confédération Creek; on rencontre à chaque instant des marques d'une industrie cultivatrice, ainsi que des bestiaux et des chevaux qui paissent dans les savannes du voisinage; aussi vivent-ils dans la plus grande abondance. Quoique très-adonnés à la culture de leurs champs, ils ne négligent pas la chasse, qui paroît être leur occupation favorite, et ils sont aussi adroits dans cet exercice que les indigènes du nord. Leurs maisons sont construites en charpente, bien doublées en dedans comme en dehors. Nulle part, sur la terre, on ne peut voir plus de gaîté et de bonheur.

(10) *Alatamaha.* Grande et magnifique rivière de la Géorgie, qui, après un cours de 150 lieues, tombe dans l'Océan par trois ouvertures, vis-à-vis les îles de Saint-Simon, de Jékill et de Sapello, à 34 lieues au sud de la Savanna. Cette rivière, navigable pendant près de 60 lieues, est formée par la réunion de plus de vingt branches qui descendent de la grande chaîne des Alléghénis, connue dans cet Etat sous le nom d'Apalaches. C'est sur leurs bases, douces et fertiles, qu'habitent plusieurs tribus de la confédération Muscogulge, connue sous le nom de Creeks, à cause des innombrables ruisseaux dont est arrosée cette belle région, qui ne le cède en fraîcheur et en beauté, qu'aux voluptueuses vallées du Ténézée.

(11) *Apalachicola, ou Apalachucla.* Grande et belle rivière qui tombe dans le golfe du Mexique au fond de la baie des Apalaches. Ainsi que l'Alatamaha, elle est formée par la réunion de plusieurs branches considérables, dont les principales sont le Flint, la Chata-Hoospa, l'Uchée, la Chatta-Uchée, le Pinch-Lucco, &c. les montagnes d'où elles découlent étant situées à 150 lieues de la mer, et le pays qu'elles traversent peu montueux; elles sont presque toutes navigables jusqu'à leurs sources pour des canots et des pirogues. C'est au confluent de quelques-unes de ces branches qu'on voit plusieurs villes de la confédération Muscogulge, d'où leurs habitans communiquent facilement avec le golfe du Mexique, et vont même à la Havane où ils portent leurs peaux de cerfs, leur miel, et quelques autres productions de leur pays. Cette rivière divise les deux Florides. A 50 lieues de la mer sont établies plusieurs tribus séminoles, connues sous le nom de Creeks inférieurs.

(12) *Pearl-River.* Cette rivière, navigable pendant 75 lieues, verse ses eaux dans les lacs Pont-Chartrain et Borgnes, situés vers la partie occidentale du golfe du Mexique. C'étoit vers ses sources qu'habitoit jadis une partie de l'ancienne nation des Yazoos, aujourd'hui éteinte, dont il ne reste plus que le nom donné à une rivière considérable, qui tombe dans le Mississipi, à 165 lieues géométriques de la balise.

(13) *Macgillivry.* Son père, irlandais de naissance, qui avoit épousé une femme séminole, habitoit la Géorgie long-temps avant la révolution. Ce jeune homme ayant été obligé d'abandonner sa patrie au commencement de la guerre, pour son attachement à la cause du Roi, se retira chez les Creeks, parmi ses parens maternels.

Irrité de ce qu'à la paix, au lieu de le rappeler, comme cela s'étoit fait dans les autres Etats, on l'avoit proscrit et dépouillé de son patrimoine, il devint Creek, et peu de temps après fut élevé, par ses nouveaux compatriotes à la dignité de Myco, c'est-à-dire, de Roi ou chef de la confédération Muscogulge; il en a depuis rempli les devoirs avec beaucoup d'énergie et de dignité.

Invité en 1791, par le Président des Etats-Unis, à envoyer des députés à Philadelphie, pour terminer les différends qui existoient depuis long-temps entre cette nation et la Géorgie, il se fit représenter par douze guerriers, qui s'embarquèrent à Savannah, et arrivèrent heureusement au siége du Gouvernement. Le plus petit de ces ambassadeurs avoit cinq pieds six pouces. Leur costume, la force, la vigueur athlétique de leurs corps, la noble fierté de leur conduite, furent très-admirés. J'eus le plaisir de dîner plusieurs fois avec eux chez le général Washington, où, à quelques mal-adresses près, ils se conduisirent avec beaucoup de décence. Bien différens des indigènes du nord, ils ne rougirent point de montrer quelque degré d'étonnement en contemplant ces églises, ce marché, un des plus beaux et des plus propres de cet hémisphère, ces rues, ces trottoirs et ces pompes, et sur-tout le grand nombre de vaisseaux dont la Délaware étoit couverte. Leurs yeux étinceloient, le jour où le Général, qu'ils appeloient le Myco des Etats-Unis, les reçut, dans une audience publique, avec un heureux mélange de dignité, de pompe et de simplicité.

(14) *Sainte-Augustine.* Capitale de la Floride orientale, construite au fond d'une baie du même nom, défendue de l'Océan par l'île de Matansa. Les maisons en

sont toutes construites en pierres tirées de l'île Saint-Anastase. Son port, comme presque tous ceux du sud, a son entrée quelquefois exposée aux dangers des brisans, et à une barre que les vaisseaux ne peuvent point franchir sans l'assistance des pilotes.

(15) *Floride occidentale.* Cette province espagnole est limitée au sud par le golfe du Mexique, au nord par une ligne qui commence au 31e degré de latitude sur le Missisipi, et court parallèlement dans un espace de 150 lieues jusqu'à la rivière Apalachicola, qui la sépare à l'est de la Floride orientale, et à l'ouest par le Mississipi. A l'exception de quelques établissemens sur les bords de la mer, elle est entièrement possédée par les différentes tribus de la nation séminole.

(16) *Arbres du Mississipi.* Ce n'est que dans la Géorgie et dans certains cantons des deux Florides, qu'on voit des arbres aussi élevés que ceux qui ombragent les rivages de ce grand fleuve et les îles dont il est rempli. La plupart sont des magnolias, des frênes, des chênes verds, des sycomores et des cyprès. J'ai navigué dans une pirogue faite d'un tronc de cette dernière espèce, qui avoit 61 pieds de longueur, 4 pieds 9 pouces de largeur, et portoit 40 hommes. Il est difficile aux voyageurs qui viennent du nord, de se former une idée de l'accroissement de ces arbres, de leur hauteur, de l'étendue de leurs rameaux, de la beauté pittoresque de leurs cimes, ainsi que de la force végétative d'un sol aussi gras, sous un soleil aussi chaud : les sycomores sont en général plus élevés que les cyprès, mais ce bois étant léger et beaucoup moins durable, on s'en sert plus rarement.

(17) *Ancienne hauteur des inondations du Missouri.* Comment ces vastes plaines herbées, ces savannes cou-

vertes de roseaux, ont-elles été formées? Quelques-unes auront pu être des lacs semblables à ceux de la Floride orientale, dont les eaux s'écoulent, au printemps, par des canaux souterrains. Mais la plupart sont plus élevées que les terres boisées dont elles sont environnées. Un M. Willing, major du détachement de troupes continentales, qui s'empara des Illinois pendant la guerre de l'Indépendance, m'a dit qu'à quelque distance de l'embouchure du Missouri dans le Mississipi, on voit, sur ses rivages, des rochers vers la cime desquels, à 70 pieds au-dessus du niveau de ce fleuve, il avoit observé des marques horizontales de l'ancienne hauteur des eaux. On en voit de semblables non loin du French-Broad *, sur lesquels, à 100 pieds de leurs bases, des voyageurs ont cru distinguer des figures d'animaux et d'oiseaux. En remontant le Tombèchée et l'Alibama **, à plus de 300 milles de la mer, et dans plusieurs parties méditerranées de la Géorgie, on a découvert des bancs énormes d'écailles d'huîtres, dont les Chikassaws font de la chaux et de la poterie. Plus loin encore, vers les montagnes, on en voit de fossiles. Tout annonce que la surface de ce continent a subi de grands changemens depuis une époque qui n'est pas très-éloignée, puisque ces écailles d'huîtres existent encore, et que les eaux ont considérablement baissé dans l'intérieur, par l'effraction des montagnes, ainsi que dans les parties maritimes par la retraite de celles de l'Océan.

(18) *Manchack*. En remontant le Mississipi depuis la Nouvelle-Orléans, on rencontre sur le rivage oriental de ce fleuve, à 37 lieues de cette capitale de la Loui-

* Branche du Ténézée.

** Branche de la Mobile.

siane, une grande ouverture dont le fond est élevé, pendant la sécheresse, à 50 pieds au-dessus du niveau de ce fleuve. C'est Manchack : pendant ses crues, qui s'élevent à plus de 90 pieds, ses eaux s'écoulent par ce canal dans la baie des Perles à travers les lacs Maurepas et Pont-Chartrain. La distance de ce fleuve aux eaux navigables de l'Yberville et de l'Amit n'étant que de trois lieues, on pourra, en creusant ce canal, qui est à sec pendant six mois de l'année, ouvrir un jour une communication avec le Mississipi; ce qui éviteroit aux vaisseaux les dangers de l'atterrissement à la balise, et les difficultés qu'on rencontre en remontant ce fleuve pendant l'espace de 40 lieues.

Manchack n'est pas le seul canal d'écoulement à travers lequel va se perdre l'immensité des eaux du Mississipi dans la saison des crues. On en voit un grand nombre, particulièrement sur son rivage occidental, en le remontant jusqu'à la Nouvelle-Madrid, ville récemment construite vis-à-vis l'embouchure de l'Ohio, à 300 lieues de Manchack. Aussi-tôt que ce fleuve augmente, ces ouvertures deviennent comme des rivières coulant à pleins bords, qui conduisent ces vastes inondations dans celle de San-Bernardo, dont l'embouchure est au fond du golfe du Mexique. Ce fut à cette embouchure que périt la Salle avec la plupart de ses compagnons, qui, comme lui, la prirent pour celle du Mississipi.

(19) *Delta du Mississipi.* Si l'on peut en juger par l'analogie du sol, ce Delta s'étend à près de vingt lieues vers l'est et autant vers l'ouest, et depuis les rivages de la mer jusqu'à Manchack. Dans toute cette étendue on trouve la même espèce de limon et les mêmes débris fondés sur une couche profonde de sable blanc, qui a été

2

anciennement battue par les eaux du golfe. Les progrès de ce Delta vers les bouches du fleuve sont estimés d'une lieue par siècle, ou de vingt-cinq toises par an : cette conjecture est fondée sur la distance à laquelle se trouve aujourd'hui la balise que les Français établirent lors de leur première colonisation, et qui se trouve à plus de 2000 toises de celle où les Espagnols ont fixé la leur. Cette augmentation n'étonnera pas, si l'on réfléchit à l'immense quantité d'arbres, de roseaux, de cannes, de feuilles et limon, que ce fleuve charrie continuellement. Arrivés sur les bas-fonds, ces arbres s'arrêtent, deviennent des obstacles auprès desquels les eaux déposent leurs innombrables débris. Bientôt élevés à fleur-d'eau, ces terreins peu solides produisent des plantes aquatiques qui périssent tous les ans et contribuent à élever ou consolider ce nouveau sol.

(20) *Arcansas.* Grande et belle rivière qui tombe sur le rivage occidental du Mississipi, à 223 lieues géométriques de la balise. Ses sources, qui, comme celles du Missouri, sont encore peu connues, se trouvent, dit-on, dans le voisinage des montagnes de Santa-Fé. Elle reçoit pendant ce long cours un grand nombre de rivières secondaires ; les plaines qu'elles traversent sont habitées par plusieurs nations qui chassent à cheval, et viennent échanger les produits de leur industrie contre les marchandises de l'Europe, chez les Espagnols qui ont un fort vers l'embouchure de cette rivière. Ces plaines sont remplies de buffles. On a remonté la rivière jusqu'à plus de 200 lieues, dans le voisinage de Panissas, chef-lieu d'une nation connue sous le même nom, vers le 95e degré de longitude, et le 36^e^ $\frac{1}{2}$ de latitude.

(21) *Acadiens.* Vers l'an 1745, la Grande-Bretagne, à

laquelle la France venoit de céder l'Acadie (aujourd'hui Nouvelle-Ecosse) au lieu d'en conserver les anciens habitans, conformément à la capitulation, arracha de sa terre natale, sous quelques prétextes frivoles de religion, et sans remords à la vue d'un si grand crime, cette race douce et laborieuse, hommes, femmes, enfans, vieillards, et les envoya, les uns au Canada, les autres à New-York, au Maryland et ailleurs. Quelques-unes des familles les plus aisées, frétèrent un vaisseau et allèrent s'établir à la Louisiane, alors colonie française, où ils introduisirent le goût et les habitudes pastorales dans lesquelles ils avoient été élevés. Pauvres, mais honnêtes et industrieux, ils s'établirent dans le voisinage de ces plaines herbées, la plupart avec une seule vache, d'où sont descendus les grands troupeaux qu'ils possèdent aujourd'hui, et qui sont devenus la principale source de leurs richesses. Ces bestiaux vivent toute l'année sur ces fertiles savannes; on les perd de vue, on les oublie, sûr qu'ils reviendront demander du sel, quand ce désir se fera sentir. L'horizon entier est leur commune.

Un très-petit nombre de ces habitans s'est élevé au-dessus de cet état primitif, qu'ils paroissent préférer encore à la culture du riz, de l'indigo et du tabac; ils conservent la simplicité de mœurs et les vertus hospitalières de leurs ancêtres. Satisfaits et contens du nécessaire, ils ne connoissent point, comme tant d'autres, cette fièvre de désirs, qui conduit quelquefois à la prospérité à travers mille hasards et mille dangers, et plus souvent aux revers et au repentir. J'en ai connu qui, sous ce beau ciel de la Louisiane, sur son sol fertile, regrettoient encore leur froide, humide et brumeuse patrie (sentiment indestructible, sur-tout parmi des hommes honnêtes et ver-

tueux), et, chose bien plus étonnante ! le Gouvernement français d'alors ne fit rien pour des sujets si respectables et qui lui étoient si fortement attachés.

(22) *Colonie française de la Mobile.* A l'époque où les Français commencèrent à cultiver les rivages du Mississipi, plusieurs familles de la même nation fondèrent un établissement considérable sur la pointe méridionale de l'île formée par les rivières Tombéchée et Alibama, et, dans la suite, défrichèrent plusieurs cantons sur leurs bords fertiles. On voit encore à 100 lieues de cette ville, au confluent du Coosa, quelques pièces de canon et les ruines du fort de Toulouse, ainsi que celles de plusieurs habitations. La postérité d'une partie de ces familles, qui, de la domination française, ont passé sous celle des Anglais, des Espagnols, conserve encore leur langue et leurs anciens usages.

Il n'y a pas sur la terre de pays plus fertile ni mieux arrosé que celui qui est traversé par l'Alibama et ses nombreuses branches ; la nature y est aussi productive que sous la zone torride. On y voit depuis le pommier jusqu'au pistachier. Il est aujourd'hui habité par des tribus Creeks chez lesquelles les voyageurs sont toujours sûrs d'être bien reçus.

NOTES DU CHAPITRE IV.

(1) *Canadiens.* Ce peuple est peu cultivateur. La jeunesse canadienne étant presque constamment occupée à conduire les canots chargés de marchandises destinées pour les *pays d'en-haut*, et à en rapporter les pelleteries, connoît peu les détails de l'agriculture, et a, dans cette partie, beaucoup moins d'expérience que les colons américains. Presque tous ceux qui passent leur vie dans ces

longs voyages parlent très-bien la langue des indigènes, et se sont habitués à leurs usages. Voilà pourquoi, sous ces rapports ainsi que sous plusieurs autres, de tous les blancs que ces indigènes connoissent, ils aiment et estiment davantage les canadiens. C'est un motif de préférence et de protection que d'être né dans le Canada; aussi les Anglais n'emploient-ils pas d'autres agens dans leur commerce. Par-tout, au contraire, où les troupes anglaises sont envoyées en garnison, les soldats s'occupent de la culture des jardins; les officiers, pour se désennuyer, forment de petits établissemens ruraux, ce qui paroît aux yeux des indigènes comme une prise de possession, qui d'ailleurs contribue à effrayer le gibier.

(2) *Bedford et Ligonier.* Le premier de ces forts fut anciennement construit pour protéger le passage des montagnes; le second, pour défendre celui du Loyal-Hanning, sur la route qui conduit de Philadelphie à Pitt's-bourg. Le voisinage de ces postes ayant été insensiblement cultivé par les différentes garnisons, des colons s'y sont établis; les loix municipales les y ont suivis, et ces emplacemens militaires sont devenus des chefs-lieux de canton.

(3) *Fourches du Muskinghum.* On connoît sous ce nom la réunion des deux principales branches de ce fleuve, qui est à 70 milles de son embouchure dans l'Ohio.

(4) *Tuskaraway.* C'est ainsi que les géographes désignent sur les cartes le point où cette jolie rivière tombe dans le Muskinghum; il se trouve à 30 milles des fourches, en suivant la route que tint l'armée commandée par le général Bouquet.

(5) *Court et long couteau.* Cette expression signifie la baïonnette de l'infanterie et le sabre de la cavalerie. C'est

avec le secours de cette dernière arme que les colons montagnards du Ténézée repoussèrent à plusieurs reprises les vigoureuses attaques des Chérokées pendant la guerre de la révolution, et les forcèrent à faire la paix. La plus grande difficulté que ces cavaliers eurent à vaincre, fut celle de nourrir leurs chevaux dans les bois pendant près d'un mois.

(6) *Misiskouy*. Grande baie située sur le rivage oriental du lac Champlain, aujourd'hui comprise dans le territoire de l'Etat de Vermont. Les limites du Canada, fixées au 45e degré de latitude, n'en sont qu'à une petite distance. Du temps des Français, plus de la moitié de ce nouvel Etat faisoit partie du Canada. Cette baie est navigable fort avant dans les terres, et est très-abondante en poisson, sur-tout en saumons, qui, tous les ans, remontent le fleuve Saint-Laurent, la rivière de Richelieu, et le rapide de Chambly, pour entrer dans ce lac.

(7) *Liens de l'adoption.* Etant, il y a plusieurs années, dans un canot d'écorce conduit par deux Abénakis du bas Canada, j'eus le malheur de faire naufrage sur le haut du fleuve Saint-Laurent, dont nous venions de franchir heureusement le long saut qui a six lieues de long. Les premières neiges étoient déjà tombées. Sans hache et sans moyens d'allumer du feu, réduits à manger cruds quelques poissons que nous avions eu le bonheur de prendre, nous résolûmes de marcher vers le sud, et, pour ne pas nous perdre dans les bois, de tenir la vue du fleuve sur notre gauche. Mourans de froid, consumés, épuisés, nous étions parvenus au troisième jour de ce pénible voyage, et venions de manger les derniers morceaux de notre dernier poisson, lorsqu'à notre grande joie, nous crûmes appercevoir dans l'éloignement quelques indices de fumée. C'étoit celle d'un

grand village de Mohawks christianisés, situé à l'embouchure de la rivière Osswégatché, bien connu alors sous le même nom, et aujourd'hui compris dans le territoire des Etats-Unis. Aussi-tôt que nous fûmes parvenus à la portée de la voix, mes compagnons s'accroupirent et hurlèrent à plusieurs reprises. A ce cri de la douleur, quelques indigènes du village vinrent voir qui nous étions, et bientôt, touchés de notre misère, ils nous conduisirent chez eux sans parler, et nous placèrent séparément dans trois différentes familles. Le hasard voulut qu'ils me menèrent, comme blanc, chez celui qui étoit à-la-fois le doyen et le sachem de ce village, et qui, par conséquent, réunissoit à la prééminence de l'âge, l'autorité d'un chef. Après m'avoir pris par la main et fait fumer dans le grand oppoygan de la famille, ce vieillard me dit : — « Sois le bien-arrivé, de quelque endroit que tu viennes ! Repose tes os sur cette peau d'ours ; chauffe-toi, et mange ». — Il parloit un peu anglais et français : sa famille étoit composée de quatre femmes et de trois hommes. Le lendemain, après que je l'eus informé d'où je venois et où je comptois aller, il me dit : — « L'hiver approche, comme tu vois ; le grand fleuve charrie déjà des glaçons ; notre rivière est prise ; il est impossible d'aller à Montréal avant le printemps ; mets de côté le peu de vêtemens qui te restent, et habille-toi comme nous, nos gens t'en aimeront mieux ». — A peine y eus-je consenti en lui serrant la main, que les femmes s'approchèrent avec empressement, et tout en riant coupèrent mes cheveux, me peignirent le visage, m'apportèrent ce qui étoit nécessaire pour me vêtir ; ils n'oublièrent même pas de me donner un nom. Après quelques jours d'habitude, je me trouvai aussi bien logé, nourri et vêtu, que si j'eusse été parmi mes amis de Montréal ;

tant on se fait facilement à tout, lorsqu'on est jeune. Comme les autres, j'allois soir et matin pêcher, tantôt sur la glace, tantôt au filet, suivant le degré du froid ou l'abondance de la neige, et je n'étois pas peu fier de pouvoir contribuer à remplir la chaudière. D'ailleurs nous avions en abondance du maïs et des pommes de terre; car depuis que cette tribu étoit devenue chrétienne, ils cultivoient la terre avec plus de soin et de prévoyance. Avec l'écorce intérieure du bouleau, je m'étois fait un grand livre, sur lequel j'écrivois avec soin tous les mots de leur langue dont je pouvois deviner le sens; ce qui parut leur faire autant de plaisir que si je leur eusse rendu un service important.

Le temps s'écouloit sans ennui au milieu de ces occupations, lorsque, vers la fin de janvier, arriva un homme chargé de pelleteries et de viande gelée. C'étoit un des gendres du vieillard Minickwac, et le mari de la femme qui s'étoit le plus empressée de couper mes cheveux et de me peindre, et même de me tatouer. J'entendois déjà assez bien quelques phrases de leur langue, pour m'apercevoir que ce nouveau-venu parloit le mohawk presqu'aussi mal que moi : surpris de cela, j'en demandai la raison au vieux Minickwack; voici ce qu'il me dit : — « Cet homme, Kittagawmick, de l'ancienne tribu Ouasioto, fut fait prisonnier, il y a plusieurs années, par un parti de nos guerriers : arrivé dans ce village, il fut adopté par une de mes filles, dont le mari avoit été noyé en descendant le long saut du grand fleuve. C'est un de nos plus habiles chasseurs, comme tu peux le voir par la quantité de peaux de castors qu'il a apportées. Après quelques années de son séjour ici, sa première femme arriva dans le pays des Mohawks pour le réclamer, chose que les plus

anciens n'avoient point encore vue : on envoya ici des paroles qui nous surprirent beaucoup ; on en renvoya d'autres pour servir de réponse ; cela dura un hiver. Moi, je ne savois que penser, et Kittagawmick ignoroit tout cela. Les missionnaires s'en mêlèrent. Quelques-uns de nos gens vouloient renvoyer cette femme dans son pays ; les autres, au contraire, vouloient qu'elle reprît Kittagawmick, son premier mari. Enfin, pour ne faire que ce qui étoit juste, Henrique Nissooassoo, grand chef de la tribu Mohawk, alluma le feu d'un conseil à Oriskany, où il invita les sachems, les vieillards et les penseurs : j'y étois aussi. Malgré ce que dirent les prêtres et les blancs, voici ce qui fut résolu après avoir longuement et lentement fumé plusieurs oppoygans ».

« Le jour où Kittagawmick fut fait prisonnier, il auroit » pu être tué ou mis au poteau, suivant l'usage, ce qui » auroit dissous son mariage avec Cattaw-Wassy ; mais » ayant été conduit au village d'Osswégatchée, et adopté » par Kippokitta, et jouissant depuis d'une nouvelle vie » qu'il doit à sa seconde femme par l'adoption, la pre» mière ne lui est plus rien ».

« Voici ce que j'appris en 1765. Après s'être long-temps désolée de ce jugement, Cattaw-Wassy s'en consola en épousant un des indigènes d'Oriskany, avec lequel elle vécut long-temps. Sir William Johnson, ainsi que plusieurs autres blancs qui admiroient le courage qu'elle avoit montré en venant seule de son pays, situé à plus de 200 lieues, lui firent des présens considérables. Elle fut la première femme de ce grand village qui eut une vache, un cheval et une maison, et chez laquelle on trouva du lait, du beurre, du pain, de la viande et deux lits. Quel est l'homme un peu instruit qui, pendant le temps colo-

nial, n'a pas entendu parler de Cattaw-Wassy? Avec une autre éducation, elle seroit devenue une femme distinguée ».

Je pourrois citer plusieurs autres exemples du respect qu'ont les indigènes pour l'adoption, si cela étoit nécessaire, sur-tout parmi les nations les plus anciennes, telles que les Outawas, les Shawanèses, les Chérokées, etc.

(8) La concession militaire accordée par l'ancien Congrès aux officiers et aux soldats de la ligue de Massachussets, ainsi que les acquisitions qu'ils ont faites du Gouvernement depuis cette époque, comprenant presque tout le pays arrosé par le Muskinghum et ses branches, ces deux anciens emplacemens de l'armée du général Bouquet sont aujourd'hui habités et cultivés: car, malgré la guerre contre les indigènes, qui a duré trois ans, cette colonie d'anciens militaires a considérablement augmenté: elle est une des plus florissantes de toutes celles que l'on voit aujourd'hui sur les bords de l'Ohio, excepté le Kentukey, fondé en 1772.

NOTES DU CHAPITRE V.

(1) *Ecorce de bouleau.* Cet arbre est un des plus beaux et des plus majestueux qu'on rencontre dans les forêts; plus on avance vers le nord, et plus il acquiert de hauteur et de grosseur. Il n'est pas rare d'en rencontrer dans le Canada et dans la province du Maine, de trois à trois pieds et demi de diamètre. C'est avec son écorce que les indigènes couvrent leurs wigwhams et doublent leurs canots. Ils ont le talent de n'enlever que la première, sans blesser l'arbre, qui, au bout de quelques années, se recouvre de nouveau. J'en ai vu des rouleaux qui avoient quatre pieds de large et dix de long.

(2) *Nord-ouest de l'hiver.* L'impétuosité, le froid, la durée de ce vent, qui, dans une seule nuit, consolide la surface des rivières, est un phénomène bien extraordinaire. J'ai oui dire à plusieurs capitaines de navires, qu'après avoir appareillé de Sandy-Hook, ils avoient été chassés par ce vent jusqu'en Europe, et presqu'avec la même violence. Un jour que je demandois au docteur Franklin quelle pouvoit être la cause d'un effet aussi puissant, voici ce qu'il me répondit:

« Je crois que ce sont les vents du sud, qui, après avoir soulevé, agité les eaux du golfe du Mexique avec tant de violence, parcourent les plaines de la Louisiane jusqu'aux sources du Mississipi : peut-être même pénètrent-ils jusqu'aux lacs Bourbon et Assiniboels; là, ils rencontrent celui du nord, non moins impétueux : de l'équilibre, ou plutôt du conflit de leurs forces provient nécessairement une direction diagonale, qui est celle du nord-ouest. — Mais, lui dis-je, pourquoi ce vent est-il moins violent dans les pays ultramontains qu'ici? Il me paroît qu'il devroit, au contraire, l'être beaucoup plus. — C'est, me répondit le docteur, parce qu'il acquiert un nouveau degré de force et d'impétuosité en s'échappant des montagnes d'Alléghény, du haut desquelles il vient fondre sur nos Etats atlantiques septentrionaux ».

(3) *Muscawiss.* Ce singulier oiseau, gros comme un tiercelet, a un plumage brun, et marqué de taches d'un blanc éclatant. Il ne paroît qu'une heure ou deux avant le coucher du soleil : alors, de tous côtés, on entend le bruit de ses gambolles, de ses élans, de ses chutes soudaines et rapides, qui font naître l'idée de l'adresse et de la folie. Son vol bizarre ne ressemble à celui d'aucun autre que j'aie jamais vu; on ne peut rien concevoir de plus léger;

mais à peine les ombres de la nuit commencent-elles à couvrir la terre, que ces oiseaux descendent du haut des airs, se perchent sur les branches inférieures des arbres, sur les clôtures, et souvent même s'abattent au milieu des champs, où ils passent la nuit à répéter leurs monotones et lugubres accens, que les indigènes représentent par le mot *muscawiss*, et les colons par celui de *wip-poor-will*. On le connoît aussi sous celui de *muskito-hawk*. On ne sait de quoi il vit, ni où il fait ses pontes, ni ce qu'il devient pendant l'hiver. Rien n'est plus frappant que le contraste entre l'extrême agitation de ses mouvemens, la légéreté, la rapidité de son vol, et sa constante immobilité, ainsi que la tristesse de ses accens pendant toute la nuit, accens qui paroissent être ceux de la douleur ou d'un profond ennui.

NOTES DU CHAPITRE VI.

(1) *Hudson*. Cette ville fut fondée en 1784, par Seth et Thomas Jinkins, quakers de l'île de Rhodes, sur le rivage oriental du fleuve dont elle a emprunté le nom, à 18 lieues d'Albany, et à 48 de New-York. Jamais spéculation n'a été plus habilement combinée, et n'a plus complètement réalisé les espérances des fondateurs ; et, chose extraordinaire ! ils reçurent du Gouvernement une charte d'incorporation, et furent nommés chefs de ce nouveau corps municipal, avant même d'avoir élevé la première maison de cette ville, tant étoit grande l'estime qu'avoient inspirée la probité et les talens de ces étrangers * ! L'emplacement de cette ville, dont les rues sont larges et ali-

* J'étois présent, lorsque le gouverneur Clinton le leur promit.

gnées, est d'environ mille toises quarrées, divisées entre trente actions. Chacune de ces subdivisions contient deux rangs de trente lots; chaque lot a 50 pieds de large et 120 de profondeur. Le premier ouvrage dont ces habiles gens s'occupèrent, fut d'y amener un ruisseau, de trois milles de distance, au moyen d'un aqueduc, peu fastueux, il est vrai, mais bon et solide. Il y a 18 pieds d'eau aux quais de la ville; elle contient déjà 750 maisons, et de 4 à 5000 habitans; plusieurs distilleries, quelques manufactures d'huile de baleine et de toile à voiles, etc. La pêche du hareng, qu'ils savent fumer à la manière hollandaise, y est très-abondante. On y comptoit, l'année dernière, quatorze vaisseaux employés dans le commerce étranger, quatre baleiniers et six sloops occupés à transporter à New-York les denrées du fertile pays qui s'étend jusques dans la partie occidentale du Massachussets.

NOTES DU CHAPITRE VII.

(1) *Skénectady.* Cette ville est située à quatorze milles d'Albany, sur le Mohawk, là où il commence à être navigable, la partie inférieure de cette rivière jusqu'à son confluent dans le Hudson, étant obstruée par la chute du Cohos, ainsi que par une longue suite de rochers. Elle fut bâtie dans ce fertile canton, il y a près d'un siècle, par un mélange de familles flamandes et hollandaises. C'est là que l'on embarque les marchandises destinées à remonter la rivière, et que sont débarquées les productions de toute la partie nord-ouest de l'Etat, qu'il faut nécessairement transporter par terre jusqu'à Albany. C'est pour faciliter ce transport qu'on parle d'ouvrir un canal qui uniroit les eaux du Mohawk avec celles du Hudson.

Depuis que la Législature de cet Etat s'est fixée à Albany, on espère que le Gouvernement encouragera l'accomplissement de cette grande et utile entreprise.

(2) *State-House.* Maison de l'Etat. Elle fut bâtie en 1746, soixante-quatre ans après la fondation de Philadelphie : les plinthes et les jambages des portes et des croisées, qui sont de marbre, furent envoyés par la société des amis de Londres, à leurs frères de Philadelphie : mais ce qui rend cet édifice beaucoup plus intéressant aux yeux de l'observateur que sa pesante architecture, est que, quatre-vingt-quatorze ans après l'arrivée de William Penn, l'indépendance des colonies y fut proclamée, et que, sous son vénérable toît, s'assembla, onze ans plus tard (en 1787), la Convention fédérale, aux délibérations de laquelle les Etats-Unis doivent le sage Gouvernement qui les régit.

(3) *Dispensary.* Apothicairerie fondée et entretenue par souscription, dans laquelle on distribue gratuitement des médecines et des cordiaux aux malades qui s'y présentent munis d'un certificat d'un des souscripteurs. Cette association, qui vient d'être incorporée, paie aussi un apothicaire et un médecin chargés de donner des consultations, et même de visiter les malades, lorsqu'ils l'exigent. Il y a deux espèces de souscriptions annuelles. La première n'est que de cinq piastres, la seconde, de cinquante. Plus elles sont considérables, et plus est grand le nombre de malades que l'on peut y envoyer. Le tableau suivant donnera une idée du bien que peuvent faire ces admirables institutions ; c'est celui du nombre des malades qui ont été reçus au *Dispensary* de Philadelphie, pendant les quarante premiers mois de son établissement, c'est-à-dire, depuis le 12 avril 1786, époque de sa nais-

sance, jusqu'au 12 décembre 1789. Quels secours n'a-t-il pas prodigués depuis !

Du 12 avril 1786 au 12 décembre 1786.

Nombre de malades inscrits sur les registres, 719.

Idem. guéris	562
Idem. morts	32
Idem. soulagés	33
Idem. renvoyés pour mauvaise conduite	7
Idem. placés à l'hôpital	2
Idem. incurables	1
Idem. non encore guéris	82
Total	719

Du 12 décembre 1786 au 12 décembre 1787.

Nombre de malades inscrits sur les registres, 1647.

Idem. guéris	1297
Idem. morts	69
Idem. soulagés	131
Idem. renvoyés pour mauvaise conduite	24
Idem. placés à l'hôpital	6
Idem. incurables	4
Idem. non encore guéris	116
Total	1647

Du 12 décembre 1787 au 12 décembre 1788.

Nombre de malades inscrits sur les registres, 1596.

Idem. guéris	1294
Idem. morts	81
	1375

De l'autre part......	1375
Idem. soulagés..........................	84
Idem renvoyés pour mauvaise conduite........	27
Idem. placés à l'hôpital....................	13
Idem. incurables..........................	0
Idem. non encore guéris......................	97
Total.......	1596

Du 12 décembre 1788 au 12 décembre 1789.

Nombre de malades inscrits sur les registres, 1863.

Idem. guéris..............................	1561
Idem. morts..............................	85
Idem. soulagés..........................	88
Idem. renvoyés pour mauvaise conduite........	19
Idem. placés à l'hôpital.....................	12
Idem. incurables..........................	2
Idem. non encore guéris.....................	96
Total.......	1863

Ainsi, dans l'espace de quarante-quatre mois, voilà 5825 personnes qui ont reçu les secours de ce *Dispensary*, et ont été soignées chez elles.

(4) *Spéranza.* Ville nouvellement fondée sur le rivage occidental du fleuve Hudson, à 49 lieues de New-York, et à 17 d'Albany, dans le district de Lunenbourg, habité par les descendans de familles palatines, que la reine Anne y envoya après la destruction du Palatinat. On y compte déjà 27 maisons, plusieurs logghouses, et deux sloops, destinés à transporter les denrées du pays à New-York. La prospérité de cette jeune ville dépend du progrès des dé-

frichemens de l'intérieur, encore peu avancés : mais la belle et longue route que le Gouvernement fait ouvrir jusques dans le pays des Jénézées, les embranchemens que les fondateurs ont entrepris et déjà commencés, ne tarderont pas d'y amener des colons, d'étendre et de vivifier son commerce. La profondeur des eaux aux quais de la ville, est de 16 à 18 pieds. Cette ville vient d'être incorporée; la municipalité est déjà organisée, comme si la population étoit considérable, et à peine y a-t-il 300 habitans.

(5) *Albany*. Grande et belle ville, la seconde de l'Etat de New-York, située à l'extrémité de la navigation maritime de la rivière Hudson, à 66 lieues de cette capitale, et à 78 de la mer. Elle ne fut, dans l'origine, qu'un petit fort, long-temps connu sous le nom d'Orange, destiné à protéger le commerce de pelleteries des premiers Hollandais, qui, en 1623, fondèrent la colonie, connue depuis sous celui de New-York. Elle fut incorporée en 1686. On y compte de 13 à 1400 maisons, et neuf mille habitans. Sa situation à la tête d'un aussi beau fleuve, au centre d'un vaste pays, dont les défrichemens, la culture et les améliorations augmentent tous les jours, la navigation de la rivière Mohawk prolongée jusqu'au lac Ontario et au pays des Jénézées, par l'ouverture des canaux de Little-Falls et de Stanwick; les routes que le Gouvernement fait ouvrir, les ponts construits depuis quelques années, l'arrivée d'un grand nombre de colons des Etats septentrionaux et de l'Europe, l'émulation qu'excite et fait naître la persévérante activité des habitans de Troye, de Lansingbourg et de Hudson, villes fondées depuis la paix; la résidence du Gouvernement, tout promet à cette seconde capitale de l'Etat une grande prospérité. Il n'y a pas encore vingt ans, on n'y parloit que hollandais; tout y étoit mort

ou inanimé; la jeunesse même n'avoit aucune disposition pour les entreprises ni pour les connoissances; rien n'étoit plus circonscrit que la sphère de leurs actions et de leurs projets. La timide prudence leur faisoit préférer une vie oisive et monotone, aux hasards des plus foibles spéculations, disposition peu analogue à l'esprit qui doit animer les habitans d'un pays où tout s'accroît et marche avec une étonnante rapidité. L'arpenteur-général, M. Duwitt, y avoit fondé un cabinet de lecture; personne n'y alloit. Quelle différence aujourd'hui! le langage, les mœurs, la forme même des maisons, tout s'est amélioré. Un seul obstacle gênoit la navigation du fleuve (l'Over-Slaugh); on travaille à l'enlever avec des machines, telles que celles dont on s'est servi depuis plusieurs années sur la rivière de Connecticut.

On a fondé à Albany une banque, incorporée depuis. Les terres fertiles qui avoisinent le fleuve, sont d'un grand rapport, mais les hivers sont longs et sévères. Les environs de la ville sont remplis d'un grand nombre d'usines et de manufactures, que les eaux mettent en mouvement.

(6) *Over-Slaugh*. Est une barre considérable de vase, située à six ou sept milles de la ville, et occasionnée par la grande étendue du fleuve, ainsi que par quelques îles basses et peu boisées. L'esprit public, qui commence à naître parmi les habitans d'Albany, sur-tout depuis le séjour du Gouvernement, et l'arrivée d'un grand nombre d'étrangers, s'est déjà manifesté par une souscription considérable, avec l'argent de laquelle on travaille à rétrécir le lit du fleuve, et à enlever cette barre.

(7) *Canaux*. Voyez le tableau ci-joint.

(8) *Navigation intérieure*. A l'aide d'une carte des

parties maritimes des Etats-Unis, il est aisé de voir qu'aussi-tôt que le canal de Norfolk sera terminé (il l'est probablement dans ce moment), de l'embouchure de toutes les rivières qui tombent dans les sondes de la Caroline septentrionale, on pourra facilement parvenir au détroit de Currituck, et de-là, par le moyen de ce canal, dans la baie de Chésapeak. Des eaux de ce golfe on entrera dans celles de la Délaware, en remontant la rivière et traversant celui de Choptang qui conduit dans celle de la Bohémia; de l'embouchure de cette dernière, il sera facile de remonter la Délaware jusqu'à celle de l'Assompink, de la tête de laquelle le canal projeté conduira les bateaux dans la rivière de Rariton, qui unit ses eaux à celles de la grande baie de New-York. De ce point, un bras de mer défendu de l'Océan par l'île de Nassau, ainsi que par plusieurs autres, conduit au fond de la baie Buzzard, située à l'ouest de la péninsule du cap Cod. En remontant la rivière des Harengs, on entreroit dans la baie de Barnstable (qui fait partie de celle de Massachussets) par le canal Bowdouin, dont la pente des deux côtés n'est que de 34 pieds, et dont les dépenses n'ont été estimées, d'après le devis que j'ai vu entre les mains de ce Gouverneur, qu'à 107,163 piastres (562,606 francs). Tel est le tableau succinct de cette navigation de près de 400 lieues, qui, en temps de guerre, sera de la plus grande utilité, puisqu'elle pourra suppléer le cabotage extérieur. Outre l'avantage de raccourcir considérablement la distance en traversant le canal Bowdouin, on éviteroit la circomnavigation de la péninsule entière du cap Cod, qui est de plus de cent lieues, et souvent dangereuse.

(9) On estime que les terres possédées et acquises des indigènes par le Gouvernement, jusqu'au commencement

de la guerre de 1791, se montoit à 35 millions d'acres, dans lesquelles il faut comprendre la concession militaire du Muskinghum, de 1,500,000, l'acquisition que firent ensuite du Gouvernement ces mêmes militaires, et qui étoit de 4,901,480 acres; les trois districts de Salem, Gnaden-Hutten, et Schœnburn, accordés aux frères Moraves pour l'usage de leurs prosélytes indigènes, et situés sur les rivières Muskinghum et Némenshéhélas, de 22,000; les trois millions vendus à la colonie de Colombia, située sur l'Ohio entre les deux rivières Myamis, fondée en 1784 par le colonel Symmes, ainsi que plusieurs autres concessions militaires et particulières.

J'ignore quelle est la quantité que le Gouvernement a obtenue par la fixation des nouvelles limitées convenues entre les Etats-Unis et les nations Shawanèse, Mingos, Wyandots, lors de la pacification en 1794. A en juger par la position des forts Défiance, Recovery, Wayne, Lawrence, &c. construits pour déterminer et assurer ces limites, cette quantité doit être bien plus considérable que ce qu'il possédoit avant cette guerre, dans laquelle ces nations furent malheureusement entraînées par la politique anglaise.

NOTE DU CHAPITRE VIII.

(1) *Elan.* Cet animal a la taille et le poil du cheval; sa queue est très-courte; ses cornes sont d'une grandeur prodigieuse, et ne sont pas branchues comme celles du daim, mais applaties, et larges de huit à dix pouces. Il est remarquable pour la vîtesse de sa marche. On ne le voit que dans les forêts des Etats septentrionaux et dans le Canada.

NOTES DU CHAPITRE IX.

(1) *Académies ou grandes écoles du Connecticut.* Celles de Greenfield, Plainfield, Norwich, Windham, Pomfret, &c. sont toutes richement dotées et célèbres pour l'instruction. Deux écoles de grammaires fondées en 1657 par un gouverneur Hopkins, l'une à Hartford, et l'autre à Newhaven, afin, disoit-il dans son testament, « que la » jeunesse de cette colonie, cette belle pépinière qui » en est l'espérance et le patrimoine, puisse être conve- » nablement instruite ». — Outre ces académies, il y a dans tous les districts des écoles payées par le Gouvernement. Ces institutions sont si respectées, que les sommes annuelles qu'il leur destine, sont toujours comprises dans ce qu'on appelle la liste civile.

Voici le précis de la charte d'incorporation accordée au collége de Newhaven. Le Gouvernement de l'Etat, le Lieutenant-gouverneur et six des premiers membres du conseil d'Etat, conjointement avec onze ministres de l'Evangile, en forment le corps délibérant; il peut posséder des biens-fonds en franc-aleu, se perpétuer par des nominations, promulguer tous les réglemens nécessaires à l'administration du temporel de ce collége, ainsi que les loix académiques qui peuvent contribuer à perfectionner l'enseignement des sciences. Le pouvoir exécutif, confié au président et à un certain nombre de professeurs, peut conférer tous les degrés des universités.

(2) *Origine du grand hôpital de la ville de New-York.* Le 22 mai 1769, on célébra, suivant l'usage, dans le collége de cette ville, l'anniversaire de son établissement. Parmi les discours qui furent prononcés, celui de Samuel Bard, jeune médecin qui arrivoit d'Edimbourg où ses

parens l'avoient envoyé terminer ses études, fixa l'attention et mérita les applaudissemens de l'auditoire. Il démontra la nécessité de fonder un hôpital sur un lieu élevé, spacieux et commode qu'il désigna. L'utilité de ce projet et le style animé de l'orateur, firent une si forte impression sur l'assemblée, que le gouverneur d'alors (sir Henri Moore) ouvrit sur-le-champ une souscription, en déposant 100 guinées, et promettant au nom du Roi une charte d'incorporation. Ses offres furent acceptées et son exemple suivi avec empressement.

Peu après, l'assemblée législative de cette colonie, en donnant la sanction de la loi à cette belle fondation, accorda aux souscripteurs une somme considérable, et dès l'année suivante cet édifice fut commencé. Telle est l'origine de cet hôpital, situé à un mille de la ville et à peu de distance du fleuve Hudson.

(3) *Origine de la société de marine de New-York.* Un autre établissement non moins utile a rendu cette année remarquable dans les fastes de cette ville. Quelques jours après qu'un violent coup de vent eut jeté sur les côtes voisines plusieurs vaisseaux, les veuves des marins qui avoient péri se présentèrent avec leurs enfans à la chambre du commerce, pour implorer les secours dont elles avoient besoin. Touchés de ce spectacle attendrissant, les membres se cottisèrent et leur assignèrent des pensions.

En réfléchissant sur les dangers auxquels les gens de mer sont exposés, les membres de la chambre du commerce conçurent l'idée d'établir un fonds permanent formé par les souscriptions des citoyens qui seroient disposés à encourager cette institution, ainsi que d'une portion des gages et appointemens des marins qui desiroient assurer à leurs familles une subsistance décente après leur mort. On

nomma un comité, qui, après en avoir rédigé le plan, convoqua, par les gazettes, une assemblée de tous les habitans de la ville. Un grand nombre s'empressèrent de souscrire, et les marins, de faire enregistrer la portion de leurs gages qu'ils y destinoient. Deux mois après, le Gouvernement leur accorda une charte d'incorporation. Telle a été l'origine de la société de marine de cette ville, dont les capitaux sont devenus très-considérables. Le bon usage qu'en font journellement ses administrateurs est au-dessus de mes foibles éloges. Quoique je ne sois point marin, j'ai l'honneur d'être membre de cette belle association.

(4) *Sociétés littéraires, institutions charitables de Philadelphie.* Je crois qu'on peut considérer Philadelphie comme la ville du continent, où, relativement à sa population et à ses richesses, ainsi qu'à l'époque de sa fondation, il y ait le plus d'institutions et d'associations utiles. Le précis suivant le prouvera.

L'université, fondée il y a 40 ans par le docteur Franklin, conjointement avec plusieurs autres personnes, aux premières souscriptions desquelles le Gouvernement a depuis ajouté des sommes considérables, et accordé une charte d'incorporation, qui en a formé un des corps les plus respectables du continent.

Société philosophique, fondée en 1769 par le docteur Franklin et d'autres personnes, incorporée en 1780. Sa charte lui permet de jouir d'un revenu net de 10,000 piastres (52,500 liv.). L'esprit qui règne dans le préambule de cette charte est si excellent, que j'ai cru devoir en mettre un extrait sous les yeux du lecteur. *Voyez ci-après la note* A.

Collége de Dikenson fondé à Carlisle en 1783 par le Gouvernement, à la sollicitation et pendant l'administra-

tion du respectable Dikenson, alors gouverneur de la Pensylvanie. Il y avoit 142 écoliers en 1797.

Collége de Franklin à l'usage de la jeunesse allemande, fondé en 1787, par le Gouvernement à Lancaster, d'après les sollicitations et pendant l'administration du docteur Franklin, alors gouverneur de cet Etat.

Académie de York, fondée en 1783 par les habitans de cette ville, incorporée par le corps législatif. Il y avoit 92 écoliers en 1797.

Académie de Germantown, fondée avant la révolution.

Académie de Pitt'sbourg sur l'Ohio, fondée et incorporée en 1787. Elle est la plus éloignée de la mer qu'il y ait dans cet Etat *. On en connoît plusieurs autres, qui, comme les précédentes, ont été établies et dotées par l'esprit public. Le corps législatif vient d'accorder 60,000 acres de terre à l'usage des écoles, et 60,000 autres pour les institutions littéraires.

Société fondée en 1787, qui a pour objet les recherches et l'étude de la politique.

Collége des médecins, fondé en 1787, incorporé en 1789.

Hôpital de Pensylvanie, fondé par souscriptions en 1750, augmenté en 1751 et 1756.

Le Dispensary, fondé en 1786, pour fournir gratuitement des médicamens à tous ceux qui se présentent munis du certificat d'un des souscripteurs. Un comité, composé de plusieurs d'entr'eux, et quelques médecins, s'y trouvent tous les jours. Plus de 2000 personnes y furent re-

---

* La ville de Pitt'sbourg, sur l'Ohio, est à 140 lieues des caps de la Délaware.

ques l'année dernière. C'est-là que l'on voit, non sans étonnement, les miracles que la réunion des petits moyens peut opérer, car la souscription n'est que d'une guinée, et on ne compte que 6 à 700 souscripteurs.

Société de Pensylvanie pour l'abolition de l'esclavage et la protection des Nègres injustement retenus dans les liens de la servitude, fondée en 1774, incorporée en 1787.

Société Morave, dont le but est de propager les lumières de l'Evangile et de la civilisation parmi les indigènes. Il est impossible d'avoir plus de zèle, de courage et de persévérance que ces pieux Missionnaires.

Société pour encourager les arts utiles et les manufactures. Elle est soutenue par les abondantes souscriptions d'hommes zélés pour la prospérité de leur patrie. C'est un germe précieux qui a déjà produit d'excellens fruits, et qui, aussi-tôt que la population sera augmentée, en rapportera de bien plus considérables encore. L'objet de cette belle et utile association est d'encourager la culture de la soie, les manufactures de coton, de fil, de laine, de fer, de cuivre, de plomb, de faïence, de fourrures, etc. Elle est gouvernée par un président, quatre vice-présidens, douze administrateurs, deux secrétaires et un trésorier annuellement élus ».

En 1787, elle distribua quinze prix, trois de 50 piastres, deux de 30, et dix de 20 : total, 410 piastres (2152 liv.).

En 1789, elle en décerna dix-sept, savoir : quinze médailles d'or, du poids de cinq guinées chacune, pour les premiers prix ; quinze d'argent pour les seconds ; un de 200 piastres (1050 liv.), et un de 100.

En 1790, elle proposa deux prix, chacun d'une médaille d'or du poids de dix guinées, à ceux, de quelque nation

qu'ils fussent, qui lui donneroient le meilleur mémoire sur les sujets suivans : — Quel est le système d'impositions le plus convenable à un pays naissant, dont la prospérité est fondée sur les progrès de l'agriculture, du commerce et des manufactures? — Jusqu'à quel point le Gouvernement doit-il faire des réglemens relatifs à cette branche de l'administration?

Cette société a succédé à une autre, établie dans le temps colonial, dont l'objet étoit la culture de la soie, et dans les registres de laquelle on voit les détails suivans, pour l'année 1771 :

	Soie.	
Reçu depuis le 25 juin jusqu'au 3 juillet.	817 liv.	15 onc.
Depuis le 4 jusqu'au 10	580	7
Depuis le 11 jusqu'au 18	92	10
Depuis le 19 jusqu'au 24	174	10
Depuis le 25 jusqu'au 1er août	47	2
Depuis le 8 jusqu'au 15	41	8

Société d'assurance pour les vaisseaux.

Autre société pour l'assurance des maisons. L'utilité de cette dernière s'est fait sentir jusques dans les villes de l'intérieur.

Société pour adoucir le sort des prisonniers. Depuis l'établissement du *solitary confinement*, et le changement dans les loix pénales de l'Etat, elle est devenue moins utile.

Société dite d'humanité, pour rappeler à la vie les personnes qui ont été quelque temps sous l'eau, fondée en 1770.

Société de Saint-Patrice, de Saint-André et de Saint-George, pour assister les émigrans d'Irlande, d'Ecosse et d'Angleterre.

Société d'agriculture ; cette association est le fruit du zèle le plus actif, et de souscriptions nombreuses. Les récompenses qu'elle offrit en 1789, étoient une plaque d'or du poids de 50 guinées, sur laquelle étoit une inscription ; treize médailles d'or, chacune de cinq guinées, et treize médailles d'argent. Le local qu'elle occupe est très-vaste et très-beau, et lui a été donné par le Gouvernement.

Société fondée en faveur des émigrans de l'Allemagne.

Société de marine, semblable à celle de New-York.

Société fondée en faveur des femmes et des enfans des ministres du culte presbytérien.

La société de charité des Quakers. Jamais institution n'a mieux rempli le but des fondateurs. On n'a rien oublié de tout ce qui peut adoucir le malheur et l'indigence, ou consoler la vieillesse. L'intérieur de cet établissement est une des choses les plus intéressantes qu'on puisse voir à Philadelphie.

Fondation du docteur Kearsley, destinée à loger, alimenter et vêtir douze veuves du clergé épiscopal.

Ainsi qu'à New-York, chaque secte a des institutions charitables en faveur des veuves et des orphelins de son clergé, et de ceux qui ont placé des fonds dans sa caisse.

Association des capitaines et officiers de navires marchands, pour s'assurer, en cas de malheur, une honnête subsistance, et une retraite dans leur vieillesse.

Société des pilotes, semblable à celle de New-York.

Académie pour instruire les jeunes demoiselles dans les belles-lettres : celles dont les parens ne sont point en état de payer, y sont reçues gratuitement. Le concours annuel de cette belle institution, attire tout ce que la ville a de plus respectable. Le discours de clôture est toujours fait

par une personne éminente, et dont les talens oratoires sont bien connus.

Ecole à l'usage des jeunes nègres, dans laquelle on leur apprend les principes de la religion, à lire, à écrire, et l'arithmétique; et aux jeunes négresses, à coudre, à tricoter, etc. Elle fut fondée, en 1780, par Antoine Bénézet, de pieuse mémoire (*voyez la note suivante* B), qui lui a légué près de 50,000 francs. Cette institution a reçu, depuis, des dons considérables des différentes parties du continent, et même de Londres. Ce respectable citoyen en fut le premier instituteur.

Ecoles du dimanche, pour prévenir l'abus que les enfans font de la liberté dont ils jouissent ce jour-là.

Bibliothèque publique, fondée, il y a près de quarante ans, par le docteur Franklin et un grand nombre d'associés, dont les souscriptions annuelles sont destinées à l'entretenir et à l'augmenter. Le local de cette bibliothèque est très-beau.

Sociétés des charpentiers, menuisiers, cordiers, tailleurs, horlogers, perruquiers, etc. dont l'objet est l'établissement de caisses d'épargne, destinées à secourir les membres de ces associations dans leurs maladies. En 1787, le Corps législatif de Pensylvanie passa quinze loix d'incorporation d'églises, d'écoles et autres établissemens.

« Quelque temps après être arrivé à Philadelphie, me dit M. Herman, ayant vu entrer chez moi un homme que je ne connoissois pas, je lui demandai ce qu'il me vouloit. — Vous coiffer, me répondit-il. — Pourquoi N. n'est-il pas venu? — Ayant eu le malheur de faire une chute à bord d'un vaisseau, on m'a envoyé ici pour le remplacer, jusqu'à ce qu'il soit en état de marcher. — Qui vous envoie? — Le comité de notre société. — De quelle société

parlez-vous ? — De celle des perruquiers. Pour remédier au double malheur de perdre à-la-fois la santé et ses pratiques, ils ont formé une association, dans la caisse de laquelle chaque membre dépose le fruit de ses économies, qui cependant ne peut pas être moindre de deux shellings par semaine (1 liv. 6 s.) : ces sommes sont placées dans les fonds publics, où nous avons déjà près de 5000 piastres (26000 liv.). Lorsqu'un des associés tombe malade, il est soigné aux dépens de la société, qui, sur-le-champ, a soin de le faire remplacer. Il est très-rare de rencontrer des personnes qui se refusent à ce petit acte de complaisance. — Coiffez-moi bien vîte, lui dis-je, et ne manquez pas de revenir demain. J'aurois mauvaise opinion de celui qui n'admireroit pas ces associations fraternelles, sources intarissables de consolations et de bien, et qui ne béniroit pas, comme moi, celui qui, le premier, en a conçu l'idée, ou l'a apporté du pays d'où il est venu ».

(A) « Considérant que, dans tous les âges et dans tous les pays civilisés, l'étude des connoissances utiles a beaucoup contribué à perfectionner l'industrie, l'agriculture et le commerce, à embellir la société, augmenter le bonheur et les commodités de la vie ».

« Considérant que l'immense étendue, la variété des sols et des climats, les trésors intérieurs de la terre, jusqu'ici inconnus, ainsi que le grand nombre des lacs et des rivières distribués sur la surface de ce continent, que la Providence divine nous a donné pour héritage, promettent aux Etats-Unis un des plus vastes champs de culture et d'améliorations qui ait jamais été offert à l'industrie humaine ».

« Considérant que les sociétés composées de savans réunis, sans avoir égard à la nation, à la secte, ou au

parti auxquels ils peuvent être attachés, contribuent à étendre les connoissances et les lumières, à diminuer l'empreinte des préjugés, à propager l'esprit philosophique et humain, à exciter la jeunesse à persévérer dans la carrière de la sagesse et de la vertu ».

« Considérant que plusieurs citoyens de la Pensylvanie et des autres Etats de l'Union, animés de l'esprit public et du vrai patriotisme, se sont volontairement unis, depuis un grand nombre d'années, sous le nom de membres de la Société philosophique américaine, et, par leurs travaux et leurs recherches, ont étendu la réputation de leur patrie jusques chez les nations les plus éclairées de l'Europe, dont plusieurs savans ont desiré s'associer à leurs travaux ».

« Considérant enfin que la réunion de cette société, depuis long-temps interrompue par les calamités de la guerre, est le vœu de l'opinion publique; mus par tous ces motifs à les encourager, les exciter à poursuivre, comme auparavant, l'étude des connoissances qui, un jour, contribueront à la gloire, à la prospérité de notre patrie, ainsi qu'à l'honneur de l'humanité, conformément à leur requête de ce jour, nous, les Représentans du bon peuple de la Pensylvanie, constituons les personnes susdites en corps politique, et les incorporons à jamais sous le nom de *Société philosophique américaine*, et leur accordons tous les priviléges et immunités nécessaires pour remplir ses vues, etc. etc. ».

(B) *Extrait de l'Oraison funèbre prononcée par le docteur Rush, le jour de la sépulture d'Antoine Bénézet.*

« Cet Etat déplorera long-temps la perte d'un homme chez qui la raison et le sentiment intérieur du bien avoient

concouru à produire un degré d'excellence morale, tel qu'il en paroît rarement. Cet estimable personnage, considérant les hommes comme enfans du même père, soit qu'ils fussent blancs, noirs ou basanés, soit qu'ils parlassent sa langue ou un idiôme étranger, soit enfin que leur culte admît ou rejetât les cérémonies; cet estimable personnage, dis-je, les regardoit et les traitoit comme ses frères, et comme des objets de sa bienveillance. Si jamais les Etats-Unis promulguent des loix pour bannir entièrement de ce pays l'esclavage; si jamais les Rois de la terre publient des édits pour abolir le commerce impie des nègres; si jamais on établit en Afrique des écoles et des églises; si jamais on introduit dans ces malheureuses contrées les germes de la civilisation; les générations futures se ressouviendront que cette heureuse révolution sera due aux publications, aux lettres et à la persévérance d'Antoine Bénézet. Sa vie entière est une preuve frappante du bien que peut faire à une grande société un seul individu, et combien les hommes vraiment bons et vertueux peuvent accomplir de choses grandes et utiles, dans le court espace de leur existence ! etc. etc

(5) *Institutions de littérature et de charité dans la ville de Boston et l'Etat de Massachussets.*

L'université de Cambridge, fondée en 1638, 18 ans après l'arrivée des premiers colons. C'est l'institution littéraire la plus ancienne, la plus respectable et la plus richement dotée du continent. Le Gouvernement, dans tous ses actes, ne la désigne que sous le nom d'*Alma Mater.*

Académie des sciences et des arts, fondée en 1780 : elle a déjà publié quelques volumes de ses Transactions.

Académie de Dummer, fondée en 1756, incorporée en

1782 : elle est le fruit des donations testamentaires d'un ancien gouverneur du même nom.

Académie de Philipes, fondée en 1778 par un citoyen de ce nom, incorporée en 1780. L'édifice est vaste et d'une architecture bien entendue.

Académie de Leicester, fondée par souscription en 1780, incorporée en 1784.

Les académies de Williamston, de Tanton, de Derby, etc. fondées dans les différens comtés de l'Etat par des souscriptions particulières, et incorporées par le Gouvernement.

Société de médecine, incorporée en 1781, dont le but est d'étendre les connoissances en médecine et en chirurgie, et de correspondre avec les médecins les plus éclairés du continent et de l'Europe.

Société d'humanité fondée et incorporée en 1785, pour rappeler à la vie les personnes retirées des eaux. Elle a fait construire, sur les îles et les rochers de la baie de Massachussets les plus exposés aux naufrages, huit à dix petites maisons dans lesquelles on a déposé des vêtemens, des subsistances, du bois, de la paille, et les moyens d'allumer du feu. Tous ces objets ont été placés sous la sauve-garde de l'humanité, par des avis publiés dans les gazettes.

Société pour la propagation de l'Evangile parmi les nations indigènes, fondée en 1787.

Société d'agriculture, incorporée en 1792. Elle possède des fonds considérables, et a déjà fait beaucoup de bien.

Société d'histoire, dont le but est de recueillir tout ce qui peut servir à celle de cet Etat, depuis son origine, qui date du 11 novembre 1620. Ses recherches doivent aussi s'étendre à tout ce qui a rapport aux nations indigènes.

Société de botanique et d'histoire naturelle. Elle est composée d'un grand nombre de membres dont la plupart habitent les différens comtés de l'Etat. Ce que j'ai vu de ces travaux chez le savant docteur Cuttler, m'a paru très-intéressant. La première idée de cette utile institution est due à feu M. Bowdouin, ancien gouverneur de cet Etat, mort en 1789.

Sept grandes écoles gratuites établies à Boston depuis près d'un siècle, sont placées sous l'inspection immédiate d'un comité de la ville, et entretenues par une taxe sur les maisons. On y enseigne le grec, le latin, l'anglais, les élémens de la géographie et de la navigation, les comptes et l'écriture. Elles sont examinées quatre fois l'an par ce même comité, et ont un concours auquel assistent le Gouverneur, les Magistrats, les Juges et les citoyens les plus respectables. On ne voit nulle part d'écoles plus utiles ni mieux organisées. En 1797 elles contenoient 502 filles et 846 garçons.

Société charitable fondée en 1724, incorporée en 1784, en faveur du clergé épiscopal, ou de telles autres personnes malheureuses, de quelque secte qu'elles soient, recommandées par la majorité des membres.

Société charitable de Massachussets, fondée en 1779. C'est une grande caisse entretenue par des souscriptions annuelles ainsi que par des quêtes faites dans les églises, et destinée au soulagement des indigens. Cette belle association a dernièrement établi une école pour l'instruction de leurs enfans, et particulièrement des filles.

Société des artisans, semblable à celle de New-York. — « Une de nos plus grandes jouissances, me disoit un jour quelques membres de cette association, est de déposer dans cette caisse les économies d'un mois; plus elles sont

considérables et plus nous sommes contens, parce que l'espérance qu'après nous, nos femmes et nos enfans auront une subsistance plus assurée, rend l'idée de la mort moins amère ».

NOTES DU CHAPITRE X.

(1) *Passaïck.* Cette jolie rivière, qui sort d'un marais situé dans le comté de Morris, et dont le cours tortueux arrose un pays fertile, traverse de belles prairies avant d'arriver à sa cataracte connue sous le même nom. Cette cataracte est à 20 milles de son embouchure dans la grande baie de New-Ark, d'où la marée remonte l'espace de 12 à 15 milles. Il n'y a point dans cet Etat de canton plus agréable et mieux cultivé que celui qui s'étend depuis ce beau village, et même depuis Elisabeth-Town jusqu'à cette chute. De tous côtés on voit des maisons en bon état, des granges, des vergers bien soignés, et des champs fertiles. J'ai entendu dire à plusieurs voyageurs qu'il ressembloit à l'Europe. Un grand nombre de propriétaires sont des personnes aisées, qui se sont occupées d'embellir leurs habitations, et dont la culture est conduite avec intelligence.

Cette cataracte, qui a 72 pieds de hauteur et 350 de largeur, est le premier objet qui excite la curiosité de presque tous les étrangers : elle n'est qu'à 18 milles de de New-York. Le mélange de vergers, de parties cultivées et d'objets encore dans l'état de nature, contribuent avec les beautés de cette chute, à en rendre les environs intéressans et pittoresques. L'auberge du voisinage est une des meilleures du pays. C'est au pied de cette chute qu'on établit en 1790 des usines et des manufactures : mais le haut prix de la main-d'œuvre et les bouleversemens de l'Europe en ont empêché le succès. Cet empla-

cement est si favorable, qu'un jour cet utile projet sera accompli.

Quoique cet Etat ne soit pas considérable, puisqu'on ne l'estime contenir que cinq millions et demi d'acres; quoique la partie de son territoire qui avoisine la mer soit très-sablonneuse et couverte de cèdres, l'industrie des habitans placés entre les deux grandes villes de Philadelphie et de New-York, le rend annuellement plus productif. On y compte près de 1200 usines, dont la moitié est destinée à convertir les grains en farines, les autres à platiner et fendre le fer, exprimer l'huile de plusieurs graines, fouler les étoffes, scier le bois, mettre en mouvement les marteaux d'un grand nombre de forges, et enfin les soufflets de plusieurs fournaises. On y voit aussi plusieurs tanneries considérables : celles d'Elisabeth-Town et de New-Ark sont renommées. Cet Etat contient aussi plusieurs mines de cuivre. Malgré les dévastations de la guerre et l'émigration de 8000 familles, qui, depuis 15 ans ont été s'établir sur l'Ohio, le Ménéamy, le Muskinghum et le Kentukey, on y compte 237,290 habitans.

(2) *Sainte-Croix.* Cette île, une des Antilles, appartient au Danemarck; on n'y voit cependant qu'un petit nombre d'individus natifs de ce royaume. La plupart des colons sont venus du continent, et particulièrement de la ville de New-York avec laquelle cette île a eu de tout temps les liaisons les plus intimes. On y parle plus communément anglais que danois.

(3) *Whale-boats.* Espèce de bateaux à rames, d'une construction très-particulière, dans laquelle on a réuni les formes, la coupe et la légéreté les plus convenables à accélérer leur marche, attendu qu'ils sont destinés à poursuivre la baleine. Ils n'ont que 18 pieds de quille. Les

courbes légères dont la membrure est composée, sont de chêne-verd, et le doublage de planches de cèdre fixées avec des écrous. Quoique deux hommes les transportent aisément, leur équipage consiste en quatre rameurs, un harponneur et le patron. La proue et la poupe étant exactement semblables, il importe peu par quel bout on les dirige.

Après les grands canots d'écorce * dont se servent les indigènes, on ne connoît rien qui marche aussi vîte sur les eaux. C'est cependant sur des embarcations si fragiles et si légères, dont chaque vaisseau baleinier porte toujours deux, que les pêcheurs vont souvent à de grandes distances à la poursuite de cet énorme poisson, qui, par le moindre choc, peut les submerger. Aussi-tôt qu'ils apperçoivent des baleines, ils mettent ces bateaux à la mer, afin qu'en cas de malheur les témoins du combat puissent aller au secours de leurs camarades. De toutes les tentatives, celle d'approcher jusqu'à 12 ou 15 pieds, et de harponner ce Léviathan, est une des plus hardies : une légère désobéissance aux signes du harponneur, un seul faux coup de rames, ou la plus petite erreur dans le maniement du gouvernail, peut non-seulement faire manquer l'entreprise, mais exposer ces whale-boats à une inévitable destruction.

Pour apprécier l'audace et l'adresse de ces hardis navigateurs, il faut les avoir vus luttant contre la violence des vents, dirigeant leurs canots tantôt sur la cime des

---

* Le plus grand canot d'écorce que j'aie vu parmi les indigènes, avoit 23 pieds de long, 4 de large, 26 pouces de profondeur, portoit six hommes et 1200 livres de marchandises : deux de ces hommes le transportoient facilement sur leurs épaules.

vagues, tantôt dans la profondeur des vallons que forment leurs énormes roulis. J'en ai vu des courses sur le Sond, à quelques milles de New-York; c'est alors que l'on peut juger de toute la vélocité dont ils sont susceptibles.

(4) *Iles à sucre.* J'ai cru devoir insérer dans cette note les détails suivans, pour prouver combien les comestibles et les autres denrées que produit ce continent, ont contribué à la prospérité des Antilles. On estime que les Etats-Unis leur fournissent annuellement 170,000 barils de farine, 12,000 de biscuit, 30,000 de riz, 18,000 de lard et de bœuf salé, 400,000 boisseaux de maïs, sans parler des haricots, pois et avoine, 150,000 quintaux de poisson sec, 30,000 barils de poisson salé. Outre ces provisions essentielles et indispensables, ce continent leur fournit aussi des bois, tels que poutres, solives, chevrons, planches, rames, etc. valant à-peu-près 5 liv. sterl. le millier de pieds. On en expédie, année commune, 2,150,000 pieds, 20 à 25 millions de bardeaux de cèdres pour couvrir les maisons, 16 millions de merrain de différentes grandeurs, valant 8 liv. sterl. le millier; de 14 à 16,000 paquets de douves apprêtées, chandelles de spermacetti, fer, goudron, huiles de poisson, moutons, volailles, bœufs, mulets, chevaux, etc. *

Sans l'accroissement de la culture et de la population du continent, qu'auroient fait ces îles? D'un autre côté, sans elles les habitans des Etats-Unis n'auroient pas trouvé ailleurs un débouché aussi avantageux pour une foule d'objets qui leur seroient devenus inutiles.

---

* De 1786 à 1787, on exporta de la Nouvelle-Londres aux Antilles, 6671 bœufs et chevaux; de 1787 a 1788, 6919. De la ville de Middletown, 2177 chevaux, bœufs et vaches.

(5) *Progrès de la population et de la culture.* Depuis cette époque (1784), tel a été le nombre d'émigrans qui sont venus des Etats septentrionaux, et tels les progrès de la culture et des défrichemens, que le Gouvernement a été obligé d'organiser six nouveaux comtés, qui sont ceux de Herkemer, Otzégo, Tyogo, Bath, Ontario, Onondaga; ce qui, avec les 14 anciens, forme les 20 grandes divisions de cet Etat, subdivisées en 192 town-ships ou districts, pour que la justice distributive soit plus généralement et plus promptement exercée envers les habitans. La population qui, à la même époque, n'étoit que de 212,468 ames *, d'après le dernier recensement, se montoit à 502,638.

(6) *New-Ark.* Ce grand village situé non loin des rives de la Passaïck et dans le voisinage des vastes prairies qui séparent la péninsule de Bergen du reste de l'Etat de Jersey, est, depuis long-temps, considéré comme un des plus beaux du continent. Il consiste en une rue bien plantée, de 7 à 800 pieds de largeur, et de près de deux milles de long, et qui n'est qu'un vaste tapis verd, terminé à chaque extrémité par une église : celle du sud, construite en pierre, est une des plus belles de l'Etat. Presque toutes les maisons sont séparées par des jardins et des vergers, dont le cidre est très-renommé, ainsi que tout celui qui se fait dans cet Etat. Les dehors, les alentours, le canton dont ce village est le chef-lieu, n'offrent aux yeux que des enclos, des pentes douces couvertes de pommiers et de verdure. C'est dans le printemps que New-Ark est un séjour délicieux, c'est celui de Flore

---

* La guerre de la révolution, qui venoit d'être terminée, avoit occasionné cette grande diminution dans la population.

et de Pomone. Un grand nombre de maisons sont bâties en briques ou en pierre, dont on trouve des carrières inépuisables dans les collines du voisinage. La quantité de ces pierres qu'on envoie à New-York et ailleurs est très-considérable et occupe plusieurs sloops. Cette pierre, d'une couleur rousse, prend un assez beau poli. On s'en sert pour faire les encoignures des maisons de briques, pour les plinthes et les jambages des portes et des fenêtres, les perrons et les trottoirs, ainsi que pour les inscriptions sépulcrales.

Les habitans da New-Ark sont depuis long-temps renommés pour leur activité et leur industrie. La tannerie de ce village fournit du cuir à la manufacture de souliers, qui exporte annuellement de 90 à 100,000 paires. On vient d'y en établir une autre qui n'est pas moins intéressante, c'est celle de cardes à carder le coton et la laine, branche d'industrie considérablement augmentée depuis l'invention de la machine de Chittenden, qui coupe par jour et en façonne des milliers de dents *.

A quelque distance de New-Ark, le terrein s'élève en collines fertiles et d'une pente douce, arrosées de plusieurs ruisseaux qui mettent en mouvement quelques moulins.

---

* Cette machine, dont le mécanisme est très-ingénieux, fut inventée, en 1782, par M. Chittenden, de la ville de New-Haven : elle coûte vingt-cinq guinées. C'est à cette machine que les habitans de ce pays doivent, de pouvoir faire des cardes à 50 pour % meilleur marché qu'on ne peut les fabriquer en Europe. Il y en a de tous les degrés de finesse, depuis le n° 1 jusqu'à 12 : la quantité que l'on en exporta l'année dernière, de Boston et des villes environnantes, se montoit à 71,000 paires. Ces manufactures emploient huit cents femmes et enfans, et en ont fait naître plusieurs autres de fil d'archal.

C'est dans ce canton frais et salubre, que l'on voit des maisons élégantes, agréablement situées, dont la vue domine au loin sur la baie, le havre et la ville de New-York, ainsi que sur plusieurs des grandes îles et des terres qui s'étendent jusqu'à Sandy-Hook. Les habitans de New-Ark, comme ceux d'Elisabeth-Town, ont un troupeau national qui, sous la conduite d'un berger, va paître souvent à de grandes distances. Ce village est le lieu d'où partent et où arrivent presque toutes les voitures publiques destinées pour Philadelphie, ainsi que les malles : c'est ce qui fait qu'on y voit un si grand nombre d'auberges. On estime la population de New-Ark à 2,200 habitans.

(7) *Washington.* Comme si les États-Unis n'étoient pas dignes de lui avoir donné le jour, les Gazettes anglaises de New-York annoncèrent, pendant la guerre, qu'étant né dans la Grande-Bretagne, il étoit doublement rebelle. Rien de moins vrai que cette assertion : ses ancêtres vinrent s'établir en Virginie, vers l'an 1657 ; il en est la troisième génération ; il naquit le 11 février 1737, dans la paroisse de Washington, un des districts du Comté de Westmoreland. La famille de son père étoit très-nombreuse. Il fut l'aîné d'un second lit ; mais ayant perdu ce père à l'âge de dix ans, il fut élevé par son frère aîné du premier mariage, et par sa mère, qui n'est morte qu'en 1789. Ce frère, colonel d'un régiment provincial, envoyé au siége de Carthagène en 1745, se conduisit d'une manière si distinguée, qu'il mérita les éloges publics de l'amiral Vernon, dont il donna le nom à la belle terre de 16,000 acres qu'il possédoit sur les bords du Potowmack. A sa mort, qui arriva peu après son retour de ce siége, George Washington en hérita. Celui-ci n'avoit alors que 20 ans : on sait comment il se conduisit,

en qualité de major des troupes virginiennes, sous les ordres du général Bradock, en 1755, et avec quelle présence d'esprit il sauva l'arrière-garde de l'armée anglaise, défaite sur les bords de la Monongahéla, par les Français et leurs alliés.

Après avoir été guéri d'une pulmonie que l'on crut long-temps mortelle, il épousa en 1759 madame Custis, riche veuve née le même jour que lui, et dont il n'a point eu d'enfans. Depuis cette époque, il a constamment été député au corps législatif de sa province, magistrat de son district, et juge d'une des cours inférieures, jusqu'au moment où ses compatriotes le députèrent au premier Congrès de 1774, ainsi qu'à celui qui s'assembla l'année suivante à Philadelphie, par lequel il fut nommé commandant en chef de l'armée continentale. On connoît le discours qu'il prononça à cette occasion, et la répugnance avec laquelle il accepta cette importante commission.

Après les malheurs qu'il éprouva vers la fin de 1776, il s'éleva une cabale contre lui, qui, cependant (chose extraordinaire), ne diminua point la confiance publique: l'affaire de Trentown, pendant le grand hiver de cette même année, étouffa les murmures de ses ennemis. Vint ensuite la prise de Bourgoyne qui décida l'alliance avec la France; alliance qui contribua si puissamment à la prise de York-Town et à la paix. Il faut avoir connu quelques-unes des personnes qui vivoient dans son intimité, pour savoir avec quelle joie il apprit que ses travaux étoient finis; que la liberté et l'indépendance de sa patrie étoient confirmées, reconnues, et avec quel plaisir il reçut de ses voisins et de ses amis tant de témoignages d'amitié et d'intérêt. On sait qu'il refusa constamment les dons considérables que voulurent lui faire les Etats de

Virginie et de Pensylvanie, quoique offert de la manière la plus délicate : il ne voulut pas même accepter les 50 actions dans la compagnie incorporée, pour perfectionner la navigation du Potowmack, que le premier de ces Etats lui offrit.

Le grand rôle qu'il venoit de remplir sur la scène du monde ; l'uniforme et constante fermeté qu'il avoit montrée au milieu des dangers, et sur-tout dans les situations les plus désastreuses ; le courage avec lequel il les avoit surmontés ; le bonheur d'avoir pu atteindre le jour du triomphe et du repos ; sa modération lorsqu'il étoit chargé du fardeau de la guerre ; l'empressement avec lequel il venoit de quitter la vie publique ; tels furent les souvenirs et les circonstances qui l'accompagnèrent dans ses honorables foyers à la fin de 1783.

Le desir que l'on eut alors en Europe, comme en Amérique, d'avoir quelques lettres de lui, étoit si vif, qu'on lui écrivoit de toutes parts, et souvent sous les prétextes les plus frivoles ; chaque auteur, avant de publier son ouvrage, s'empressoit de lui en faire hommage ; rien de nouveau n'étoit découvert sur le continent, que les inventeurs ne sollicitassent son aprobation, ou ne lui envoyassent des échantillons de leurs manufactures. Il en fut de même en Europe, d'où on lui envoya un grand nombre d'objets rares.

Parmi les choses extraordinaires qu'il a accomplies, on ne doit pas oublier l'inépuisable complaisance avec laquelle il répondoit lui-même à toutes les lettres qu'il recevoit. S'il n'avoit pas su économiser son temps avec autant de méthode, jamais il n'auroit pu remplir une tâche aussi pénible, recevoir ses amis et vaquer aux soins de sa grande culture.

Jusqu'au moment où il fut appelé à la magistrature suprême de l'Union, pas un étranger, recommandable par quelque talent ou par quelqu'autre qualité, qui n'ait été voir ce moderne Cincinnatus, et passer quelque temps sous son toît. Pas un membre du Congrès n'a été en Virginie, qu'il ne se soit empressé d'aller lui exprimer son tendre attachement. Il étoit aussi grand, aussi respecté dans sa retraite qu'à la tête des armées.

Si dans les dernières années de sa présidence, que tant de circonstances étrangères ont rendues difficiles et orageuses, le souffle impur de la calomnie et du mensonge; si la violence des partis; si des plumes mercenaires, payées on sait par qui, pour remplir cette tâche odieuse, ont voulu flétrir sa réputation, qu'on se rappelle le sort d'Aristide, de Phocion, et celui de tant d'autres illustres personnages. Dans quelques lustres, ses ennemis, ses calomniateurs seront oubliés, seront rentrés dans la poussière du néant; et les palmes que ce grand homme a si justement acquises fleuriront sur sa tombe, transmettront à la postérité la plus reculée son nom avec l'exemple et le souvenir de ses vertus.

(8) *Preuves de confiance.* Parmi un grand nombre de preuves de cette confiance sans bornes que le général Washington inspiroit alors aux Gouvernemens ainsi qu'aux particuliers, je ne citerai que la suivante, dont j'ai été témoin. L'armée continentale s'étant trouvée à la veille de manquer de viande, au lieu de s'adresser au Congrès, ce qui auroit exigé trop de temps, il se contenta d'écrire au Gouverneur de l'Etat de Connecticut *

* Jonathan Trumbull.

Voici les derniers paragraphes de cette lettre, datée du camp de Morris-Town, le 4 août 1777.

« .... En considération des circonstances extrê-
» mement impérieuses dont je viens de vous parler, je
» vous prie de me faire expédier 800 bœufs, en autant
» de détachemens que vous le jugerez convenable. Connois-
» sant, comme je sais, la confiance que le Corps Législatif
» de votre Etat a dans son digne chef, je me flatte que
» cet envoi arrivera promptement; car enfin, mon cher
» Gouverneur, il faut avant tout, s'occuper de la
» subsistance de ceux qui sont chargés de défendre la
» Patrie ».

Les huit cents bœufs arrivèrent.

(9) *Usage de l'acacia.* C'est sur l'île Longue, à Rhode-Island et à Providence, que l'on voit des plantations considérables d'acacias, car il n'y a point d'arbres, parmi les espèces sucrées, qui soient plus recherchés des bestiaux. Ceux dont les tiges et les branches sont tortueuses se vendent beaucoup plus cher que les autres; on a imaginé divers moyens de leur faire prendre l'angle le plus convenable à faire des courbes : ceux dont la hauteur et le diamètre permettent d'en faire des étambots, se vendent aussi très-cher; j'en ai vu un pour lequel on donna 45 piastres (338 f.) On en fait usage aussi pour des cerceaux : il n'y en a point de plus tenaces ni de plus durables. Quant à l'usage de ce bois pour des chevilles de doublage, il est déjà très-ancien. Les premiers qui furent plantés sur l'île Longue vinrent de Rhode-Island, dont les forêts primitives étoient remplies. Avant la guerre, tous les chemins de cette dernière île en étoient bordés; rien n'étoit plus beau ni plus frais : les Anglais n'en laissèrent pas un. Je con-

nois à Hamstead des barrières, dont les poteaux d'acacia furent placés en 1683, et sont encore sains. La rapidité avec laquelle ces arbres croissent dans un terrein léger ou sabloneux est incroyable; j'en ai vu dont les racines avoient poussé des jets à 60 pieds de distance. Les bestiaux préfèrent toujours l'herbe qui croît sous leur ombre, à celle du voisinage. Je ne parle pas de l'excellent sirop que l'on fait avec leurs fleurs; après le chêne, c'est l'arbre le plus utile que l'on puisse cultiver dans un pays maritime.

(10) *Pommes de Spitzenberg et New-Town-Pippins.* Ces deux espèces de pommes sont, comme tant d'autres choses, le produit du hasard. Quelques familles Wallones, Liégeoises et Hollandaises, ayant enté les greffes qu'elles avoient apportées, sur les sauvageons qu'elles découvrirent dans les forêts de leurs concessions, de cette nouvelle alliance sont venues les deux espèces de pommes connues ici depuis plus de 80 ans, sous le nom de Spitzenberg et New-Town-Pippins, du canton de l'île Longue, où on en voit les plus beaux vergers. Elles sont remarquables, sur-tout la dernière, par la finesse de leur peau, la délicatesse de leurs pulpes, et une odeur extrêmement suave, qui rappelle celle de l'ananas. J'en ai vu qui avoient 14 pouces de circonférence; elles en ont communément de 9 à 11. Le desir de manger ces beaux fruits étant devenu général parmi les habitans de la zône torride, on a considérablement propagé ces arbres dans les Etats du centre, où ils croissent aussi bien que sur l'île de Nassau (île Longue) leur première patrie. Il n'est pas rare d'en voir sur les tables de New-York, jusqu'au mois de mai. Ces pommiers sont remarquables par l'uniformité de leurs branches et la rotondité de leurs cimes,

ainsi que par l'égalité de leur écorce. C'est en parquant des cochons dans ces précieux vergers, que l'on en entretient ou que l'on en renouvelle la vigueur. Ces pommes sont toujours cueillies à la main, et séparément enveloppées dans du papier gris, lorsqu'elles sont destinées à être envoyées aux Antilles : c'est toujours sur des vaisseaux fins voiliers qu'on les embarque. J'en ai envoyé en Europe plus de 3,000 greffes, dont les trois quarts rapportent depuis long-temps des pommes aussi odorantes et aussi délicates que celles de ce pays.

(11) *Sandy-Hook.* Grande péninsule de sable, couverte de cèdres rouges, qui, s'avançant considérablement du côté de l'ouest, forme, avec les dunes de l'île Longue vers l'est, l'entrée du port de New-York. C'est sur la pointe de cette péninsule que depuis long-temps, le Gouvernement de cet Etat a fait élever un phare de 100 pieds de hauteur, quoique cette partie du continent appartienne au nouveau Jersey, qui n'en a pas cédé la jurisdiction. C'est vis-à-vis de ce phare que se trouve la première barre sur laquelle il n'y a que 21 pieds d'eau dans les marées ordinaires ; après l'avoir passée, on entre dans ce qu'on appelle *the horse-shoe* (le fer-à-cheval), d'où on ne compte que onze lieues jusqu'à la ville. C'est le long d'un quai construit en dedans de cette péninsule, que se tiennent les goëlettes des pilotes, dont il doit toujours y avoir un certain nombre.

Au milieu de cette plaine de sable, couverte de hauts cèdres, on rencontre un monument sépulcral élevé à la mémoire de douze gardes-marines du vaisseau de guerre anglais *l'Assistance*, qui, s'étant égarés à la poursuite de quelques déserteurs, périrent dans la nuit du 31 décembre 1783, accablés, ensevelis sous le poids d'une

des plus mémorables chutes de neiges qu'on eût vue depuis 40 ans. On ne peut lire sans attendrissement les expressions de douleur et de regret, gravées sur ce marbre blanc, envoyé d'une aussi grande distance par leurs parens. L'héritier de l'ancienne famille écossaise des Morton, jeune homme de 20 ans, étoit du nombre des victimes.

(12) *Education des deux espèces de cèdres et de l'acacia.* Dans l'espoir que les détails suivans, relatifs au semis et à la culture de ces trois espèces d'arbres pourront être utiles, je vais les transcrire d'après ma propre expérience, parce qu'au lieu d'en envoyer les graines en Europe, j'en ai élevé dans de grandes caisses jusqu'à l'âge de trois ans, et je les ai embarquées pour leur destination. Rien n'est plus facile à élever que les graines des deux espèces de cèdres ainsi que celles de l'acacia. Le cèdre rouge, qui exige une terre forte et un peu humide, ne lève qu'au bout de deux ans; mais on ne tarde pas à en être dédommagé par la vîtesse de son accroissement. Comme il a beaucoup de dispositions à buissonner, il est nécessaire d'élaguer tous les ans quelques-unes de ses branches inférieures, en prenant soin de ne les couper qu'à un pouce ou deux de la tige. Peu d'arbres produisent une plus grande quantité de racines et de chevelus; c'est pourquoi ils reviennent facilement, lorsque le temps est venu de les mettre en place : mais alors ils craignent le soleil, dont il faut soigneusement les préserver pendant les deux premières années. Quoique cet arbre vienne dans des terres sablonneuses, humides ou pierreuses, ainsi que dans les fentes des rochers les plus élevés, un coteau dont le sol est profond lui convient encore mieux; car ce que les hommes plantent exige beaucoup plus de soin que ce qui a été planté par la nature.

Tout ce que le cèdre blanc demande, est le choix du sol, parce qu'il aime exclusivement les terres noires, fétides, un peu marécageuses, et cependant compactes. Celles qui paroissent avoir été formées par les anciens dépôts des eaux de la mer, ainsi que par la destruction des plantes marines, lui conviennent encore mieux, quoique j'en aie vu des forêts dans l'intérieur du continent, croissant sur les bords de grandes prairies naturelles : il aime l'ombre, sur-tout pendant son enfance; et si on veut le voir promptement poindre après avoir été semé, il faut le défendre des ardeurs du soleil de l'été depuis dix heures jusqu'à quatre. Sa transplantation exige plus de soin que celle du cèdre rouge; elle doit se faire pendant la nuit; mais alors il faut avoir le plus grand soin de son pivot, d'où dépend la grande élévation à laquelle il doit parvenir. Mais bien différent du premier, qui aime l'isolement et la solitude, ce dernier se plaît au milieu d'une compagnie nombreuse.

Quant à l'acacia, si on veut le voir s'élever jusqu'à 16 pouces de hauteur, dès la première année, il faut lui donner une terre meuble et chaude, de fréquens arrosemens du soir, et beaucoup d'ombre dans le milieu du jour. On peut le mettre en pépinière dès l'âge de trois ans. J'en ai vu d'élevés sur des couches faites avec des feuilles au lieu de fumier, et qui, dès la première année, montèrent jusqu'à deux pieds de hauteur.

NOTES DU CHAPITRE XI.

(1) *Ténézée.* Ce nouvel Etat commence sur le sommet d'une des montagnes de fer, à l'intersection des limites de la Caroline septentrionale et de la Virginie. De ce point au Clearkfork du Cumberland, on compte 112 milles;

de-là au premier gué près de l'embouchure de l'Obey, 105; de cette embouchure au second gué de cette même rivière, 130; de-là au Tènézée, 9 $\frac{1}{4}$; de-là enfin au Mississipi, 60. Sa largeur étant d'un degré et demi de latitude, ou de 104 milles, la surface de cet Etat contient 24,570,240 acres. Avant qu'il eût été émancipé, sa métropole (la Caroline-Nord) en avoit concédé aux premiers colons 4,464,195; à son contingent de l'armée continentale 3,000,000; à plusieurs autres personnes, 500,000 : il en reste donc encore entre les mains des Chérokées, 16,606,446 acres, dont on déduit 5,000,000 pour la partie non-cultivable. Ce nouvel Etat en aura à concéder 11,606,046, après les avoir acquis de cette nation. Découragée, humiliée, depuis qu'elle n'est plus guerrière, environnée de blancs dont ces indigènes obtiennent, avec une funeste facilité, des eaux spiritueuses, elle disparoîtra comme les autres; dans vingt ans, et peut-être moins, on n'en rencontrera plus. Telle sera la fin d'une nation long-temps puissante et célèbre, et l'une des plus nombreuses de toutes celles qui sont venues du Mexique. La population de ce seizième Etat, nouvellement entré dans la confédération, dont l'origine est si moderne, et l'enfance a été si orageuse, se montoit, il y a un an, à 63,800 personnes.

(2) *Dartmouth.* Ce collége, fondé et incorporé en 1769, est situé sur les frontières du New-Hampshire, sous la latitude de 43 deg. 30 sec., à 80 milles de celles du Canada, au milieu d'une plaine fertile, et à une petite distance des rivages du Connecticut. Quelle longue suite d'efforts, de persévérance et de courage, sa tardive enfance n'a-t-elle pas exigée du docteur Weelock, son fondateur ! Il l'avoit d'abord destiné à élever, à civiliser la jeunesse indigène, dont plusieurs tribus vivoient alors

dans ces cantons éloignés ; mais tous les efforts de ce zélé missionnaire ayant été inutiles, et ses essais infructueux, il l'a consacré à l'éducation des blancs. Voilà pourquoi il le plaça, dans l'origine, si loin des établissemens européens, qui s'en sont considérablement rapprochés depuis la paix. Il contenoit l'année dernière 207 écoliers.

Ce collége est composé de deux corps de bâtimens, situés sur une éminence d'où l'on découvre, jusqu'à une distance considérable, les contours de la rivière, ainsi que la chaîne des montagnes Vertes qui traversent l'Etat de Vermont dans toute sa longueur. Cet édifice est précédé d'une immense pelouse, des deux côtés de laquelle on a construit plusieurs jolies métairies. Le second des bâtimens, construit en 1786, a 150 pieds de long, 60 de large, et trois étages. La bibliothèque de ce collége ne contient, jusqu'à présent, que trois mille volumes. A quelques globes et quelques autres objets peu importans près, le cabinet de physique n'est encore rien. Le pays est très-salubre, et les hivers y sont rigoureux. Les voyageurs ne sont pas peu étonnés de rencontrer si loin de la mer, et dans un pays si nouvellement habité, un établissement littéraire aussi considérable. — « Ce temple consacré aux sciences et aux muses, me disoit un de mes amis, à son retour de cette partie éloignée des Etats-Unis, m'a paru comme un beau rosier au milieu d'un désert; et dans dix ans, ce désert sera converti en herbages, en terres de labour et couvertes de riches moissons ».

Une chose très-remarquable, c'est que le docteur Weelock a eu le bonheur de vivre assez long-temps pour jouir de l'accomplissement de ses espérances, et obtenir la récompense de tant de peines et de sollicitudes. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre pour solliciter des secours,

ceux qu'il reçut du lord Dartmouth, alors secrétaire d'Etat, furent si considérables, que, dans le dessein de lui en témoigner sa reconnoissance, il donna son nom à ce collége, ou plutôt à cette université, puisque sa charte d'incorporation lui en a accordé tous les priviléges et toutes les immunités.

(3) *Féroces indigènes.* Il faut en excepter quelques chefs, dont la reconnoissance a conservé les noms dans les pages de l'histoire ; entr'autres, Massasoit, sachem de Pakonaket *, et Maskonomèo, sachem de Numkèag **, qui accueillirent les premiers colons avec humanité, et leur furent d'un grand secours : mais quelque pieuses et respectables que fussent ces premières familles, on connoît trop l'arrogance si naturelle aux Européens, et les effets de la nécessité, pour croire que cette harmonie pût subsister long-temps. Plus ils accordoient de terres et de bois aux blancs et plus ils en demandoient. Les nouveaux colons, pressés par le besoin, exigeoient les mêmes faveurs et les mêmes priviléges relativement à la pêche et à la chasse. A la suite d'injustices, quelques actes de violence furent commis : on tâcha de les réparer ; les remèdes furent insuffisans. Les indigènes se plaignirent de nouveau, et insensiblement s'irritèrent ; la vengeance s'alluma : alors les blancs, autorisés par le droit du talion, sacrifièrent une partie de ceux-là même qui les avoient si bien reçus. Au

---

* Aujourd'hui New-Plymouth. C'est le lieu où les premiers Anglais débarquèrent, et où ils élevèrent leurs premières maisons. C'est le chef-lieu du comté du même nom.

** Aujourd'hui connue sous le nom de Salem ; jolie ville contenant 12000 habitans, dont le commerce et la navigation sont très-considérables.

fléau de la guerre se joignit celui de la petite-vérole ; et bientôt une partie de ces tribus Ichtyophages disparut.

Cependant, malgré la supériorité que leur donnoit l'usage des armes à feu sur des hommes qui ne connoissoient que l'arc et la flèche, il est probable que les blancs ne se seroient pas établis dans ces cantons avec autant de facilité, si le nombre des indigènes n'eût pas été considérablement diminué par une épidémie terrible, qui avoit emporté, 15 à 16 ans avant l'arrivée des Européens, les deux tiers de leur population. Cette terrible calamité étendit ses ravages depuis la baie des Chaleurs, dans le golfe Saint-Laurent, jusques chez les Poohatans de la Virginie.

Il faut le dire : aussi-tôt qu'on eut établi une forme de Gouvernement assez coercitif pour réunir et contenir ces sociétés éparses, l'objet des premières loix qu'il promulgua, fut d'enlever aux individus la faculté d'acheter des terres appartenantes aux indigènes, et l'attention de couvrir une partie de celles que la colonie possédoit par des actes revêtus de la signature des principaux Sachems. On en voit encore quelques-uns dans les archives de cet Etat. Les missionnaires réunirent les restes de ces tribus dans plusieurs cantons, dont ce même Gouvernement s'empressa de rendre les terres inaliénables. Ils traduisirent dans la langue Nattick, non-seulement le catéchisme et des livres de prières, mais aussi la Bible toute entière : j'en ai vu un exemplaire imprimé à l'université de Harvard (Cambridge), en 1663. Ils leur enseignèrent quelques principes de culture, ainsi que la morale de l'évangile, dont on avoit si peu observé les préceptes à leur égard.

« Puisque nous sommes frères, dis-tu, et que le Dieu du soleil est le père de tous les hommes qui habitent les

deux extrémités du grand lac salé, disoit un jour le vieux Siccacus au docteur Elliot, pourquoi es-tu venu de si loin envahir nos terres et nos rivières, tuer notre gibier et notre poisson? Pourquoi nous empoisonnes-tu avec tes maladies, et nous tues-tu avec tes armes à feu, toutes les fois que nous voulons, comme tes gens, faire notre volonté? C'est cependant à cette volonté que tu dois les premiers morceaux de bois dont tu t'es chauffé, le premier poisson dont tu t'es régalé. Pourquoi te comportes-tu envers nous d'une manière si différente de celle dont tu en agis avec tes compagnons? Explique-moi cela ».

Lorsque l'on réfléchit aux effets que devoient produire tant de motifs de violence et d'envahissement, on voit combien il étoit impossible qu'il n'en résultât pas des injustices, des dissentions et des guerres. Si, comme dans la Pensylvanie et le Maryland, ces différentes associations eussent été dirigées par un chef qui, seul, auroit acquis des terres, conclu des traités, alors il se seroit commis moins de violences; l'établissement de cette colonie, fondé sur l'équité et la justice, auroit été plus légal et plus conforme aux inspirations de l'humanité. Eh bien! malgré la belle conduite de William Penn envers les indigènes de la Pensylvanie, on en voit encore un bien plus grand nombre domiciliés dans le Massachussets que dans ce premier Etat: j'en ignore la raison.

(4) *Ponts et communications.* Les quatre colonies septentrionales, ainsi que le Maryland et la Pensylvanie, se sont élevées par leurs propres forces, se sont gouvernées elles-mêmes d'après les priviléges accordés aux premiers fondateurs, sans que la métropole se soit mêlée de leurs affaires; et voilà pourquoi leurs progrès ont été si rapides. Tout a été l'ouvrage des Gouvernemens qu'elles

s'étoient donnés : administration, distribution des terres; établissement de colléges, d'écoles, d'académies, de sociétés littéraires; fondation de villes, de bourgades; police, protection des frontières, ponts, canaux; tout est émané de la sagesse de ces Gouvernemens et de l'esprit public qu'ils avoient fait naître et soigneusement entretenu.

L'indépendance dont jouissoient ces colonies (excepté leur commerce, dirigé par la métropole), fondée sur les chartes qu'elles obtinrent des rois Jacques I, Charles I et Charles II, étoit plus remarquable encore dans le Connecticut. D'après cela, que dut-on penser de la conduite de George III, lorsqu'en 1774, il voulut traiter avec sévérité des colonies auxquelles ses prédécesseurs avoient accordé de semblables immunités un siècle et demi auparavant?

Quoique le dénouement de la grande scène qui s'ouvrit à Philadelphie le 4 juillet 1776 fût impossible à prévoir, il étoit cependant naturel de penser que celles dont les Gouvernemens étoient ce qu'on appeloit alors *charter governments*, opposeroient une grande résistance à l'invasion de leurs droits : en effet, celle de Massachussets fut la première qui prit les armes. C'est à quelques milles de Boston que le premier sang anglais et américain se mêlèrent. C'étoit avec dix ou douze mille hommes que la Grande-Bretagne voulut alors soumettre les descendans de ces anciens puritains qui avoient renversé le trône de Charles I ! Ceux-ci ne tardèrent pas à prouver qu'ils n'avoient point dégénéré, et qu'il ne seroit pas aussi facile qu'on l'avoit assuré dans le parlment, de traverser le continent avec un corps de 7 à 8000 hommes. Pour se déclarer indépendantes, ces colonies n'avoient qu'un seul lien à rompre, celui qui enchaînoit et dirigeoit leur commerce.

(5) *Objets taxables dans l'Etat de Massachussets.*

TABLEAU des objets annuellement taxés dans l'Etat de Massachussets, d'après une évaluation très-basse, pour l'année 1798.

Nombre des habitans		560,794
Maisons d'une valeur considérable		72,164
Granges et autres bâtimens		48,485
Logg-houses et maisons de 5 pounds d'évaluation		13,440
Distilleries et raffineries		51
Corderies		75
Manufactures de potasse		168
Magasins		941
Moulins de toute espèce		2,391
Grosses forges		79
Pieds superficiels de quais, jetées et autres terreins pris sur les eaux	pieds.	498,783
Terres en labour	acres.	389,870
Prairies	*idem.*	366,149
Herbages	*idem.*	270,905
Prairies maritimes	*idem.*	62,549
Pâturages	*idem.*	840,047
Terres en bois	*idem.*	766,344
Terres non encore défrichées	*idem.*	4850,760
Terres non susceptibles de défrichement	*idem.*	692,390
Barils de cidre		218,870
Tonnage des vaisseaux, y compris celui des pêcheurs de morue, des bâtimens employés dans le grand et le petit cabotage		289,500
Chevaux		64,254
Bœufs et autres têtes de bestiaux de différens âges		334,708

Vaches	391,254
Moutons et chèvres	548,614
Cochons	357,013

Les taxes étant imposées dans cet Etat sur toute espèce de propriété mobilière et immobilière, il en est résulté une connoissance de ces objets plus particulière que dans les autres Etats, où l'on a adopté des méthodes d'impositions différentes. Quelquefois il arrive que ces résultats sont publiés par ordre du Gouvernement; c'est de cette source que le tableau ci-annexé, a été tiré. Ces objets taxables sont évalués à un taux très-foible, et c'est sur le montant de ces évaluations, que l'on prélève à tant du cent les impositions de chaque individu.

(6) *Fondation de la Géorgie.* Dans le dessein de couvrir les frontières de la Caroline méridionale contre les fréquentes invasions des nations Creeks et Séminoles, on résolut, en 1734, d'acquérir de ces indigènes, une partie du territoire qui compose aujourd'hui ce treizième Etat maritime, et d'y établir un Gouvernement dont les habitans seroient à-la-fois soldats et cultivateurs. On y envoya sous les ordres du général Oglethorp un grand nombre d'Allemands et de Suisses, ainsi que quelques familles anglaises auxquelles on donna des terres et on prescrivit un régime militaire; mais on ne tarda pas à s'appercevoir que cette forme ne convenoit point à un pays qu'il falloit défricher et peupler; que cette colonie naissante avoit besoin de la paix, de la liberté et sur-tout de bonnes loix civiles. De ces faux principes résultèrent le découragement, des mécontentemens et des dissentions que l'on ne put éteindre, après l'expérience de plusieurs années, que par l'établissement d'un Gouvernement royal,

tel que celui de la Caroline méridionale et des colonies qui n'avoient point été fondées sur des chartes, composé d'un Conseil législatif et d'un Gouverneur.

Ce n'est que depuis cette époque, que la Géorgie (ainsi nommée du nom de George II, qui régnoit alors) a augmenté ses défrichemens et sa population, et qu'elle a enfin commencé à prospérer. Son immense territoire est un des plus fertiles du continent. Un jour, il rapportera du vin, de l'huile, du coton, de la soie, du tabac, de l'indigo, et peut-être même du sucre. Sans les graves inconvéniens qui résultèrent des principes trop démocratiques de la constitution qu'adoptèrent les colons, lors de la première effervescence, occasionnée par la déclaration de l'indépendance, cet Etat seroit beaucoup plus avancé qu'il ne l'est aujourd'hui. Mais instruits par une longue suite de désordres et de désastres, il vient d'adopter une constitution beaucoup plus sage, qui, à la longue, réparera tous ces malheurs, et fera oublier les honteux écarts de sa démagogie.

Il en a presque été de même dans la Pensylvanie, dont cependant le docteur Franklin étoit le législateur. Son ouvrage, comme celui du célèbre Locke, (quoiqu'établi sur des bases et des principes bien différens) ne produisit que des tempêtes, jusqu'au moment où l'anarchie arrivant à pas redoublés, les hommes éclairés du Corps législatif appelèrent une convention composée de députés envoyés par les différens comtés de l'Etat, qui adoptèrent les principes sur lesquels le Gouvernement général de l'Union est fondé, savoir, deux chambres, un pouvoir exécutif sans conseil, et des juges inamovibles aussi long-temps que leur conduite est irréprochable; ce qui prouve combien les choses paroissent différentes en théorie de ce qu'elles sont dans la pratique.

Entraîné sans doute, comme tant d'autres le furent à cette époque mémorable, par l'idée que l'on se formoit de l'excellence et de la dignité de la nature humaine, Franklin, quoique parvenu à l'âge de 80 ans, étoit persuadé que les hommes réunis en petites sociétés, pouvoient sacrifier leurs intérêts au bien public, et enchaîner leurs passions avec des fils de soie. Sa chambre unique, dont les loix devoient être publiées et discutées pendant un an avant d'être promulguées; son conseil de censeurs qui pouvoit suspendre le cours de la justice, citer le Corps législatif à son tribunal, réformer la constitution, &c.; son pouvoir exécutif composé de 17 personnes, ses fréquentes élections, tout cela prouve bien manifestement la haute opinion qu'il avoit des hommes, et particulièrement de ses compatriotes.

Chose bien plus extraordinaire encore, c'est qu'après avoir vu et senti les dangers et les inconvéniens de cette forme de Gouvernement durant les trois années qu'il fut président de la Pensylvanie *, il porta ces mêmes opinions à la Convention fédérale, dont il fut élu membre! Ce qui parut étonnant à ceux qui connoissoient la profondeur et la sagacité de son génie. Ce ne fut que dans son dernier discours, moins célèbre pour l'éloquence que par la sagesse des idées, qu'il contribua à faire rectifier la forme actuelle du Gouvernement général, en sacrifiant ses opinions particulières.

---

* Peu de temps après son retour de France, en 1786, il fut élu Président du Conseil exécutif de la Pensylvanie : le mot *gouverneur*, à cette époque, étoit aussi proscrit parmi les patriotes exaltés, que celui de *basiléos* l'étoit parmi les anciens Grecs.

(7) *Martin Béhem*, natif de Nuremberg, d'où, après avoir long-temps cultivé la géographie, il alla en Portugal sous le règne de Jean II. Il découvrit l'île de Fayal, dont il obtint la concession, et où il vécut plusieurs années. De cette île, il parvint au royaume de Congo, et en 1484, il découvrit les côtes du Brésil, ainsi que le détroit de Magellan. Ses lettres conservées dans les archives de sa ville natale, datées de 1486, parlent de ses découvertes et de ses voyages, entrepris six ans avant celui de Christophe Colomb, qui ne fit voile de Palos que le 3 août 1492. Ce fut Martin Béhem qui donna à ce célèbre navigateur la première idée d'un continent occidental.

Quant à Magellan, il ne forma le projet de traverser ce détroit, qu'après avoir vu entre les mains du roi Jean une carte de cette partie de l'Amérique, que Béhem avoit tracée et donnée à ce même roi. Jérôme Benson parle de cette carte dans l'histoire de l'Amérique qu'il publia en 1550. Après avoir été fait chevalier en 1485, Béhem revint à Nuremberg en 1492, et y fit exécuter un globe sur lequel il dessina les découvertes qu'il avoit faites, et auxquelles il avoit donné le nom de Terres occidentales. Ce globe fut terminé la même année que Christophe Colomb partit pour son premier voyage. Le chevalier Béhem quitta une seconde fois sa ville natale, et revint à Lisbonne, où il mourut en 1506.

(8) *Plan de New-York*. Le plan de cette ville, ainsi que ceux de plusieurs autres qui étoient dans la même liasse, se sont trouvés si endommagés par les eaux de la mer, que toutes les lignes en étoient effacées, et les couleurs si entièrement confondues, que cet ensemble ne représentoit plus rien. Il en auroit été de même des autres dessins dont on voit la gravure dans cet ouvrage, si l'au-

teur ne les eût pas placés auprès de leurs cahiers respectifs.

(9) *Nombre de maisons.* On en compte aujourd'hui 4700, et 37,420 habitans dans cette ville où, en 1763, il n'y avoit que 1769 maisons et 14,154 personnes. Il ne faut pas oublier qu'en 1776 elle fut à moitié brûlée, le jour même que les Anglais s'en emparèrent, et qu'ils l'ont possédée jusqu'au 25 novembre 1783, sans en réparer une seule maison.

(10) *Terreins envahis sur les eaux.* J'ai fréquemment ouï dire à plusieurs membres de la corporation de cette ville, que, d'après les relevés qu'ils avoient faits des terreins concédés depuis sa première origine, mais particulièrement depuis son incorporation en 1683, il paroissoit que la surface de ces terreins formés de mains d'homme, sur lesquels on avoit construit des quais, des maisons et des rues, étoit de 432,000 pieds quarrés. Si on multiplie cette surface par huit ou dix pieds de profondeur, on aura quelqu'idée du travail qu'a exigé, depuis 172 ans, l'élargissement du site sur lequel la ville de New-York a été construite.

Jusqu'où ne s'étendra-t-elle pas encore sur la rivière Hudson? peut-être à 2 ou 3000 pieds plus loin qu'elle ne l'est aujourd'hui ; car j'ignore quelle est l'étendue aquatique accordée à cette ville par sa charte d'incorporation, au-delà de laquelle ses Magistrats ne peuvent rien concéder sans s'exposer à une forfaiture, danger qu'ils se donneront bien de garde de courir ; car autant sont irrévocables les immunités, les priviléges et les terres originairement concédées par ces chartes, autant est-il dangereux d'en outre-passer les limites ; ce qui conduiroit à une procédure, à des amendes, ou à la révocation.

NOTES DE LA LETTRE DE M. HERMAN *.

Cette partie septentrionale de l'Etat (New-York), dont les trois grands districts sont connus sous les noms de Richland, Katarakouy, et Castorland, est bornée au sud par le fleuve Saint-Laurent, à l'ouest par l'Ontario, à l'est par les comtés de Washington et de Clinton, sur le lac Champlain, au midi par les nouveaux cantons d'Oswégo, d'Onondaga et de Herkemer; elle est traversée dans presque toute sa longueur par la rivière Black, qui a 45 à 50 milles de navigation jusqu'à ses chutes, situées à peu de distance de son embouchure dans la baie de Niahouré, sur le lac Ontario : cette rivière reçoit dans son cours plusieurs ruisseaux et creeks considérables, remplis de sites convenables à l'établissement de différentes usines.

Cette région est très-favorablement située relativement aux débouchés. D'un côté, elle communique avec le Canada par le Saint-Laurent, avec les établissemens anglais sur la rive droite du fleuve, ainsi qu'avec ceux de Kingston dans la baie de Katarakouy; de l'autre, avec l'Ontario par les baies de Niahouré et de Cat-Fish, et enfin avec le pays des Mohawks par une route que l'on vient d'ouvrir, qui passe par Richland, Rome et Castorville : on vient d'en tracer une autre de ce chef-lieu aux premières eaux navigables de l'Osswègatchée, au confluent duquel avec

* L'Editeur ayant appris qu'un de ses amis venoit de recevoir une lettre de l'agent chargé de l'établissement d'une grande concession de terres qu'il possède dans cette partie de l'Etat de New-York, a pensé qu'il ne seroit pas désagréable au traducteur de cet Ouvrage, absent depuis quelque temps, ni au public, de voir insérer ici quelques-uns des intéressans détails contenus dans cette lettre, datée du 4 septembre dernier.

le Saint-Laurent, le major Ford a fondé un établissement considérable. Le lac Long, dont les eaux sont presque parallèles au grand fleuve, offre un autre débouché pour ceux qui voudroient aller à Ford'sbourg et dans le bas Canada.

A l'exception des montagnes, le sol est profond et fertile, ainsi que l'on peut en juger par l'élévation et la variété des arbres dont les forêts sont composées. Les terres qui avoisinent le fleuve depuis notre Katarakouy jusqu'à la ligne qui nous sépare du Canada (le 45e parallèle), abondent en chênes, arbre d'autant plus précieux, qu'il est très-rare à Montréal et à Québec. Dans les autres cantons, on voit un mélange d'ormes, de platanes, d'érables à sucre, de butter-nuts, de hycoris, de hêtres, de frênes aquatiques et de tilleuls. On y trouve aussi le hemlock, le pin blanc, les différentes espèces de sapinettes, le cerisier sauvage, le cèdre rouge et blanc. Des branches de sapinette on fait cette bière si vantée par le capitaine Cook, et connue pour être un des meilleurs anti-scorbutiques (1). Quant à l'érable à sucre, il est très-

* Après avoir fait bouillir, pendant deux heures, douze à quinze livres de feuilles de cet arbre, on en verse la décoction dans une barique, à laquelle on ajoute deux pots de sirop, et autant d'eau qu'il est nécessaire pour la remplir. Mise en bouteille après avoir fermenté, cette infusion acquiert, sinon la force, du moins la vivacité de la bière de brasseurs. J'ai connu des personnes qui, pour la rendre encore plus salutaire, en remplissoient le bocal d'une de ces machines ingénieuses, dont on se sert à Londres pour remplir d'air fixe une certaine quantité d'eau. Si j'étois médecin, je parlerois des effets admirables de cet air pris intérieurement, ainsi que du grand nombre de plaies que j'ai vu guérir avec le seul secours de ce *même* air.

commun dans plusieurs cantons, où il forme un tiers des arbres. Non-seulement nous en tirons tout le sucre dont nous avons besoin, mais aussi du vinaigre d'une excellente qualité *.

Ainsi que presque tous les pays septentrionaux, celui-ci est rempli de marais boisés et de prairies naturelles, dont nous obtenons des pâturages pendant l'été, et des fourrages pour l'hiver. On trouve, dans beaucoup d'endroits, de la pierre à chaux, de l'argile et un minerai de fer extrêmement ductile. Nous sommes trop jeunes encore pour penser à la construction d'une fournaise et de quelques grosses forges. Il n'en sera pas ainsi dans dix ans ; il est probable qu'alors nous serons en état d'en fournir aux habitans du haut Canada, qui, n'ayant point de contrats pour assurer la possession de leurs terres, ne peuvent pas songer à de pareilles entreprises.

Déjà, nous commençons à cultiver le maïs, le bled, le lin et même le chanvre, depuis que l'on a observé la hauteur à laquelle il parvient sur les terreins jadis inondés par les digues des castors ; mais n'étant encore qu'à la quatrième année de notre établissement, les détails de nos progrès ne peuvent pas être bien intéressans.

Un événement aussi malheureux qu'inattendu a considérablement retardé la prospérité de cette colonie. La mort d'un jeune homme plein de talens, que la compagnie de Castorland avoit envoyé de Paris, pour rendre un pays

---

* Lorsque, vers la fin du mois d'avril, on observe que la sève s'affoiblit, alors, au lieu d'en faire du sucre, après lui avoir donné une demi-cuisson, on en remplit une barique, placée au soleil ou sous le toît de la maison : cette liqueur ne tarde pas à s'aigrir et à devenir vinaigre de la première qualité.

sauvage, et jusqu'alors inconnu, propre à favoriser la réunion d'une société naissante, diviser les terres, ouvrir des communications, commencer les premiers travaux, construire des ponts et des moulins, inventer des machines, là où les hommes sont si rares. Victime de son zèle pour accomplir le nivellement d'un des coudes de la rivière, il périt en voulant la traverser au-dessus de ses grandes chutes Ses camarades, assez malheureux pour ne pouvoir lui porter aucun secours, ont recueilli les circonstances de ce désastreux événement, dans un écrit que je n'ai pas pu lire sans attendrissement, et que je vous envoie.

Nos rivières abondent en poissons, et nos ruisseaux en truites. J'ai vu deux hommes en prendre 72 dans un jour. De toutes les colonies de castors qui occupoient ce pays, et y avoient élevé tant de digues, il ne reste que quelques familles dispersées : nous avons détruit ces sociétés, images du bonheur, au sein desquelles régnoient l'ordre le plus parfait, la paix et la sagesse, la prévoyance et l'industrie. Les loups, plus rusés, plus aguerris que ces premiers, vivent à nos dépens et ont jusqu'ici évité notre plomb meurtrier.

Il en est de même de l'élan (orignal). On n'en voit plus que dans cette partie de l'Etat, et bientôt nos chasseurs les auront fait disparoître; car, comme vous le savez, par-tout où l'homme s'établit, ce tyran veut régner seul. Parmi les oiseaux, nous avons le faisan, la gélinote *, le ramier, les différentes espèces de canards, les oies, le dinde sauvage, etc. Notre chef-lieu élevé sur les bords de la jolie rivière du Castor, et pour cela si justement nom-

* Drumming-partridge.

mée *Castorville*, commence à s'accroître. Ce n'est encore, comme vous le pensez bien, qu'une collection de maisons primitives; mais enfin on y voit quelques familles d'artisans, dont les nouveaux colons ont un besoin si fréquent. Plusieurs magasins situés dans des lieux favorables commencent à avoir de la vogue. Les Canadiens de la rive droite du fleuve, viennent y acheter les marchandises dont ils ont besoin, ainsi que du sucre et du rhum, qui, soumis dans nos ports à des droits plus modiques qu'à Québec, leur coûtent beaucoup moins cher que chez eux. Le voisinage de ces établissemens français nous sont infiniment utiles sous plusieurs rapports. Les bestiaux y sont moins chers que parmi nous, ainsi que la main-d'œuvre. Telles sont les causes des communications qui existent entre les habitans des deux rives, et qu'il est impossible au Gouvernement anglais de prévenir.

Nos colons, comme par-tout ailleurs, sont un mélange de plusieurs nations; nous avons quelques familles écossaises et irlandaises; mais le plus grand nombre vient des Etats septentrionaux, qui, comme vous le savez, sont l'*officina humani generis* de ce continent. Plusieurs de ces colons ont déjà fait des défrichemens considérables. Une de ces familles venues de Philadelphie, outre cent acres bien enclos, a élevé une manufacture de potasse, où les cendres du voisinage sont lessivées; une autre, de la secte des Quakers, s'est établie sur la route de Katarakouy, où, déjà, elle a élevé un moulin à scie, et une manufacture considérable de sucre d'érable; elle en fit l'année dernière près de 16 quintaux. Le chef de cette famille est un modèle d'intelligence et d'industrie; les marchandises qu'il a apportées lui procurent la facilité d'employer beaucoup de bras, et à bon compte. Il donne

douze piastres l'acre pour le défrichement de ses terres, et la moitié des cendres *; outre cela, il fournit aux faiseurs de potasse les grandes chaudières de fer et la main-d'œuvre, et en retire la moitié des sels, dont la valeur, jointe à celle de la première récolte de bled, paie, et au-delà, tous les frais de défrichement, de clôture et de moisson. Le rapport moyen d'un acre étant de 24 à 28 boisseaux, et le prix du bled de 6 à 8 shellings, il est aisé de voir qu'il a encore de la marge pour parer aux accidens, et que la seconde récolte est toute entière à son profit.

Parmi ces familles, nous en avons quelques-unes qui, chassées de leur patrie par la frayeur et la tyrannie, sont venues chercher dans cet asyle de paix et de liberté, sinon la richesse, du moins le repos, la sûreté et la douce aisance. L'une d'elles, établie sur les bords du Rose-Creek, venue de Saint-Domingue, où elle possédoit une plantation considérable, montre un courage et un degré de persévérance digne d'admiration. Un des propriétaires a une fille qui, aussi intéressante par sa figure que par son industrie, ajoute à-la-fois à l'économie de la maison, aux agrémens, ou plutôt au bonheur de leur vie. Un autre encore est un officier d'un esprit orné, vif et original; né dans le climat brûlant de l'Inde, ici sa santé s'est fortifiée. Il préside au défrichement d'une terre de 1200 acres, que deux sœurs, dames françaises, lui ont confiée, à laquelle il a donné le nom de *Sisters's-Grove*. Il a déjà fait nettoyer plus de cent acres, élevé une maison solide, et enclos un jardin dans lequel il travaille avec une persé-

---

* Un acre donne communément 200 boisseaux de cendre, qui valent 8 sols le boisseau.

vérance tout-à-fait édifiante. Il a deux Canadiens, dont les ancêtres étoient originaires de la même province que lui. Loin de sa patrie, les plus légères circonstances deviennent quelquefois une cause de rapprochement, dont ceux qui n'en ont jamais sorti ne peuvent pas se faire une idée.

Quant aux bestiaux, les élèves qui ne se vendent que 9 piastres la paire au bout d'un an, en valent 70 lorsqu'ils ont atteint leur quatrième année. Les bœufs gras, qui pèsent ordinairement de 7 à 900 livres, se vendent en raison de 5 piastres le cent. Les cochons vivant presque continuellement dans les bois, un colon peut en avoir autant qu'il lui est possible d'en engraisser dans l'automne. Il ne faut cependant pas qu'il néglige de leur donner de temps en temps à chacun un épi de maïs, pour les attirer à la plantation, et les empêcher de devenir sauvages ; car alors on ne peut plus maîtriser leur volonté ; ils s'ennuient, regrettent la vie errante, et n'engraissent pas, quelque chose qu'on leur donne. Le beurre est aussi cher parmi nous que dans les pays anciennement cultivés : il se vend un shelling la livre *.

Nous n'avons point à craindre, comme tant de personnes le pensent, que le voisinage des établissemens canadiens nous enlève des colons. Les terres du Canada sont toutes dans les mains du Gouvernement ou des Seigneurs : l'un et l'autre les donnent gratuitement, j'en conviens ; mais ils n'accordent point de titres ; de-là, des difficultés sans nombre lorsque l'on veut les vendre ou les transmettre. D'ailleurs, elles sont grévées d'un cens assez considérable, de droits de mutation, de retrait, de

* 13 sous 6 deniers.

retour au domaine faute d'héritiers, de bannalité, de dîmes ou retenues pour le culte, de réserve de mines et de chênes, restrictions inconnues dans les Etats-Unis, où toutes les terres sont franches et libres. Il est donc probable que les colons sensés préféreront toujours à un avantage aussi précaire, une possession sûre, qui peut être transmise sans droits ni formalités.

Ce pays étant borné par le Saint-Laurent et l'Ontarie, sa population augmentera plus rapidement que là où les hommes peuvent s'étendre à l'infini, comme dans certains cantons de la Pensylvanie, sur l'Ohyo, le Wabash, &c. Ce que l'on appelle ici le Katarakouy américain, ou les numéros 1, 2, 3 et 4 de la grande concession de Macombe, seront toujours le dernier terme, l'*ultima Thule* de cette partie de l'Etat de New-York, et nous l'avant-dernier échelon; voilà pourquoi les terres qui, en 1796, valoient de deux à trois piastres l'acre, sont montées aujourd'hui de trois à quatre.

Les bords de notre grande rivière ne sont pas les seuls où se porte la population. Déjà, ceux du Swan's-Creek commencent à se remplir. Sans la mort de M. P., nous serions beaucoup plus avancés, parce qu'il a fallu attendre qu'un autre ingénieur fût arrivé pour terminer le grand arpentage et les subdivisions. Nos hivers sont froids, moins cependant que ceux du nouveau Hampshire; mais les neiges bienfaisantes de ce climat, empêchent la gelée de nuire à nos herbages et à nos bleds. C'est une chose vraiment admirable que de voir la promptitude avec laquelle la végétation se développe, peu de jours après qu'elles sont fondues.

J'ai placé votre habitation non loin des grandes chutes, assez écartée cependant pour n'être point incommodé du

bruit, ou plutôt du fracas qu'elles font en tombant de trois hauteurs différentes. La vue pittoresque de la chaîne de rochers à travers lesquels ces eaux se précipitent, leur mouvement tumultueux, les prairies naturelles du voisinage, les grandes forêts qui les terminent, les établissemens formés sur la rive opposée, le passage des voyageurs qui arrivent au bac que j'ai établi, ces objets rendent la position très-intéressante; elle le deviendra bien plus encore, lorsque la culture, l'industrie et le temps auront embelli ce canton, encore si agreste et si sauvage, et si loin de ressembler aux bocages de la Thessalie. La maison est solide et commode; le jardin et les basses-cours bien enclos.

J'ai placé une famille française à la tête du magasin, et j'en suis très-content. Je crois cependant qu'elle va retourner en France, dont le nouveau Gouvernement a enfin banni l'injustice, la violence et le crime, et les a remplacés par le règne de la raison, de la clémence et des loix. La pêche du grand lac (l'Ontario), dans laquelle je suis intéressé, me fournit abondamment l'alose, le saumon, le hareng dont j'ai besoin, et même au-delà. Que vous dirai-je? Il ne nous manque que des bras. Vous qui habitez un pays où il y en a tant d'inutiles, ou dont les travaux sont si peu fructueux, que ne nous envoyez-vous quelques centaines de ces hommes! Le vide qu'ils laisseroient seroit imperceptible; ici, ils rempliroient des espaces qui ont besoin d'être animés, vivifiés par leur présence. Quelles conquêtes ne feroient-ils pas dans dix ans! et quelle différence dans leur sort! Bientôt ils deviendroient des franc-tenanciers et des chefs de familles respectables.

L'autre jour, un jeune français, mon voisin, à sept

milles de distance, établi depuis quelques années sur les bords de la rivière, me disoit : — « S'il est heureux de jouir du repos, du fruit de ses travaux et de l'aisance, après avoir échappé aux dangers de la révolution, combien ne l'est-il pas encore plus de partager ces jouissances? J'attends un ami, un frère : c'est un de ces biens que la nature seule peut nous donner. De quel plaisir ne jouirai-je pas en lui montrant les traces de mes premiers travaux ! en lui faisant compter les époques successives de leur accroissement, et les progrès de ma prospérité ! mais surtout en lui prouvant que son souvenir m'a toujours été présent. Les objets qui m'entourent, lui dirai-je, attestent cette vérité : ce coteau, sur la droite, couvert de sombres pins, est désigné sur ma carte sous le nom de *Hyppolite's-absence :* le ruisseau qui traverse ma prairie, sous celui de Brother's-Creek, le vieux chêne que j'ai laissé subsister à l'embranchement des deux sentiers, dont l'un conduit à ma maison, et l'autre à la rivière, d'Union-Creek, l'emplacement de ma maison, de Blooming-Slope ; bientôt il va arriver de S. Domingue, où Toussaint-Louverture lui a permis de recueillir quelques débris de notre fortune.... ».

(2) *Baie de Niahouré,* grande et vaste baie située sur le rivage oriental de l'Ontario, à trente milles du lieu où ce lac se rétrécissant, forme le commencement du fleuve Saint-Laurent ; elle a huit milles d'ouverture, et douze à quinze de profondeur. C'est au fond de ce golfe que tombe la rivière Black, où elle forme un havre à l'abri des vents et des lames du lac, qui, pendant la durée du sud-ouest, roulent comme celles de l'Océan. Le côté droit ou méridional de cette baie est extrêmement fertile ; c'est un des bocages les plus frais que l'on puisse

voir : celui de la gauche, au contraire, est stérile et couvert de rochers. Cette âpreté continue jusqu'à l'embouchure du Catfish, rivière assez considérable qui tombe dans le lac et y forme le havre le plus profond, le plus sûr que l'on rencontre sur cette côte. De-là jusqu'à l'angle où commence le fleuve Saint-Laurent, on ne voit qu'une longue suite de dunes qui ressemblent beaucoup à celles qui se trouvent entre Dunkerque et Ostende. Elles sont terminées par des rochers de granit rouge, qui paroissent s'étendre jusqu'au Katarakouy anglais, et même former ce qu'on appelle les mille îles. C'est-là que le luxe viendra un jour enlever des blocs pour en faire des bustes ou des obélisques. C'est dans les havres et les baies de cette côte qu'arrivent, au printemps, les poissons de mer, tels que le hareng, l'alose et le saumon, quoiqu'à près de 300 lieues du golfe Saint-Laurent. Quant au maskinongé, que l'on ne trouve que dans l'Ontario, les colons en prennent presque toute l'année. Ceux qui se sont établis dans la baie de Niahouré ont déjà quelques bateaux et de bonnes pirogues, avec lesquelles ils vont à Osswégo et à Kingston. Cette partie du Katarakouy et du Castorland peut être considérée comme un pays maritime.

FIN.

ERRATA.

Page 62, ligne 19 : s'opposèrent, *lisez* s'opposeront.
— 70, — 27 : à l'Anca, *lisez* à l'ancre.
— 80, — 3 : Phéakiky, *lisez* Théakiky.
— 114, — 12 : de la femme, *lisez* de la fureur.
— 119, — 12 : ne pouvois-tu pas, *lisez* ne pourrois-tu pas.
La même faute est répétée à la fin des six strophes suivantes.
— 255, — 18 : par l'intérieur, *lisez* que l'intérieur.

